Ferdinand
Dufour

8 1508

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

Coll. of

ŒUVRES MORALES

DE

PLUTARQUE.

TOME SECOND.

TRAITÉS CONTENUS DANS CE VOLUME.

De l'avarice et convoitise d'avoir. page 1
De l'amour et charité naturelle des peres et meres envers leurs enfants. 17
De la pluralité d'amys. 34
De la fortune. 49
De l'envie et de la haine. 58
Comment l'on pourra appercevoir si l'on amende et prouffite en l'exercice de la vertu. 88
De la superstition. 126
Du bannissement ou de l'exil. 152
Qu'il ne faust point emprunter à usure. 183
Qu'il faust qu'un philosophe converse principalement avecques les princes et les grands seigneurs. 199
Qu'il est requis qu'un prince soit sçavant. 211
Que le vice seul est suffisant pour rendre l'homme malheureux. 222
Comment on peust se louer soi-mesme, sans encourir envie ny reprehension. 229
Quelles passions et maladies sont les pires, celles de l'ame ou celles du corps. 260
Le bancquet des sept sages. 295
Instruction pour ceulx qui manient affaires d'estat. 354
Si l'homme d'aage se doibt encores entremettre et mesler des affaires publicques. 455

ŒUVRES

DE

PLUTARQUE,

TRADUITES DU GREC

PAR JACQUES AMYOT.

TOME NEUVIEME.

A PARIS,

Chez JEAN-FRANÇOIS BASTIEN.

M. DCC. LXXXIV.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

PQ
1601
.A5A6
1784
#9

ŒUVRES MORALES

DE

PLUTARQUE.

De l'avarice et convoitise d'avoir.

HIPPOMACHUS, maistre des exercices du corps, oyant quelques-uns qui luy louoyent un homme grand et de haulte stature, qui avoit les mains longues, comme estant bien propre pour l'escrime des poings : *ouy bien*, dict-il, *si la couronne, le prix du vainqueur, estoit penduë en hault lieu, où il la fallust prendre avecques la main.* Cela mesme, peust-on dire à ceulx qui estiment tant, et reputent si grand heur, que d'avoir force belles terres, force grandes maisons et grosses sommes de deniers comptants : *ouy bien s'il falloit achepter la felicité qui feust à vendre ;* et toutesfois vous en verrez plusieurs qui aiment mieulx estre riches et malheureux, que bienheureux en donnant de leur argent; mais le repos de l'esprit vuide de tout ennuy, la magnanimité, la constance, l'asseurance, la suffisance ne s'achepte point à prix d'argent.

L'argent et les grandes possessions ne donnent pas le bonheur.

Pour estre riche on n'apprend pas à ne se passionner point des richesses, ny pour posseder beaucoup de choses superfluës, on n'acquiert pas le contentement de ne les point desirer. De quel austre mal doncques est-ce que nous delibvre la richesse, si elle ne nous delibvre point de l'avarice ? Par boire on remedie à la

Les richesses n'apprennent pas à ne les plus desirer.

cupidité de boire, par manger on guarit l'appetit de manger, et celuy qui dict,

A Hipponax donnez un vestement,
Car de froidure il gele durement,

Le bien que l'on a, fait encore desirer celui que l'on n'a pas.

qui luy en jecteroit sur luy plusieurs, il s'en fascheroit et les rejecteroit : là où il n'y a quantité d'or ny d'argent qui puisse esteindre l'ardeur du desir d'avoir, ny l'avarice ne cesse ny ne diminuë point pour posseder beaucoup de biens.

Et peust-on dire à la richesse ce que l'on diroit à un maulvais medecin,

Ta medecine à celuy qui la prend
Sa maladie augmentée luy rend :

car depuis qu'elle prend un homme, au lieu qu'il n'avoit besoing que du pain, de maison et de couverture moyenne, et de peu de viandes, la premiere venuë, elle le remplit d'une impatiente cupidité d'or, d'argent, d'yvoire, d'esmeraudes, de chevaulx et de chiens, transportant le desir naturel des choses necessaires en un appetit desordonné de choses perilleuses, rares et mal-aysées à recouvrer; car jamais homme n'est pauvre des choses qui suffisent à la nature, ny jamais il n'emprunte argent à usure pour achepter de la farine, ou du fourmage, ou du pain, ou des olives; mais l'un s'endebte pour bastir une maison magnificque, l'austre pour achepter un champ d'oliviers qui joinct à sa terre, ou bien des terres

L'homme est toujours riche de ce qui suffit à la nature.

à froument, ou des vignes, ou des mules de Galatie, ou

De beaulx roussins ensemble au collier duicts
Pour entraisner coches meinants grands bruicts. *Iliad. lib. 15.*

s'est precipité en une fondriere de contracts, d'usures et d'hypotheques, et puis comme ceulx qui boivent après qu'ils n'ont plus de soif, ou qui mangent après qu'ils n'ont plus de faim, ils revomissent tout ce qu'ils ont beu ayants soif, et tout ce qu'ils ont mangé ayants faim, aussy ceulx qui appetent les choses inutiles et superfluës, ne retiennent pas celles-mesmes qui sont necessaires. Voylà quels sont ceulx-là. Le luxe seul ruine.

Mais ceulx qui ne despendent rien et ont beaucoup, et si desirent encores davantage, fort bien encores plus à esmerveiller, qui vouldra rememorer ce que souloit dire Aristippus, *que celuy qui mange beaucoup, qui boit beaucoup et jamais n'est saoul, s'en va aux medecins, et leur demande quelle maladie c'est, et quelle indisposition, et le moyen qu'il doibt tenir pour s'en delibvrer.* Mais si un qui a cinq beaulx licts et en demande dix, et qui a dix tables, en achepte encores austres dix, et qui a beaucoup de terres et possessions, et beaucoup d'argent, et n'en est de rien plus plein, ains s'estend encores à en prochasser d'austres, et veille après, et de tout ne se remplit jamais, celuy-là ne pense-il pas avoir besoing de medecin qui le guarisse, et qui luy monstre de quelle cause cela luy advient? Et toutesfois on pourroit penser, que de ceulx Le desir insatiable d'amasser et de ne rien dépenser, comparé à une maladie.

qui ont soif, celuy qui n'a point beu sera delibvré de sa soif après qu'il aura beu ; mais celuy qui boit tousiours, et jamais ne cesse d'avoir soif, nous n'estimons pas qu'il ayt besoing de se remplir, ains plustost de se vuider et purger, et luy ordonnons qu'il vomisse, comme n'estant pas travaillé d'auscun deffault, mais plustost de quelque chaleur ou acrimonie contre nature, qui est en luy.

Aussy entre ceulx qui acquierent, le necessiteux et indigent cessera de se travailler pour acquerir, si-tost qu'il aura achepté une maison, ou qu'il aura trouvé un thresor, ou que quelque amy l'aura secouru d'auscune somme de deniers dont il se sera acquitté envers l'usurier ; mais celuy qui en a plus qu'il ne luy en faust, et en appete encores davantage, ce ne sera point l'or ny l'argent qui le guarira, ny les chevaulx, ny les moutons, ny les bœufs, il a besoing de se vuider et de se purger : car ce n'est point pauvreté que sa maladie, ains avarice et cupidité insatiable, pour un faulx jugement et une perverse opinion qu'il a prinse, laquelle si elle ne luy est arrachée de l'ame, comme ce que l'on avalle de travers, il ne cessera jamais de soubhaitter choses superfluës, c'est-à-dire de convoiter ce dont il n'a que faire.

Quand le medecin entrant en la chambre d'un patient, qu'il trouve couché de son long dedans un lict gemissant, et ne voulant ny boire ny manger, il luy touche et taste le poulx, il l'interrogue et trouve qu'il n'a point

de fiebvre, *c'est maladie de l'ame*, dict-il, et s'en va. Aussy quand nous verrons un homme qui seche sur le pied d'ardeur d'acquerir, qui plore quand il luy faust despendre un denier, qui n'espargne, ny ne pardonne à peine ny à indignité quelconque, prouveu qu'il en vienne du prouffit, encores qu'il ayt force maisons, force terres, force trouppeaux de bestes, grand nombre d'esclaves et d'habillements, que dirons-nous quelle maladie a cest homme-là, sinon *une pauvreté de l'ame?* Car quant à la pauvreté de biens, un amy, comme dict Menander, en peust guarir, en luy faisant du bien; mais celle de l'ame tout tant qu'il y a d'hommes au monde, ou qui ont jamais esté, ne la rempliroyent pas, et pourtant a bien dict Solon d'eulx,

L'homme qui brûle toujours d'acquérir sans rien dissiper a l'ame pauvre.

La pauvreté de biens peut se guérir, la pauvreté de l'ame est irremédiable.

Les hommes n'ont fin quelconque ne terme.
A leur desir d'enrichir, qui soit ferme,

car à ceulx qui sont sages, et ont sain jugement, nature leur a definy certaines bornes de richesses, qui sont tracées sur un certain centre et sur la circonference de leur necessité : mais cela est propre et peculier à l'avarice, car c'est une cupidité qui repugne à son assouvissement, là où toutes austres cupiditez y aydent : car jamais gourmand ne s'absteint d'un bon morceau pour gourmandise, ny yvrongne de bon vin pour yvrongnerie, comme les avaricieux s'abstiennent de toucher à l'argent, pour leur avarice et convoitise d'argent, et toutesfois comment ne seroit-ce une passion furieuse et

La nature a defini des bornes de richesses aux sages.

miserable, si quelqu'un s'abstenoit de se couvrir d'un vestement pour ce qu'il trembleroit de froid, et de toucher à du pain pour ce qu'il mourroit de faim, et aussy de mettre la main à ses biens, pour ce qu'il les aimeroit? Ce sont proprement les maulx que descript Thrasonides en une comœdie,

Elle est chez moy, et en ma puissance
Quand il me plaist en prendre jouyssance
Et si le veulx austant comme sçauroit
Celuy qui plus follement aimeroit,
Et toutesfois je n'en fais jamais rien:
Ains en fermant et sçellant tout très-bien,
Je compte à ceulx qui meinent mon usure,
A mes facteurs, je travaille et procure
D'en amasser d'austres, à mes creanciers,
Tousiours je plaide à mes serfs et sensiers.
O Apollon, cogneus-tu amour doncques
Plus que le mien malheureux et fol oncques?

L'avarice contraint d'acquérir, et défend de jouir, elle excite l'appétit et en ôte le plaisir.

Sophocles enquis par quelqu'un de ses familiers, *s'il pouvoit bien encores avoir compaignie de femme: Dieu m'en guard'*, dict-il, mon amy, *j'en suis desormais libre, estant eschappé de la servitude de tels furieux et forcenez maistres, par le benefice de la vieillesse.* Aussy est-ce chose honneste en voluptez, d'en quitter les desirs quand on en a perdu la puissance, encores qu'Alceus die, *que jamais ny homme ny femme ne s'en peuvent guarantir.* Mais cela n'est pas en l'avarice, car comme une rude et maulvaise maistresse, elle contrainct d'acquerir et deffend de jouyr: elle en excite l'appetit et en oste le plaisir.

Stratonicus anciennement se mocquoit de la

superfluité des Rhodiens, disant qu'ils bastissoyent comme s'ils eussent esté immortels, et ruoyent en cuisine comme s'ils eussent eu bien peu de temps à vivre ; mais les avaricieux acquierent comme magnificques, et despendent comme mechanicques ; ils endurent les travaulx d'acquerir et non pas le plaisir d'en jouyr. L'orateur Demades vint un jour veoir Phocion, et le trouva à table où il disnoit, et voyant comme il se traictoit petitement et austerement : il luy dict, *je m'esbahis*, Phocion, *comme te pouvant passer d'un si maigre disner, tu prends la peine de t'entremettre des affaires publicques.* Car quant à Demades, il s'en mesloit pour avoir dequoy fournir à son ventre, et pensant que la ville d'Athenes ne luy estoit pas suffisant revenu pour entretenir son intemperance et dissolution, encores tiroit-il vivres de la Macedoine. Et pourtant Antipater un jour le voyant ja tout vieulx et cassé, dict plaisamment, *qu'il ne luy estoit demouré que le ventre et la langue, comme d'un mouton qui a esté mangé en un sacrifice.*

L'avaricieux acquiert magnifiquement et dépense méchaniquement.

Phocion étoit très-ménager.

Demades étoit très-gourmand.

Mais de toy miserable qui est-ce qui ne s'esmerveilleroit ? Comment, veu que tu peux ainsy vivre mechanicquement et inhumainement, sans donner rien à personne, sans te monstrer honneste ny liberal à tes amys, ny magnificque envers le public, tu t'affliges ainsy durement, tu veilles les nuicts toutes entieres, tu travailles comme un mercenaire pour de l'argent, tu caresse un chascun pour estre institué heritier, tu te soubsmets à tout le monde pour guaigner,

L'avaricieux est méprisable, bas et rampant.

et si as une si orde tacquinerie de chicheté en toy, qu'elle te pourroit dispenser de rien faire. L'on dict qu'un Byzantin ayant surprins un adultere sur le faict avecques sa femme qui estoit fort laide, *s'escria*, ô miserable, *quelle necessité te contraignoit? car le douaire a forcé Sapragoras: mais toy mal-heureux tu brouilles la chauldiere, et attizes le feu dessoubz.*

Les rois et les gouverneurs d'états sont les seuls qui doivent amasser pour les besoins à venir.

Il est necessaire que les roys amassent, les gouverneurs des roys, ceulx qui veulent tenir les premiers lieux, et avoir les grands estats ès grosses citez, à tous ceulx-là il est force de faire amas de deniers, d'austant que pour parvenir à leur ambition, ou pour la pompe, ou leur vaine gloire, ils font des festins, ils donnent à leurs satellites, ils envoyent des presents, ils entretiennent des armées, ils acheptent des esclaves pour escrimer à oultrance; mais toy tu te donnes tant d'affaires, tu te tourmentes, tu te tourneboulles comme une toupie, pour vivre la vie d'une houytre ou d'une coquille, tant tu es tacquin et mechanicque, tu supportes tous travaulx, et ne prends plaisir quelconque, non plus que l'asne des estuves, qui porte tousiours le bois et le serment pour chauffer les estuves, et demoure tousiours cendreux et enfumé, sans jamais estre baigné, lavé, chauffé, ny nettoyé. Et quant à ces reproches-là, c'est à l'encontre de celle miserable avarice tacquine d'asne ou de formis, car il y en a une austre sorte bestiale et farouche qui calomnie, qui suppose de faulx testaments, qui

L'avare comparé à l'âne qui porte le bois pour les bains, et qui est toujours sale.

qui trompe, qui se fourre par-tout, et se mesle de tout, qui compte sur ses doigts combien il y a de ses amys encores vivants, et puis ne reçoipt fruiction quelconque de tous les biens qu'elle amasse de tous costez par tant d'artifices.

Tout ainsy doncques comme nous avons en haine et abomination les viperes, les mouscches cantharides, et les tarantules, plus que les ours ny les leons, d'austant qu'elles tuent et font mourir les hommes, sans qu'elles s'en servent après qu'elles les ont tuez : aussy sont plus dignes d'estre hays ceulx qui sont meschants par avarice et tacquinerie, que ceulx qui le sont par intemperance et dissolution, car ils ostent aux austres ce dont ils ne vouldroyent ny ne sçauroyent user eulx-mesmes; d'où vient que ceulx-là font trefves de violence quand ils se voyent en abondance de toutes choses, pour fournir à leurs desordonnez appetits, comme respondict Demosthenes à ceulx qui estimoyent que Demades voulust desormais cesser d'estre meschant, *c'est*, dict-il, *pource qu'il est saoul maintenant*, comme les leons ne chassent plus la proye quand ils sont pleins, mais ceulx qui s'entremettent du gouvernement de la chose publicque, non pour auscune intention qui soit ny utile ny plaisante; ceulx-là n'ont jamais trefve d'amasser et d'acquerir, ny surseance de mal faire : car ils sont tousiours vuides, et ne seroyent pas contents quand ils auroyent tout.

L'avare ôte aux autres ce dont il ne peut jouir lui-même.

Mais, pourra dire quelqu'un, ils amassent

et guardent pour leurs enfants ou pour leurs heritiers. Comment est-il vray-semblable cela, veu qu'ils ne leur vouldroyent pas rien donner, tant qu'ils sont en vie ? Ils sont doncques comme les rats et souris qui sont ès minieres où l'on fouille l'or, car ils mangent la mine d'or, et n'en peust-on rien tirer, sinon après qu'ils sont morts, et que l'on en faict anatomie. Mais pourquoy est-ce qu'ils veulent ainsy guarder beaucoup d'argent et de grandes facultez à leurs enfants, ou à leurs successeurs et heritiers ? à fin, je croy, que ces enfants et ces heritiers-là les guardent aussy encores à d'austres, et ainsy de main en main, comme les canaulx et tuyaulx de terre cuicte, qui ne retiennent rien de l'eau coulante pour eulx, ains la transmettent et envoyent toute, chascun à son prochain voisin, jusques à ce qu'il vient de dehors un calomniateur, ou un tyran, qui destruisant ce depositaire guardien et le quassant, derive et destourne le cours de ceste richesse ailleurs, ou bien jusques à ce qu'il en vient un, le plus meschant de toute la race, comme l'on dict communement, qui dissipe tout ce que les austres auront amassé et guardé. Car non-seulement,

Les richesses qui se transmettent de main en main aux avares, comparées à l'eau qui coule dans les canaux.

> Tousiours en tout, des esclaves mal nez
> Les enfants sont pis conditionnez,

comme disoit Euripides : mais aussy ceulx des chiches avaricieux, sont dissolus et desordonnez ; ainsy que dict un jour Diogenes en se mocquant, *qu'il valoit mieulx estre le mouton que*

Les Mégariensétoient chiches et avares.

le fils d'un Megarien : car en ce qu'il semble qu'ils les instruisent, ils les guastent et corrompent, en leur entant leur chicheté et avarice mechanicque, comme s'ils bastissoyent en eulx une forte place pour seurement guarder leur hoirie et succession. Car quels advertissements et enseignements sont-ce qu'ils leur donnent? *Guaignez, espargnez, et pensez que l'on fera austant de cas de vous, comme vous aurez de bien vaillant :* mais cela n'est pas instruire un enfant, ains l'estressir et le couldre comme une bouge ou une bourse, affin qu'il puisse bien contenir ce que l'on jecte dedans; excepté qu'il y a difference, parce que la bourse devient sale et orde, et mal-sentant, quand on a mis de l'argent dedans. Mais les enfants des avaricieux, avant qu'ils ayent receu de leurs peres et meres la richesse, sont jà tous remplis de convoitise d'icelle, laquelle ils ont apprinse d'eulx : aussy leur rendent-ils digne salaire de leur escholage, en ce qu'ils ne les aiment pas tant, pource qu'ils sont certains d'amender beaucoup d'eulx, qu'ils les hayssent pource qu'ils ne le tiennent pas encores : car ayants esté ainsy nourris, qu'ils n'ont apprins à rien estimer, sinon les biens et la richesse, et ne se constituer austre fruict à leur vie, sinon le beaucoup amasser et beaucoup posseder, ils reputent que la vie de leurs peres et meres empesche la leur, et qu'austant de temps qui s'adjouste à la vieillesse d'eulx, austant s'en oste-il à leur jeunesse.

Enseigner l'avarice aux enfans, c'est les retenir et les coudre comme une bourse.

Les peres avaricieux ne sont pas aimés de leurs enfans.

La privation et la retenue mesquine causent une espece de haine.

C'est pourquoy, pendant que leurs peres vivent encores, desrobbent ils secrettement un peu de la volupté, et jouyssent auscunement du plaisir de donner, leur semblant que c'est de l'austruy qu'ils donnent à leurs amys, et qu'ils despendent à leurs plaisirs quand ils peuvent tirer quelque chose de dessoubz l'aisle à leurs peres, d'austant qu'allants ouyr les leçons ils apprennent quelque chose. Mais quand après le trespas de leurs peres ils viennent à avoir les clefs et les cachets, ils prennent toute une austre façon de vivre, un visage refrongné qui ne rit jamais, austere, mal-gracieux et mal-accointable. Il n'est plus question de s'huyler, de jouër à la paulme, de luicter, d'aller ouyr les philosophes au parc de l'academie, ou en celuy de Lycæum; mais d'interroguer des servitours, de reguarder des papiers, de disputer avecques des recepveurs et des creanciers, estre si aspre à la besongne et au soing des affaires, que l'on en perd le disner, et n'entre-l'on aux bains pour s'estuver avant soupper, qu'il ne soit nuict toute noire : les exercices de la personne, ausquels il avoit esté nourry, se baigner en la riviere de Dirce, tout cela est mis en arriere. Voire que si quelqu'un luy dict, *voulez-vous pas aller ouyr la harangue d'un tel philosophe? Comment y irois-je*, respondra-il; *je n'ay pas le loisir depuis que mon pere est mort.* O miserable! que t'a-il laissé qui vaille ce qu'il t'a osté; c'est à sçavoir, le repos et la liberté. Mais ce n'est pas tant luy comme c'est sa richesse respanduë

Les enfans des peres avares finissent par le devenir eux-mêmes.

à l'entour de toy, qui te domine et te tient le pied sur la gorge, comme celle femme que disoit Hesiode,

Qui l'homme ardant sans torche ne tison,
Avant le temps le rend vieil et grison,

apportant comme des rides et des cheveulx blancs à ton ame avant qu'il en soit temps; les soucis, les travaulx et ennuis de l'avarice, qui suffocquent et amortissent toute la gentillesse, la guayeté, l'honnesteté et courtoisie qui y deust estre.

L'avarice ôte la gaieté de l'ame et l'honnêteté

Mais quoy, dira quelqu'un, *n'en voyez-vous pas auscuns qui usent largement et liberalement de leurs biens?* Mais nous luy respondrons: *n'oyez-vous pas Aristote qui dict que les uns n'en usent point, et les austres en abusent; là où il ne faust ny l'un ny l'austre* Car la richesse ne faict à ceulx-là ny prouffit ny honneur, et à ceulx-cy elle apporte honte et dommage. Mais considerons un petit quel est l'usage de ces richesses que l'on estime tant. N'est-ce pas pour avoir les choses qui sont necessaires à la nature? Ceulx doncques qui sont bien riches, n'ont rien davantage que ceulx qui ont de quoy mediocrement; et est la richesse, comme disoit Theophraste, telle que l'on ne la deust pas desrobber, à la verité, ny en faire si grand cas, s'il est ainsy que Callias, le plus riche homme d'Athenes, et Ismenias, le plus opulent de Thebes, usoyent des mesmes choses que faisoyent Socrates et Epaminondas. Car ainsy comme Agathon ren-

Il faut savoir faire un usage modéré des richesses.

Les richesses ne doivent être employées qu'a satisfaire aux besoins de la nature.

Agathon renvoyoit la musique aux femmes, pensant que la conversation devoit suffire aux hommes.

voya les fleustes au festin des dames, estimant qu'à celuy des hommes suffisoyent les propos et devis des assistants, ainsy pourriez-vous rejecter et les licts de pourpre, et les tables sumptueuses, et toutes austres choses superflues, voyant que les riches usent des mesmes choses que font les pauvres :

Hesiode, au livre intitulé les œuvres.

Le labourage on ne delaisseroit
Et la charrue aussy ne cesseroit,

mais bien les orfebvres, les graveurs, les parfumiers et les cuisiniers, seroyent chassez quand on feroit un sobre et honneste bannissement de toutes choses inutiles : et s'il est ainsy que les choses requises à la nature soyent communes et aux riches et à ceulx qui ne sont pas riches, et que la richesse se magnifie et se vante des choses seulement superflues, et qu'à bon droict on a loué Scopas le Thessalien, de ce qu'estant requis de donner quelques utensiles de sa maison, comme luy estants superflues et inutiles, il respondict : *et c'est en quoy on nous repute bien heureux et bien fortunez, qu'en ces choses-là superflues, non pas ès austres qui sont necessaires ;* s'il est ainsy, dis-je, voyez que ce ne soit la pompe, l'apparence et les jeux de bastellerie que l'on louë, en faisant tant de cas des richesses, et non pas la necessité de la vie.

Les riches ne peuvent que se glorifier du superflu.

La procession et solemnité des bacchanales qui se faict en nostre païs, se faisoit anciennement fort simplement et joyeusement ; on y

portoit une cruchée de vin, un sep de vigne; et puis quelqu'un y traisnoit un bouc, un austre y portoit une corbeille pleine de figues seiches; puis après tout, on y portoit un *phalus*, qui est la semblance de la nature d'un homme: mais maintenant tout cela y est obscurcy et negligé, tant on y porte de vaisselle d'or et d'argent, d'habits sumptueux, tant de chariots traisnez par beaulx roussins, tant de masques; et ainsy ce qui est utile et necessaire en la richesse, est offusqué et comblé par ce qui y est superflu et inutile.

Le nécessaire est offusqué par ce qui est superflu et inutile.

Mais nous austres, pour la plus-part, ressemblons à Telemachus, lequel, par fauste d'experience, ou bien plustost à fauste de jugement, ayant veu la maison de Nestor, où il y avoit des licts, des tables, des habillements, de la tapisserie, de bon vin, ne jugea point bien-heureux le maistre de ceste maison, qui avoit si bonne provision de choses utiles et necessaires: mais chez Menelaus, ayant veu force yvoire, force or et argent, il en feut tout ravy en esctase d'admiration, et dict:

Nous sommes plus souvent ravis de voir du superflu que contens du nécessaire.

Tel au dedans est le palais doré
De Jupiter au hault ciel azuré,
Tant icy a d'infinie opulence,
Ravy je suis de la seule esvidence.

Odiss. liv. 3 et 4.

Mais Socrates ou bien Diogenes eussent dict: *tant icy a de choses malheureuses, inutiles, folles et vaines, je me ris d'en avoir l'esvidence.* Que dis-tu, pauvre sot? là où tu debvois oster à ta femme la pourpre, et tous ses joyaux et afficquets,

affin qu'elle ne feust plus convoiteuse des delices et superfluitez estrangieres, tu vas au contraire embellir et orner ta maison, comme un theatre ou un eschaffault à jouër des jeux pour ceulx qui y entrent. Voylà en quoy gist la beatitude et felicité de la richesse, qui a besoing de spectateurs et de tesmoings, à qui il en faust faire monstre; austrement ce n'est rien. Mais il n'est pas ainsy de la temperance, de la philosophie, de la creance et cognoissance des dieux, telle qu'il appartient, encores qu'elle soit incogneuë à tous austres; elle a tousiours sa lumiere et sa splendeur propre, dont elle esclaire l'ame, tousiours accompaignée d'une joye qui jamais ne l'abandonne de jouyr de son bien, soit que quelqu'un le sçache, ou qu'il soit incogneu aux dieux et à tous les hommes. Voylà que c'est de la vertu, de la verité et beaulté des sciences, comme de la geometrie et de l'astrologie, à quoy il ne faust pas comparer les bagues, carquans et colliers de la richesse, qui ne sont que spectacles et parements de femmelettes. S'il n'y a personne qui la contemple et qui la reguarde, la richesse, à la verité, est aveugle et ne rend clarté auscune.

Le riche ne jouit que par les témoins et les spectateurs de sa richesse.

Le philosophe a toujours la vraie joie dans l'ame, il jouit pour lui-même.

Car si l'homme riche mange à part avecques sa femme et quelques-uns de ses familiers, il ne se travaillera d'avoir des mets exquis, table friande, ny vaisselle dorée, ains se servira de la premiere trouvée; sa femme ne sera point parée de joyaux d'or ny de robbe de pourpre, ains en son simple accoustrement auprès de luy.

Le riche est pauvre dans le particulier.

Mais

Mais quand il faict un festin, c'est-à-dire quand le theatre, la pompe, le spectacle s'assemble, c'est-à-dire, que les jeux de la richesse se jouent, alors on tire des navires les beaulx flascons, on met en avant les riches tables, on accoustre les lampes d'argent, on faict escurer les couppes, on change les eschansons, on revest tout le monde, on remue toutes choses, l'or, l'argent, les pierres precieuses : bref, on desclare simplement que l'on est riche. Mais encores qu'il souppast seul, il auroit besoing de temperance et de contentement.

Le riche ne fait usage de ses superfluités que lorsqu'il les expose au grand jour.

De l'amour et charité naturelle des peres et meres envers leurs enfants.

Ce qui feit que les Grecs premierement se remirent de leurs differends à des juges estrangiers, et introduisirent en leurs païs des appellations foraines, feut la deffiance qu'ils eurent de la justice les uns des austres, comme estant la justice chose necessaire à la vie humaine, mais qui ne croissoit point chez eulx. N'est-il point ainsy de quelques questions de philosophie, lesquelles iceulx philosophes, pour la diversité d'opinions qui est entre eulx, evocquent à la nature des bestes brutes, comme à une ville estrangiere, et en remettent la decision et le jugement à leurs passions et affections naturelles, comme n'estants point subjectes à faveur, ny à corruption ne concussion ? Ou bien est-ce point un commun reproche à

La défiance qui survient entre les Grecs, les força d'avoir recours à des juges étrangers.

la malice des hommes qu'il faille que nous, estants en differend des plus grandes et plus necessaires choses de la vie humaine, allions chercher au naturel des chevaulx, des chiens et des oyseaux, comment nous nous debvons marier, comment nous debvons engendrer, et comment nous debvons nourrir et esleiver nos enfants ? Et comme si la nature n'en avoit imprimé auscun indice en nous-mesmes, alleguer les mœurs et les affections des bestes brutes, et les produire en tesmoignage, pour monstrer le desbordement et desreiglement de la vie des hommes, qui, dès le commencement et à la premiere entrée, se sont embrouillez et confondus. Car la nature retient et guarde mieulx en icelles bestes brutes ce qui luy est propre, simple et entier, sans le corrompre ny alterer d'auscune meslange estrangiere ; là où, au contraire, il semble que les hommes en ont faict comme les parfumiers font de l'huile, par accoustumance et par le discours de leurs raisons, ils y ont meslé tant d'opinions et tant d'advis adjoustez de dehors, qu'elle en est devenue variable et particuliere à chascun, et n'a point retenu ce qui luy estoit propre et peculier.

La nature conserve mieux ses droits chez les animaux que chez les hommes.

Et ne debvons pas trouver estrange si les bestes brutes suivent mieulx et de plus près la nature, que ne font pas les raisonnables ; car les plantes mesmes la suivent encores mieulx que les bestes, quoyque nature ne leur ayt donné ny imagination, ny affection ou incli-

Les plantes sentent de plus près la nature que les animaux.

nation auscune : aussy n'ont-elles desir ny convoitise quelconque, qui bransle ny sorte hors de leur naturel, ains demourent et sont arrestées comme si elles estoyent attachées aux ceps en quelque prison, cheminants tousiours par un mesme chemin ; à sçavoir, celuy auquel nature les conduict. Et quant aux bestes brutes, elles n'ont pas ny beaucoup de discours de raison qui addoulcit les mœurs, ny beaucoup de subtilité d'entendement, ny fort grand desir de liberté ; mais bien ont-elles des instincts, inclinations et appetitions non regies par raison, suivant lesquelles elles s'en vont quelquefois au hault et au loing, et courent çà et là ; mais non pas toutesfois fort loing : ne plus ne moins que la navire qui est à l'anchre à la rade, bransle bien, mais elle ne court pas fortune : aussy elles ne s'esloignent pas gueres de la nature, et pourtant monstrent-elles la droicte voye, comme cheminants soubz le mors et la bride ; là où la raison, maistresse, et qui faict à son plaisir, en l'homme trouvant tantost une diversion, tantost une austre, et tousiours quelque nouvelleté, n'y laisse auscune apparente ne manifeste trace de la nature.

La raison qui varie chez l'homme, ne laisse aucune trace apparente de la nature.

Voyez premierement les mariages des bestes, comment elles suivent en cela la nature. En premier lieu, elles ne se soucient point des loyx qui punissent ceulx qui ne se marient point, ou qui se marient trop tard, comme font les citoyens de Lycurgus et de Solon, ny ne craignent point les infamies de ceulx qui

Les animaux suivent la nature dans leur accouplement.

n'ont point d'enfants, ny ne poursuivent aussy point les honneurs et prerogatifves de ceulx qui en ont trois : comme plusieurs Romains se marient, prennent femmes, et engendrent des enfants ; non affin qu'ils ayent des heritiers, mais affin qu'eulx-mesmes puissent estre instituez heritiers : et puis le masle se mesle avecques sa femelle, non point en tout temps, d'austant que la fin de ceste conjonction et mixtion n'est point la volupté, ains la generation des enfants ; à l'occasion de quoy, sur la prime vere, lorsque les gracieux vents, aptes à engendrer, souspirent, et que la temperance de l'air est fort à propos pour les femelles grosses, la femelle s'approche du masle toute privée, et poulsée de son propre instinct, se rendant agreable à sa partie, tant pour la doulce senteur de sa chair, que pour le propre et peculier ornement de son corps, estant tout plein de rosée et de verdure, toute nette et pure ; puis quand elle s'apperçoit d'estre enceinte, elle se retire honnestement, et s'en va penser et prouvoir à ce qui est necessaire, tant pour son accouchement, que pour la nourriture et traictement du petit qu'elle fera. Et cértes, il n'est pas possible de bien exprimer dignement, et deduire suffisamment les choses qu'elles font, sinon que tout se faict avecques une grande amour et dilection envers leurs petits, en prevoyance, en patience et en tolerance de tous labeurs.

Le printems est la saison où les animaux s'accouplent.

Mais nous appellons l'abeille sage, et la cele-

brons comme celle qui produict le roux miel, en flattant ainsy la doulceur d'iceluy miel, qui nous agrée et nous chatouille sur la langue ; et cependant nous laissons derriere la sapience et l'artifice des austres animaulx, tant en l'enfantement de leurs petits, qu'en la nourriture d'iceulx : comme tout premierement l'oyseau de mer, que l'on nomme *alcyone*, laquelle se sentant pleine, compose son nid, amassant les arrestes du poisson que l'on appelle l'anguille de mer ; et les entre-lassant l'une parmy l'austre, et tissant en long les unes avecques les austres en forme ronde et longue, comme est un verveu de pescheur, et l'ayant bien et diligemment lié et fortifié par la liaison et fermeté de ces arrestes, elle le va exposer au battement du flot de la mer, affin qu'estant battu tout bellement, et pressé, la tissure de la superficie en soit plus dure et plus solide, comme il se faict ; car il devient si ferme, que l'on ne le sçauroit fendre avecques fer ny avecques pierre. Et qui est encores plus esmerveillable, l'ouverture et embouscheure dudict nid est si proportionnement composée à la mesure du corps de l'alcyone, que nul austre, ny plus grand ny plus petit oyseau, n'y peust entrer, non pas la mer mesme, comme l'on dict, ny la moindre chose du monde.

L'oiseau nommé *alcyone* : maniere admirable avec laquelle il fait son nid.

Mais ceste charité se monstre encores davantage ès chiens de mer, lesquels font leurs petits tous vifs au-dedans de leur ventre, et leur donnent moyen d'en sortir et d'aller courir pour

Le chien de mer fait son nid de sa matiere.

trouver à se paistre, et puis derechef les reçoipvent, les enveloppent et mettent coucher dedans leurs matrices. Et l'ourse, qui est l'une des plus sauvages et plus farouches bestes du monde, enfante ses petits sans forme ne figure de membres quelconques; mais elle forme avecques sa langue, ne plus ne moins qu'avecques un ciseau ou austre outil, les tayes, tellement qu'elle n'enfante pas seulement ses petits hors de son ventre, mais elle les taille et leur donne la forme. Et le leon que descript Homere,

L'ourse forme de même ses petits avec sa langue.

Le lion devient furieux au moindre danger que courent ses petits.

Iliad. liv. 17.

Lequel meinant ses petits chercher proye
Par la forest, rencontre emmy sa voye
Quelques veneurs, et alors furieux
Il couvre tout des paupieres ses yeulx:

ne vous est-il pas advis, qu'il semble qu'il veuille faire composition avecques les veneurs, pour saulver la vie à ses petits? L'amour et charité envers les petits rend hardis les animaulx qui de leur nature sont couards, et diligents ceulx qui sont paresseux, et espargnants ceulx qui d'eulx mesmes sont goulus. Et comme l'oiseau que descript Homere,

Les animaux changent de caractere lorsqu'ils ont des petits.

Qui en son nid porte à sa geniture
Ce peu qu'il peust recouvrer de pasture,
Et est content soy-mesme mal traicter,
Pour ses petits grassement substenter.

Iliad. liv. 7.

Car de sa disette il nourrit ses petits, et retient avecques son bec, en le serrant, la becquée qu'il porte, laquelle touche presques à son gisier, de paour que contre sa volonté il ne l'avalle:

L'oiseau se prive de nourriture pour alimenter ses petits.

Comme la chienne autour de sa portée
Tendrette court aigrement irritée,
En abboyant si fort à l'estrangier,
Qu'elle vouldroit ce semble le manger.

Le chien menace tous ceux qui approchent de ses petits. *Odiss. l. 13.*

prenant la crainte qu'elle a que l'on ne face mal à ses petits, comme un redoublement de courage.

Et les perdrix, quand on les poursuit avecques leurs petits perdriaux, elles les laissent voler devant, et s'en fuyr, et affinent tellement les chasseurs, qu'ils s'arrestent à elles, se traisnants auprès d'eulx, jusques à ce qu'estants tout sur le poinct d'estre prinses, elles s'en courent un petit, et puis s'arrestent derechef, et s'exposent en si belle prinse, que le chasseur se persuade et prend esperance qu'il ne leur fauldra pas à ce coup, tant que se mettants ainsy en dangier pour saulver leurs petits, elles attirent les chasseurs bien loing arriere d'eulx.

La perdrix trompe le chasseur pour sauver ses petits.

Et les poules que nous avons tous les jours devant les yeulx, avecques quelle diligence et sollicitude traictent-elles leurs poulsins, estendants leurs aisles pour en laisser entrer les uns dessoubz, et recepvants les austres qui leur montent de tous costez sur les espaules, avecques un son de voix qui tesmoigne leur joye et leur amour envers leurs petits? et s'il se presente un chien ou un serpent à elles seules, elles en ont grande paour et s'enfuyent: mais si elles ont les petits, elles se mettent en deffense, et combattent plus asprement que leur puissance ne porte.

Les poules rassemblent leurs petits avec un soin qui annonce leur amour.

Et pensons-nous que la nature ayt imprimé ces affections et passions en ces animaulx-là, pour soing qu'elle eust de la posterité des gelines, ou des chiens, ou des ours, et non pour faire honte aux hommes, et nous picquer quand nous venons à discourir en nous-mesmes, que ces choses-là sont exemples pour ceulx qui les suivent, et reproches pour ceulx qui n'ont auscun ressentiment d'affection par lesquels ils accusent la nature humaine, comme si elle seule ne s'affectionnoit point gratuitement, et ne sçauroit aimer sinon ce dont elle tire quelque prouffit? On estime beaucoup ès theatres celuy qui dict le premier,

Il est beau d'aimer sans espérer de récompense.

Qui est celuy qui soit tant debonnaire,
Qu'il puisse aimer un austre sans salaire?

Cela faict selon Epicurus, que le pere aime le fils, la mere son enfant, les enfants leurs progeniteurs qui les ont engendrez: mais si les animaulx pouvoyent parler et entendre la parole, et que l'on assemblast en un commun theatre les bœufs, les chevaulx, les chiens, et les oyseaux, on confesseroit tout haultement au contraire, que ny les chiennes n'aiment leurs petits chiens pour auscun salaire, ny les juments leurs poulains, ny les poules leurs petits poulsins, ains les aiment gratuitement, et naturellement, et recognoistra l'on en toutes leurs passions et affections, que cela est bien et veritablement dict.

Les animaux donnent aux hommes un bel exemple d'amour gratuit.

Or seroit-il certainement trop infame de dire, que

que les generations et conceptions, enfantements, et nourritures des petits, ès bestes, soyent actes de nature, et offices gratuits, et au contraire ès hommes prests, salaires et arres données pour en tirer après du prouffit. Mais ce propos n'est ny veritable ny digne d'estre escouté, car la nature, ainsy comme ès plantes sauvages, telles que sont les vignes agrestes, les caprificques, les olivastres, engendre ne sçay quels commencements cruds et imparfaicts de bons et francs fruicts : aussy a-elle donné aux bestes brutes une charité envers leurs petits qui est imparfaicte, et ne pouvant s'estendre jusques à la justice, ny passer plus oultre que l'utilité et le besoing : mais au contraire l'homme estant animal raisonnable, né à civile societé, pour observer les loyx et la justice, que la nature a mis en ce monde pour servir et honnorer les dieux, fonder et regir les citez, et pour y exercer tous offices de benignité et bonté, elle luy en a baillé de belles, genereuses et fructueuses semences, qui sont l'amour, la charité et dilection envers les enfants, suyvants les premieres erres des principes qu'elle en avoit imprimées en la structure et fabrication des corps humains : car la nature en tout et par-tout est exquise, aimant ses enfants, à qui rien ne deffault de necessaire, et à qui on ne sçauroit aussy rien oster comme superflu, et qui n'a rien, comme souloit dire Erasistratus, de vain ny de frivole.

La nature a borné dans les animaux le sentiment d'amour pour leurs petits.

La nature a donné à l'homme un sentiment réflechi pour sa posterité.

Car premierement quant à la generation de

Examen des parties de l'homme et de la femme qui servent à la génération.

l'homme, on ne sçauroit assez dignement exprimer sa prudence : et à l'adventure aussy ne seroit-il pas fort honneste de toucher trop diligemment les parties secrettes, en les appellant par les propres noms, ains vault mieulx en les laissant à part cachées imaginer en son entendement la dexterité, bien-seance, et propre disposition de ces naturelles parties-là, tant pour engendrer que pour concepvoir : la seule confection, despartement et distribution du laict, est suffisante pour clairement monstrer la providence et sa diligence, car ce qui demoure de sang superflu après l'usage auquel il est destiné, flottant par le corps de la femme au reste du temps, se respand çà et là, et l'appesantit fort pour la foiblesse et petitesse des esprits : mais à certaines revolutions de jours, chasque mois, nature a accoustumé et apprins de luy ouvrir certains esgouts et conduicts par où il se vuide et escoule : en quoy faisant il purge et allege le reste du corps, et rend la matrice, comme une bonne terre, apte et disposée à recepvoir la charrue et la semence en son temps : mais après qu'elle a retenu la semence qui y a prins racine, alors elle se resserre, pource que le nombril, ainsy que dict Democritus, est comme une anchre et un cable au fruict conçeu, qui l'arreste ferme, et le guarde de vaguer par la matrice de la mere, alors nature bousche et estouppe les canaulx et ruisseaux des purgations menstruales, et prenant le sang qui y couloit, s'en

Conduite de la nature au moment de la génération.

sert pour nourrir et arrouser l'enfant, qui commence desia à se mouler, et à prendre forme et consistance, jusques à ce qu'estant demouré certain nombre de jours necessaires à la croissance qu'il prend au dedans, il a besoing de sortir de ce lieu-là, pour estre nourry austrement et en une austre place.

Formation du laict dans la femme enceinte.

Alors doncques, divertissant le sang plus dextrement que ne sçauroit faire nul jardinier ny fontenier son eau, et l'employant à austre usage, elle a comme des cisternes ou fontaines toutes prestes à recepvoir la liqueur du sang qui y descoule, non pas sans y rien cooperer, ny sans l'alterer, car en le recepvant elles ont quant-et-quant la force de le cuire et digerer, addoulcir et transmuer par une doulce et gracieuse chaleur de l'esprit naturel, et tendreur delicate et feminine, pour ce que le tetin au dedans a une telle temperature et disposition. Si ne se faict pas une soubdaine influxion du laict, ne n'y a pas de tuyaux qui le versent et respandent tout-à-coup : mais le tetin s'abboutissant en une chair pleine de petits canaulx, et qui le coule et passe tout doulcement par plusieurs petits pertuits, il exhibe un petit bout fort aysé à la bouche du petit poupin, qu'il prend fort grand plaisir à toucher et envelopper de ses lebvres.

La nature a inspiré aux meres un amour soigneux pour leurs enfans.

Mais pour neant, et sans auscun fruict, auroit la nature usé de si grande provoyance, si grand ordre, et telle diligence à preparer ces outils, pour engendrer, nourrir et eslever l'homme,

si quant-et-quant elle n'eust imprimé ès cœurs des meres une charité, amour et dilection soigneuse envers les fruicts qu'elles ont mis sur terre : car,

Des animaulx respirants et marchants
Dessuz la terre, ès villes et aux champs,
Nul n'y en a si malheureux que l'homme.

Iliad. liv. 17.

L'homme est de tous les animaux le plus malheureux.

Qui dira cela du petit enfant qui ne faict que naistre et sortir du ventre de la mere, il ne fauldra point à dire verité : car il n'y a rien si imparfaict, si indigent de toutes choses, si nud, si difforme, ne si ord et salle à veoir, que l'homme, qui le verroit au sortir du ventre de la mere, à sa naissance, attendu qu'il est seul presque à qui la nature n'a pas seulement concedé une pure et nette entrée en la lumiere de ceste vie. Car il y entre tout souillé de sang, plein de toute ordure, ressemblant plustost à une creature recentement massacrée et escorchée, que nouvellement née. Il n'y a personne qui le peust toucher, receuillir, caresser, ny embrasser, sinon celle qui par nature l'aime.

La nature a mis les tetons de la femme au sein, affin qu'elle pût baiser et nourrir son enfant.

Et pourtant nature a faict descendre à bas, soubz le ventre, les tettes de tous austres animaux, mais à la femme elle les a attachées à la poictrine, en assiette propre pour pouvoir baiser, embrasser et caresser son enfant, en l'allaictant : voulant par là nous donner à entendre, que l'enfanter, nourrir et eslever, n'ont pas pour leur but auscune utilité, mais la charité et la dilection. Et qu'il soit ainsy,

proposez-vous en vostre entendement les femmes du temps passé, qui premieres conçeurent, enfanterent, et veirent un enfant venant de naistre sur la terre : il n'y avoit point encores de loy qui leur commandast de nourrir leurs petits, ny auscune esperance de plaisir reciproque, ou prest de nourriture, que les petits leur deussent rendre et rembourser un jour à l'advenir : plustost dirois-je, qu'elles debvroyent avoir esté rudes à leurs enfants, pour la soubvenance fresche de tant de maulx, tant de perils, et de travaulx qu'elles auroyent endurez à cause d'eulx.

Quand les tranchez aspres et douloureux
Viennent saisir en travail dangereux
La femme grosse, alors sa delibvrance
Se faict avecques angoisseuse souffrance. *Iliad. liv. II.*

Les femmes disent que ce n'a pas esté Homere qui a escript ces vers là, mais quelque *Homeride*, c'est-à-dire, quelque femme qui avoit autrefois essayé le travail d'enfanter, et qui sentoit encores en ses flancs la meslange de celle aspre, amere et perceante douleur.

L'amour maternel fait oublier dans l'instant les douleurs de l'enfantement.

Et neantmoins l'amour et la charité naturelle, la plie et la meine tellement, qu'estant encores toute eschauffée de sa douleur et toute tremblante de l'angoisse de son travail, elle n'abandonne pas son enfant, ny ne le refuyt pas, ains, se retourne vers luy, luy rit, le receuille et l'embrasse, sans qu'elle en reçoipve auscun plaisir ny auscune utilité : ains le receuillant en peine et en labeur l'enveloppe de langes et de petits

drappeaux, pour le tenir chauldement, n'estant pas plus tost sortie du labeur du jour, qu'elle entre en celuy de la nuict; et de tous ces travaulx-là quel loyer, ne quel prouffit en recepvoyent-elles ces femmes-là du temps jadis, non plus que celles du present, attendu que les esperances en sont si longues et si incertaines?

L'homme est de tous les animaux le plus difficile a élever et à conserver.

Celuy qui a labouré la vigne en l'equinoxe du Printemps, la vendange en celuy de l'Automne; qui a semé le blé quand les Pleïades se couchent, il le moissonne quand elles se leivent: les vaches, les juments, les gelines portent des fruicts, dont on peust incontinent en peu de temps tirer du prouffit: là où de l'homme la nourriture en est laborieuse, la croissance tardifve et lente, et la vertu longue à venir, de maniere que plusieurs peres meurent avant que de la veoir en leurs enfants. Neocles ne veit jamais la victoire de Salamine, que guaigna son fils Themistocles; ne Miltiades ne veit oncques celle que son fils Cimon guaigna sur la riviere de Eurimedon; Xanthippus n'ouyt jamais son fils Pericles orer devant le peuple, ny jamais Ariston ne veit son fils Platon tenant eschole de philosophie; les peres d'Euripides et de Sophocles n'eurent oncques la cognoissance des victoires qu'ils emporterent, en faisant reciter leurs tragædies, ils ne les ouyrent jamais que gazouiller, et appeller les lettres en leurs premiers ans, ou bien s'ils ont vescu davantage, ils ont veu en tristesse

Les peres jouissent rarement du plaisir de voir leurs enfans vertueux.

leurs amours, leurs despenses à faire masques et festins, et austres semblables faustes : tellement que l'on rememore et remarque avecques louange ce mot seul qu'en dict Evenus en un sien epigramme,

Voyez combien de douleurs et miseres
Donnent tousiours les enfants à leurs peres.

Les peres ne songent pas au mal que leur causent leurs enfans.

Et neantmoins pour tout cela ils ne laissent jamais à nourrir et eslever des enfants ; et plus encores ceulx qui en ont moins de besoing : car ce seroit une mocquerie de penser que les riches sacrifient aux dieux, et facent de grandes resjouyssances, quand il leur naist un enfant, pource qu'ils auront qui les nourrira en leur vieillesse, et les ensevelira après leur mort si d'adventure ils n'eslevent des enfants, pour ce qu'ils ne trouvent pas qui veuillent estre leurs heritiers,

Il n'y a pas de menus grains au sable,
Ou au poulsier nombre tant incomptable,
Ny des oyseaux chantants divers ramage
Tant de dubet n'a pas tout le plumage,

comme il y a de ces poursuivants de successions.

Danaus avoit cinquante filles.

Danaus avoit cinquante filles, mais s'il n'en eust point eu, il eust eu des heritiers davantage, et bien d'austre sorte. Car les enfants ne sçavent nul gré à leurs peres, ny ne les servent ou honnorent pas pour cela, d'austant qu'ils attendent leur succession, comme chose qui leur est deuë ; et au contraire, vous oyez dire à ces poursuyvants qui taschent à s'insinuer en

grace des riches qui n'ont point d'enfants pour se faire instituer heritiers, des propos et paroles semblables à celles-cy des poëtes comicques,

Ce sont les paroles flatteresses que Cleon dit au peuple Athénien en la comédie des chevaliers d'Aristophanes.

O peuple cher estuvez-vous premier,
Et du labeur de juger coustumier
Reposez vous une seule journée,
Desjeunez vous à ceste matinée.
Tenez, humez, et avallez cela,
Emboursez-moy ce triobole-là.

Et ce que Euripides dict, que

Les biens mondains font aux hommes avoir
Nombre d'amys, grand credit et pouvoir.

Cela n'est pas simplement et universellement veritable, sinon endroict ceulx qui n'ont point d'enfants.

L'espérance d'un héritage fait faire bien des choses pour un homme riche.

A ceulx-là les riches mesmes donnent à soupper, les seigneurs les caressent, les orateurs et advocats plaident pour eulx seuls *gratis*. C'est une puissante chose que un homme riche, quand on ne sçait point qu'il ayt auscun heritier : et y a eu souvent plusieurs, qui auparavant avoyent infinis amys, et estoyent honnorez de plusieurs, qui tout aussy-tost qu'un fils leur est né, ont perdu tous leurs amys, tout leur credit et leur suitte tout ensemble. Ce n'est doncques point à cause des enfants que les hommes sont en aucthorité, et n'est point aussy pour cela que les peres les ayment, ains toute ceste force là qui les faict aimer despend de la nature, non moins ès hommes que aux animaulx ; mais quelquefois ceste amour-là naturelle

La naissance d'un héritier écarte souvent tous les amis.

naturelle et plusieurs austres bonnes qualitez sont aux hommes offusquées par la mauvaistié du vice, qui vient à pulluler auprès, ne plus ne moins que des espines et brossailles bien souvent naissent parmy la bonne semence : austrement il faudroit dire, que les hommes ne s'aimeroyent pas, d'austant que plusieurs se tuent et se precipitent eulx-mesmes. Œdipus

Œdipus se creva luimême les yeux.

De doigts sanglants ses paulpieres leiva,
Et ses deux yeulx luy-mesme se creva,
Et aussy-tost ses joues feurent teinctes
Du sang coulant des prunelles esteinctes.

Sophocles, trag. d'Œdip. le tyran.

Hegesias discourant du mespris de la mort, feit que plusieurs des auditeurs qui l'avoyent ouy s'absteindrent tant de manger, qu'ils se feirent mourir de faim.

Hegesias prêchoit le mépris de la mort, il fut cause de différens suicides.

Les cas qui des dieux nous surviennent
En diverses sortes adviennent,

Lesquels tous sont comme les austres maladies et passions de l'ame qui transportent l'homme hors de son naturel, ainsy comme ils tesmoignent à l'encontre d'eulx-mesmes : car si une truye ayant faict un petit cochon vient à le manger, ou si une chienne ayant faict un petit chien vient par fortune à le deschirer, ils s'en desesperent et s'en tourmentent grandement, ils en font sacrifices aux dieux pour divertir les sinistres presages ; et reputent cela un prodige et un monstre : comme estant chose commune à toutes sortes de creatures, et à quoy nature mesme les convie, que d'aimer leur geniture.

La nature a placé dans les ames les plus dures un germe de charité pour leurs enfans.

Ce neantmoins, ainsy comme dedans les mines, l'or, encores qu'il soit meslé et enveloppé de force terre, reluict et se faict veoir de loing ; aussy nature ès plus depravées mœurs et passions faict veoir la charité envers les petits ; car ce qui faict que les pauvres ne nourrissent et n'eslevent pas quelquefois leurs enfants, c'est qu'ils craignent, qu'estants nourris et eslevez moins honnestement qu'il n'appartient, ils ne debviennent lourdauts et mal apprins, destituez de toutes parties requises à personnes d'honneur ; et cuidants que pauvreté soit le dernier et plus grand mal de l'homme, ils ne peuvent avoir le cœur de la laisser à leurs enfants, estimants que ce soit un très-grand et fascheux mal.

La pauvreté, le dernier et le plus grand mal de l'homme.

De la pluralité d'amys.

Qu'il n'est pas possible, ny expedient, d'avoir plusieurs amys.

Menon, le Thessalien croyoit à autant de vertus qu'il y avoit de sexes et d'états différens.

Platon, au dialogue de Menon.

Socrates demanda un jour à Menon le Thessalien, qui s'estimoit fort suffisant homme ès lettres, et, comme dict Empedocles, avoir atteinct au comble de sagesse, *que c'estoit que vertu.* L'austre luy respondict audacieusement et promptement, *qu'il y avoit vertu d'enfant et de vieillard, et d'homme et de femme, et de magistrat et de privé, et de maistre et de valet.* Voylà qui va bien, repliqua Socrates, nous ne te demandions qu'une vertu, et tu nous en remues tout un exaim, comme d'abeilles. Ne conjec-

turant pas mal, que cest homme ne cognoissoit pas une vertu, qui en nommoit plusieurs.

Il est ridicule de croire à la pluralité des amis, lorsqu'on n'en a pas un seul.

Mais ne pourroit-on point user de semblable mocquerie en nostre endroict, pource que n'ayant pas encores acquis une seule amitié certaine, nous avons paour que sans y penser nous ne tombions en pluralité d'amys : car il semble que c'est presque tout ainsy que si un manchot ou un aveugle avoit paour de devenir un Briareus qui avoit cent mains, ou un Argus qui avoit des yeulx par tout le corps. Et toutesfois nous louons infiniement le jeune homme qui dict en une comœdie de Menander, qu'il estime un merveilleusement grand bien et grand heur à un homme,

Pensant avoir trouvé des biens sans nombre,
Quand d'un amy a peu recouvrer l'ombre.

Raison principale qui empêche d'avoir une amitié certaine.

Mais une des causes, entre plusieurs austres, qui nous empesche d'acquerir une amitié certaine, c'est que nous convoytons en avoir plusieurs ; ne plus ne moins que les putains et folles femmes qui se prestent souvent à plusieurs hommes, n'en peuvent arrester ny retenir pas un, pource que les premiers se sentants mesprisez s'en retirent ; ou plustost, ainsy comme le nourrison de la belle Hypsiphile estant assis dedans un pré,

Alloit ceuillant de main tendrette
Mainte fleurette sur fleurette,
Ne pouvant son cœur enfantin
Rassassier de tel butin.

Aussy chascun de nous, pour le desir de nouvelleté, et l'inconstance de se saouler incontinent d'un chose, se laisse emporter au nouveau venu et plus freschement cogneu, qui nous tourne comme il luy plaist, nous faisant entreprendre plusieurs commencements ensemble d'amitié et de familiarité, lesquels ne viennent jamais à perfection, d'austant que pour l'amour d'un nouveau que nous poursuyvons, nous laissons aller celuy que nous tenons.

L'amitié est bête de compagnie et non de troupe.

Premierement doncques commenceants à la publicque renommée de la vie des hommes, ne plus ne moins qu'à la deesse Vesta, que l'on dict en commun proverbe, *qui nous a esté laissée de main en main touchant les constants et parfaicts amys*, prenons la longue et ancienne suitte des temps pour tesmoing, et ensemble pour conseiller de ceste matiere : car de toute ancienneté de memoire vous trouvez ces couples d'amys renommées, Theseus et Pirithous, Achilles et Patroclus, Orestes et Pylades, Pythias et Damon, Epaminondas et Pelopidas. Car l'amitié est bien, par maniere de dire, beste de compaignie, mais non pas de trouppe, ne qui veuille estre en foule, comme les estourneaux ou les gays; car estimer l'amy un austre soy-mesme, et l'appeller ἑταῖρον ou ἕταρον comme qui diroit ἕτερον, c'est-à-dire austre, ce n'est austre chose que mesurer l'amitié au nombre de deux : car on ne peust acquerir ny plusieurs esclaves ny plusieurs amys de peu de monnoye; et quelle est la monnoye d'a-

mitié? c'est benevolence et plaisir conjoinct avecques vertu ; chose si rare, qu'il n'y en a point de plus en toute la nature, de maniere qu'il n'est possible ny d'aimer ny d'estre aimé en perfection de plusieurs ; ains comme les rivieres divisées en plusieurs canaulx et plusieurs ruisseaux, en demourent basses et foibles : aussy nostre ame, qui est fort née à aimer, son affection estant despartie en plusieurs, s'en affoiblit, et revient presque à neant.

Bienveillance, plaisir et vertu sont les monnoies de l'amitié.

Une affection partagée s'affoiblit.

C'est pourquoy les animaulx qui ne font qu'un petit, en ont l'amour plus vehemente ; et Homere voulant signifier un enfant bien aimé, l'appelle μοῦνον et τηλύγετον, c'est-à-dire unique, et engendré par des pere et mere qui n'ont que celuy-là, sans esperer d'en avoir jamais plus d'austre. Quant est à moy, je ne vouldrois point que l'amy feust seul, mais bien qu'entre tous austres il feust unicquement et tendrement aimé, comme l'enfant que le pere a engendré sur la fin de ses jours, *et qu'il eust mangé avecques nous le minot de sel* que l'on dict communement: non pas faire comme plusieurs, qui appellent amys pour avoir beu seulement une fois ensemble, ou avoir joué à la paulme, ou aux dez, ou avoir logé en un mesme logis, amassants ainsy des amitiez des hostelleries, ou des jeux de luicte, ou des promeinements par les places des villes.

Les animaux qui n'ont qu'un petit ont l'amour plus véhément.

Le nom d'*ami* est prodigué trop légérement.

Et quand ils voyent les matins ès maisons des riches et puissants hommes, grande tourbe

et foule de gens qui leur vont donner le bon jour, leur baiser les mains, et les accompaigner au sortir de leurs logis, ils les reputent alors bien-heureux, comme ayants beaucoup d'amys ; combien qu'ils voyent encores plus grand nombre de mousches en leurs cuysines ; mais ny elles n'y demourent point, si la viande y deffault ; ny eulx s'ils ne sentent plus de prouffit : pour ce que la vraye et parfaicte amitié requiert trois choses, la vertu comme honneste, la conversation comme plaisante, et l'utilité comme necessaire : car il faust recepvoir l'amy après l'avoir bien esprouvé, s'esjouyr de sa compaignie, et se servir de luy à son besoing, toutes lesquelles choses sont contraires à pluralité d'amys, mesmement celle qui est la principale, c'est le jugement de l'espreuve.

L'amitié requiert trois choses essentielles.

Qu'il ne soit ainsy, voyez s'il est possible de concerter en peu de temps des baladins, et les accoustumer à baller tous d'un bransle ensemble, ou des forçats à voguer tous d'une cadence, ou des serviteurs à qui nous nous voulons fier du gouvernement de nos biens, ou de l'institution de nos enfants, tant s'en faust que l'on puisse esprouver plusieurs amys qui soyent pour se mettre en pourpoint quand et nous, pour combattre toute fortune, et dont chascun soit prest et appareillé,

Il est impossible d'éprouver plusieurs amis à la fois.

> Te faire part de sa bonne fortune,
> Et de bon cœur porter ton infortune.

Car ny les navires ne se varent point en la

mer à tant de tempestes et de tourmentes, ny on ne fiche point tant de peaux à l'entour des heritages que l'on veult enfermer de pallissades, ny ne clost-on point les ports de jectées et de moles contre tant ny contre tels dangiers, comme l'amitié nous promet de refuge et de secours, quand elle est bien esprouvée, et seurement experimentée.

Les austres amys qui ne sont pas à l'espreuve de la fortune, ne font que couler, et ceulx qui les perdent (ne plus ne moins qu'une faulse monnoye averée à la touche) guaignent beaucoup,

Les amis que notre infortune dissipe nous font beaucoup gagner.

Ceulx qui de tels amys perdent, en rient,
Et qui en ont, de les perdre aux Dieux prient.

Ce qui n'est pas facile, ains fort fascheux à faire, de fuyr et deposer une amitié qui ennuye, ne plus ne moins qu'une viande qui faict mal à l'estomach et qui fasche, on ne la peust retenir qu'elle ne face desplaisir, et qu'elle n'engendre quelque corruption, ny aussy la rendre telle comme elle y est entrée, ains toute souillée, meslée parmy d'austres humeurs, et toute alterée : aussy un maulvais amy, ou il demoure nous faschant et estant luy-mesme fasché, ou il sort par force avecques inimitié et malveuillance, ne plus ne moins que la cholere sort de l'estomach quand on vomit.

Pourtant ne faust-il pas legerement recepvoir, ny s'attacher d'affection facilement aux premiers qui se presentent, ny aimer incontinent ceulx qui nous poursuyvent d'amitié, ains plustost faust

Il faut user de la plus grande prudence dans le choix d'un ami.

que nous mesmes poursuyvions ceulx qui sont dignes d'estre aimez ; car il ne faust pas du tout eslire ce qui se prend facilement, pour ce que nous passons pardessuz la ronce et le gratteron qui s'attache à nous et la rejectons, là où nous allons chercher l'olive et la vigne : aussy n'est-il pas tousiours expedient d'admettre en nostre familiarité celuy qui aiséement nous embrasse, ains au contraire nous faust affectueusement embrasser ceulx que nous esprouvons utiles, et qui meritent que l'on en face compte, ainsy comme respondict jadis le peinctre Zeuxis à quelques-uns qui l'accusoyent de ce qu'il estoit long à faire ses peinctures, *je confesse*, dict-il, *que je demoure veoirement long-temps à peindre*, *mais aussy est-ce pour long-temps ;* aussy celuy guarde une amitié et familiarité longuement, qui a demouré long-temps à l'esprouver.

Une amitié long-tems éprouvée dure de même.

Or s'il n'est pas possible à l'homme d'esprouver beaucoup d'amys, sera-il facile de converser ensemble avecques plusieurs, ou il sera du tout impossible ? Et neantmoins toute la jouyssance et la fruiction de l'amitié gist en la conversation, et le plus doulx fruict consiste en s'entrefrequenter, et hanter ensemble,

Le plus doux fruict de l'amitié consiste dans la conversation et dans la société.

Jamais ne faust resolution prendre,
Sans l'avoir faict à ses amys entendre ;

comme dict Homere, et en un austre passage, Menelaus parlant d'Ulysses, dict,

Rien n'a jamais peu dissouldre en querelle
Nostre amitié et joye mutuelle,
Devant la nue obscure de la mort.

Odiss. liv. 4.

Mais

Mais la pluralité d'amys dont nous parlons faict tout le contraire : car l'amitié nous serre, nous unit, et nous estrainct par frequentes et continuelles conversations, caresses et offices d'amitié,

> Ne plus ne moins que la presure tendre
> Faict le laict frais se cailler et se prendre,

comme dict Empedocles, car elle desire faire une telle union et incorporation, là où la pluralité d'amys nous separe, nous distraict et divertit en nous rappellant, et nous transferant de l'un à l'austre, ne permettant pas que la commixtion et le collement de la bien-veuillance se face par la familiere conversation espandue et figée, en maniere de dire, à l'entour, et cela quant et quant nous apporte une esgualité et difficulté grande aux offices et services, qui sont convenables entre amys : car ce qui est aysé à l'amitié, devient malaysé par ceste pluralité,

Trop d'amis empêche les devoirs de l'amitie.

> En mesme humeur tout homme ne consent,
> Austrement l'un, austrement l'austre sent.

d'austant que nos natures ne panchent pas toutes à mesmes inclinations, ny ne sommes pas tousiours environnez de semblables adventures, oultre ce que les occasions des temps, ne plus ne moins que les vents, seront propres à quelques actions, et contraires aux austres.

Et quand bien encores tous les amys desireroyent ensemble mesmes services de nous, si

seroit-il trop difficile de pouvoir satisfaire et suffire à tous ceulx qui vouldroyent ou consulter de quelque affaire, ou traicter quelque negoce publicque, ou briguer quelque magistrat, ou recepvoir et festoyer quelque hoste estrangier en leur maison : mais si en un mesme temps ils viennent à tomber en affaires tous differents, et en toutes diverses affections, et nous requierent tous ensemble, celuy qui veult naviguer, de voyager quand et luy, celuy qui est accusé, de luy assister en jugement : celuy qui accuse, de le seconder, celuy qui achepte ou qui vend, de luy ayder à mesnager, celuy qui se marie, à sacrifier, celuy qui faict des funerailles, à meiner deuil,

Sophocles, trag. d'Œdip. le tyran.

La cité est pleine d'encensements,
De chants de joye et de gemissements.

Embarras d'un homme qui a beaucoup d'amis.

Certes qui a tant d'amys, assister à tous il est du tout impossible, et ne gratifier à nul, il n'y auroit point d'apparence, et en gratifiant à un en offenser plusieurs, il seroit aussy trop fascheux. Car,

Qui aime bien, ne veult qu'on le mesprise :

et toutesfois encores supporte-l'on plus patiemment les negligences et oubliances des amys, et reçoipt-on avecques moins de courroux de telles responses et excuses d'eulx, *je t'ay oublié*, ou, *il ne m'en est pas soubvenu.* Mais celuy qui dict, *je ne vous ay pas assisté en vostre cause, d'austant que j'assistois à un austre mien amy*,

qui avoit aussy un austre procès : ou, *je ne vous ay pas esté visiter en vostre fiebvre, pour ce que j'estois empesché au festin que faisoit un tel à ses amys ;* alleguant pour excuser sa negligence envers son amy, sa diligence envers d'austres, il ne satisfaict pas à la plainte, ains il augmente la jalousie.

La pluspart des hommes ne cherchent dans l'amitié que l'interêt particulier.

Mais la pluspart des hommes ne reguardent seulement qu'à ce, que la pluralité des amitiez leur peust apporter commodité du dehors, et ne se soucie pas de ce qu'elle leur doibt imprimer au dedans, ne se soubvenant pas qu'il faust, que celuy qui se sert de plusieurs à son besoing, secoure aussy reciproquement ces plusieurs-là, quand ils auront affaire de luy. Tout ainsy doncques comme si Briareus avecques ses cent mains eust empli cinquante ventres, il n'eust eu rien davantage que nous qui avecques deux mains en fournissons un; aussy en la commodité de se servir de plusieurs amys y a-il l'incommodité, qu'il se faust aussy employer pour plusieurs, se passionner, se travailler et se tourmenter avecques eulx. Car il ne faust pas adjouster foy au poëte Euripides en ce qu'il dict,

Euripides vouloit que l'amitié fût aisée a prendre et à laisser.

L'affection d'amitié engendrée
Entre mortels doibt estre moderée,
Non de leur cœur la mouëlle percer,
Ains estre aisée à prendre et à laisser,

Trag. d'Hippolyte.

pour la roidir et lascher, ne plus ne moins que la scote d'une voile de navire, selon que le besoing le requerroit.

Mais au contraire, Euripides, il faudroit transporter vostre dire aux inimitiez, et admonester que les querelles entre les hommes feussent moderées, et qu'elles ne penetrassent pas jusques à la mouëlle de l'ame : ains que les haines feussent aisées à appaiser, et aussy les courroux, les plainctes et doleances, et les souspeçons et deffiances, et plustost donner ce sage admonestement de Pythagoras, *ne touche pas à plusieurs en la main*, c'est-à-dire, ne fais pas plusieurs amys, et n'affecte pas celle amitié populaire commune à tous, et exposée à un chascun : laquelle entre en un cœur avecques beaucoup de passions, dont celles-cy, l'estre en esmoy pour son amy, se condouloir avecques luy, se mettre en peine et exposer en dangier pour luy, ne sont pas difficiles à supporter à hommes libres et de gentil cœur : mais le dire du sage Chilon est veritable, lequel respondant à un qui se vantoit de n'avoir auscun ennemy, *il semble doncques*, respondict-il, *que tu n'ayes aussy point d'amy*. Car les inimitiez suyvent incontinent de près les amitiez, et sont entrelassées avecques elles.

Pythagoras recommandoit le petit nombre d'amis.

On ne sauroit avoir d'amis sans quelques ennemis.

Ce n'est point tour d'amy de ne se ressentir pas d'une injure faicte à son amy, ou d'une honte à luy procurée, et de n'espouser point ses querelles : car les ennemys ont incontinent pour suspect l'amy de leurs ennemys, et le hayssent, et au contraire, les amys bien souvent portent envie à leurs amys, et ont quelque jalousie de leur prosperité, et les dis-

Les amis doivent épouser leurs querelles réciproques.

troyent çà et là. Et comme l'oracle qui feut respondu à Timesias, touchant la nouvelle colonie qu'il vouloit aller peupler, l'appelle,

C'est un exaim d'abeilles que tu meines,
Qui deviendront tost guespes inhumaines :

aussy ceulx qui cherchent un exaim, ou toute une ruchée, par maniere de dire, d'amys, ne se donnent de guarde, qu'ils tombent en une guespiere d'ennemys : mais il y a ceste difference, que la soubvenance vindicatifve du mal de l'ennemy peze beaucoup plus, que ne faict la memoire du bien de l'amy. Et qu'il ne soit vray, voyez comment Alexandre accoustra les familiers et amys de Philotas et de Parmenion, et Dionysius ceulx de Dion, Neron ceulx de Plautus, et Tibere ceulx de Sejanus, qu'ils feirent tous mourir après les avoir bien tourmentez à la gehenne.

Chercher beaucoup d'amis, c'est s'attirer beaucoup d'ennemis.

Tout ainsy comme les riches joyaux de sa fille et son precieux voile ne servirent de rien à Creon, mais le feu qui s'y print et alluma soubdainement, le brusla luy-mesme quand il accourut, et la print entre ses bras, tellement qu'il en mourut quand et elle : aussy il y en a qui n'ayants receu auscun bien de la prosperité de leurs amys, sont enveloppez en la ruine de leur adversité, et perissent quand et eulx; ce qui advient principalement aux gens de lettres, et personnes d'honneur et de valeur, comme Theseus qui feut avecques son amy Pirithous emprisonné et puny,

Les gens de lettres et les personnes d'honneur et de valeur sont souvent enveloppés dans la disgrace de leurs amis, sans avoir partagé leur prospérité.

Se trouva prins, et les deux pieds chargez
D'austres liens que de cuyvre forgez.

Et Thucydides escript, qu'en la grande pestilence qui feut à Athenes, les plus gens de bien, et qui p'us faisoyent profession de la vertu, feurent ceulx qui plus moururent avecques leurs amys malades de peste, d'austant qu'ils ne s'espargnoyent point, et allovent visiter et traicter ceulx qui leur appartenoyent.

Les obligations des amis doivent rendre circonspect dans le choix d'en faire.

Et pourtant ne faust-il pas ainsy mettre la vertu en abandon, en la liant et attachant à toutes heures à d'austres, ains la reserver pour une communication reciprocque à ceulx qui en sont dignes, c'est-à-dire à ceulx qui peuvent austant aimer et austant contribuer à la communauté : car cela est l'une des plus grandes contrarietez et oppositions qu'il y ayt contre la pluralité d'amys, *que l'amitié est comme une generation qui se faict par une conformité et similitude.* Car veu que les creatures mesmes qui n'ont point d'usage de raison, qui les veult faire mesler avecques celles qui ne sont pas de leur espece, il faust que ce soit à force et par contraincte, d'austant qu'elles se couchent sur leurs genoux, et s'enfuyent arriere l'une de l'austre; là où au contraire, elles ont plaisir de se mesler avecques leurs semblables, recepvants volontiers, et avecques toute doulceur et facilité, celle communion : comment est-il possible qu'il s'engendre une bonne amitié entre gens qui sont de mœurs toutes differentes, conditions toutes diverses, et façons de vivre ten-

Les rapports d'humeurs attachent les amis entre eux.

Les animaux refusent de se mêler avec ceux qui ne sont pas de leur espece.

dantes à toutes austres fins? Car les accords de la musicque, soit en voix ou en instruments, ont bien leurs consonances par contrarieté de sons, se formant ne sçay quoy de similitude et convenance du hault et du bas; mais en ceste consonance et harmonie de l'amitié il n'y doibt avoir du tout rien de dissemblable, ny d'inesgual, ny de couvert et obscur, ains doibt estre composée de toutes choses pareilles, de mesme volonté, mesme opinion, mesme conseil, et toute mesme affection, comme si ce n'estoit qu'une seule ame distribuée et despartie en plusieurs corps.

Tout dans l'amitié doit être égal, et ne former qu'une seule ame dans plusieurs corps.

Et qui est l'homme ou si laborieux, ou si facile à transmuer en toutes façons, et à prendre tous visages, qui peust se former à tous patrons et s'accommoder à tant de natures? Et non pas se mocquer du poëte Theognis qui nous commande,

> Ayes le sens du poulpe, lequel teinct
> Sa molle peau, puis d'un, puis d'austre teinct,
> Prenant couleur telle comme la roche
> Et la pierre est de laquelle il s'approche:

et toutesfois encores les changements du poulpe ne profondent point au dedans, ains se font seulement en la superficie du cuir, qui en se reserrant, ou relaschant, reçoipt les defluxions des couleurs des corps dont il approche : là où les amitiez requierent, que les mœurs soyent entierement conformes, les passions, les propos, les estudes, et vacations, et les inclinations.

L'homme ne sauroit avoir des amis d'un caractere opposé au sien.

L'homme seul, sans caractere particulier, ne sauroit avoir beaucoup d'amis.

Or seroit-ce à faire à quelque Proteus, qui ne seroit pas trop heureux, ny trop homme de bien avecques, ains qui par enchantement se transformeroit souvent, et en mesme instant, d'une figure en une austre, pource qu'il faudroit qu'avecques ceulx de ses amys qui seroyent doctes et studieux il s'occupast à estudier et à lire, avecques les luicteurs, qu'il se pouldrast pour se preparer à la luicte, qu'il chassast avecques les chasseurs, qu'il s'enyvrast avecques les beuveurs, et qu'il briguast les offices avecques les ambitieux, sans avoir auscune mansion de naturel propre à luy. Et tout ainsy comme les philosophes naturels tiennent, que la substance sans figure ne couleur quelconque, qu'ils appellent la matiere premiere, est subjecte à toutes formes, et se tourne en toutes façons, de maniere que tantost elle brusle, tantost elle devient liquide, maintenant elle se tient rare, et puis elle s'espessit : aussy faudra-il qu'à ceste pluralité d'amys il y ayt une ame subjecte qui soit de plusieurs conditions, de plusieurs affections, soupple et facile à changer d'une sorte en une austre. Et au contraire, l'amitié demande une nature ferme et constante, qui demoure tousiours en un mesme lieu et en une mesme façon de faire. Voylà pourquoy c'est chose rare et difficile à rencontrer, qu'un certain amy.

L'amitié veut une nature ferme et constante.

DE LA FORTUNE.

C'est un bref discours contre ce commun dire :
il n'y a qu'heur et malheur en ce monde.

Tous faicts humains despendent de Fortune,
Non de conseil, ny de prudence auscune.

ce dict un vieulx quolibet. Comment n'y a-il doncques point de justice, non plus ès affaires des hommes, ny d'equité, ny de temperance, ny de modestie ? Et a-ce esté de fortune et par fortune qu'Aristides a mieulx aimé demourer en sa pauvreté, combien qu'il feust en sa puissance se faire seigneur de beaucoup de biens : et que Scipion ayant prins de force Carthage, ne toucha, ny ne veit oncques rien de tout le pillage ? Et feut-ce de fortune et par fortune que Philocrates ayant prins grosse somme d'or du roy Philippus achepta des putains et de precieux poissons, et que Lasthenes et Euthycrates trahirent la cité d'Olynthe, mesurants le soubverain bien de l'homme à la volupté de leur ventre, et austres voluptez encores plus infames ? Et feut-ce fortuitement qu'Alexandre, fils de Philippus, s'absteint luy-mesme de toucher aux femmes captifves prinses en la guerre, et chastia ceulx qui les voulurent forcer ?

La prudence dans la conduite de la vie corrige ou adoucit la fortune.

Et au contraire aussy, feut-ce par fortune, qu'Alexandre, fils de Priam, à sa male destinée et malencontre, coucha avecques la femme de son hoste, qui l'avoit receu chez luy, et l'ayant ravie, emplit des miseres et calamitez de la

guerre l'Europe et l'Asie ? Si toutes ces choses-là ont esté faictes par fortune, qui empeschera que l'on ne die, que les chats, les boucs et les singes sont aussy par fortune friands, luxurieux et malfaisants ? Mais au contraire aussy, s'il est certain qu'il y ayt au monde de la justice, de la temperance et de la vaillance, comment seroit-il raisonnable de dire, qu'il n'y eust point de prudence ? Et s'il y a de la prudence, comment pourroit-on soubstenir qu'il n'y a point de conseil ? Car la temperance, comme auscuns disent, est une sorte de prudence, et la justice a besoing d'estre assistée de prudence, ou pour mieulx dire, nous appellons la sagesse et prudence, qui rend les hommes bons ès voluptez, continence et temperance, et ès dangiers et travaulx, patience et vaillance, et ès contraux et maniement des affaires, legualité et justice.

En attribuant le mal à la fortune, il faut également lui attribuer le bien.

Parquoy si nous voulons que les effects de conseil et de sagesse soyent attribuez à la fortune, il faudra doncques que ceulx de la justice, et ceulx de la temperance, et ceulx de la vaillance luy appartiennent aussy : voire que le desrobber, le coupper bourses, et le paillarder procedera de la fortune, et bref, quittons tout le discours de nostre raison, et nous laissons du tout aller à la fortune, qui nous poulse et nous chasse comme de la poulsiere, ou de la balle çà et là, à son plaisir. S'il n'y a doncques point de prudence, aussy n'y a-il point de conseil aux affaires, ny de

desliberation, ny d'inquisition de ce qui est utile : et resvoit doncques bien Sophocles quand il disoit,

Tragédie d'Œdipus le tyran.

On trouve tout par soing et diligence,
Et tout perit enfin par negligence.

Et en un austre passage, où il divise les affaires des hommes, il dict,

Ce qui se peust enseigner, je l'apprends ;
Ce qui trouver, à le chercher me prend :
Et ce qu'il faust que de-la-suz descende,
En ma priere aux dieux je le demande.

Si la fortune gouvernoit tout, et non la prudence, quel état subsisteroit ?

Car qu'est-ce qui se peust apprendre, et qu'est-ce qui se peust trouver par les hommes, s'il est ainsy que tout se face en ce monde par la fortune ? Quel senat de ville, et quel conseil de prince n'est ruiné et destruict, s'il est ainsy que toutes choses soyent en la subjection et puissance de fortune ? Laquelle nous injurions, en l'appellant aveugle, nous soubsmettants comme aveugles nous-mesmes à elle : et bien le sommes-nous certainement, si nous arrachants les yeulx de la prudence, nous prenons une guide aveugle pour nous guider et conduire par la main au cours de ceste vie. C'est tout austant comme si quelqu'un disoit, c'est fortune que tout le faict des voyants, non pas de la veuë ny des yeulx esclairants, comme dict Platon, ou c'est fortune que tout le faict des oyants, non pas une naturelle puissance de recepvoir par l'aureille et le cerveau le coup de l'air frappé.

Mais ce seroit à l'adventure bien faict, pourra dire quelqu'un, craindre de soubsmettre le sentiment à la fortune : voire-mais la nature nous a donné la veuë, l'ouye, le goust, l'odorement et austres parties du corps, avecques toutes leurs facultez et puissances, pour ministres de la sagesse et prudence : c'est l'entendement qui voit et qui oyt, tout le reste est sourd et aveugle. Et tout ainsy que s'il n'y avoit point de soleil, nous serions en une nuict perpetuelle, nonobstants tous les austres astres et estoilles, comme dict Heraclitus, aussy nonobstants tous les naturels sentiments, si l'homme n'avoit l'entendement et le discours de la raison, il ne differeroit en rien des bestes brutes en sa vie : mais maintenant ce n'est point par fortune, ny par cas d'adventure que nous les dominons et en somme les maistres; car *Prometheus*, c'est-à-dire le discours de la raison, en est cause, qui nous a donné en recompense,

L'entendement et le discours de raison mettent seuls un intervalle entre l'homme et la bête.

> Pour nous porter des asnes et chevaulx,
> Des puissants bœufs pour ayser nos travaulx,

ainsy que dict le poëte Æschylus.

Car au demourant la fortune, ou la nature a esté à leur naissance plus favorable à plusieurs bestes brutes, qu'elle n'a esté à l'homme, pour ce que les unes sont armées de cornes, et de dents, et d'aiguillons,

La nature a plus favorisé certains animaux que les hommes.

> Le herisson est armé sur l'eschine
> Horriblement de mainte aiguë espine,

ce dict Empedocles : les austres sont vestues et chaussées d'escailles, de poils, d'ongles et de cornes dures; l'homme seul, comme dict Platon, est abandonné de la nature, tout nud, sans armes, sans chaussure et sans vesture, L'homme seul paroit au moment de sa naissance abandonné de la nature.

Mais par un don tout cela s'addoulcit :

c'est par le don de la raison, du soing et de la provoyance,

Force de corps est en l'homme debile ;
Mais son esprit a le sens si habile,
Qu'il dompte tous les plus fins animaulx
Qui soyent en mer, en terre, monts et vaulx.

C'est un animal bien viste et bien leger à la course, que le cheval, mais c'est pour l'homme qu'il court; le chien est courageux et aspre au combat, mais c'est pour guarder l'homme; le poisson a beaucoup de chair, et le pourceau aussy, mais c'est pour servir de nourriture et de viande à l'homme. L'homme, par sa raison, a soumis tous les animaux pour ses besoins.

Qu'est-il plus grand, ny plus espouventable à veoir qu'un elephant? Mais à la fin encores sert-il de joüet à l'homme, et de spectacle de jeux et de feste : on luy faict apprendre à danser et à baller, et à faire la reverence. Si n'est pas en vain, sans utilité, que nous alleguons ces exemples-là, ains à fin que par iceulx nous cognoissions jusques où la prudence esleve l'homme, au-dessuz de qui elle le met, et avecques quoy il surmonte et surpasse tout, L'éléphant apprend à danser et à faire la révérence.

Car pour luicter ou escrimer des poings,
Ne pour courir du pied encores moins,
Sommes-nous gens où n'y ayt que redire?

La mémoire, la ruse et l'artifice rendent l'homme capable de bien des choses.

ains en toutes ces forces-là nous sommes plus malheureusement nez que les bestes, mais par experience, memoire, ruse et artifice, comme disoit Anaxagoras, nous nous en servons d'auscunes : nous chastrons les goffres des abeilles, nous tirons les pis des femelles, bref nous les pillons et saccageons quand nous les prenons : tellement qu'en tout cela il n'y a rien qu'on puisse attribuer à la fortune, ains procede le tout de bon sens et de provoyance.

La fortune seconde rarement les travaux des ouvriers.

Davantage les ouvrages des charpentiers sont faicts humains; si sont ceulx des tailleurs de pierre, des maçons et des statuaires, en tous lesquels nous ne voyons rien qui soit faict casuellement ny fortuitement, au moins qui soit bien faict; et si d'adventure quelquefois, à un bon ouvrier, tailleur de pierre ou maçon, il se rencontre quelque fortune, c'est en chose petite et legere : mais les plus grands de leurs ouvrages et le plus grand nombre, sont achevez respectifvement par leurs arts; ce que donne à entendre un certain poëte par ces vers :

Marchez avant, vous, tourbe manouvriere,
Qui adorez Minerve la guerriere,
Mere des arts, fille de Jupiter,
Avecques vos paniers à pain porter.

Minerve est la patrone des arts et métiers.

Car les mestiers et les arts ont pour leur patronne Minerve, qui s'appelle austrement *Ergané*, comme qui diroit, ouvriere et artisane, non pas la fortune.

Bien recite-l'on de quelque certain peinctre,

qui, peignant un cheval, avoit bien rencontré au demourant, tant au pourtraict comme à la couleur, excepté que ce bouillon d'escume qui se concrée à l'entour du mors quand il le ronge, et qui tombe de la bouche en soufflant, ne luy plaisoit point ainsy comme il l'avoit peinct, de sorte qu'il l'effacea par plusieurs fois; et à la fin, de despit jecta son esponge sur le tableau, tout ainsy qu'elle estoit pleine de toutes sortes de teinctures : ceste esponge venant à donner à l'endroict de la bouche du cheval, y imprima et representa merveilleusement bien ce qu'il falloit. Je ne sçache point que l'on raconte austre chose artificielle advenue par cas de fortune. Les ouvriers usent par-tout de reigles, de lignes, de mesures et de nombres, affin qu'en tous leurs ouvrages il ne se trouve rien qui soit faict temerairement et à l'advanture; et l'on dict que les arts sont comme de petites prudences, ou plustost des ruisseaux et lambeaux d'icelle, desparties par les necessitez de la vie humaine : ainsy comme les fables nous donnent couvertement à entendre que, depuis que Prometheus eust divisé le feu, une estincelle en vola deçà, une austre delà, aussy les parties et fragments de la prudence despartie et descouppée en plusieurs, sont devenues arts.

Un peintre ne pouvant parvenir à faire l'écume de la bouche d'un cheval, y réussit en jettant son éponge de colere.

Les arts considérés comme de petites prudences.

C'est doncques chose merveilleuse comment les arts n'ont rien de commun avecques la fortune, pour atteindre et parvenir à leur propre fin, et que celle qui est la plus grande et

Les arts pour leur perfection, n'ont rien de commun avec la fortune.

la plus parfaicte de toutes, celle qui est le comble et la cyme de toute la louange et reputation de bonté que l'on sçauroit donner à un homme, ne soit du tout rien. Et toutesfois, à tendre ou lascher les chordes d'un instrument, il y a une sagesse qui s'appelle *musicque:* et à accoustrer les viandes, y en a une austre, que nous nommons *l'art de cuisiner:* et à laver les draps et vestements, une austre qui se nomme *le mestier de foulon.* Et puis nous enseignons aux enfants à se vestir et à se chausser, et à prendre la viande qu'on leur baille avecques la main droicte, et avecques la main gauche tenir leur pain, comme n'estants pas jusques à ces petites choses-là despendantes de la fortune, ains ayants besoing d'advertance et de sollicitude.

L'industrie perfectionne tout, et non la fortune.

Et puis les choses qui sont les grandes, principales et plus necessaires pour rendre l'homme bien-heureux, n'useront pas de la prudence, et ne participeront pas de prouvoyance et du jugement de la raison. Et toutesfois, on ne veoit point qu'il y ayt personne si deprouveuë de jugement, que, ayant destrempé de la terre avecques de l'eau, la laisse là, attendant que fortuitement et casuellement il s'en face des bricques; ny que, ayant achepté de la laine et du cuir, il se seie dessuz, priant la fortune de luy en faire des vestements et des souliers; ny que, ayant amassé grosse somme d'or et d'argent, et grand nombre d'esclaves, ny pour avoir plusieurs portes fermées sur soy,

ny

ny pour monstrer des licts sumptueusement et richement parez, ou des tables precieuses, s'il n'a quant-et-quant la prudence pour en bien user, qu'il estime que cela soit sa soubveraine felicité, ne que cela luy apporte une vie heureuse sans douleur, et qui jamais ne se puisse changer.

Il y eut quelquefois un qui, contestant avecques le capitaine Iphicrates, pour le cuyder convaincre de n'estre rien, luy demanda qui il estoit : *car tu n'es ne picquier, ny archer, ny rondelier. Non*, respondict Iphicrates ; *mais je suis celuy qui commande à tout cela, et qui les mets tous en besongne.* Aussy prudence n'est point or, ny argent, ny gloire, ny richesse, ny santé, ny force, ny beaulté. Qu'est-ce donc ? c'est ce qui sçait bien user et se servir de tout cela, et par qui chascune de ces choses est plaisante, honnorable et prouffitable : et au contraire, sans elle, desplaisante, nuisible et dommageable, destruisant et deshonnorant celuy qui les possede. Certainement c'est de quoy sagement nous admoneste le poëte Hesiode, quand il faict que Prometheus conseille à son frere Epimetheus,

La prudence apprend à bien gouverner et à se servir de tout au besoin.

> Ne recepvoir present que luy envoye
> Le Dieu du ciel, ainçois qu'il le renvoye,

entendant les biens exterieurs et de la fortune ; comme s'il eust voulu dire : ne jouë point de la fleuste si tu n'entends rien en la musicque ; ne lis point si tu ne sçais les lettres ; ne monte

point à cheval si tu ne sçais bien t'y tenir : aussy tout de mesme, ne prouchasse point d'office et de magistrat, si tu es un fol ; ne cherche point d'estre riche si tu es avaricieux ; ne te marie point si tu aimes austre femme. Car avoir des biens que l'on ne merite point, donne occasion aux mal-advisez, ce dict Demosthenes, de faire beaucoup de folies ; et l'estre-heureux aussy plus que de raison, est occasion de devenir mal-heureux, à ceulx qui ne sont pas sages.

Les biens que l'on ne mérite pas font faire beaucoup de folies.

De l'Envie et de la Haine.

IL semble qu'il n'y ayt point de difference entre haine et envie, ains que ce soit tout un : car le vice, à parler en general, a plusieurs crochets, par le moyen desquels se remuant çà et là, il donne aux passions qui despendent de luy plusieurs prinses et attaches, pour s'entrelasser les unes avecques les austres, et comme des maladies compatissent aux inflammations les unes des austres ; car austant est fasché de la prosperité d'austruy le mal-veuillant comme l'envieux.

La haine et l'envie paroissent être un, puisque tous les deux sont contraires au bien du prochain.

Voylà pourquoy nous estimons que benevolence soit contraire à l'une et à l'austre, d'austant que c'est un vouloir bien à son prochain ; et que ce soit tout un le hayr que le porter envie, d'austant qu'ils ont une fin et intention contraire à l'aimer. Mais pour austant que les similitudes ne font pas tant un, comme les differences font austres et different, recherchons et examinons ces differences-là, en com-

mençant à la source mesme et origine d'icelles passions.

La haine doncques s'engendre en nos cœurs, de l'imagination et apprehension que nous avons que celuy que nous hayssons soit meschant, ou generalement envers tous, ou particulierement envers nous : car communement ceulx qui pensent avoir receu tort de quelqu'un, sont disposez à le hayr, et austrement on hayt et veoid-on mal-volontiers ceulx que l'on sçait estre meschants et coustumier d'oultraiger austruy, et porte-l'on envie seulement à ceulx que l'on cognoist estre heureux : et pourtant semble-il que l'envie soit indeterminée, ne plus ne moins que le mal des yeulx, qui s'offense de toute clarté et lueur. Mais la haine est determinée, estant tousiours fondée et appuyée sur certains subjects au reguard d'elle.

La haine s'engendre dans le cœur ; comment et pourquoi.

Secondement, le hayr s'estend jusques aux bestes brutes, comme il y en a qui naturellement hayssent les chats et les mouches cantharides, les serpents et les crapaux : et Germanicus ne pouvoit souffrir ny le chant ny la veuë d'un cocq : et les sages des Perses, qu'ils appelloyent *Magi*, tuoyent les rats et les souris, tant pource qu'ils les hayssoyent eulx, comme aussy pource qu'ils disoyent que leur dieu les avoit en horreur ; car tous les Arabes et les Æthiopiens generalement les abominent : là où l'envier convient seulement à l'homme contre l'homme, et n'y a point d'apparence de dire qu'il s'imprime envie entre les animaulx sau-

L'homme porte la haine jusques sur certains animaux.

L'envie ne convient que d'homme à homme.

Les animaux ne sont point susceptibles d'envie les uns contre les autres.

vages des uns contre les austres, d'austant qu'ils n'ont point d'imagination ny d'apprehension si un austre est heureux ou malheureux, ny ne sont point touchez de sentiment d'honneur ou deshonneur, qui est ce qui plus et principalement aigrit l'envie ; là où ils se hayssent les uns les austres, se portent inimitiez, et s'entrefont la guerre les uns aux austres, comme desloyaulx, et ausquels ils n'ont point de fiance ; comme les dragons et les aigles se guerroyent, les chats-huants et les corneilles, les mauvis et les chardonnerets : tellement que l'on dict qu'encores, quand on les a tuez, leur sang ne se peust mesler ensemble ; et qui plus est, si vous en meslez, encores s'escoulera-il à part en se separant l'un d'avecques l'austre.

La crainte chez les animaux produit la haine.

Et est vraysemblable que la haine qui est entre le leon et le cocq procede de la paour, comme aussy entre l'elephant et le pourceau ; car volontiers ce que les animaulx craignent, ils le hayssent : de maniere qu'encores en cela se peust assigner difference entre la haine et l'envie, d'austant que la nature des animaulx en reçoipt bien l'une, et non pas l'austre. Et puis on ne peust estre envieux du bien d'austruy justement ; car pour estre heureux, l'on ne faict point de tort à personne, et neantmoins c'est pour cela que l'on est envié : là où, au contraire, plusieurs sont hays justement, comme ceulx que nous appellons ἀξιομισήτους dignes de la haine publicque, et ceulx qui ne les fuyent, ne les detestent et ne les abominent ; de quoy

Le bonheur attire l'envie.

on peust prendre pour signe, qu'il y en a qui confessent bien en hayr plusieurs, mais ils disent qu'ils ne portent envie à personne : car la haine des meschants est une qualité d'homme de bien.

Auquel propos on recite que Charillus, nepveu de Lycurgus, et roy de Lacedæmone, estoit homme fort doulx et debonnaire, de quoy quelques-uns le louants, son compaignon en la royaulté leur respondict : *et comment seroit-il bon quand il n'est pas rude aux meschants ?* Et Homere descripvant la laideur et deformité du corps de Thersites, la depeinct et figure par plusieurs parties de sa personne, et par plusieurs circonlocutions ; mais la malice de ses mœurs, et perversité de sa nature, fort brefvement et en une seule sorte :

Hay estoit de Pelides bien fort,
Et Ulysses luy vouloit mal de mort. *Iliad. liv. 2.*

comme estant une extresme meschanceté d'estre ainsy hay des plus gens de bien. Et puis on nie fort et ferme que l'on soit envieux ; et quand on est convaincu manifestement, alors on pretend mille couvertures et excuses, disant que l'on est courroucé à celuy à qui on porte envie, ou que l'on le craint, ou bien que l'on le hayt, mettant au-devant de ceste passion d'envie tout austre nom, pour la cuider cacher et couvrir, comme estant celle passion la seule maladie de l'ame que l'on doibt dissimuler.

La haine que portent les gens de bien ne tombe que sur les méchans.

Il est doncques force que ces deux passions

La haine et l'envie sont alimentées par les mêmes moyens, et se succedent l'une à l'autre.

soyent nourries, entretenues et augmentées comme des plantes, de mesmes moyens, attendu mesmement que elles succedent l'une à l'austre. Toutesfois nous hayssons plus ceulx que nous voyons plus s'advancer en meschanceté, et portons envie à ceulx qui passent plus avant en vertu : et pourtant Themistocles estant encores jeune homme, disoit *qu'il n'avoit encores rien faict de notable, parce que personne ne luy portoit envie.* Car ainsy comme les mouches cantharides s'attachent principalement au plus beau bled, et aux roses plus espanouies, aussy l'envie se prend ordinairement aux plus

L'envie poursuit les grands hommes.

gens de bien, et aux personnages qui ont plus de gloire ou plus de vertu : au contraire les meschancetez extresmes augmentent la haine contre les meschants.

Haine des Athéniens pour les calomniateurs qui causerent la mort de Socrates.

Qu'il soit vray, les Atheniens eurent en telle haine et abomination les malheureux qui, par calomnie, feirent mourir Socrates, qu'ils ne leur daignoyent pas allumer du feu, ny leur respondre quand ils leur demandoyent quelque chose, ny se laver aux estuves quand et eulx, ains commandoyent aux serviteurs qui versoyent l'eau, de jecter toute celle où ils s'estoyent lavez, comme estant pollue et contaminée, de paour d'avoir rien commun avecques eulx, jusques à tant que, ne pouvant plus supporter celle grande haine publicque qu'on leur portoit, ils se pendirent et estranglerent eulxmesmes : là où bien souvent l'excellence de vertu, et de gloire et honneur, esteinct l'en-

vie : car il n'est pas vraysemblable qu'auscun portast envie à Cyrus ny à Alexandre, depuis qu'ils se feurent faicts seigneurs et maistres du monde : ains comme le soleil, quand il est droict à plomb dessubz le sommet de quelque chose que ce soit, il ne laisse point d'ombre, ou s'il en laisse, elle est fort courte et petite, pource qu'il espand sa lumiere par-tout ; aussy quand les prosperitez d'un homme sont parvenues à une très-grande haulteur, et qu'elles sont au-dessuz de l'envie : alors elle se retire et se restraint, se voyant toute esclairée et enluminée : là où, au contraire, la grandeur de la fortune, ou puissance des mal-voulus, ne relasche et diminue point la mal-veuillance que leurs haineux et mal-veuillants leur portent. Qu'il soit ainsy, Alexandre n'eut pas un envieux, mais plusieurs ennemys et mal-veuillants, par lesquels à la fin il feut tué proditoirement.

L'envie cesse de poursuivre ceux qui sont au comble de l'élévation, elle tourne en haine.

Semblablement aussy les adversitez font bien cesser les envies, mais les inimitiez, non ; car les hommes hayssent tousiours leurs ennemys, encores qu'ils soyent ravallez par calamitez ; là où il n'y a personne qui porte envie à un malheureux : ains est veritable un mot que dict l'un des sophistes de nostre temps, *que les hommes envieux sont bien aises d'avoir pitié.* Tellement que c'est une des plus grandes differences qu'il y ayt entre ces deux passions, que la haine ne se despart jamais de ceulx sur lesquels elle est une fois anchrée, ny en bonne ny

L'adversité fait bien cesser l'envie, mais non pas l'inimitie.

en maulvaise fortune ; là où l'envie s'esvanouit fort en l'extresmité de l'un et de l'austre.

Les obligations font souvent cesser la haine, mais non l'envie.

Davantage encores pourrons-nous mieulx descouvrir ceste difference par les contraires : car on cesse les haines, inimitiez et mal-veuillances, quand on est persuadé que l'on n'a receu auscun tort, ou que l'on prend opinion que ceulx que l'on hayssoit comme meschants, sont devenus gens de bien ; ou pour le troisiesme, quand on a receu d'eulx quelque plaisir : *car la grace d'un plaisir suivant, faicte à propos*, comme dict Thucydides, *encores qu'elle soit moindre, si elle est faicte en temps opportun, dissoult bien souvent une plus griefve injure precedente.* Et de ces trois causes-là, la premiere n'efface point l'envie : car encores qu'ils soyent dès le commencement persuadez de n'avoir point receu de tort, ils ne laissent pas de porter envie ; et les deux austres l'irritent et l'aigrissent encores davantage, car ils portent encores plus d'envie à ceulx qu'ils estiment gens de bien : car encores qu'ils reçoipvent du bien et plaisir des austres bienheureux, ils en sont marris, et ne laissent pas de leur porter envie, et pour leur felicité, et pour leur bonne volonté, d'austant que l'une procede de vertu, et l'austre de bonne fortune ; et l'une et l'austre est bonne chose.

La haine et l'envie, deux passions différentes.

Parquoy il faust conclure que l'envie est une passion diverse de la haine, puisqu'il est ainsy que l'une s'irrite et s'aigrit de ce dont l'austre s'addoulcit. Davantage considerons un peu la fin,

fin, le but et l'intention de l'une et de l'austre; car l'intention du mal-veuillant et hayneux, est de mal faire à celuy qu'il hayt : et definit-on ainsy ceste passion, *que c'est une disposition et volonté qui espie l'ocasion de faire mal à austruy;* mais cela au moins n'est point en l'envie, car il y en a plusieurs qui portent envie à auscuns de leurs parents et de leurs compaignons, lesquels neantmoins ils ne vouldroyent pas veoir perir ny tomber en griefve calamité, mais seulement ils sont marris de les veoir en prosperité, et empeschent, s'ils peuvent, leur gloire et leur splendeur. Toutesfois ils ne vouldroyent pas procurer ny soubhaicter des maulx irremediables, ny des miseres extresmes, ains se contentent seulement de resequer et abbaisser leur haulteur, comme d'une maison ce qui offusque et empesche la veuë.

COMMENT ON POURRA RECEPVOIR UTILITÉ DE SES ENNEMYS.

JE voy que tu as esleu, seigneur Cornelius Pulcher, la plus doulce voye qui soit en l'entremise du gouvernement des affaires publicques; en laquelle estant grandement utile au public, tu te monstres très-gracieux et très-courtois en privé à ceulx qui vont parler à toy. Mais pour austant que l'on peust bien trouver un païs où il n'y ayt point de beste venimeuse, ainsy comme l'on escript de Candie: mais de gouvernement et de maniement d'affaires qui ne porte point d'envie, ny de ja-

La jalousie et l'émulation engendrent l'inimitié.

lousie et d'æmulation, qui sont passions fort promptes à engendrer inimitiez, jusques icy il n'en a point esté ; pource que, quand il n'y auroit austre chose, les amitiez mesmes nous embrouillent et enveloppent en des inimitiez ; ce que le sage Chilon ayant très-bien entendu, demanda à un qui se vantoit de n'avoir point d'ennemys, *s'il n'avoit point aussy d'amys.*

L'homme d'état doit savoir ce que c'est que des ennemis.

Il me semble qu'un homme d'estat et de gouvernement, entre austres choses qu'il doibt bien avoir estudiées, doibt aussy sçavoir que c'est que des ennemys, et diligemment escouter ce que dict Xenophon, *que l'homme prudent et sage sçait tirer prouffit et utilité de ses ennemys.* Et pourtant ayant receuilly en un petit traicté ce qu'il me vint n'a gueres en pensée de dire en discourant sur ceste matiere, je te l'ay envoyé aux mesmes termes ; ayant eu l'œil, le plus qu'il m'a esté possible, à ne repeter rien de ce que j'avois par avant escript ès preceptes des affaires d'estat et du gouvernement de la chose publicque, pource qu'il me semble que je t'en voy souvent le libvre en la main. Les premiers anciens se contentoyent de n'estre point bleçez ny offensez des bestes farouches et sauvages, et estoit cela la fin de tous les combats qu'ils avoyent contre elles ; mais ceulx qui sont venus depuis, ayant apprins à en user, non-seulement se guardent bien d'en recepvoir du dommage, mais qui plus est, en sçavent tirer du prouffit, se nourrissants de leurs chairs, se vestants de leur laine et de leur poil,

Au livre de la menagerie.

L'homme s'est fait un si grand besoin des animaux que si ils lui manquoient, il deviendroit lui-même sauvage.

se medecinants de leur fiel et de leur presure, et s'armants de leurs cuyrs ; tellement que desormais il est à craindre que venants les bestes à deffaillir à l'homme, sa vie n'en devienne sauvage, pauvre et necessiteuse. Puis que doncques il est ainsy, que les austres hommes se contentent, et leur suffit de n'estre point offensez par leurs ennemys, et que Xenophon a escript, que les sages reçoipvent prouffit de leurs adversaires, il n'est pas raisonnable que nous le descroyons ; mais il nous faust chercher l'art, et la science de pouvoir atteindre à ce bien là, au moins à ceulx, à qui il est impossible de vivre sans ennemys.

Le laboureur ne peust pas domesticquer toute sorte d'arbres, ny le veneur apprivoiser toutes especes de bestes ; et pourtant ont-ils cherché d'austres moyens et d'austres usages de se valoir les uns des plantes steriles, et les austres des animaulx sauvages. L'eau de la mer est salée et maulvaise à boire, mais elle nourrit les poissons, et est voicture propre à porter ce que l'on veult, et à aller par-tout. Le Satyre voulut baiser et embrasser le feu la premiere fois qu'il le veit ; mais Prometheus luy cria, *Boucquin, tu ploreras la barbe de ton menton, car il brusle quand on y touche : mais il baille lumiere et chaleur, et est un instrument servant à tout artifice, prouveu que l'on en sçache bien user.*

Le feu est un instrument propre à tout, si on sait bien en user.

Aussy considerons si l'ennemy, qui est au reste mal-faisant, et bien difficile à accointer et manier, auroit point quelque endroict par

lequel on le peust auscunement toucher, si l'on s'en pourroit point servir à auscune chose, et en tirer quelque prouffit ; car il y a bien d'austres choses et beaucoup, qui sont fort odieuses, fascheuses et ennuyeuses à ceulx à qui elles arrivent ; mais neantmoins vous voyez que les maladies du corps ont servy à quelques-uns d'occasion de vivre en loisir, hors d'affaires et en repos ; et les travaulx qui se sont par fortune presentez à d'austres, les ont si bien exercitez, qu'ils en sont devenus plus robustes et plus forts.

Les maladies du corps ont souvent conduit à la vie tranquille.

Le travail conduit à la force du corps.

Qui plus est, l'estre banny hors de son pays, et avoir perdu tous ses biens, ont donné le moyen à quelques austres de s'addonner à l'estude et à la philosophie, comme feirent jadis Diogenes et Crates : et Zenon mesme ayant entendu que sa navire s'estoit brisée et perie en mer, ne feit que dire, *tu fais bien*, Fortune, *de me reduire à la robbe d'estude*. Car ainsy comme les plus sains animaulx, et qui ont les estomachs plus robustes, digerent les serpents et les scorpions qu'ils avallent : voire qu'il y en a quelques-uns qui se nourrissent de pierres et d'escailles et coquilles, lesquelles ils cuysent et convertissent en aliment, pour la force et vehemente chaleur de leurs esprits : là où ces delicats, flouëts et maladifs ont envie de vomir, quand ils prennent seulement du pain et du vin : aussy les fols guastent et corrompent les amitiez, là où les sages sçavent user opportunement, et tirer des commoditez mesmes des inimitiez.

Le bannissement a conduit certains hommes à la philosophie.

Les animaux les plus sains digerent les animaux venimeux et les pierres mêmes.

En premier lieu doncques, il me semble que ce qui est en l'inimitié le plus dommageable, pourra devenir le plus prouffitable, qui y vouldra bien prendre guarde. Et qu'est-ce que cela ? c'est que ton ennemy veille continuellement à espier toutes tes actions, et faict le guet à l'entour de ta vie, cherchant par-tout quelque moyen de te surprendre à descouvert, pour avoir prinse sur toy, ne voyant pas seulement à travers les chesnes, comme faisoit Lynceus, ou à travers les pierres et les tuyles, mais aussy à travers un amy, à travers un serviteur domesticque, et à travers tous ceulx avecques qui tu auras familiere conversation, pour descouvrir, austant qu'il luy sera possible, ce que tu feras, sondant et fouillant tout ce que tu deslibereras, et que tu proposeras de faire.

Un ennemi voit tout ce que l'on fait, et cherche à deviner le reste.

Car il advient souvent que nos amys tombent malades, voire qu'ils meurent, que nous n'en sçavons rien, pendant que nous differons de jour à jour à les aller visiter, ou que nous n'en tenons compte ; mais de nos ennemys, nous en recherchons curieusement jusques aux songes. Les maladies, les debtes, les maulvais mesnages avecques leurs propres femmes sont plustost incogneus à ceulx à qui ils touchent, que non pas à l'ennemy ; mais principalement s'attache-il aux faustes, et est ce que plus il recherche à la trace. Et tout ainsy que les vaultours volent à la senteur des corps pourris et corrompus, et n'ont auscun sentiment de

Souvent on oublie ses amis pour ne s'occuper que de ses ennemis.

ceulx qui sont sains et entiers ; aussy les parties de nostre vie qui sont mal saines, maulvaises et guastées, sont celles qui plus esmeuvent nostre ennemy : c'est-là que saultent incontinent ceulx qui nous hayssent, c'est ce qu'ils harassent et qu'ils deschirent.

Notre ennemi nous tient dans une contrainte qui nous oblige à bien vivre.

Et c'est cela qui plus nous prouffite, en nous contraignant de vivre regléement, et prendre bien guarde à nous, sans dire ne faire rien negligemment, à l'estourdie, ny imprudemment, ains conserver tousiours nostre vie comme en estroicte diette irreprehensible : car ceste reservée caution reprimant les violentes passions de nostre ame, et contenant la raison au logis, engendre une accoustumance, une intention et volonté de vivre honnestement et correctement.

La contrainte donne souvent l'habitude de faire tout utilement.

Car ainsy comme les citez qui par guerres ordinaires avecques leurs proches voisins, et continuelles expeditions d'armes ont apprins à estre sages, aiment les justes ordonnances, et le bon gouvernement : aussy ceulx qui par quelques inimitiez ont esté contraincts de vivre sobrement, et se guarder de mesprendre par negligence, et par paresse, et faire toutes choses utilement et à bonne fin, ceulx-là ne se donnent de guarde, que la longue accoustumance, petit-à-petit, sans qu'ils s'en apperçoivent, leur apporte une habitude de ne pouvoir plus pecher, et embellit leurs mœurs d'innocence, pour peu que la raison y mette la main : car ceulx qui ont tousiours devant les yeulx ceste sentence,

Le roy Priam et ses enfants à Troye,
Certainement en meineroyent grand joye : *Iliad. liv. 1.*

cela les divertit et destourne bien des choses dont les ennemys ont accoustumé de se resjouyr et de se mocquer.

L'émulation conduit à la perfection.

Et puis nous voyons bien souvent les chantres et musiciens ès theatres, et toute austre telle maniere de gens qui servent à faire des jeux, tous languissants, nonchalants et non point deliberez, ny faisants tout leur effort de monstrer ce qu'ils sçavent quand ils jouënt à part eulx : mais quand il y a æmulation et contention à l'envy contre d'austres, à qui fera le mieulx, alors non-seulement ils se preparent eulx-mesmes plus attentifvement, mais aussy leurs instruments, choisissants les chordes plus diligemment, les accordants, et entonnants leurs fleustes. Celuy doncques qui sçait qu'il a son ennemy pour æmulateur de sa vie, concurrent d'honneur et de gloire, prend de plus près guarde à soy, considere circonspectement toutes choses, et ordonne mieulx ses mœurs et sa vie. Car cela est une des proprietez du vice, avoir plustost honte des ennemys que des amys, quand on peche.

Le vice a cela de particulier, qu'il craint plutôt l'ennemi que l'ami.

Et pourtant Scipion Nasica, comme quelques-uns disent et estimassent que les affaires des Romains estoyent desormais en toute seureté, estants les Carthaginois qui leur souloyent faire teste du tout ruinez, et les Acheïens subjuguez : *mais au contraire*, dict-il, *c'est à ceste heure que nous sommes en plus gand dangier, tant faict que nous avons osté tous ceulx que nous*

debvions reverer, et tous ceulx que nous pouvions craindre. Adjoustez y davantage une response de Diogenes fort sage, et digne d'un homme d'estat, à quelqu'un qui luy demanda, *comment me pourray-je bien venger de mon ennemy? En te rendant*, dict-il, *toy-mesme vertueux et homme de bien.* Si l'on veoit les chevaulx de son ennemy prisez et louez, ou ses chiens bien estimez, on en est marri: si l'on veoit ses terres bien labourées, son jardin bien en ordre et bien verdoyant, on en souspire: que penses-tu donc qu'il fera, quand il verra que tu te monstreras toy-mesme homme juste, sage, bon: en paroles bien advisé, en faicts net et entier, honneste en ton vivre?

Quelle vengeance on peut tirer d'un ennemi.

Æschylus, trag. des sept contre Thebes.

Ceuillant le fruict du sillon de prudence,
Profond empreinct dedans sa conscience,
Duquel on veoit germer incessamment
Sages conseils, pleins de tout ornement.

La langue est liée lorsqu'on est vaincu.

Le poëte Pindare dict, que ceulx qui sont vaincus ont la langue liée de silence, mais non pas simplement, ne tous, ains ceulx qui se sentent vaincus par leurs ennemys en diligence, en bonté, en magnanimité, en humanité, en bienfaicts; c'est cela qui empesche la langue, qui ferme la bouche, qui serre le gousier, et faict taire les hommes, comme dict Demosthenes:

Eurip. trag. d'Orestes.

Guarde-toy donc de ressembler aux folles;
Il est en toy: et non pas de parolles
Tant seulement, ains de cœur et de faict.

On se venge plutôt d'un homme qui nous

Si tu veulx faire grand desplaisir à celuy qui te hayt, ne l'appelle pas bougre, ny paillard, ny

ny ruffian, ny bouffon, ny chiche ou avaricieux, mais donne ordre que tu sois toy-mesme homme de bien, chaste, veritable, porte toy courtoysement et justement envers ceulx qui auront affaire à toy : et si d'adventure il t'eschappe de luy dire quelque injure, donne toy bien garde d'approcher puis après auscunement des vices que tu luy reproches en l'injuriant : entre au dedans de ta conscience, considere s'il y a rien de pourry, de guasté et de taré en ton ame, de paour que l'on ne puisse rendre le change à ton vice, en luy respondant le reproche prins d'une tragœdie,

Tout ulceré il veult guarir les austres.

hair, par une bonne conduite qu'en le maltraitant de paroles.

Au contraire, si ton ennemy t'injurie, en t'appellant ignorant, augmente ton labeur, et prends plus de peine à estudier : s'il t'appelle couard, excite la vigueur de ton courage, et te monstre plus homme : s'il t'appelle luxurieux ou paillard, efface de ton ame s'il y a auscune trace cachée de volupté : car il n'est rien si laid qu'une injure qui se retourne contre celuy qui la dict, ne qui desplaise et griefve plus. Comme il semble que la reverberation d'une lumiere offense plus les yeulx malades, aussy font les blasmes qui sont retorquez et renvoyez par la verité contre le blasonneur : car ainsy comme l'on dict, que le vent Cæcias, la gualerne, tire à soy les nuës, aussy la maulvaise vie tire à soy les injures. Et pourtant Platon, toutes les fois qu'il s'estoit trouvé pre-

L'injure qui retombe sur celui qui la dit, le chagrine davantage.

La mauvaise vie attire les injures.

sent à veoir faire à d'austres hommes quelque chose de mal-honneste, en se retirant à part, il souloit dire en soy-mesme, *ne ressemble-je point en quelque chose à cela ?* aussy celuy qui a injurié et blasmé la vie d'un austre, si tout aussy-tost il s'en va reguarder et examiner la sienne propre, et la reformer et raccoustrer, en se redressant et retournant en mieulx, il recepvra quelque utilité de son injurier, qui austrement semble estre, et est veritablement, vain et inutile.

En blâmant les autres on peut se corriger soi-même en s'examinant ensuite.

On ne se sçauroit guarder de rire s'il y a un homme chauve ou bossu qui reproche à d'austres ces imperfections-là du corps : aussy est-ce à la verité chose digne de mocquerie, blasmer ou injurier un austre de ce dont on peust estre mocqué et injurié soy-mesme. Comme respondict Leon le Byzantin à un bossu qui se mocquoit de luy à cause qu'il avoit mal aux yeulx, *tu me reproches*, dict-il, *une imperfection de nature, et tu porte la vengeance divine sur ton dos.* Parquoy tu ne reprendras jamais un adultere estant toy-mesme un putassier, ny un prodigue estant chiche : comme Alcmeon reprocha à Adrastus,

Il ne faut jamais reprocher aux autres leurs défauts quand on en a soi-même.

> Frere germain tu es d'une meschante,
> Qui son mary tua de main sanglante :

Que luy respond Adrastus ? il ne luy reproche point le crime d'austruy, ains le sien propre,

> Et toy, tu as, parricide inhumain,
> Ta propre mere occise de ta main.

Et Domitius reprocha un jour publicquement

à Crassus, *n'est-il pas vray, que t'estant morte une lamproye que tu nourrissois par delices en un vivier, tu en pleuras?* Et Crassus luy repliqua sur le champ, *n'est-il pas vray, que ayant porté trois femmes tiennes en terre, jamais tu n'en pleuras?* Il ne faust pas, comme le vulgaire pense, que pour injurier austruy on soit bien né, ny que l'on ayt la voix forte, ou que l'on soit eshonté, ains tel que l'on puisse estre injurié ny taxé d'auscun vice : car il semble qu'Apollo n'addresse à personne tant cestuy sien commandement, *cognoy toy-mesme*, qu'à celuy qui veult blasmer ou injurier austruy, de paour qu'il ne leur advienne qu'en disant à austruy ce qu'ils veulent, ils oyent qu'austruy leur die ce qu'ils ne veulent pas : pource qu'il advient ordinairement, ce dict Sophocles, que

Qui laisse aller sa langue injurieuse
A reprocher qualité vicieuse,
De son bon gré, vainement, à austruy,
Le mesme il oyt puis après malgré luy.

Voylà ce qu'il y a d'utile et de prouffitable à injurier austruy ; mais il n'y en a pas moins à estre injurié, repris et blasmé de ses ennemys : et pourtant ne feut-ce pas mal dict à Diogenes, *que pour saulver un homme il faust qu'il ayt ou de bons amys, ou d'aspres ennemys :* pource que ceulx-là par bonnes remonstrances, et ceulx-cy par oultraigeuses injures, le retireront de mal faire. Et pource que maintenant l'amitié a la voix fort gresle et foible à remonstrer franchement à son amy, et qu'au contraire la flatterie d'i-

Les bons amis, ou les ennemis acharnés peuvent sauver un homme.

Les amis d'a présent louent plutôt qu'ils ne reprennent.

celle est grande babillarde à louër, et muette à reprendre, il nous reste d'ouyr la verité de nos faicts par la bouche de nos ennemys : ne plus ne moins que Telephus, à fauste de medecin amy, feut contrainct de soubsmettre son ulcere au fer de la lance de son ennemy : aussy ceulx qui n'ont point de bien-veuillants qui les osent reprendre librement de leurs faustes, il est force qu'ils endurent patiemment la parole de leur malveuillant ennemy, qui les chastie et reprenne de leur vice, ne prenant pas tant guarde à l'intention de celuy qui le dict, qu'au faict duquel il mesdict.

Car ainsy comme celuy qui avoit entreprins de tuer Prometheus le Thessalien, luy donna de l'espée si grand coup sur son apostume, qu'il la luy couppa en deux, et luy saulva par ce moyen la vie, l'apostume estant crevée : aussy bien souvent une injure dicte par courroux, ou par malveuillance, est cause de guarir un mal incogneu, ou duquel on ne faisoit compte. Mais la pluspart de ceulx qui se sentent injuriez, ne reguardent pas si le vice qu'on leur objice est en eulx, mais s'il y en a point quelque austre en celuy qui le leur objice : et comme les luicteurs ne secouënt pas la poulsiere dont ils sont saulpouldrez, si ne font-ils pas eulx les injures dont ils sont diffamez, ains s'entre-pouldrent l'un l'austre, et puis en se saboulant s'entre-souillent et s'entre-sallissent l'un l'austre : là où il fauldroit que celuy qui se sent injurié de son ennemy, taschast d'oster

Il ne faut pas chercher les défauts de ceux qui nous reprennent, mais nous corriger de ceux dont ils nous avertissent.

plustost le vice dont il seroit diffamé, que non pas la tasche de sa robbe qu'on luy auroit monstrée.

Et encores que l'on eust dict injure qui ne feust pas veritable, si faudroit-il neantmoins rechercher l'occasion dont pourroit estre procedé un tel opprobre, se donner de guarde et craindre, qu'en n'y pensant pas, on eust commis auscun peché semblable, ou approchant de celuy que l'on auroit objicé. Comme Lacydes le roy des Argiens, pource qu'il portoit sa perruque curieusement accoustrée d'une certaine sorte, et que son alleure estoit trop molle et delicate, feut souspeçonné d'estre impudicque : si feut bien Pompeïus, pource que quelquefois il grattoit sa teste d'un doigt seulement, combien qu'il feust fort esloigné d'estre lascif ny effeminé. Et Crassus feut accusé de converser charnellement avecques l'une des religieuses vestales, pource qu'il avoit envie de recouvrer d'elle un beau lieu de plaisance qu'elle avoit, et pour ceste cause parloit souvent à elle à part, et luy faisoit la cour ; et une austre Vestale, nommée Posthumia, pource qu'elle rioit trop facilement, et parloit un peu trop librement avecques les hommes, feut tellement mescreuë de forfaire à son honneur, que son procès criminel luy en feut faict, par lequel elle feut absoulte ; mais le soubverain pontife Spurius Minucius, en luy prononceant sa sentence d'absolution, l'admonesta de n'user plus desormais de paroles moins honnestes que sa vie. The-

Souvent on croit voir des défauts ou des vices où il n'y a que les apparences.

mistocles semblablement, encores qu'il en feust innocent, vint en souspeçon d'avoir esté traistre à la Grece, d'austant qu'il avoit amitié avecques Pausanias, qu'il luy escripvoit souvent, et envoyoit souvent devers luy.

Un ennemi est un maître qui ne coûte rien et dont les leçons sont excellentes.

Quand doncques on aura dict quelque chose qui ne sera pas veritable, il ne fauldra pas mespriser ny contemner, pource que l'on sçaura bien qu'il sera faulx, ains faudra examiner et enquerir, que c'est que nous aurons dict ou faict, ou nous, ou quelqu'un de ceulx que nous aimons, ou avecques qui nous hantons, qui ayt peu bailler auscune verisimilitude à la calomnie controuvée : car si les inconvenients de fortune adversaire enseignent aux austres ce qui leur est utile, comme Merope dict en une tragœdie,

> Fortune ayant pour son salaire pris
> Ce qui m'estoit de plus cher et grand prix,
> M'a enseigné d'estre cy-après sage :

qui nous empeschera d'user d'un maistre qui ne couste rien, c'est une ennemy, pour apprendre ce qui ne peust grandement prouffiter, et que nous ne sçavons pas ? car un ennemy sent beaucoup de choses plus promptement que ne faict un amy, pour austant que l'amant, ainsy que dict Platon, est aveugle à l'endroict de ce qu'il aime, là où en celuy qui nous hayt, oultre la curiosité qu'il a de rechercher nos imperfections, il a encores l'envie de les dire et publier.

Il y eust un des ennemys de Hieron, qui en

querellant luy reprocha qu'il avoit l'halene puante : parquoy si-tost qu'il feust arrivé en son logis, il en tansa sa femme, luy disant *et comment, pourquoy ne m'en avez-vous adverty ?* Elle qui estoit simple et chaste, luy respondict, *je pensois que tous hommes sentissent ainsy*. Voylà comment nous sçavons plustost les choses qui sont grossieres, corporelles, et notoires à tout le monde, par nos ennemys, que par nos familiers amys.

Simplicité et chasteté de la femme de Hieron.

Oultre cela il n'est pas possible de contenir sa langue, qui n'est pas petite partie de la vertu, et la rendre tousiours obeyssante et subjecte à la raison, sans avoir de tout poinct dompté et asservy par exercitation, par labeur et longue accoustumance, les plus maulvaises passions de l'ame, comme la cholere : car une parole qui eschappe contre la volonté, que l'on vouldroit bien retenir, comme dict Homere,

La langue ne peut être domptée que par un travail assidu.

Un mot volé hors du pourpris des dents,

Odiss. liv. 1, et ailleurs.

et les propos qui sortent de la bouche d'eulx-mesmes fortuitement, adviennent le plus souvent, et principalement aux esprits qui ne sont pas bien mattez et bien exercitez, qui glissent et s'escoulent par une impuissance de cholere, un entendement non rassis, et une trop licentieuse façon de vivre : et puis pour une parole, qui est la plus legere chose du monde, ainsy que dict le divin Platon, et les Dieux et les hommes leur font payer une très-grieve et très-poisante peine : là où le silence

Une parole cause souvent les plus grandes peines.

non-seulement n'altere poinct, comme dict Hippocrates, mais aussy n'est point subject à rendre compte, ny à payer amende : mais qui plus est en tolerance d'injures, y a ne sçay quoy de la gravité de Socrates, ou plustost de la magnanimité d'Hercules, s'il est vray ce que dict le poëte,

Hercules faisoit peu de cas des injures.

Il ne faisoit de paroles hargneuses
Non plus de cas que de mousches fascheuses.

Il n'y a doncques rien plus grave ne plus beau, que d'ouyr un ennemy injurieux, disant injure, sans auscunement s'en passionner :

Ainsy qu'au long d'un hault bruyant rocher,
Sans s'esmouvoir, navigue le nocher.

C'est l'effet d'une grande patience de s'accoutumer à s'entendre injurier, sans répondre.

Mais encores est-ce plus grand exercice de patience, s'accoustumer à ouyr sans mot dire son ennemy mesdire et injurier : car y estant accoustumé vous supporterez facilement le courroux de vostre femme qui tansera, et endurerez sans vous troubler les paroles d'un amy, ou bien d'un frere, un peu trop aspres et trop aigres : et s'il advient que pere ou mere vous tansent ou vous battent, vous le souffrirez aiséement, sans vous en alterer ny courroucer. Car Socrates s'accoustumoit à supporter en sa maison sa femme Xanthippé, qui estoit cholere, et avoit maulvaise teste, affin que plus aiséement et patiemment il conversast avecques les austres : mais il vault beaucoup mieulx exciter et accoustumer sa cholere à demourer coyë

Socrates s'accoutumoit à la colere de sa femme pour supporter celle des autres.

coyë, et à ne se point esmouvoir, ny perdre patience en s'oyant oultraiger par les brocards, injures, reproches, oultraiges, courroux et malignitez des ennemys et estrangiers, que non pas de ses domesticques.

Voylà comment on peust monstrer mansuetude et patience ès inimitiez; mais simplicité, magnanimité et bonté, se peuvent mieulx faire veoir ès amitiez : car il n'est pas tant honneste faire bien à ses amys, comme deshonneste de ne les secourir pas quand ils en ont besoing. Laisser à prendre vengeance de son ennemy, quand l'occasion s'en presente, c'est humanité, mais avoir compassion de luy, quand il est tombé en adversité, le secourir quand il nous en requiert, monstrer une bonne volonté envers ses enfants, et affection de secourir sa maison estant en affliction, celuy qui n'aime ceste benignité, et ne louë ceste bonté,

La bonté et la magnanimité se font bien voir dans l'amitié.

A le cœur de noire teincture,
Battu d'acier à trempe dure,
Ou bien forgé de diamant.

Cæsar commanda que les statues erigées à l'honneur de Pompeïus, ayants esté abbatues, feussent redressées : dequoy Cicero le louant, luy dict, *en releivant les images de Pompeïus*, Cæsar, *tu as affermy les tiennes*. Et pourtant ne faust-il point estre chiche de louange et d'honneur à l'endroict de son ennemy, quand il a faict chose qui justement le merite, car cela rapporte plus grande louange à celuy qui la donne : et s'il advient aussy au contraire qu'on

Il faut louer ses propres ennemis quand ils le méritent.

le blasme, l'accusation en a bien plus de foy, comme procedant non de la haine de la personne, mais de la reprobation de son faict. Mais ce qui est encores plus utile et plus beau que tout cela, c'est que celuy qui se sera accoustumé à louer ses ennemys bienfaisants, et à n'estre point marri ny desplaisant quand quelque prosperité leur adviendra, plus il le fera, et plus il s'esloignera de ce vilain vice de porter envie à la bonne fortune de ses amys, ny à ses familiers acquerants honneur.

Par l'habitude de louer la bienfaisance de ses ennemis, on se guérit du vice de l'envie.

Et y a-il exercitation au monde qui peust apporter une plus prouffitable habitude à nos ames, ou une disposition meilleure, que celle qui luy oste ceste perverse æmulation de jalousie, et ceste inclination à l'envie? Car tout ainsy comme en une cité il y a plusieurs choses necessaires, mais maulvaises pourtant, lesquelles depuis qu'elles ont une fois prins pied et force de loy par coustume, il est bien malaysé de les oster, encores qu'elles facent du dommage : aussy l'inimitié introduisant en nostre cœur quand et elle la haine, l'envie, la jalousie, l'ayse du mal d'austruy, et la soubvenance des offenses passées, elle les y laisse encores après qu'elle en est sortie : et oultre ces vices-là, la finesse encores, la tromperie, l'embusche, l'aguet et surprinse, qui ne semblent pas estre maulvaises, ny injustes contre l'ennemy, depuis qu'elles y sont une fois imprimées, y demourent fichées, sans que jamais l'on s'en puisse deffaire, de sorte que

L'ame prend de meilleures dispositions par la distribution de l'envie et de la jalousie.

l'on vient à en user contre les amys mesmes, si l'on ne s'en donne de guarde contre les ennemys.

Si doncques Pythagoras faisoit sagement de s'accoustumer, jusques aux bestes brutes, à s'abstenir de cruauté et d'injustice, en priant les oyseleurs et preneurs d'oyseaux de les laisser aller après qu'ils les avoyent prins, et acheptant les traicts de retz des pescheurs, et puis leur commandant de les rejecter en la mer, et interdisant de tuer auscune beste privée; il est certainement beaucoup plus venerable et plus digne, ès querelles, desbats et contentions que l'on a contre les hommes, qu'un genereux ennemy, juste, et non point traistre, reprime les meschantes, malicieuses, lasches et cauteleuses passions de l'ame, et les mettent soubz les pieds, affin que puis après, ès affaires qu'il aura à desmesler et traicter avecques ses amys, elles ne bougent et s'abstiennent de faire auscun tour de finesse et de tromperie.

Pythagoras s'accoutumoit à s'abstenir de cruauté et d'injustice.

Scaurus estoit ennemy et accusateur de Domitius, et y eut un des serviteurs dudict Domitius qui, avant le jugement du procès, s'en alla devers luy, disant qu'il luy vouloit descouvrir quelque chose qu'il ne sçavoit pas, laquelle luy serviroit en son plaidoyer contre son maistre: Scaurus ne le voulut point ouyr parler, ains le feit prendre, et le renvoya lié et garroté à son maistre. Caton le jeune accusoit Muræna d'avoir corrompu et achepté les voix du peuple pour parvenir au consulat, et

Il est grand d'oublier ses inimitiés dans les affaires, pour ne s'occuper que de la chose même.

Caton, le jeune; sa justice et sa probité.

alloit receuillant çà et là les preuves ; et selon la coustume des Romains, il y avoit de la part de l'accusé des guardes qui le suivoyent par-tout, reguardants et observants ce qu'il faisoit pour l'instruction de son procès. Ces observateurs luy demandoyent bien souvent s'il rechercheroit rien ce jour-là, et s'il negocieroit rien appartenant son accusation : s'il disoit *que non*, ils luy adjoustoyent telle foy, qu'ils s'en alloyent. Or est bien cela un indice très-grand de l'opinion que l'on avoit de sa justice : mais encores plus grand et plus beau tesmoignage est-il de ce, que si nous nous accoustumons à user de la justice envers les ennemys mesmes, jamais ne nous porterons injustement, finement ny cauteleusement envers nos amys.

La vie des hommes porte avec elle la jalousie, l'envie et l'émulation.

Mais pour ce qu'il faust que toutes allouettes, comme dict Simonides, ayent la houppe sur la teste, et que la vie de tous hommes porte je ne sçay quoy de jalousie, d'envie, d'æmulation et de contention entre amys de vaine cervelle, ce dict Pindare, ce ne seroit pas peu de fruict, ny legere utilité, si l'on apprenoit à faire les vuidanges de telles passions sur ses ennemys, pour en divertir les esgouts, par maniere de dire, et les cloacques le plus loing que l'on pourroit des familiers et amys.

De quoy il semble que s'advisa anciennement un sage homme d'estat, nommé Demus, en l'isle de Chio, lequel, en une sedition civile, estant de la partie qui estoit demourée

superieure, conseilla à ceulx de son party de ne chasser pas de la ville tous leurs adversaires, ains y en laisser quelques-uns, *de paour*, dict-il, *que nous ne commençions à exercer nos querelles contre les nostres mesmes, quand nous n'aurons plus d'ennemys à qui quereller.* Aussy, quand nous despendrons et employerons ces vicieuses passions-là contre nos ennemys, elles fascheront moins nos amys. Car il ne faust pas que le potier porte envie au potier, comme dict Hesiode, ny le chantre au chantre, ny que le voisin ayt jalousie de son voisin, le cousin du cousin, ny le frere du frere, s'efforceant de devenir riche, et de bien faire ses besongnes : mais s'il n'y a moyen austre de se deffaire totalement de contentions, envies, jalousies et æmulations, accoustume-toy au moins à estre marri de l'heureux succès de tes ennemys ; aiguise et acere la poincte de ton æmulation contre ceulx-là. Car ainsy comme les bons jardiniers ont opinion qu'ils rendent les roses et les violettes meilleures en semant auprès des aulx et des oignons, pource que tout ce qu'il y peust avoir de forte et de puante odeur au suc dont elles sont nourries, se purge en ceulx-là ; aussy l'ennemy, recepvant et tirant à soy toute l'envie et la malignité, nous rendra plus traictables et plus gracieux envers nos amys en leurs prosperitez : pourtant sera-ce contre eulx qu'il faudra estriver et combattre de l'honneur, des offices et magistrats, et des justes moyens de faire ses besongnes et acquerir des biens,

L'homme a besoin de combattre toujours quelque ennemi.

Les roses et les violettes sont meilleures lorsque l'on seme autour des aulx et des oignons.

non-seulement estants marris de les en veoir avoir davantage que nous, mais aussy observants en quoy et par quels moyens ils en ont plus, pour s'esvertuer par sollicitude, par travail, par espargne, et par entendre bien à soy, de les surpasser; comme Themistocles disoit, que la victoire de Miltiades qu'il avoit guaignée en la plaine de Marathon, ne le laissoit point reposer.

L'envie contre les ennemis cesseroit si on examinoit que ce n'est souvent qu'à leur vertu qu'ils sont redevables de leur gloire.

Car celuy qui pense que son ennemy le surmonte en dignitez et charges publicques, en plaidoyers de grandes causes, et en maniement d'affaires, ou en credit et aucthorité envers les princes et seigneurs, et au lieu de s'esvertuer à entreprendre quelque chose, et à estriver encontre luy, se va tapir et se ranger d'envie à perdre courage entierement, il monstre qu'il est saisi d'une envie oiseuse et paresseuse seulement; mais celuy qui ne sera pas aveuglé à l'endroict de celuy qu'il hayra, ains considerera et reguardera de juste œil toute sa vie, ses mœurs, ses propos et ses faicts; il verra que la pluspart des choses ausquelles il porte envie, ont esté acquises de ceulx qui les ont par diligence, prudence, et toutes vertueuses actions; et tendant tout son esprit à cela, il exercera et aiguisera son ambition et son desir d'honneur, et au contraire rejectera arriere de son cœur toute fetardise et langueur.

Et si d'adventure nos ennemys auront acquis en cour ou envers le peuple, au maniement des affaires, quelque aucthorité et credit indi-

gne, par flatterie, ou par tromperie, ou par plaiderie, ou par concussion d'argent prins salement, cela ne nous faschera point, ains au contraire nous resjouyra quand nous viendrons à opposer à l'encontre notre liberté, la pureté et netteté de nostre vie, et nostre innocence, à laquelle on ne sçauroit rien reprocher : *car tout tant d'or qu'il y a dessuz et dessoubz la terre*, ce dict Platon, *n'est pas comparable à la vertu ;* et faust tousiours avoir à main la sentence de Solon :

Nous jouissons en opposant nos qualités aux défauts de nos ennemis.

L'or et l'argent ne sont pas comparables à la vertu.

Plusieurs meschants deviennent riches gents,
Et plusieurs bons demourent indigents :
Mais toutesfois, changer nostre bonté
Nous ne vouldrions à leur meschanceté ;
Car la vertu est tousiours perdurable,
Et la richesse incertaine et muable.

Aussy peu, certes, vouldrions-nous eschanger les acclamations d'une multitude populaire en un theatre, saoulée à nos despends, ny les honneurs et faveurs de seoir les premiers à table chez les favoris, ou les amys, ou les lieutenants et gouverneurs des roys ; car rien n'est desirable ny honneste, qui procede de cause deshonneste : *mais celuy qui aime*, comme dict Platon, *est tousiours aveugle à l'endroict de ce qu'il aime.* Et remarquons plustost les faustes et impertinences que font nos ennemys : mais il ne faust pas, ny que le plaisir de les veoir faillir demoure oyseux, ny le desplaisir de les veoir bien faire, inutile ; ains faire compte et receuillir des deux, qu'en nous guar-

On est aveugle pour ses amis, et clairvoyant pour ses ennemis.

dant de l'un, nous deviendrons meilleurs, et en imitant l'austre, pour le moins nous ne serons pas pires qu'eulx.

COMMENT L'ON POURRA APPERCEVOIR SI L'ON AMENDE ET PROUFFITE EN L'EXERCICE DE LA VERTU.

Ce n'est que par la diminution du vice ou de la folie que l'on se sent profiter en vertu.

IL n'est possible que l'on se cognoisse, ny que l'on se sente prouffiter en vertu, seigneur Sossius Senecion, si ce prouffit et amendement n'ameine à la journée quelque diminution de vice et de folie, et si le vice, nous aggravant tout à l'entour de poisanteur esguale, nous retient tousiours à bas,

Comme le plomb tire à fond le filé:

ne plus ne moins qu'en l'art de la musicque ou de la grammaire, on ne sçauroit jamais combien on advanceroit si l'on ne voyoit qu'en estudiant on vuidast et espuisast tousiours quelque partie de l'ignorance de ce que traictent ces arts-là, et que l'on sçeust tousiours aussy peu que devant: ny la cure que le medecin employe à panser un malade, ne luy bailleroit auscun sentiment de difference, si elle n'apportoit quelque meilleur portement, et quelque allegement, par la diminution de la maladie, s'en allant peu à peu, jusques à ce que la disposition contraire feust entierement restituée, et le corps retourné de tout poinct en sa santé et sa force premiere.

Mais tout ainsy comme en ces choses-là on n'y

n'y amende point, si ceulx qui y amendent n'en apperçoivent l'amendement et le changement par la diminution de ce qui leur poisoit, se sentants aller au contraire, ne plus ne moins qu'en une balance, à mesure que l'un des plats monte, l'austre descend : aussy, en ceulx qui font profession de la philosophie, il ne faust point conceder qu'il y ayt amendement ny sentiment auscun d'amendement, si l'ame ne se despouille peu à peu, et ne se purge tousiours de sa folie, et qu'il faille que elle soit tousiours saisie d'un soubverain mal, jusques à ce qu'elle ayt attainct le soubverain et parfaict bien ; car par ce moyen il s'ensuivroit, si en un instant et en un moment d'heure le sage passoit d'une extresme meschanceté en une supresme disposition de vertu, qu'il auroit tout à coup, en un moment, fuy le vice entierement, duquel il n'auroit peu en long temps oster de soy la moindre partie.

On ne fait de progrès dans la philosophie, qu'à mesure que l'ame se purge peu-à-peu de sa folie.

Combien que vous sçavez que ceulx qui tiennent telles opinions extravaguantes, se donnent à eulx-mesmes beaucoup d'affaires, et se trouvent en de grandes perplexitez quand on leur allegue le passé, si nul d'eulx n'a point cogneu quand il est devenu sage, et s'il ignore ou doubte que cest accroissement se soit faict par espace de long-temps, en ostant de l'un et adjoustant à l'austre, comme un arriver tout bellement à la vertu sans que l'on s'en apperçoive : et s'il se faisoit une si grande et si soubdaine mutation, que celuy qui estoit au matin

On ne parvient à la vertu que par degrés.

très-vicieux, se trouvast au soir très-vertueux; et s'il estoit jamais advenu à auscun tel changement, que s'estant endormy fol, il se feust esveillé sage, et qu'il eust ainsy parlé aux folies et tromperies qu'il avoit hier, et qu'il auroit aujourd'huy chassées de son ame,

Allez-vous-en arriere de moy, songes,
Vous n'estiez rien que decevants mensonges.

La tempérance, la prudence et la vaillance ne viennent pas tout d'un coup.

Seroit-il possible que quelqu'un n'eust senty une si grande et soubdaine mutation qui se seroit faicte dedans luy-mesme, et une sapience qui tout à coup luy auroit ainsy illuminé et esclairé l'ame? Quant à moy, il me semble qu'un homme qui auroit esté transmué par les dieux, à sa requeste, de femme en homme, comme l'on dict de Cæneus, ignoreroit plustost ceste metamorphose et transmutation, que non pas estant rendu temperant, prudent et vaillant, de dissolu, fol et couard qu'il estoit auparavant, et estant transporté d'une vie bestiale en une celeste et divine, il en ignorast le poinct de l'instant auquel se seroit faict un tel changement. Mais il a bien esté dict anciennement, qu'il falloit accommoder la pierre à la reigle, et non pas la reigle à la pierre; et ceulx-cy ne voulants pas accommoder leurs opinions aux choses, ains à toute force contraindre les choses, contre toute nature, de se conformer et corder à leurs opinions et suppositions, ont remply la philosophie de grandes perplexitez, mesmement de ceste-cy, qui est très-grande,

La philosophie est devenue embarrassée en voulant accorder les choses à l'opinion.

comprenant tous hommes ensemble soubz le vice, excepté un seul, celuy qui est parfaict: laquelle sauvage supposition a faict que ce mot de amendement leur semble un enigme et une fiction bien peu distante d'extresme resverie, et que ceulx qui, par le moyen de cest amendement, sont delibvrez de toutes passions ensemble et de tous vices, ils les tiennent pour aussy malheureux que ceulx qui ne sont exemptez d'auscun des plus enormes vices du monde: et toutesfois ils se refutent et se condamnent eulx-mesmes; car ès disputes de leurs escholes ils mettent l'injustice d'Aristides pareille à celle de Phalaris, et la timidité de Brasidas à celle de Dolon, et l'ingratitude de Melitus en rien qui soit differente de celle de Platon: et toutesfois, en leur vie et en maniement d'affaires, ils fuyent et declinent ceulx-là comme gens de maulvais affaire; et se servent de ceulx-cy, et se fient à eulx de leurs plus importants negoces, comme à personnes d'honneur et de valeur.

On sent le changement que l'on essuie du vice à la vertu.

Mais nous, qui voyons qu'en tout genre de mal, principalement au desordre et desbauchement de l'ame, il y a tousiours plus et moins, et que c'est en quoy different les amendements, selon que la raison petit à petit enlumine, purge et nettoye l'ame, en diminuant la meschanceté comme l'ombre et l'obscurité, estimons qu'il n'est point hors de raison d'asseurer que l'on en sent la mutation, bien qu'elle sorte comme d'un fond obscur; mais elle compte et

estime combien elle va droict en avant, ne plus ne moins que ceulx qui courent avecques voiles par l'infinie estenduë de la mer, en observant ensemble la longueur du temps et la force du vent qui les poulse, viennent à mesurer le chemin qu'ils ont faict, combien il est vraisemblable qu'en tant de temps et estants portez par une telle puissance de vent, ils en ayent passé : aussy, en la philosophie on peust prendre conjecture de l'amendement et advancement que l'on aura guaigné par l'assiduité et la continuation de tousiours marcher, sans souvent s'arrester au milieu du chemin, et puis recommencer ou saulter, ains tousiours aller uniement, et esgualement tirer en avant, et passer oultre avecques la guide de la raison : car ce precepte-là,

Hesiode, au poëme des œuvres.

Si tu vas peu avecques peu mettant,
Et plusieurs fois ce peu-là repetant,

n'a pas seulement lieu, et n'est pas seulement bien dict pour augmenter les sommes de deniers, mais aussy pour toutes austres choses, et mesme pour accroissement de la vertu, parce que la raison en prend une accoustumance qui est de grande force et efficace ; là où les intermissions inesguales, et mousses ou tiedes affections de ceulx qui se mettent à la philosophie, ne font pas seulement des pauses et des arrests de l'amendement, comme quand on se repose par le chemin ; mais qui pis est, des relaschements et reculements en arriere,

pource que le vice, qui est tousiours au guet, leur vient courir suz aussy-tost comme il sent qu'ils se laschent un peu en oysifveté, et les faict rebrousser chemin.

Il n'y a pas d'intervalle dans la correction des mœurs, parce que la nature n'a aucune cessation.

Car les mathematiciens appellent les planetes *stationaires*, et disent qu'elles s'arrestent quand elles cessent d'aller en avant ; mais à prouffiter en philosophie, c'est-à-dire en correction de mœurs et de vie, il n'y peust avoir intervalle d'amendement, ny pause et cessation auscune, pource que la nature estant en un perpetuel mouvement, veult tousiours qu'on la poulse en la meilleure part, ou austrement elle se laisse emporter, comme une balance, en la pire. Si doncques, suivant l'oracle qui feut respondu par Apollo à ceulx de Cirrha, que s'ils vouloyent vivre en paix les uns avecques les austres, il falloit qu'ils feissent la guerre sans cesse jours et nuicts au-dehors : aussy, si tu sens en toy-mesme que tu ayes combattu jour et nuict continuellement contre le vice, ou non gueres souvent abandonné ta guarnison, ny receu ordinairement de luy des heraults et messagers, qui sont les voluptez, les negligences et les amusements à traicter de paix, il est vraisemblable que tu peux lors, asseurement et hardiment, passer oultre. Mais encores qu'il y eust des interruptions de vivre philosophicquement, prouveu que les derniers feussent tousiours plus rares, et les reprinses plus longues que les premieres, ce seroit un signe qui ne seroit pas maulvais, d'austant

qu'il tesmoigneroit que par labeur et exercitation, la paresse s'en iroit peu-à-peu chassée : comme le contraire aussy, seroit maulvais signe qu'il y eust plusieurs intermissions, et près l'une de l'austre, pource que cela monstreroit que la chaleur de l'affection premiere s'en iroit peu-à-peu anneantissant et refroidissant.

Car tout ainsy comme la premiere bouttée que faict le germe du roseau, ayant force de poulser grande, produict une longue tige droicte, esguale et unie du commencement, pource qu'elle ne trouve rien qui l'arreste ne qui la repoulse ; et puis après, comme si elle se lassoit au hault par une deffaillance de courte haleine, elle est souvent retenue par plusieurs nœuds non gueres distants l'un de l'austre, comme si l'esprit qui poulse contre-mont, trouvoit quelque empeschement qui le rabbatist et qui le feist trembler : aussy tous ceulx presque qui, d'entrée, font de grands eslans en l'estude de philosophie, et puis un peu après trouvent souvent des empeschements et des divertissements ; ceulx là, sans sentir aucune difference de mutation en mieulx, à la fin se lassent, quittent tout, et demourent tout court, là où aux austres des aisles leur naissent ; et pour le fruict qu'ils sentent, donnent à travers toutes excuses, et fendent tous empeschements, comme une presse de gens qui leur vouldroyent empescher le passage par force et bonne affection de venir à chef de leur entreprinse.

Ceux qui entrent à grands pas dans la carriere de la philosophie, finissent par rester en chemin.

Tout ainsy doncques comme s'esjouyr de veoir une belle creature presente n'est pas signe d'amour commenceant, pource que cela est commun à toutes gens, mais bien sentir un regret, et estre marri quand on en est separé, aussy y en a-il plusieurs qui prennent plaisir à la philosophie, et qui semblent s'attacher fort gaillardement à l'estude; mais s'il advient qu'ils soyent un peu retirez de là par austres negoces et affaires, ceste premiere affection qu'ils avoyent prinse s'esvanouyt, et ne s'en soucient gueres : mais celuy qui est atteinct au vif de la poincture d'amour de la philosophie, semblera moderé, et non trop eschauffé en le frequentant à l'estude, et conferant avecques luy de la philosophie; mais quand il en sera distraict et retiré arriere, on le verra bruslant, impatient, et se faschant de tous austres affaires, et de toutes austres occupations, jusques à oublier ses propres amys, tant il aura un passionné desir de la philosophie.

Le regret de la séparation annonce plutôt l'amour que la joie de voir une belle femme présente.

Car il ne faust pas se delecter des lettres et de la philosophie, comme l'on faict des senteurs et des parfums, en les trouvant beaulx et bons, tant comme ils sont presents; et puis, quand on les a ostez, ne les regretter plus, et ne s'en soucier point; ains faust qu'elles impriment en nos ames une passion semblable à la soif et à la faim, quand on nous en distraict, si nous y voulons prouffiter à bon escient, et y appercevoir amendement, quelque occasion que ce soit qui nous en distraye, ou mariage,

La philosophie doit imprimer dans l'ame une passion semblable à la soif et à la faim.

ou richesse, ou amitié, ou quelque voyage de guerre qui survienne : car d'austant que plus grand sera le fruict que l'on en aura apprins, d'austant sera plus grief le regret de ce que l'on en aura laissé.

L'étude de la philosophie demande du courage et de la persévérance.

A ce premier signe d'amendement joinct un austre très-ancien, qui est tout un, ou bien près de là, c'est celuy que descript Hesiode quand on ne trouve plus la voye trop aspre ny roide, ains facile, pleine et unie, comme estant applanie par l'exercitation, et que la lumiere y commence à reluire clairement au lieu des perplexitez, fourvoyements en tenebres, et des repentances esquelles encourent bien souvent ceulx qui se mettent à la philosophie du commencement, ne plus ne moins que ceulx qui laissent un païs qu'ils cognoissent bien, et ne voyent pas encores celuy auquel ils tendent par mer. Car ayants abandonné les choses communes, et qui leur estoyent familieres, devant qu'avoir cogneu les meilleures, et en avoir jouy, en cest intervalle du milieu ils sont fort travaillez, tellement qu'auscuns retournent arriere : comme l'on dict que Sextius, gentilhomme Romain, ayant abandonné les honneurs, offices et magistrats de la ville de Rome, pour l'amour de la philosophie, et puis se trouvant en l'estude d'icelle tourmenté, et ne pouvant mordre en ses discours et raisons du commencement, feut prest de se jecter d'une fuste dedans la mer.

Semblable chose recite-l'on de Diogenes le Sinopien,

Sinopien, quand il commencea de se donner à la philosophie : c'estoit un jour de feste solemnelle, que les Atheniens faisoyent des festins publics, des jeux ès theatres, des assemblées les uns avecques les austres, des danses et des masques toute la nuict ; et luy, en un coing de la place, s'estant enveloppé comme pour y dormir, tomba en des imaginations qui luy mettoyent le cerveau sans dessuz dessoubz, et luy affoiblissoyent fort le cœur, en discourant que, sans auscune necessité qui le contraignist, il s'estoit allé volontairement jecter en une vie laborieuse, estrange et sauvage, s'estant segregé de tout le monde, et privé de tous biens. Sur ces entrefaictes, il apperçeut une petite souris qui venoit ronger les miettes qui luy estoyent tombées de son gros pain, et qu'alors il reprit cœur, et dict en soy-mesme, comme se reprenant et blasmant sa foiblesse de courage : *que dis-tu*, Diogenes ? *voylà une creature qui vit encores, et faict grande chere de ton relief ; et toy, lasche que tu es, as regret à ta vie, et te lamentes de ce que tu n'es pas saoul et yvre comme ceulx-là, couché en licts mols, delicats et richement parez.* Quand doncques telles tentations de divertissements ne reviennent pas souvent, et que la raison s'esleive incontinent à l'encontre, qui les rembarre, et au retour comme de la chasse de ses ennemys, dissoult ayséement tout le nuage de desespoir, et de languissant ennuy qui s'estoit concreé en l'entendement, alors se peust-on asseurer qu'il y a certain prouffit et amendement.

La philosophie demande un grand renoncement aux plaisirs qui lui sont contraires.

Lorsque les tentations diminuent, les progrès dans la philosophie augmentent.

Mais pour austant que les occasions qui esbranslent les hommes qui s'addonnent à la philosophie, et quelquefois les font retourner en arriere, non-seulement naissent et prennent force en eulx-mesmes, à cause de leur infirmité; mais aussy les poursuittes et instances que leur en font leurs amys à bon escient, les attaches que leur en donnent leurs adversaires par maniere de risée et de mocquerie, attendrissent, amollissent et ployent leurs cœurs, voire jusques à en avoir deschassé de tout poinct quelques-uns hors de la philosophie, ce ne sera pas un maulvais signe d'advancement, si l'on supporte cela doulcement, sans s'esmouvoir ny se chatoüiller, de leur ouyr raconter par nom et par surnom auscuns de leurs compaignons qui sont parvenus en grand credit et à grands biens aux cours de quelques princes, ou qui ont eu de gros mariages des femmes qu'ils auront espousées, et qu'ils sont allez avecques une grande et honnorable compaignie de gens en la place et au palais, pour quelque office, ou bien pour plaider quelque noble cause de grande consequence : car celuy qui ne s'esmeut ny ne s'estonne, ou lasche point pour ouyr toutes ces emorches-là, donne certainement à cognoistre qu'il est prins et arresté comme il faust de la philosophie; car il n'est pas possible de se guarder de convoiter ce que les austres adorent, sinon à ceulx qui n'admirent rien que la vertu. Car de braver et faire teste à des hommes, il eschet à auscuns par cholere, et à

Voir sans envie et sans émotion les autres jouir des honneurs, annonce des progrès dans la philosophie.

d'austres par folie ; mais de mespriser et rejecter ce que les austres estiment jusques à l'admiration, il n'est homme qui le sceust faire sans une grande, vraye et constante magnanimité : d'où vient que se comparants aux austres en cela, ils s'en glorifient, comme faict Solon quand il dict :

Par la vraie et constante magnanimité on rejette ce que tous les autres desirent.

Plusieurs meschants deviennent riches gents,
Et plusieurs bons demourent indigents :
Mais toutesfois, changer nostre bonté
Nous ne vouldrions à leur meschanceté ;
Car la vertu est ferme et perdurable,
Et la richesse incertaine et muable.

Et Diogenes comparoit son passage de la ville d'Athenes en celle de Corinthe, et de celle de Corinthe en celle de Thebes, aux mutations de sejour que faisoit le grand roy de Perse, lequel passoit la saison du printemps à Suse, celle de l'hyver en Babylone, et l'esté en la Medie. Et Agesilaus, oyant nommer le roy de Perse le grand roy, *pourquoy*, dict-il, *est-il plus grand que moy, si ce n'est qu'il soit plus juste.* Et Aristote, escripvant à Antipater touchant Alexandre le grand, luy demande, *qu'il ne luy appartenoit pas à luy seul de s'estimer grand, pource qu'il dominoit beaucoup de païs ; mais aussy à quiconque avoit droicte et saine opinion des dieux.* Et Zenon, voyant que Theophrastus estoit en grande estime pource qu'il avoit beaucoup d'auditeurs, dict : *son auditoire est plus grand que le mien ; mais le mien est mieulx d'accord que le sien.*

Philosophes qui trouvent dans leur existence des rapports avec celle des rois.

Quand doncques tu auras ainsy estably et

Le mépris des choses extérieures annonce des progrès dans la philosophie.

fondé en ton cœur l'affection qu'il faust porter à la vertu, au prix des choses exterieures, et versé hors de ton ame toutes envies, toutes jalousies et tout ce qui chattouille, ou qui rebute plusieurs de ceulx qui commencent à philosopher, cela te sera un grand indice et argument de prouffiter et advancer en la philosophie : aussy n'en sera-ce pas un petit, que la mutation des propos austres que l'on ne souloit tenir ; car tous ceulx qui commencent à estudier en philosophie, à parler universellement, cherchent plus ceulx qui ont de la gloire et de l'apparence, les uns se juchant en hault comme les cocqs et les poules, à la splendeur et haulteur des choses naturelles, pour ce qu'ils sont legers et ambitieux de leur inclination naturelle : les austres prenants plaisir ainsy comme les jeunes levrons, ce dict Platon, à tirer et deschirer tousiours quelque chose, s'en vont droict aux disputes, aux questions et arguts de la dialecticque, et la pluspart prennent provision pour passer oultre, jusques à la sophisticque.

On raconte souvent de belles actions, où on cite de beauxexemples sans en profiter.

Il y en a qui vont çà et là faisants amas des beaulx dicts : notables sentences et belles histoires des anciens : comme Anacharsis disoit qu'il ne voyoit point que les Grecs usassent de leurs deniers monnoyez à austre usage qu'à jecter et compter : aussy ne font ceulx-là austre chose que compter et mesurer leurs bons propos et belles histoires, sans en tirer austre commodité ne prouffit. Et comme Antiphanes, l'un

des familiers de Platon en se jouant disoit, qu'il y avoit une ville là où les paroles se geloyent en l'air incontinent qu'elles estoyent prononcées, tant il y faisoit froid, et puis quand elles venoyent à se fondre l'esté, les habitants entendoyent ce qu'ils avoyent devisé et parlé l'hyver precedent : aussy la pluspart disoit-il, de ceulx qui viennent ouyr jeunes les discours de Platon, à peine les entendent-ils jusques bien tard, quand ils sont devenus tous vieulx : aussy leur en prend-il de mesme envers toute la philosophie, jusques à ce que le jugement ayant prins une fermeté de resolution saine et rassise, vient à donner dedans les discours qui peuvent imprimer en l'ame une affection morale, une passion d'amour, et à chercher ces propos-là, dont les traces tendent plustost au dedans que non pas au dehors, comme dict la fable d'Æsope.

On ne comprend souvent que dans la vieillesse les bons discours qu'on a entendus dans sa jeunesse.

Car ainsy comme Sophocles disoit en se jouant, qu'il vouloit changer la haultesse de l'invention d'Æschylus, puis sa fascheuse et laborieuse disposition, et en tiers lieu l'espece de son elocution et de sa diction, qui est très-bonne, et pleine de doulces affections : aussy les estudiants en philosophie, quand ils sentiront qu'ils ne s'arresteront plus aux choses artificiellement et ingenieusement escriptes par ostentation, ains passeront aux morales, et qui touchent au vif les affections, c'est lors qu'ils commenceront à prouffiter veritablement et à bon esciant.

C'est toujours à la morale d'un discours, et non au style ou au récit qu'il faut en juger.

Recueillir les extraits des ouvrages que l'on lit, annonce un goût pour le beau.

Considere doncques non-seulement en lisant les œuvres des poëtes, ou en les oyant lire, premierement si tu ne t'attacheras point plustost aux paroles qu'à la sentence, et ne te jecteras point plustost à ce qui est subtil et aigu, qu'à ce qui est utile, prouffitable et charnu, mais aussy en versant dedans les escripts des poëtes, et en prenant en main quelque histoire, observe bien si tu laisses point eschapper auscune sentence bien dicte, pour reformer les mœurs ou alleguer quelque passion, car comme Simonides dict, que l'abeille hante les fleurs pour en tirer le roux miel, là où les austres en aiment seulement la couleur et la senteur, et n'en veulent, ny n'en prennent austre chose: aussy là où les austres versent en la lecture des poëtes pour plaisir seulement, et par maniere de jeu, celuy qui trouve quelque chose digne d'estre notée, et en faict un receuil, semble desia recognoistre de premier front le bien, par une familiarité et amitié de longue main prinse avecques luy, comme son domesticque.

Ne lire les auteurs que pour leur style fleuri, c'est annoncer qu'on ne sait que sentir sans vouloir profiter.

Car ceulx qui lisent les œuvres de Platon et de Xenophon, pour la beaulté du style seulement, sans y chercher austre chose que la pureté du language naïfvement Atticque, comme s'ils alloyent receuillant ce peu de rosée et de bourre qui vient dessuz les fleurs, que diriez-vous de ceulx-là, sinon qu'ils aiment des drogues medicinales la belle couleur, ou la doulce senteur seulement; mais

au demourant la proprieté de purger le corps, ou d'appaiser une douleur qu'elles ont, ils ne la cognoissent point, et ne s'en veulent point servir ?

Le spectacle du monde peut être d'un grand profit.

Au demourant ceulx qui passent encores plus avant en ce prouffit, non-seulement tirent utilité des escripts et des paroles, mais aussy des spectacles et des choses qu'ils voyent, et en tirent ce qui leur est propre et commode : comme l'on escript d'Æschylus, et de plusieurs austres semblables ; car Æchylus estant un jour present à veoir ès jeux Isthmiques un combat de deux champions combattants à l'escrime des poings, comme l'un d'eulx eust receu un grand coup bien assené, tout le theatre s'escria : luy, poulsant du coulde un nommé Ion natif de Chio, *vois-tu*, dict-il, *combien peust l'accoustumance et exercitation ? le frappé ne dict mot, et les reguardants crient.* Et Brasidas ayant trouvé une souris parmy des figues seiches, qui le mordit au doigt, il la laissa eschapper, et puis dict en luy-mesme, *ô* Hercules, *voyez-vous comment il n'y a rien si petit ne si foible, que s'il ose se deffendre, ne trouve moyen de saulver sa vie !*

L'habitude suivie de profiter de tout ce que l'on voit, fait que rien n'échappe.

Et Diogenes ayant veu un qui buvoit dedans le creux de sa main, jecta le goubelet qu'il portoit en sa besace : tant l'accoustumance et l'exercitation, qui bien l'a continuée, et y a esté diligent, rend les personnes promptes à remarquer et à recepvoir de tous costez choses qui servent à la vertu, ce qui se faict encores plus quand ils meslent les paroles avecques les

actions, non-seulement en la sorte que dict Thucydides, apprenants et s'exercitants entre les perils, mais aussy contre les voluptez, contre les querelles et altercations ès jugements, ès deffenses des causes, ès magistrats, comme donnants preuve des opinions qu'ils tiennent, ou plustost par leurs desportements enseignants quelles opinions on doibt tenir.

Souvent on ne retire d'autre profit de la morale que l'on entend, que de la rapporter aux autres.

Car ceulx qui apprennent encores, et neantmoins s'entremettent d'affaires, et qui ne font qu'espier s'ils pourront desrobber quelque chose de la philosophie pour l'aller incontinent prescher, comme charlatans, ou au milieu d'une place, ou en une assemblée de jeunes gens, ou à la table d'un prince : il ne faust non plus estimer que ces manieres de gens-là facent actes de philosophie, que ceulx qui vendent les drogues medicinales et les simples facent actes de medecins, ou pour mieulx dire, ce contrefaiseur-là de philosophe ressemble proprement à l'oyseau que descript Homere, qui porte incontinent en sa bouche, tout ce qu'il peust prendre, à ses disciples, comme à des petits qui sont encores dedans le nid sans plumes,

Iliad. lib. 7. Et cependant il meurt de faim luy-mesme:

ne prenant rien de ce qu'il apporte pour s'en valoir et nourrir, ou ne digerant rien de ce qu'il prend.

Et pourtant faust-il bien prendre guarde si nous faisons un discours que ce soit quant à nous,

nous, pour en user en nous-mesmes, et quant aux austres, que ce ne soit point pour une vaine gloire, ny pour ambition de nous monstrer, mais en intention d'apprendre ou d'enseigner quelque bonne chose : et sur-tout faust aussy bien observer, si toute opiniastreté et toute contentieuse animosité en dispute, est en nous amortie, et si nous avons desormais desisté d'inventer ambitieusement des raisons pour confondre nos adversaires, ne plus ne moins que les champions de l'escrime des poings à qui on lie de grosses courroyes à l'entour des bras, et des boules dedans les mains, prenants plus de plaisir à assener un bon coup, et à ruer par terre nostre compaignon, que non pas à apprendre ny enseigner : car la doulceur et debonnaireté en cela, de ne vouloir jamais attacher une conference de dispute avecques intention de vaincre en combattant, ny la rompre en courroux, ny par maniere de dire, fouler aux pieds l'adversaire quand on l'a vaincu, ou estre desplaisant quand on a esté vaincu, ce sont signes d'homme qui a suffisamment ja prouffité : ce que monstra bien un jour Aristippus ayant esté pressé de si près en quelque dispute, qu'il ne sçeust que respondre sur le champ à un sophiste audacieux, mais au demourant homme ecervellé et sans jugement : car le voyant fort joyeux et fort enflé de vaine gloire, pour l'avoir ainsy rangé à ne sçavoir que dire, *je m'en vois*, luy dict-il, *vaincu pour ce coup, mais je dormiray plus soüefvement que toy qui as vaincu.*

Il ne faut pas que la vanité conduise nos discours, mais l'envie d'enseigner de bonnes choses.

La douceur dans les disputes, annonce le profit que l'on tire de la philosophie.

Nous pouvons encores nous esprouver et sonder nous-mesmes quand nous haranguons publicquement, si pour veoir en l'audience plus de gens que nous n'en avions attendu, nous ne restivons point de paour, ny au contraire nous ne laschons point nostre courage pour y en avoir moins que nous n'avions esperé, ny là où il est besoing de haranguer devant un peuple ou devant un magistrat, nous perdons l'occasion de ce faire, pour n'avoir pas bien premedité et mis par escript ce que nous debvrions dire, comme l'on recite de Demosthenes et d'Alcibiades : car Alcibiades estant très-ingenieux et prompt à inventer les choses, estoit craintif à les dire, et se troubloit quand il venoit à les exposer, car bien souvent au milieu de son dire il cherchoit le mot propre à exprimer sa conception, ou quelque parole qui luy estoit eschappée de la memoire, qui le faisoit demourer tout court en parlant.

Alcibiades étoitprompt à inventer les choses, mais craintif pour les exposer en public.

Et Homere ne feignit point de mettre hors le premier de ses vers deffectueux en mesure, tant il avoit d'asseurance de la perfection et bonté des austres, pour sa suffisance en l'art poeticque, tant plus est-il vray-semblable que ceulx qui n'ont rien devant les yeulx, où ils aspirent, que la vertu et le debvoir seulement, se servent de l'occasion du temps, et de l'occurrence des affaires, sans se soucier que l'on applaudisse à leur beau parler, ne qu'on les siffle, ou qu'on leur face bruict pour le trouver maulvais. Si ne faust pas prendre guarde aux

Quand la vertu et le devoir guident, on est toujours éloquent.

paroles seulement, mais aussy aux actions, s'il y a plus de prouffit que de parade, et plus de verité que d'apparence et d'ostentation.

Car si le vray amour de fille ou de femme ne demande point de tesmoings, ains jouist de son contentement à part soy, encores que secrettement et sans le sçeu de personne il accomplisse son desir : combien plus est-il croyable que celuy qui est amoureux de l'honnesteté et du debvoir, hantant familierement par ses actions avecques la vertu, et en jouyssant, sente, sans en mot dire, un grand et hault contentement en soy-mesme, ne demandant austres auditeurs ny austres spectateurs que sa conscience propre ? Comme celuy qui appelloit sa chambriere en sa maison, et crioit tout hault, Dionysia, *reguarde comment je ne suis plus glorieux ne superbe :* aussy celuy qui a faict quelque chose honneste et vertueuse, et puis la va conter et la porte monstrer partout, il est tout esvident que celuy-là reguarde encores dehors, et est tiré de la convoitise de vaine gloire, et n'a point encores veu à nud et au vray la vertu, ains seulement en dormant et en songe en a pensé entre-veoir quelque umbre et quelque image, puis qu'il expose ainsy en veuë ce qu'il a faict, comme un tableau de peincture.

L'amour véritable de femme ou de fille ne demande pas de témoins.

L'amour de la vaine gloire est un signe certain du peu de philosophie.

Celuy doncques qui prouffitera, non-seulement quand il aura donné quelque chose à un sien amy, ou faict quelque bien à un sien familier, n'en dira rien : mais aussy quand il

La discrétion et le secret dans toutes ses actions, annoncent le

contentement de l'ame et la véritable philosophie.

aura donné sa voix ou sa balotte juste entre plusieurs austres injustes, ou quand il aura fermement resisté en face au propos deshonneste de quelque homme riche, ou de quelque seigneur et magistrat, ou qu'il aura refusé quelques presents, voire jusques à la, s'il a eu soif la nuict, et qu'il se soit guardé de boire, ou qu'il ayt rebouté le baiser de quelque belle fille ou femme qui l'en ayt pressé, comme feit Agesilaus, il le retiendra en soy-mesme et n'en dira jamais rien : car celuy-là qui se contente de se prouver à soy-mesme, non par mespris des austres, mais pour l'ayse et le contentement qu'il en a en sa conscience, estant suffisant tesmoing et spectateur des choses bien loüablement faictes, monstre que la raison est logée chez luy, et y a prins pied et racine, et comme dict Democritus, qu'il s'accoustume à prendre plaisir de soy-mesme, ainsy comme les laboureurs voyent plus volontiers les espics qui panchent et se courbent contre la terre, que ceulx qui pour leur legereté sont tous droicts, d'austant qu'ils les estiment vuides de grain, et qu'il n'y a presque rien dedans : aussy entre les jeunes gens qui se donnent à la philosophie, ceulx qui sont les plus vuides et qui ont moins de poids, ceulx-là ont du commencement l'asseurance, la contenance, le port, le visage plein de mespris et de contemnement de toutes choses, et puis quand ils se commencent à remplir, et à amasser du fruict des discours de la raison, ils ostent alors ceste mine

L'ignorance donne une contenance qui annonce le mépris de toutes choses.

La science détruit l'orgueil.

superbe, et ceste vanité d'apparence exterieure.

Ne plus ne moins que les vaisseaux où l'on met quelque liqueur, à mesure que la liqueur y entre, l'air vain en sort, aussy à mesure que les hommes se remplissent de biens certains et veritables, la vanité leur cede, et toute hypocrisie s'en va, l'enfleure en devient plus molle, et cessants de s'attribuer beaucoup pour la grande barbe et la robbe longue, ils transferent l'exercitation des choses exterieures au dedans de l'ame, usants d'amertume et de morsure de reprehension, principalement encontre eulx-mesmes, et au demourant devisent et parlent avecques les austres plus gracieusement: et quant au nom de philosophie, et à la reputation de philosophes, ils ne l'usurpent plus comme ils faisoyent auparavant, ains si d'adventure quelque gentil jeune homme est appellé par un austre de ce nom-là, il respondra en soubsriant tout doulcement, et rougissant de honte,

La vanité quitte l'honneur instruit.

La vraie philosophie se croit encore indignée de ce nom.

Je ne suis pas un des celestes dieux,
Pourquoy pareil me faictes-vous à eulx?

car ainsy que dict Æschylus

La jeune femme à qui l'œil estincelle,
Me faict juger qu'elle n'est plus pucelle:

mais le jeune homme qui a commencé à gouster le prouffit en l'exercice de la philosophie, ces accidents que descript Sappho le suyvent,

Quand je te voy,
Soubdainement je m'apperçoy
Que toute voix deffault en moy,

Que ma langue n'a plus en soy
Rien de language :
Une rougeur de feu volage
Me court soubz le cuyr au visage.

vous prendriez plaisir à veoir sa contenance rassise, son reguard doulx, et desireriez de l'ouyr parler.

La lumiere de la vraie philosophie rend l'homme modeste et honnête.

Car ainsy comme ceulx qui demandent à entrer en la confrairie des mysteres, s'assemblants du commencement en foule et en tumulte, s'entre-heurtent et s'entre-poulsent les uns les austres, mais quand on vient à faire le service divin, et à monstrer les choses sacrées, ils sont alors attentifs, avecques crainte et avecques silence : aussy au commencement de l'estude de la philosophie à l'entrée de la porte, vous y verrez beaucoup de bruict, de tumulte, d'insolence et de caquet, pour ce que la pluspart se jecte dedans brusquement et violentement, pour l'envie qu'ils ont d'en acquerir reputation et honneur; mais celuy qui est une fois entré dedans, et qui a veu celle grande lumiere, comme si le repositoire des choses sainctes luy estoit ouvert, alors prenant une toute austre contenance, un silence et un esbahissement, il devient humble, soupple et modeste, suivant la raison comme Dieu, et me semble que l'on leur peust bien appliquer et accommoder à cela ce que Menedemus en joüant disoit, c'est que plusieurs venoyent aux escholes à Athenes, qui du commencement estoyent sages, puis devenoyent *amateurs de*

sagesse, car cela signifie ce mot de philosophe, et puis de philosophes venoyent sophistes, et à la fin par succession de temps se trouvoyent idiots, c'est-à-dire, gens du tout ignorants : car d'austant que plus ils approchent de la raison, d'austant diminuent-ils plus de l'opinion de soy-mesme et de la presumption.

La raison apprend à l'homme à diminuer de la bonne opinion qu'il a de lui-même.

Or entre ceulx qui ont besoing du secours du medecin, les uns qui n'ont mal qu'aux dents, ou au doigt, eulx-mesmes vont devers ceulx qui les pensent, et ceulx qui ont fiebvres les appellent en leur maison, et les prient de leur vouloir estre en ayde : mais ceulx qui sont tombez en une fureur de melancholie, ou en une frenesie et alienation d'entendement, ne les veulent pas quelquefois recepvoir, encores qu'ils viennent d'eulx-mesmes, ains les fuyent et les chassent, estant si fort malades, qu'ils ne sentent pas leur mal : aussy entre ceulx qui pechent et qui faillent, ceulx-là sont incurables et incorrigibles, qui se courroucent amerement, et hayssent mortellement ceulx qui leur remonstrent et qui les reprennent, et ceulx qui les endurent, et qui les reçoipvent sont en meilleur estat et plus beau chemin de recouvrer guarnison, mais ceulx qui se baillent eulx-mesmes à ceulx qui les reprennent, qui confessent leur erreur, et qui descouvrent eulx-mesmes leur pauvreté, n'estants pas bien ayses qu'on en sçache rien, ny contents d'estre secrets, ains l'advouent, et prient ceulx qui les en reprennent, et admonestent de leur y

Se courroucer, et haïr ceux qui nous reprennent, c'est annoncer un caractere incurable et incorrigible.

donner remede, cela n'est pas un des pires signes de prouffit et amendement, suyvant ce que souloit dire Diogenes, *que celuy qui se veult saulver et devenir homme de bien, il a besoing d'avoir ou un bon amy, ou un aspre ennemy, affin que ou par amour de remonstrance, ou par force de justice, il se chastie de ses vices.*

Avouer ses erreurs pour s'en corriger, est signe d'amendement.

Mais tant que l'on faict gloire de monstrer au dehors une souillure de robbe, ou une tasche de vestement, ou un soulier rompu, et que par une façon d'humilité presumptueuse on se mocque de soy-mesme, de ce que l'on sera d'adventure, ou petit, ou courbé et bossu, pensant faire une gualanterie, et cependant on couvre et cache les ordures de sa vie, et villanies de ses mœurs, les envies, les malignitez, l'avarice, les voluptez, comme des ulceres et apostumes, ne souffrant pas que personne y touche, non pas qu'on les voye seulement, pource qu'on craint d'en estre reprins, certainement on a faict peu de prouffit ou plustost à vray dire, rien du tout.

Se moquer soi-même de ses infirmités corporelles, n'est pas un signe de philosophie, si on n'avoue également les fautes cachées.

Mais celuy qui donne à travers, et qui peust ou qui veult principalement se penser soy-mesme, et se faire douloir, et sentir regret quand il a failli, ou sinon, à tout le moins qui endure patiemment qu'un austre par ses reprehensions et remonstrances le nettoye et le purge, celuy-là certainement semble hayr la meschanceté, et avoir envie de s'en deffaire : je ne veulx pas dire qu'il ne faille avoir honte et, fuyr d'estre estimé et tenu pour meschant, mais celuy

La docilité aux remontrances annonce l'envie qu'on a de se corriger.

celuy qui a en haine la substance de la meschanceté, plus que non pas l'infamie, celuy-là ne feindra point de faire dire mal de soy, et d'en dire luy-mesme, prouveu qu'il voye qu'il soit pour en devenir meilleur. A quoy l'on peust appliquer une gentile parole que dict un jour Diogenes à un jeune homme, lequel s'estant apperçeu que Diogenes l'avoit veu en une taverne, s'en estoit vistement fuy plus au dedans de la taverne, *tant plus*, luy dict-il, *que tu fuys au dedans, tant plus avant es-tu en la taverne;* aussy peust-on dire des vicieux, que tant plus ils nient leur vice, tant plus se fourrent-ils avant au dedans du vice, comme les pauvres qui contrefont les riches, en sont de tant plus pauvres pour leur vanité, car personne ne leur donne.

Nier ses défauts, c'est s'y enfoncer davantage.

Mais celuy qui prouffite veritablement, a pour exemple ce grand personnage Hippocrates, lequel publia luy-mesme, et escripvit ce qu'il avoit ignoré touchant les coustures de la teste de l'homme en l'anatomie: faisant ce conte que ce seroit chose hors de toute raison, que ce grand personnage-là ayt bien voulu publicquement prescher sa fauste, de paour que les austres ne tombassent en pareil erreur, et que celuy qui se veult saulver soy-mesme ne peust endurer qu'on le reprist, ne confesser son ignorance et sa maulvaistié. Au demourant les reigles et preceptes que donnent Bion et Pyrrhon en cest endroict, ne sont pas, à mon advis, signes d'amendement, mais plustost de quel-

Hippocrates, son ignorance sur les coutures de la tête de l'homme dans l'anatomie.

que austre plus grande et plus parfaicte habitude de l'ame. Car Bion disoit à ses familiers et disciples, qu'ils estimassent avoir prouffité alors quand ils auroyent acquis tant de constance, qu'ils entendroyent aussy patiemment ceulx qui les oultraigeroyent et injuriroyent, que ceulx qui leur diroyent ;

Le mépris des injures annonce les progrès dans la sagesse.

> Amy passant, certes tu n'as point chere
> D'estre homme fol, ny de maulvais affaire :
> A dieu te dis, priant la Deité
> De te donner toute prosperité.

Odiss. liv. 6. et 24.

Et Pyrrhon, ainsy comme on trouve par escript, estant dedans une navire, en une dangiereuse tourmente de mer, monstra à quelques-uns de ses disciples qui estoyent avecques luy, un petit cochon qui mangeoit fort gouluëment de l'orge que l'on avoit respandu parmy la navire, leur disant qu'il falloit par la raison et l'exercice de la philosophie acquerir une constance ainsy impassible, pour ne s'esmouvoir ny ne se troubler point d'auscuns accidents de la fortune.

La philosophie conduit à ne pas s'émouvoir d'un accident de fortune.

Or voyez doncques encores plus, quelle estoit la reigle de Zenon, car il vouloit que chascun print guarde à ses songes, pour cognoistre s'il prouffitoit ou non, si l'on prenoit point plaisir en songeant à quelque chose deshonneste, ou s'il estoit point advis que l'on endurast, ou que l'on feist rien qui feust villain ou qui feust injuste : voulant que l'on veist, comme en un calme du tout tranquille sans auscune agitation, au fond clair et net,

Zenon prétendoit que les songes contribuoient au changement de la vie.

la partie imaginatifve et passifve de l'ame totalement applanie et regie par la raison. Ce que Platon auparavant, à mon advis, ayant entendu, nous a representé et figuré ce que faict la partie imaginatifve et sensitifve en une ame de nature tyrannicque la nuict en dormant, comme elle s'efforce quelquefois d'avoir compaignie charnelle avecques sa propre mere, et comme il luy prend des appetits de manger des choses estranges, et comme lors elle se laisse aller à toutes ses sensualitez et concupiscences de chose que la loy, de honte ou par crainte, empesche et reprime de jour.

Platon a représenté l'effet des songes dans l'ame.

Tout ainsy doncques comme les bestes de selle ou de voicture qui sont bien apprinses, encores que celuy qui leur commande leur lasche la bride, ne se destournent point pour cela, ny ne sortent point de leur chemin, ains tirent tousiours avant comme elles ont accoustumé, ordonnéement sans se destracquer ny laisser leur train ordinaire : aussy ceulx à qui la partie sensuelle de l'ame est rendue si obeyssante, si privée et si bien disciplinée par la raison, que non pas en songe mesme, ny en maladie, elle ne laisse ses appetits se desborder, jusques à commettre choses qui soyent reprinses et punies par les loyx, elle retient et conserve en memoire sa bonne discipline et accoustumance, laquelle donne force et grande efficace à la diligence de prendre guarde à soy.

L'ame rendue obéissante à la raison, conserve sa tranquillité jusques dans le sommeil.

Car si elle a accoustumé par exercitation de resister aux passions et tentations, de tenir le corps

L'ame habituée à résister aux tentations, modere toutes les passions du corps.

et les parties d'iceluy soubz bride en sa subjection, tellement qu'elle enguarde les yeulx de jecter des larmes par pitié, le cœur de tressaillir de paour, les parties naturelles de se mouvoir et donner fascherie auprès de belles personnes : comment ne seroit-il plus vrayssemblable, que l'accoustumance et exercitation prenant à dompter ceste sensuelle partie de l'ame, ne la polisse, unisse et reforme, reprimant et contenant ses imaginations et ses mouvements, jusques aux songes mesmes ? Comme l'on raconte du philosophe Stilpon, qu'il luy feut advis une nuict en songeant, que Neptune se courrouceoit à luy de ce qu'il ne luy avoit pas sacrifié un bœuf, comme avoyent accoustumé de faire les austres prebstres paravant luy : et que luy ne s'estant point estonné de ceste vision, luy respondict, *que dis tu*, sire Neptune ? *Te viens-tu icy plaindre, comme un enfant qui plore de ce qu'on ne luy a pas donné assez grand' part, de ce que je ne me suis pas endebté d'argent prins à usure, pour emplir toute ceste ville de la senteur de rousty, ains t'ay faict un sacrifice mediocre de ce que j'ay peu avoir de ma maison?* Et qu'il luy feut advis que Neptune se print à rire de ceste response, et qu'en luy tendant la main il luy promeit, que ceste année-là il envoyroit grand foison de loches de mer aux Megariens, pour l'amour de luy.

Stilpon le philosophe, rêve la nuit d'un sacrifice que Neptune exigeoit de lui; sa réponse au Dieu.

Les songes agréables naissent de la tranquillité de l'ame.

Ceulx doncques à qui en dormant il ne monte point au cerveau d'illusions, qui ne soyent doulces, claires, sans douleur, non point espou-

ventables, ny aspres ou malignes et tortueuses, l'on dict que ce sont certaines reflexions de lumiere qui rejallissent de l'amendement en la philosophie : là où les furieux appetits, les frayeurs, les fuytes lasches, les ayses excessifves d'enfants, les regrets et lamentations, à cause des visions et illusions pitoyables et estranges, sont comme les brisements des flots de la mer, qui se rompent contre le rivage, et les undes de l'ame, laquelle n'a pas encores chez soy sa perfection rassise : ains se va à la journée formant par bonnes loyx et sages enseignements, desquels se trouvant le plus esloignée quand elle dort, alors elle se laisse derechef aller et envelopper aux passions. Or si cela appartient à ce prouffit et advancement duquel nous parlons, ou bien à une austre habitude, ayant ja acquis plus grande force et plus ferme constance, non subjecte à estre esbranslé ès lettres, je te laisseray considerer en toy-mesme.

Les songes effrayans et douloureux annoncent l'agitation de l'ame.

Comme ainsy soit doncques, que la totale impassibilité, pour ainsy parler, c'est-à-dire l'estat de l'ame si parfaict, qu'elle soit vuide de toutes passions, est chose grande et divine, et qu'en un relaschement et addoulcissement des passions, consiste ce prouffit et amendement duquel nous traictons, il faust, en comparant chascune d'icelles passions à soy-mesme, et puis les unes aux austres, juger de la difference qu'il y a entre les deux.

La perfection de l'ame a quelque chose de divin.

Nous conferons chascune passion à soy-mes-

me, en observant si nos cupiditez sont plus doulces et moins violentes qu'elles n'estoyent auparavant, austant de nos paours, austant de nos choleres ; si nous ostons soubdain avecques la raison ce qui les souloit allumer et enflammer ; si nous conferons les unes avecques les austres, en considerant si nous avons maintenant plus de honte que de crainte ; si nous sentons en nous æmulation et non envie ; si nous convoitons plus l'honneur que les biens ; et bref, si nous pechons plus en l'extremité de l'harmonie Dorienne, qui est grave et devote ; ou en la Lydienne, qui est guaillarde et joyeuse comme les chantres, tenants plus du lourd et du rude, en nostre maniere de vivre, que du mignon et delicat : si nous sommes plus lents en nos actions, ou plus estourdis ; si nous admirons plus oultre le debvoir les propos des hommes et eulx-mesmes, ou si nous les mesprisons : pource que tout ainsy comme c'est un bon signe quand les maladies se divertissent ès parties du corps qui ne sont pas les nobles ny les principales ; aussy semble-il que quand le vice de ceulx qui sont en estat de prouffit et d'amendement, se change en passions plus doulces, c'est commencement de s'effacer petit à petit.

L'harmonie Dorienne est grave et dévote, l'harmonie Lydienne est gaillarde et joyeuse.

Or les Ephores des Lacedæmoniens, qui estoyent comme les contreroolleurs de tout l'estat de Lacedæmone, demanderent au musicien Phrynis, qui avoit adjousté deux chordes de nouveau à la lyre, s'il vouloit qu'ils coupas-

Phrynis, musicien à Lacédémone, ajoute deux nouvelles cordes à la lyre.

sent de celles du hault ou de celles du bas : mais quant à nous, nous avons besoing d'estre retrenchez et par hault et par bas, si nous voulons reduire nos actions au milieu en une mediocrité ; et ce prouffit et acheminement à la perfection, est ce qui relasche les extremitez, et emousse les poinctes des passions ;

En quoy les fols sont par trop vehements,

ce dict le poëte Sophocles.

Il faut appliquer le jugement aux choses mêmes.

Or avons-nous desia dict auparavant, qu'il nous faust applicquer le jugement aux choses, et ne laisser pas les paroles demourer toutes nues en l'air ; ains faire qu'elles deviennent effects, et que cela est le propre du prouffit et amendement que nous cherchons : de quoy l'un des premiers indices sera l'affection de vouloir ensuivre et imiter ce que l'on entendra louer, et estre prompts et desliberez à executer ce que l'on aura en estime, et que l'on prisera ; comme aussy au contraire, ne vouloir pas seulement ouyr parler de ce que l'on blasmera et mesprisera.

L'envie d'imiter les grands hommes aiguillonne nuit et jour.

Car il est bien vraisemblable que tous les Atheniens louoyent et prisoyent la hardiesse et prouëesse de Miltiades : mais Themistocles, qui disoit que la victoire et le trophée de Miltiades ne le laissoit pas dormir, ains l'esveilloit la nuict, il est tout esvident qu'il ne le louoit et prisoit pas seulement, ains qu'il le desiroit imiter et en faire austant. Ainsy faust-il estimer que l'amendement n'est pas en-

cores grand, quand il imprime en nous une affection de louër, priser et estimer seulement ce que les gens de bien font, sans auscune esmotion et incitation à les vouloir par effect imiter.

L'amour sans un peu de jalousie n'est point actif.

Car l'amour, mesme charnel, s'il n'y a un peu de jalousie meslée parmy, n'est point actif, ny la loüange de vertu n'est ardente ny produisante effects, si elle ne poingt au vif, et n'aiguillonne le cœur d'un zele au lieu d'envie, de vouloir ressembler aux gens de bien, et de desirer remplir ce qu'il s'en faust que nous n'arrivions à leur perfection : car il ne faust pas que le cœur de celuy qui philosophe à bon escient, soit renversé sans dessuz dessoubz par les paroles seulement, comme disoit Alcibiades, jusques à faire sortir les larmes des yeulx ; ains faust que celuy qui prouffite veritablement, se comparant soy-mesme aux œuvres et actions de l'homme de bien, parfaict en la vertu, sente tout ensemble en son cœur desplaisir de ce qu'il se verra court et deffectueux, et plaisir de l'esperance, et du desir qu'il aura de se rendre bientost esgual à luy, estant rempli d'une bonne affection et volonté non oisifve, selon la similitude de Simonides,

Comme un poulain suit la jument qu'il tette,

desirant, en maniere de dire, s'unir du tout, et incorporer par imitation à celuy qu'il estime homme de bien.

Car

Car cela est une affection peculiere et propre à celuy qui prouffite veritablement, aimer et cherir les conditions et les mœurs de ceulx dont il estime les œuvres, et avecques une bien-veuillance rendant tousiours honneur de paroles à leur vertu; essayer de s'y conformer, et se rendre semblable à eulx : mais où il y a ne sçay quoy d'envie, d'estrif et de contestation à l'encontre des plus excellents, sçachez que cela procede d'un cœur ulceré de la jalousie de quelque aucthorité et puissance, et non pas d'amour ou d'honneur qu'il porte à la vertu.

Il faut aimer les mœurs de ceux dont on estime les actions.

Nier l'excellence des grands hommes connus, c'est annoncer la basse jalousie et non l'envie de les imiter.

Quand doncques nous commençons à aimer les gens de bien, en telle sorte que non-seulement nous estimerons bien-heureux l'homme temperant, comme dict Platon, et bien-heureux ceulx qui sont ordinaires auditeurs des beaulx discours, qui journellement procedent de sa bouche; mais aussy que nous aimerons et admirerons sa contenance, son port, sa marche, son reguard, son rire, et que nous vouldrons volontiers, par maniere de dire, nous conjoindre et coller à luy, alors pourrons-nous certainement asseurer que nous prouffitons en la vertu; et encores plus si nous ne les admirons pas seulement en leurs prosperitez, ains comme les amoureux trouvent bien-seante une langue grasse, ou une pasle couleur en ceulx qu'ils aiment pour leur beaulté : de sorte que Panthea, par ses larmes et son triste silence, toute affligée qu'elle estoit, et esplorée pour le deuil de la mort de son mary,

L'amoureux trouve tout admirable dans ce qu'il aime.

saisit Araspe de son amour. Aussy nous ne refuyrons point de paour ny le bannissement d'Aristides, ny la prison d'Anaxagoras, ny la pauvreté de Socrates, ny la condemnation de Phocion, ains reputerons avecques tout cela leur vertu amiable et desirable, et courrons droict à elle pour l'embrasser, par imitation, ayants tousiours en la bouche, à chascun de leurs accidents, ce beau mot d'Euripides,

Tout sied bien à un cœur genereux.

Que tout sied bien à un cœur genereux.

Car il ne faust pas craindre que rien de bon et d'honneste peust jamais plus divertir ceste inspiration divine de si vehemente affection, que non-seulement elle ne se fasche point des choses qui semblent aux hommes les plus miserables et plus calamiteuses, ains au contraire elle les admire et les desire imiter.

Et puis ceulx qui ont ja receu telle impression en leur cœur, prennent une austre façon de faire, que quand ils vont commencer quelque entreprinse, ou qu'ils entrent en l'administration de quelque office et magistrat, ou quand il leur survient quelque sinistre accident, ils se representent alors devant leurs yeulx ceulx qui sont, ou qui austrefois ont esté gens de bien, et discourent ainsy en eulx-mesmes : *Qu'est-ce qu'eust faict Platon en cest endroict ? Qu'est-ce qu'eust dict Epaminondas ? Quel se feust icy monstré Lycurgus ou Agesilaüs ?* En s'accoustrant et se reformant à leurs mœurs, ne plus ne moins que devant un mirouer ; en r'habil-

L'exemple des grands hommes est d'une grande ressource dans l'adversité.

lant quelque parole qu'ils auront trop peu genereusement proferée, ou en resistant à quelque passion.

La contemplation des hommes qui sont dans la voie de perfection, maintient dans le chemin de la vertu.

Ceulx qui sçavent les noms de ces demy-dieux, que l'on appelle *Dactyles Ideiens*, en usent comme de preservatifs à l'encontre des soubdaines frayeurs, en les nommant par leurs noms les uns après les austres : mais le soubvenir et le penser aux grands et vertueux personnages, soubdain se representant, et embrassant ceulx qui sont en voye de perfection, en toutes passions et toutes perplexitez où ils se puissent trouver, les maintient droicts, et les enguarde de tomber : et pourtant te soit encores cela un signe d'homme qui va prouffitant en la vertu. Et oultre cela, ne se troubler pas trop fort, ny ne rougir pas de honte, n'essayer point à se cacher, ou à r'habiller sa contenance ou quelque austre chose dessuz sa personne, quand il se presente soubdainement, à l'improuveu, quelque grand et sage personnage ; ains s'asseurer et aller droict à luy le visage ouvert, sent sa conscience bien asseurée, comme Alexandre voyant un messager qui accouroit à luy avecques une face riante, et luy tendoit la main de tout loing, luy dict : *quelle bonne nouvelle me sçaurois-tu plus apporter*, mon bel amy, *si tu ne me venois dire qu'Homere feust ressuscité ?* estimant qu'à ses faicts et gestes ne se pouvoit plus adjouster auscune grandeur, sinon l'estre consacrez à l'immortalité par les escripts de quelque noble esprit.

Alexandre-le-grand croyoit qu'il ne manquoit plus rien à sa gloire que les écrits d'Homere pour la conserver à l'immortalité.

Mais un jeune homme qui va tous les jours de mieulx en mieulx composant ses mœurs, n'aime rien plus que se monstrer tel qu'il est aux hommes de bien et d'honneur, et de leur faire veoir entierement sa maison, sa table, sa femme, ses enfants, son estude, ses propos ou prononcez, ou mis par escript; de sorte qu'il a regret toutes les fois qu'il luy soubvient ou de son pere ou de son maistre trespassez, de ce qu'ils ne l'ont veu en l'estat et la disposition qu'il est, et ne soubhaiteroit ny ne requerroit rien tant aux dieux, que qu'ils peussent derechef retourner en vie, pour estre spectateurs de sa vie et de ses actions : comme au contraire aussy, ceulx qui ont esté paresseux de bien faire, et sont corrompus en leurs mœurs, ne peuvent veoir sans frayeur et sans tremblement ceulx qui leur appartiennent, non pas en songe seulement. Adjoustez encores, si bon vous semble, à ce que nous avons dict, de ne reputer plus auscune fauste ny auscun peché petit, ains s'en donner de guarde soigneusement, et les fuyr tous.

L'avancement dans le mieux fait regretter de n'avoir pas pour témoins ceux qui ont vu nos défauts.

Car tout ainsy que ceulx qui desesperent de pouvoir jamais devenir riches, ne font auscun compte de petite despense, pource qu'ils pensent que de petite espargne adjoustée à peu de chose, ne se peust pas faire grand amas; et au contraire, l'esperance qui se veoit approchée bien près du but de la richesse, augmente sa convoitise d'avoir de tant plus qu'elle s'en sent plus prochaine : aussy, au faict de la vertu,

Ne rien avouer de grand en infamie, nous rend faciles et paresseux aux choses petites.

celuy qui ne se laisse pas beaucoup aller à tels languages : *et bien que sera-ce quand il s'en fauldra cela ?* et, *pour ceste heure je feray ainsy, une austrefois je feray mieulx*, ains est tousiours au guet, se mescontentant fort et se courrouceant, si jusques aux moindres faustes le vice, se coulant par dessoubz, y suggere auscune couleur d'excuse et auscun pardon ; celuy-là monstre manifestement qu'il a maison nette, et qu'il n'y veult plus endurer la moindre ordure du monde : mais n'estimer et n'advouer rien de grand en infamie, nous rend faciles et paresseux aux choses petites.

Car ceulx qui bastissent une haye ou une palissade, ou bien une closture de maçonnerie, mettent en œuvre toute sorte de bois qui leur vient en main, et toute pierre qu'ils rencontrent au-devant d'eulx, voire jusques à une colomne quarrée qui sera tombée de dessuz un sepulchre ; ainsy font les meschants qui assemblent l'un sur l'austre, et amassant en un monceau toute sorte de guain, et toutes especes d'actions, les premieres venues. Mais ceulx qui prouffitent en la vertu, qui ont desia planté et assis le fondement doré de bonne vie, comme d'un sainct temple ou d'un palais royal, n'y reçoipvent rien à bastir dessuz temerairement, ains y adjoustent et y applicquent toutes choses avecques le plomb et la reigle de la raison. C'est pourquoy nous estimons que Polycletus, faiseur d'images, souloit dire, *que le plus fort à faire et le plus difficile de leur*

Les méchans amassent indifféremment toutes les actions.

Les gens vertueux prennent continuellement garde à ce qu'ils font.

besongne, estoit quand la terre estoit venue jusques à l'ongle, c'est-à-dire, que la difficulté plus grande de la perfection gist à la fin.

DE LA SUPERSTITION.

Deux croyances différentes dans la nature des dieux.

L'IGNORANCE et fauste de bien sçavoir que c'est que des dieux, s'estant dès le commencement mespartie en deux branches ; l'une se rencontrant avecques des mœurs dures, comme un païs rude, y engendra *l'impieté* ; l'austre avecques des mœurs tendres, comme en un païs mol, y imprima *la superstition*. Or est-il que tout erreur de jugement, mesmement en telle matiere, est chose maulvaise ; mais avecques celuy de la superstition, il y a une passion conjoincte qui est bien pire, pource que toute passion est comme une deception qui nous tient en fiebvre : et tout ainsy comme les desboittements de membres meis hors de leurs lieux, qui se font avecques bleçeure sanglante, sont les plus dangereux, aussy sont les distorsions de l'ame conjoinctes avecques passion.

Opinions qui agissent différemment sur nous.

Comme, pour exemple, si quelqu'un pense que de petits corps indivisibles, que l'on appelle *atomes*, et *le vuide*, soyent les principes de l'univers, c'est une faulse opinion qu'il a ; mais elle ne luy engendre point d'ulcere ; elle ne luy donne point de fiebvre, ny ne luy cause point de douleur qui le tourmente : et au contraire, si quelqu'un estime que la richesse soit le bien soubverain de l'homme, ceste

faulseté d'opinion a une rouille et verme qui luy ronge l'ame, qui le transporte hors de soy, et ne le laisse point reposer ; elle le poingt de furieux aiguillons ; elle le precipite, par maniere de dire, du hault des rochers, luy serre la gorge, et luy oste toute liberté de franchement parler : ou bien, si quelques-uns ont opinion que le vice et la vertu soyent substances corporelles et materielles, c'est à l'advanture une trop grosse et trop lourde ignorance, mais non pas digne d'estre lamentée ny desplorée.

Mais si ce sont de tels jugements et de telles opinions,

O miserable et chetifve vertu !
Or, rien que vent et language n'es-tu ;
Et comme estant une reale essence,
Je t'exerçois en toute reverence,
Laissant le train d'injustice tenir
Qui à tous biens desire parvenir,
Et rejectant intemperance arriere,
Celle qui est de tous plaisirs la mere :

ce sont celles dont on doibt avoir pitié ensemble, et s'en courroucer, d'austant qu'elles engendrent plusieurs maladies et plusieurs passions, comme des vers et des tignes, dedans les ames où elles penetrent : aussy, pour venir à celles dont à present il est question, l'impieté de l'atheiste est un faulx et maulvais jugement qui luy faict croire qu'il n'y a point de nature soubverainement heureuse et incorruptible, et le conduict, par ceste mescreance,

Opinions dont il faut avoir pitié.

Athée, sa croyance.

à n'en sentir point aussy de passion : car sa fin, de n'estimer point qu'il y ayt de Dieu, c'est de ne le craindre point aussy. Mais la superstition, ainsy comme la proprieté du nom Grec, qui signifie *crainte des Dieux*, le donne clairement à cognoistre, est une opinion passionnée, et une imagination, laquelle imprime en l'entendement de l'homme une frayeur qui abbat et atterre l'homme, estimant bien qu'il y ayt des dieux, mais qui soyent mal-faisants, nuisibles et dommageables aux hommes : de maniere que l'atheiste ne s'esmeut auscunement envers la Deité, là où le superstitieux, se mouvant et affectionnant envers elle austrement qu'il ne faust, se destort et fourvoye. Ainsy l'ignorance faict à l'un descroire la nature, qui est cause de tout bien ; et à l'austre, croire qu'elle soit cause de mal ; tellement que l'impieté vient à estre un faulx jugement de Dieu, et la superstition une passion procedant d'un faulx jugement.

Superstitieux, son opinion.

L'impiété et la superstition procedent d'un mauvais jugement.

Or est-il bien vray que toutes les maladies et passions de l'ame sont laides et maulvaises ; mais toutesfois, si y a-il en quelques-unes je ne sçay quoy d'eslevé et de hault, procedant de legereté ; et n'y en a pas une, en maniere de parler, qui soit destituée d'un mouvement actif ; ains est le commun blasme que l'on donne à toutes passions, qu'avecques leurs aiguillons actifs elles pressent et violentent si fort la raison, qu'elles la forcent, excepté la paour seule, laquelle n'estant pas moins destituée

L'ame a des maladies et des passions qui ont de l'élévation.

tuée de raison que d'asseurance, a un estourdissement et alienation de bon sens, oyseuse, morte, sans exploict ny effect quelconque. C'est pourquoy elle est, par les Grecs, appellée quelquefois *Deima*, qui signifie lien, et quelquefois *Tarbos*, c'est-à-dire trouble, pource qu'elle tient l'ame liée sans pouvoir rien faire, et toute perturbée : mais entre toutes les sortes de paour, la plus confuse et la plus esperduë est celle de la superstition.

La superstition vient de la plus grande peur.

Celuy qui ne navigue point, ne craint point la mer; ny celuy qui ne suit point les armes, ne redoubte point la guerre; ny les voleurs et espieurs de chemins, celuy qui ne bouge de sa maison; ny le calomniateur, celuy qui n'a rien, ny l'envie celuy qui n'a point d'estats, ny le tremblement de terre celuy qui habite en la Gaule, ny le tonnerre celuy qui demoure en Æthiopie : mais celuy qui craint les dieux, craint toutes choses; la terre, la mer, l'air, le ciel, les tenebres, la lumiere, le bruict, le silence, les songes. Les serfs oublient la dureté de leurs maistres quand ils dorment : le sommeil allege les ennuis de ceulx qui sont en prison les fers aux pieds : les inflammations des playes, les ulceres malings, qui mangent cruellement les membres tous vifs, les angoisseuses douleurs, donnent quelque relasche aux patients cependant qu'ils sont endormis, ainsy que dict le poëte tragicque :

La crainte des dieux fait craindre tout.

O gracieux dormir ! allegement
Doulx aux travaulx des malades, comment

Tu m'es venu au besoing secourable,
A ma douleur relasche desirable !

La superstition ne donne aucun repos, elle tourmente nuit et jour.

La superstition ne permet pas aux superstitieux de pouvoir dire cela ; car elle seule ne faict poinct de trefves avecques le sommeil, ny ne permet point à l'ame de pouvoir au moins auscunefois respirer, ny se rasseurer, en rejectant arriere d'elles ces maulvaises et fascheuses opinions qu'elle a de Dieu : ains, comme si le dormir des superstitieux estoit un enfer et le lieu des damnez, elle leur suscite des imaginations horribles, et des visions terribles et monstrueuses des diables et des furies, qui tourmentent la miserable ame, et la chassent hors de son repos par ses propres songes, desquels elle se flagelle et s'afflige ellemesme, comme si elle le faisoit par les estranges et cruels commandements de quelque austre. Mais encores le pis est puis après, que quand ils sont esveillez et leivez, ils ne mesprisent pas ce qu'ils ont songé, ny ne s'en mocquent pas, et ne s'esjouissent pas de ce qu'il n'y a rien de veritable en toutes ces visions qui les ont tourmentez : ains estants sortis de l'ombre de ces faulses illusions, où il n'y a mal quelconque, ils se deçoipvent eulxmesmes à bon escient, et se tourmentent, et despendent infiniement en des magiciens, diseurs de bonne advanture, triacleurs et telle maniere d'abuseurs et affronteurs, qui leur vont disant : si d'advanture tu crains quelque vision nocturne, ou que tu ayes esté travaillé

Le superstitieux dépend beaucoup des magiciens, et diseurs de bonne aventure.

de Proserpine terrestre, appelle la vieille qui te paistrit le pain, et te plonge dedans la mer, et te tiens assis contre terre tout le long d'un jour.

O Grecs ayants trouvé des maulx barbares,

par ceste superstition, se souiller de fange, se veautrer en la bourbe, chommer les sabbats, se jecter en terre villainement la face contre bas, se tenir assis en public sur la terre, faire d'estranges et extravaguantes adorations!

Il faut prier les dieux d'une bouche droite et juste.

Anciennement, quand un joueur de cithre commençoit à sonner, on luy commandoit qu'il chantast de bouche juste, au moins ceulx qui vouloyent entretenir la musicque legitime, affin qu'il ne dist rien de deshonneste : mais il est bien plus raisonnable que nous prions les dieux de bouche droicte et juste, et non pas en visitant les entrailles des hosties immolées, prendre guarde si la langue en est pure et droicte, et cependant destordre la nostre, et l'infecter de noms peregrins, estrangiers, et la contaminer de mots barbaresques, en offensant les dieux, et violant la dignité de la religion receuë et aucthorisée en nostre païs.

Le dormir est le seul bien que les dieux donnent gratuitement.

Mais le poëte comicque a dict plaisamment en quelque passage, parlant de ceulx qui dorent et argentent les chalicts de leurs licts : *pourquoy te rends-tu cher le dormir, qui est le seul bien que les dieux nous donnent gratuitement?* Aussy pourroit-on dire à bon droict au superstitieux que les dieux nous ont donné le som-

meil pour une oubliance et un repos de nos maulx, pourquoy en fais tu une gehenne perpetuelle et douloureuse de ta malheureuse ame, qui ne peust refuyr ny avoir recours à un austre sommeil? Heraclitus disoit que les hommes, pendant qu'ils veillent, n'ont qu'un monde commun à tous ; mais quand ils dorment, que chascun d'eulx s'en va au sien propre : mais le superstitieux n'a point de monde commun ; car ny quand il veille il n'use point de sages discours qui l'asseurent, ny quand il dort il n'est jamais sans quelque chose qui le tourmente : car la raison sommeille, et la paour veille tousiours, et jamais ne s'en peust saulver ny s'en deffaire.

Heraclytus disoit que le sommeil donne à chacun un monde particulier.

Le tyran Polycrates estoit redoubté en Samos, Periander à Corinthe ; mais nul ne les craignoit plus depuis qu'ils venoyent en une ville franche, estant regie par gouvernement populaire ; là où celuy qui redoubte la domination des dieux comme une tyrannie severe et inexorable, où se retirera-il ? où s'enfuyra-il ? Quelle terre trouvera-il où il n'y ayt point de Dieu ? Quelle mer ? En quelle partie du monde pourras-tu devaller, pauvre homme, ny te cacher pour t'asseurer que tu sois hors de la puissance des Dieux ? Il y a loy pour les pauvres esclaves qui sont si durement traictez de leur maistre, qu'ils n'esperent pas jamais en pouvoir obtenir liberté, qu'ils peuvent requerir d'estre vendus à un austre, et changer de maistre qui leur soit plus doulx et plus gra-

cieux : mais la superstition ne nous donne point moyen de changer de dieux, et ne sçauroit-on trouver espece de dieux que le superstitieux ne craigne, attendu qu'il craint les dieux tutelaires du païs, et les dieux de la naissance. Il redoubte les dieux salutaires et saulveurs ; il tremble de frayeur quand il pense à ceulx à qui nous demandons richesse, abondance de biens, concorde, paix, heureux succez de nos dicts et de nos faicts. Et puis ceulx-cy estiment qu'estre serf soit une calamité grande, en disant :

Craintes et frayeurs du superstitieux.

> C'est grand malheur à homme et femme d'estre
> Serfs, mesmement de miserable maistre.

Et combien plus griefve et plus miserable servitude estimez-vous que souffrent ceulx qui ne s'en peuvent fuyr, qui ne peuvent esvader ny se despartir et retirer ? Le serf a les autels ausquels il peust recourir ; et y a beaucoup de temples de la franchise desquels on n'oseroit enleiver les voleurs mesmes. Les ennemys qui s'enfuyent après une deffaicte, s'ils peuvent embrasser une statue des dieux, ou se jecter dedans une eglise, ils sont asseurez de leur vie : mais le superstitieux, ce que plus il fremit, que plus il craint et redoubte, c'est ce en quoy mettent leur esperance ceulx qui ont paour des plus cruelles peines que l'on face souffrir aux hommes. Ne vous donnez pas peine de tirer par force un superstitieux hors des temples des dieux ; c'est là où plus aigrement il est affligé et tourmenté.

L'affliction et les tourmens du superstitieux augmentent dans les temples.

La superstition étend ses craintes au-delà des bornes de la vie.

Qu'est-il besoing de dire davantage ? La mort est fin de la vie à tous hommes, mais non pas de la superstition ; car elle estend ses bornes et limites au-delà de l'extremité de la vie faisant sa paour plus longue que sa vie, et attachant à la mort une imagination de maulx immortels ; et lorsqu'elle acheve tous ses ennuis et travaulx, elle se persuade qu'elle en doibve commencer d'austres qui jamais n'acheveront. Les profondes portes de je ne sçay quel Pluto, dieu des enfers s'ouvrent, des fleuves de feu cruel, et les creuses baricaves de la riviere de Styx se descouvrent, et se desployent des tenebres pleines de plusieurs apparitions d'ames et d'esprits, representants des figures horribles à veoir, et des voix piteuses à ouyr, des juges et des bourreaux, des abysmes et des cavernes creuses, pleines de toutes sortes de gehennes et de tourments.

Peines et souffrances futures que la superstition entraîne.

Athée, son opinion est debarrassée de toutes les craintes du superstitieux.

Ainsy la miserable superstition, pour craindre par trop, sans propos, ce qu'elle imagine estre maulvais, ne se donne guarde qu'elle se soubsmet à tous les maulx du monde : et pour ne sçavoir esviter de se passionner de la crainte des dieux, elle se forge l'attente de maulx inesvitables encores après sa mort. L'impieté de l'atheïste n'a rien de tout cela : il est bien vray que son ignorance est bien malheureuse, et que c'est une grande calamité à l'ame que de mal veoir, ou du tout estre aveugle, en si grandes et si dignes choses, ayant le principal et le plus clair de ses yeulx esteinct, qui est

la cognoissance de Dieu : mais au moins ceste crainte passionnée, cest ulcere de conscience, ceste combustion d'esprit, et ceste servile abjection, n'est point conjoincte à son opinion.

Platon escript que la musicque a esté donnée aux hommes par les dieux, pour les rendre modestes, gracieux, et bien conditionnez, non pas pour delices, ny pour une volupté, ny un chatouillement d'aureilles, pource qu'il advient auscunesfois, à fauste des Muses et Graces, grande confusion et desordre ès accords et consonances de l'ame, qui se desbauche quelquefois oultraigeusement par intemperance, ou par nonchalance, et la musicque survenant là-dessuz, les rameine et les remet derechef tout doulcement en leur ordre et en leur lieu : car, comme dict le poëte Pindare,

Platon dit que la musique a été donnée aux hommes par les dieux pour les rendre bien conditionnés.

> Ceulx qui ne sont point des esleus
> Du grand Jupiter bien voulus,
> Trouvent la voix melodieuse
> Des Muses mesmes odieuse.

Ode premiere des Pythies.

Voire et s'en aigrissent et courroucent : comme l'on dict que les tigres, si on leur sonne des tabourins à l'entour d'elles, en entrent en fureur, et s'en tourmentent tant, que finalement elles s'en deschirent elles-mesmes.

Le tigre entre en fureur contre lui-même au son du tambourin.

Il y a doncques moins de mal en ceulx qui par surdité, ou austre dureté et debilitation de l'ouyë, n'ont auscune passion ne sentiment de la musicque. C'estoit un grand malheur à Tiresias de ne veoir point ses enfants ny ses

familiers, mais bien plus grief et plus grand feut-ce à Athamas et à Agavé de penser, en les voyant veoir des leons, ou des cerfs : et quand Hercules devint enragé, il luy eust mieulx valu ne veoir, ny ne sentir point ses enfants, que de faire à ceulx qu'il aimoit plus au monde, ce qu'il eust sçeu executer à l'encontre de ses plus mortels ennemys.

Superstitieux, leur folie et leurs craintes puériles.

Ne te semble-il pas maintenant, qu'il y ayt une semblable difference entre les atheïstes et les superstitieux ? les atheïstes ne voyent point les dieux du tout, les superstitieux les voyent austrement qu'il ne faust : les atheïstes se persuadent qu'il n'y en a point du tout : les superstitieux estiment effroyable ce qui est bening, cruel comme un tyran ce qui est doulx comme un pere, nous portant dommage ce qui a tout soing de nostre bien et prouffit, aspre et farouche en courroux ce qui est sans cholere : et puis ils adjoustent foy à des fondeurs de bronze, à des tailleurs de pierre, et à des imagiers et mouleurs en cire, qui leur representent les dieux avecques semblance de corps humains, et les forment, les accoustrent, et les adorent tels : et cependant ils mesprisent les philosophes et les graves hommes de gouvernement, qui prouvent et monstrent que la majesté de Dieu est accompaignée de bonté, de magnanimité, de benevolence et de soing de nostre bien ; tellement qu'il en demoure aux uns une privation de tout sentiment, et une mescreance des causes d'où procedent tous

tous biens, et aux austres une deffiance et une crainte de ce qui ne faict que prouffiter et ayder.

Athée, raisons qui l'empêchent de reconnoître un Dieu.

Et en somme, l'impieté de l'atheïste est, ne sentir auscune passion envers la divinité, à fauste d'entendre et de cognoistre ce qui est soubverainement bon; et la superstition est un amas de diverses passions souspeçonnant que ce qui est bon de nature soit maulvais: car les superstitieux craignent les Dieux, et neantmoins recourent à eulx: ils les flattent, et leur disent injures: ils les prient et les accusent. C'est chose commune aux hommes de n'estre jamais heureux en toutes choses, car, comme dict Pindare, parlant des dieux,

L'homme n'est jamais heureux en tout.

Ceulx-là ne sont ny à vieillesse,
Ny à maladifve foiblesse,
Ny à austres maulx asservis;
Tousiours en liesse ravis,
Pour ne craindre point le passage
D'Acheron au bruyant rivage.

Mais les passions et affaires des hommes sont entremeslez de divers accidents et adventures, qui tournent tantost en une sorte, et tantost en une austre.

Athée, examen de son opinion.

Voyons doncques quel est l'atheïste premierement ès choses qui adviennent oultre son gré, et considerons un peu son affection et disposition en telles occurrences. S'il est au demourant homme modeste et temperé, il supportera sa fortune patiemment sans mot dire, et cherchera ayde et confort de là où il pourra: mais s'il est vehement de nature, et qu'il porte

impatiemment son malheur, il rejectera et fondera toutes ses plaintes et lamentations sur la fortune et casuelle adventure, et criera qu'il n'y a rien qui soit gouverné par justice ny par providence ès choses humaines, ains que tout y va temerairement et confusement en perdition.

Superstitieux, examen de son opinion.

Mais la façon du superstitieux n'est pas telle, car l'accident à luy survenu sera le moindre de ses maulx, ains demourant assis sans prouveoir à rien, se bastira sur sa douleur d'austres afflictions grandes et griefves, et dont il ne se pourra deffaire, et se remplira luy-mesme de paours, de frayeurs, de souspeçons, et de troubles et perturbations, s'attachant en toutes ses plaintes et lamentations à la providence divine; car il n'accuse de ses malheurs ny l'homme, ny la fortune, ny l'occasion, ny soy-mesme, ains attribue le tout à Dieu, et dict que c'est de là que luy descend et luy court suz une influence celeste de tout malheur, preschant qu'il n'est pas homme malheureux, mais hay et mal-voulu des dieux, et qu'il est meritoirement puny, affligé, et tourmenté par la providence divine.

Athée, son raisonnement.

Si l'atheïste devient malade, il discourt en luy-mesme, et se rameine en memoire s'il a point trop mangé, ou trop beu, ou s'il a point faict quelque austre desordre en son vivre s'il a point travaillé excessivement ou s'il a point changé d'air qui luy feust familier en austre fort estrange et trop different du sien naturel. Et si d'adventure il luy est survenu

quelque desastre en matiere de gouvernement de la chose publicque, qu'il ayt encouru quelque disgrace et maulvaise reputation envers le peuple, ou s'il a esté calomnié envers le prince, il en va rechercher la cause en luy-mesme, et ès choses qui sont à l'entour de luy,

Où ay-je esté ? qu'ay-je faict ou meffaict ?
Qu'ay-je oublié que je deusse avoir faict ?

Superstitieux, son raisonnement.

Mais le superstitieux dira, que toute maladie de son corps, perte de biens, mort d'enfants, toute adversité et toute malencontre en affaires de gouvernement, seront austant de coups de l'ire des dieux, et d'assaults de la justice divine, tellement qu'il n'osera pas se secourir soy-mesme, ny destourner son malheur, ou bien remedier à son inconvenient, non pas mesme s'y opposer, de paour qu'il ne semble se vouloir attacher à combattre contre les dieux, ou leur resister quand ils le veulent chastier ; en sorte que s'il est malade, il chassera hors de sa chambre le medecin qui le viendra visiter : s'il est en deuil, il fera fermer sa porte au philosophe qui le viendra consoler et reconforter : *laisse-moy, mon amy*, dira-il, *payer la peine que j'ay meritée, meschant, malheureux et mauldict homme, hay des dieux et demy-dieux, que je suis.*

L'athée se console aisément.

On peust bien à un homme qui ne croit point, et ne se persuade point qu'il y ayt de Dieu, qui au demourant est oultré de douleur, et se tourmente desesperement, luy essuyer la

larme de l'œil, luy faire tondre ses cheveulx, luy oster sa robbe de deuil. Mais le superstitieux, comment luy parlerez-vous ? comment luy donnerez-vous secours ? Il sera en sa douleur dehors de sa maison, affublé d'un sac, ou ceinct sur les reins de quelques meschants haillons tous deschirez, souvent il se veautrera tout nud dedans la fange, il confessera et declarera je ne sçay quels pechez et faustes qu'il aura commises, comme qu'il aura beu ou mangé cecy ou cela, ou qu'il aura esté quelque part où Dieu luy deffendoit d'aller, et s'il est le mieulx qu'il sçauroit estre pour supertitieux, et que sa superstition soit doulce, pour le moins sera-il en sa maison assis avecques force sacrifices que l'on fera autour de luy, force aspersions ; et les vieilles qui luy viendront attacher, et pendre au col, ne plus ne moins qu'à un pau fiché, comme disoit Bion, tous les brevets, sorcelleries et sottises, qu'elles auront en main.

Le superstitieux se console difficilement.

On list que Teribasus, quand les Perses le voulurent prendre prisonnier, meit la main à son cymeterre qui estoit fort et roide, et se deffendit vaillamment ; mais si-tost qu'ils luy crierent et protesterent, que c'estoit par commission et commandement du roy qu'ils le vouloyent prendre, il jecta incontinent son espée, et bailla ses deux mains à lier. N'est-ce pas chose du tout semblable à ce que nous disons ? Les austres combattent à l'encontre des adversitez, et repoulsent les afflictions, fai-

Effet de la superstition.

sant tout ce qui est en eulx pour les esvader, et pour destourner ce qu'ils ne vouldroyent pas veoir advenir : mais le supertitieux, ne veult escouter personne, ains dict en luy-mesme à par soy : *ô miserable, tout ce malheur te vient de la providence divine, et par le commandement de Dieu.* Il rejecte toute esperance, il s'abandonne luy-mesme, il fuyt et repoulse ceulx qui le veulent secourir. Il y a beaucoup de maulx qui d'eulx-mesmes sont mediocres que les superstitieux rendent mortels.

Différens exemples des effets de la superstition.

L'ancien roy Midas estant troublé et fasché pour quelques songes qu'il avoit songez, à la fin se desespera, tellement qu'il se feit volontairement mourir en beuvant du sang de taureau : et Aristodemus, roy des Messeniens, en la guerre qu'il eut contre les Messeniens, estant advenu que les chiens hurlerent comme des loups, et que à l'entour de son autel domesticque il estoit creu de l'herbe qui s'appelle *chiendent*, et que ses devins luy dirent qu'ils redoubtoyent fort ces signes-là, il en conçeut en son cœur une si grande tristesse, et en entra en si grand desespoir, qu'il se deffeit luy-mesme.

Et eust à l'adventure mieulx vallu que Nicias se feust ainsy deslibvré de sa superstition, comme feirent Midas et Aristodemus, que pour la crainte de l'ombre de l'eclipse de la lune, attendre que l'ennemy le vint envelopper et enceindre tout à l'entour, et au bout du jeu tomber vif entre les mains de ses ennemys,

qui le feirent mourir honteusement avecques quarante mille hommes Atheniens, qui feurent ou meis à l'espée, ou prins prisonniers; car l'opposition de la terre se rencontrant diametralement entre la lune et le soleil n'estoit pas à craindre ny à redoubter en temps où il estoit besoing se servir de ses pieds, mais bien estoyent dangereuses les tenebres de la superstition, de troubler et confondre le jugement de celuy qui y estoit tombé en temps mesmement qui avoit plus besoing de bon sens et de bon entendement.

Annonce d'une tempête.

Desia la mer commence à se froncer
De pers sillons, et à se courroucer:
Desia la nue à l'entour environne
Le hault des monts de venteuse couronne,
En se leivant tout droicte contre mont.

Précautions d'un pilote.

Cela est un signe de tempeste: ce que voyant le bon pilote, prie bien aux dieux de luy faire la grace d'en eschapper, et invoçque à son ayde ceulx que l'on appelle *salutaires*; mais cependant en faisant ses prieres, il prend en main le timon, il baisse l'antenne, et tasche en ameinant la maistresse voile, à se jecter hors de la mer tenebreuse.

Les Dieux sont l'espérance de vertu, et non excuse de lâcheté.

Hesiode commande, avant que le laboureur commence à labourer ou semer,

Faire ses vœux à Jupiter terrestre,
Et à Cerès la deesse champestre:

mais c'est en ayant la main sur le manche de la charrue. Et Homere faict que Ajax, estant

sur le poinct de combattre teste-à-teste contre Hector, admoneste les Grecs de faire priere aux dieux pour luy ; mais que cependant qu'ils prient, luy s'arme très-bien de toutes pieces. Et Agamemnon après avoir recommandé aux souldards Grecs,

Chascun sa lance aiguise et tienne preste,
Et son escu ainsy qu'il faust appreste.

Alors il requiert à Jupiter,

O Jupiter ! donne-moy ceste grace,
Que de Priam la cité je terrace.

Iliad. liv. 8. et 7.

Car Dieu est esperance de vertu, non pas excuse de lascheté.

Le superstitieux est bas dans l'adversité, et semblable à l'athée dans la prospérité.

Mais les Juifs, estant la solemnité de leurs grands sabbats, combien que les ennemys plantassent les eschelles et guaignassent leurs murailles, demourerent assis en robbe de deuil en leurs maisons, et ne s'en leiverent jamais de leurs sieges, ains demourerent liez et enveloppez en leur superstition, comme dedans une seinne. Voylà quelle est la superstition ès occurrences des temps et affaires qui ne succedent pas à gré, ains au rebours de nostre volonté, c'est-à-dire en adversité ; mais elle n'est de rien meilleure que l'atheïsme ès succès qui adviennent à soubhaict et en prosperité.

Il n'est rien si joyeux entre les hommes, que les solemnitez des festes, et les festins qui se font ès sacrifices près des temples, les confrairies où l'on est purifié de ses pechez, et ceremonies du service des dieux, où l'on les

Athée, sa conduite dans les cérémonies religieuses.

prie et les adore. Or considerez quel est l'atheïste en ces endroicts-là : il se rira d'un ris furieux, et, comme l'on dict communement, *Sardonien*, de veoir les choses que l'on y faict; et quelquefois dira tout bas en l'aureille de ses plus familiers qui seront à l'entour de luy, *ceulx-là sont bien hors du sens et enragez, qui estiment que telles choses soyent agreables aux dieux ;* au reste il n'aura mal du monde. Mais le superstitieux vouldroit bien, et ne peust, se resjouyr, ny prendre plaisir, et est son ame comme la ville que descript Sophocles,

Superstitieux, sa conduite dans les cérémonies religieuses.

Tragédie d'Œdipus le tyran.

Pleine de chants, parfums, encensements ;
Pleine de pleurs et de gemissements.

Il pallit de paour, et a sur sa teste un chappeau de fleurs : il sacrifie, et tremble de crainte : il faict sa priere d'une voix tremblante ; il met de l'encens dedans le feu, et la main luy bransle ; et bref, il rend le dire de Pythagoras inepte et vain, lequel souloit dire, *que nous sommes lors plus gens de bien, quand nous allons devers les dieux :* car c'est alors que les superstitieux sont plus miserables et plus malheureux, quand ils entrent dedans les temples et sanctuaires des dieux, comme si c'estoyent des cavernes d'ours, ou des trous de dragons, ou des creux de monstres marins. C'est pourquoy je m'esmerveille de ceulx qui appellent la mescreance et le peché des Atheïstes, *impieté*, et non pas la superstition.

Et toutesfois Anaxagoras feut accusé d'impiété

pieté pour austant qu'il avoit dict, que le soleil estoit une pierre, et jamais homme n'appella les Cimmeriens impieux, pource qu'ils estiment qu'il n'y ayt point totalement de soleil. Que me dis-tu ? celuy qui estimera qu'il n'y a point de dieux sera tenu pour impieux et excommunié, et celuy qui estime qu'il y en ayt de tels comme le superstitieux les juge, n'a-il pas des opinions beaucoup plus impieuses et plus meschantes ? Quant à moy j'aimeroys mieulx que les hommes dissent de moy, que Plutarque ne feut jamais, ny n'est point auscunement, que s'ils disoyent, Plutarque est un homme inconstant, variable, cholere, et vindicatif pour la moindre occasion du monde, despit et chagrin.

Anaxagoras accusé d'impiété pour avoir dit que le soleil étoit une pierre.

Si vous conviez les austres à soupper, et que vous le laissiez ; si estant empesché, vous ne venez au devant de luy à la porte ; si vous faillez à le saluër, il vous mangera le corps, en vous mordant à belles dents, il prendra un vostre petit enfant, et le vous gehennera, il aura quelque maulvaise beste sauvage qu'il envoyera dedans vos terres, et guastera tous vos fruicts.

Le musicien Timotheus chantoit un jour en plein theatre à Athenes les louanges de Diane, en l'appellant, comme font les poëtes, *furieuse*, *forcennée*, *transportée*, *enragée*. Et Cinesias un austre joüeur d'instrument se leivant d'entre les spectateurs, luy dict tout hault, *que pluſt aux dieux que tu eusses une telle fille ;* et neant-

Fausseté du superstitieux.

moins les superstitieux estiment de semblables choses, voire encores pires, de Diane, *à la mienne volonté que tu entrasses, soit que tu vinsses de faire pendre quelqu'un, ou de tyranniser femmes grosses en travail d'enfant, ou d'en faire avorter, encores toute souillée de sang, ou des carrefours, tirant après toy tes purifications, accompaignée du maling esprit.* Et si n'ont de rien meilleur sentiment, ny plus honneste jugement d'Apollo, de Juno, ny de Venus, pource qu'ils les craignent et redoubtent tous.

Le superstitieux fait plutôt craindre les dieux, qu'il ne les fait aimer.

Et neantmoins, quelle injure plus oultraigeuse avoit dicte Niobé de Latone, que cela que la superstition persuade aux fols d'elle? c'est à sçavoir, qu'elle estant irritée de paroles oultraigeuses que Niobé luy avoit dictes, luy feit tuer à coups de flesches six fils et six filles, ja tous estants en aage de marier, tant elle estoit insatiable des maulx d'austruy, et irreconciliable. Car quand bien il seroit ainsy, que celle deesse eust de la cholere, qu'elle hayst les meschants, et qu'elle feust marrie d'ouyr mal dire de soy, et qu'elle ne se feust pas plustost mocquée de la sottise et ignorance humaine, ains s'en feust courroucée, plustost eust-elle deu descocher ses flesches sur ceulx qui vont faulsement mettant en avant qu'elle soit si amerement vindicatifve, et qui vont disant et escripvant telles choses d'elle.

Le superstitieux se remplit l'imagination de choses absurdes.

Nous abominons et detestons la cruauté d'Hecuba, comme estant barbare et bestiale, quand elle dict au dernier livre de l'Iliade,

Je mangerois volontiers sa fressure
A belles dents, sans lascher la morsure :

Et les superstitieux estiment que la deesse de Syrie, si quelqu'un mange des anchois ou des mænoles, qu'elle luy mange le gras des jambes, elle luy emplit le corps d'ulceres, et luy faict pourrir le foye. Comment si c'est meschamment faict de mesdire des dieux, ne sera-ce pas aussy meschamment faict d'en mal penser et mal estimer ? veu mesmement que c'est l'opinion de l'injuriant, qui faict reputer sa parole injurieuse : car nous ne detestons l'injure que pour austant qu'elle est signe d'une maligne volonté, et reputons nos ennemys ceulx qui disent mal de nous, comme gens ausquels il ne nous faust pas fier, et qui ont envie de nous mal faire.

Il ne faut pas croire que les dieux puissent faire du mal.

Voyez quel jugement les superstitieux ont des dieux, quand ils les estiment estourdis, desloyaulx, muables, vindicatifs, cruels, chagrins, et choleres : dont il s'ensuit necessairement qu'ils les hayssent, et qu'ils les craignent, et ne peust estre austrement, puis qu'ils se persuadent que les plus grands maulx qu'ils ayent oncques endurez par le passé, et qu'ils soyent encores pour endurer à l'advenir, leur sont arrivez par eulx : et s'il est ainsy qu'ils les hayssent et qu'ils les craignent, ils sont doncques leurs ennemys : et si ne faust pas trouver estrange cela, veu qu'ils les prient, qu'ils les adorent, qu'ils leur sacrifient, et qu'ils ne bougent ordinairement des eglises :

Le superstitieux hait les dieux au lieu de les aimer.

car nous voyons que l'on faict la reverence aux tyrans, on les salue, on leur faict la cour, on erige en leur honneur des statues d'or ou d'argent, mais cependant on ne laisse pas à les hayr de mort secrettement, bien qu'on sacrifie en apparence pour eulx.

Hermolaus faisoit la cour à Alexandre, Pausanias estoit l'un des garde-corps de Philippus, et Chæreas de Caïus, mais chascun de ceulx-là en allant après eulx disoit en soy-mesme,

Certainement, si j'avois la puissance,
Iliad. liv. 22. De toy, tyran, je ferois la vengeance.

L'athée ne croit pas aux dieux.

Ainsy l'atheïste pense qu'il n'y ayt point de dieux, et le superstitieux veult qu'il n'y en ayt point, mais il le croit pourtant malgré luy, d'austant qu'il a paour de mourir: mais s'il pouvoit, comme Tantalus, sortir de dessoubz ceste grosse pierre qui luy pend sur la teste, aussy luy se descharger de ceste paour qui ne le presse pas moins, il aimeroit bien cherement, et trouveroit bienheureuse la disposition et condition de l'atheïste, comme une franchise et liberté.

Le superstitieux voudroit qu'il n'y ait point de dieux.

Or maintenant l'atheïste ne tient rien du monde de la superstition, et au contraire le superstitieux de volonté estant atheïste, est plus coüard et plus foible que de pouvoir croire et se persuader des dieux ce qu'il vouldroit bien. Et puis l'atheïste ne donne jamais cause ny occasion de naistre à la superstition, là où la

L'athée ne donne jamais naissance à la superstition.

superstition donne commencement à l'atheïsme, et puis quand il est né, encores luy donne-elle excuse, non pas vraye ny honneste, mais au moins qui luy sert de quelque couleur et couverture : car les sages hommes anciens voyants qu'il n'y avoit rien que l'on sçeust reprendre au ciel, ny negligence, ou desordre et confusion quelconque au mouvement des astres, ny aux saisons de l'année, ny à leurs revolutions, ny au cours du soleil à l'entour de la terre, qui est la cause du jour et de la nuict, ou à la nourriture des animaulx, et generation des fruicts annuels de la terre : pour ces considerations et austres semblables ils ont à bon droict condamné de tout poinct l'impieté des atheïstes.

La superstition est un commencement d'athéisme.

Mais les faicts et œuvres de la superstition, ses passions dignes de mocquerie, ses paroles et ses mouvements, ses charmes et sorcelleries, ses courses çà et là, ses battements de tabourins, ses impures purifications, ses ordes et salles sanctifications, ses barbares et illicites corrections, deschirements et lacerations du corps, toutes ces choses-là donnent occasion à auscun de dire, *qu'il est meilleur qu'il n'y ayt du tout point de dieux, que qu'il y en ayt qui reçoipvent ou approuvent tous ces abus-là ne qui y prennent plaisir, ne qui soyent si oultraigeux, qui se courroucent de si peu de chose, ne si mal-aysez à appaiser.*

La conduite du superstitieux fait tort à la divinité.

N'eust-il pas esté meilleur pour ces Gaulois ou Tartares-là du temps jadis, de n'avoir ja-

Croyance des anciens Gaulois sur les dieux, barbarie dans leurs sacrifices.

mais eu auscun pensement ny imagination, ny lecture ou cognoissance des dieux, que de penser qu'il y en eust qui se delectassent de sang humain respandu, ny de croire que le plus sainct et le plus parfaict sacrifice feust de coupper la gorge à des hommes ? N'eust-il pas mieulx valu pour les Carthaginois qu'ayants eu Critias ou Diagoras pour legislateurs dès le commencement, ils eussent estimé qu'il n'y eust eu ne dieux ne diables au monde, que de sacrifier à Saturne ce qu'ils luy sacrifioyent ? non pas comme dict Empedocles, reprenant ceulx qui immolent des animaulx aux dieux,

Barbarie des Carthaginois dans le culte de leurs dieux.

> Le pere mesme, entre ses mains leivant
> Son propre fils en austre corps vivant,
> Changé de forme, aux celestes l'immole,
> Faisant ses vœux, tant il a teste folle :

Mais sçachants, cognoissants et voyants, eulx-mesmes immoloyent leurs propres enfants, et ceulx qui n'en avoyent point en acheptoyent des pauvres, comme si ç'eussent esté des agneaux, ou des chevreaulx, et falloit que la mere propre qui les avoit vendus assistast au sacrifice, sans monstrer apparence quelconque de s'esmouvoir à pitié, et sans plorer ne souspirer, austrement elle perdoit le prix et l'argent de son fils, et neantmoins son enfant ne laissoit pas pour cela d'estre sacrifié ; davantage à l'entour de la statue à qui se faisoit ce sacrifice, tout estoit plein de joueürs de fleustes, de haultbois, et de tabourins, affin que l'on n'ouyst point le cry de l'enfant.

Or si des diables ou des geants, ayants chassé les dieux, avoyent usurpé l'empire et la seigneurie de ce monde, de quels austres sacrifices se resjouyroyent-ils, ne quelles austres offrandes pourroyent-ils demander aux hommes ? Amestris, la mere du roy Xerxes, enfouyt en terre douze hommes vivants, dont elle faisoit offrande à Pluton, pour cuider allonger sa vie; combien que Platon die, que ce dieu Pluton estant humain, sage et riche, et retenant les ames par doulces paroles, et gracieuses remonstrances, en a esté appellé par les Grecs *Ades*, qui vault austant à dire comme plaisant. Et Xenophanes voyant que les Ægyptiens se battoyent et frappoyent leurs poictrines en leurs festes, et se lamentoyent ès jours de leurs solemnitez, les admonesta bien pertinemment: *mes amys, si ceulx-cy dont vous solemnisez les festes sont dieux, ne les lamentez point : et s'ils sont hommes, ne leur sacrifiez point.*

Amestris, mere de Xerxès, offre douze hommes à Pluton, qu'elle fait enterrer vivans pour prolonger sa vie.

Les dieux sont au dessus des gémissemens des hommes.

Mais il n'y a rien si plein de toutes sortes d'erreurs, il n'y a maladie si meslée de diverses passions, et contraires opinions et repugnantes les unes aux austres, comme est celle de la superstition : pourtant la faust-il fuyr, mais que ce soit seurement et utilement, non pas comme ceulx qui fuyent la surprinse des briguands ou des bestes cruelles et sauvages, ou le feu, qui sont si esperdus et si transportez de frayeur, qu'ils ne sçavent qu'ils font, ne là où ils vont, et en fuyant ainsy follement et indiscrettement, se vont jecter en des destours

Pour éviter la superstition, il ne faut pas se jetter dans l'athéisme.

escartez, où ils rencontrent des abysmes de baricaves, et des precipices de roches couppées. Aussy y en a-il qui fuyants la superstition, se vont ruer et precipiter en la rude et pierreuse impieté de l'atheïsme, en saultant par dessuz la vraye religion, qui est assise au milieu entre les deux.

Du Bannissement, ou de l'Exil.

Les propos ressemblent aux amis, il y en a d'utiles et d'inutiles.

Entre les propos, ne plus ne moins qu'entre les amys, les meilleurs et les plus certains sont ceulx qui nous assistent en nos adversitez, non point inutilement, mais pour nous ayder et secourir : car il y en a beaucoup qui se presentent, et qui parlent à nous quand il nous est advenu quelque malencontre, mais c'est sans prouffit, ou plustost avecques dommage : ne plus ne moins que ceulx qui ne sont pas assez exercitez à plonger, en cuidant secourir ceulx qui se noyent, estants embrassez par eulx, sont eulx-mesmes tirez à fond.

Les propos doivent consoler l'affligé, non pas justifier ce qui afflige.

Or faust-il que les propos et raisons qui viennent des amys et de ceulx qui veulent prouffiter, soyent à la consolation de l'affligé, non pas à la justification de ce qui afflige : car nous n'avons pas besoing de personnes qui plorent ne qui lamentent avecques nous en nos tribulations, comme faict ordinairement l'assemblée du Chorus ès tragœdies : ains avons besoing d'hommes qui parlent à nous franchement, et qui nous remonstrent, que se contrister, affliger et abbaisser soy-mesme, non-seulement

seulement est inutile en toute chose, et procede de vanité et de folie : mais là où les affaires mesmes, qui les sçait bien prendre et manier avecques raison, et les descouvrir tels qu'ils sont, nous donnent occasion de dire,

L'affliction en toute chose procede de vanité et folie.

Tu n'as de quoy auscunement te plaindre,
Si tu ne veult le simuler et feindre.

Ce seroit à nous trop grande simplesse si nous ne demandions au moins à nostre chair, que c'est qu'elle a, et à nostre ame, si pour le malheur advenu elle en est devenue pire, ains qu'il nous fallust avoir des estrangiers, qui nous enseignassent nostre mal et douleur, en plorant et se lamentant avecques nous.

Et pourtant quand nous sommes à part seuls, nous debvons examiner nostre cœur sur tous et chascun des maulvais accidents, comme si c'estoyent fardeaux : car le corps est aggravé seulement par la poisanteur du fardeau qu'on luy charge, mais l'ame bien souvent d'elle-mesme adjouste la poisanteur aux affaires. La pierre de sa nature est dure, la glace de sa nature est froide, et n'apporte pas de dehors casuellement, l'une la dureté, ny l'austre la froideur glacée : mais les bannissements, les rebuts et pertes d'honneurs, comme au contraire aussy les honneurs, les magistrats et les preeminences, qui ont puissance de nous resjouyr ou attrister, selon la mesure, non de leur propre nature, mais de nostre jugement, un chascun se les rend ou pensants, ou legers et faciles

L'idée augmente souvent les maux.

Chacun peut se rendre supportables les maux qui l'entourent.

à porter : et au contraire, d'où vient que Polynices respond ainsy à la demande qui luy est faicte par sa mere ?

Quoy donc, est-il un grand mal arrivé
A qui se veoit de son païs privé ?

POLINYCES.

Euripides, trag. des Phéniciennes.

Ouy, très-grand, et en experience
Plus qu'exprimer ne sçauroit eloquence.

Mais au contraire Alcman, ainsy comme dict celuy qui a faict ceste epigramme,

Sardis estoit jadis la demourance
De mes parents, là où je prins naissance
Et feus nourry, appellé Macelas,
A la façon du païs, ou Celas.
Robbe et joyaux de fin or je portoye,
Et le plaisant tabourin je battoye :
Mais maintenant Alcman je suis nommé,
L'un des bourgeois de Sparte renommé,
Ayant apprins les Muses de la Grece,
Qui m'ont rendu en gloire et allegresse
Plus triomphant que ne feut oncques Gyges ;
Ny le tyran qui eut nom Dascyles.

L'opinion rend la même chose utile et inutile aux uns et aux autres.

Car l'opinion rend une mesme chose à l'un utile, comme bonne monnoye qui a cours, et à l'austre inutile : mais supposons que l'exil et bannissement soit chose griefve à supporter, comme plusieurs le disent et le chantent : aussy y a-il entre les choses que l'on mange quelques-unes qui sont ameres ou aigres, et qui poignent le sentiment, mais en les meslant parmy quelques-unes des doulces et gracieuses, nous leur ostons ce qu'elles ont de desagreable

à la nature : aussy y a il des couleurs qui offensent la veuë, tellement qu'elle s'en esblouit et s'en trouble, tant elles sont esclattantes, aspres et brillantes.

Moyens d'adoucir les autres accidens de la fortune.

Si doncques pour remedier à la dureté malaysée de telles couleurs, nous avons inventé d'y mesler de l'ombre, ou bien nous destournons nos yeulx à reguarder quelque couleur verdoyante et delectable, le mesme pourrons nous aussy semblablement faire des sinistres accidents de la fortune, en meslant parmy les bonnes et desirables qualitez qui sont en toy maintenant, abondance de biens, nombre d'amys, repos d'affaires, n'avoir besoing de chose quelconque necessaire à la vie humaine.

La philosophie donne le courage dans l'adversité.

Je ne pense pas qu'il y ayt Sardianien qui n'aimast mieulx, et ne feust plus content, d'avoir les biens que tu as, voire en exil, et hors de sa maison, en païs estrangiers, que comme les houystres, qui sont collez et attachez à leurs coquilles, n'avoir austre bien que de jouyr en paix, sans fascherie de ce qu'il a en sa maison. Ne plus ne moins doncques, qu'en certaine comœdie il y a quelqu'un qui admoneste son amy estant tombé en adversité, d'avoir bon courage et de combattre la fortune : et l'austre luy demande, *en quelle maniere ?* Il luy respond, *en philosophe*, c'est-à-dire, en homme sage, armé de patience.

Il faut combattre l'adversité par la patience.

Aussy nous maintenant en ceste adversité combattons-la de patience, ainsy qu'il appartient à homme sage : car comment est-ce que

nous nous deffendons de la pluye ? Comment est-ce que nous nous couvrons de la bise ? Et cherchant le feu, en nous mettant dedans une estuve, en faisant provision de robbe et de couverture, nous ne demourons pas assis à nous mouiller à loisir quand il pleut, ny ne plorons pas sans nous mettre au couvert et à l'abry : aussy en ce qui s'offre presentement, as-tu moyen, plus que nul austre, de refaire et reschauffer ceste partie de ta vie, qui semble un peu refroidie, attendu que tu n'as besoing quelconque de tous austres secours, prouveu que tu en veuilles user par raison.

L'homme qui se plaint habituellement, finit par se rendre inutile ce qui pouvoit lui être utile.

Car les ventoses que les medecins appliquent, tirants du corps humain ce qu'il y a de plus maulvais sang, alleguent et conservent au reste le demourant ; mais les hommes chagrins de nature, hargneux et subjects à se plaindre continuellement, à force de ramasser tousiours en leur entendement ce qu'il y a de plus maulvais en leur fortune, et de le rememorer souvent, en s'attachant ordinairement à leurs ennuis, se rendent inutile cela mesme qui est utile, et au temps qu'il peust le plus prouffiter ; car les deux tonneaux qu'Homere dict estre au ciel pleins des destinées des hommes, l'un des bonnes, et l'austre des maulvaises, ce n'est pas Jupiter qui seant en son throne les distribue, et qui envoye aux uns des adventures doulces et tousiours meslées de quelque bien, et aux austres, par maniere de dire, des ruisseaux continuels de pures miseres et maulx : mais

L'homme seul, suivant sa sagesse, attire sur lui les biens et les maux, ce ne sont pas les dieux qui les distribuent.

entre nous, ceulx qui sont sages et qui ont bon entendement, espuisent de leurs bonnes adventures ce qu'il y peust avoir de maulvais meslé parmy, et par ce moyen rendent la vie plus joyeuse et plus aysée à avaller, en maniere de dire : là où au contraire vous diriez, que la pluspart des hommes passent leurs fortunes par une couloire, aux trous de laquelle s'attachent et s'arrestent les maulvaises, et les bonnes s'escoulent à travers.

La familiarité avec les événemens les rend moins sensibles.

Pourtant faust-il, encores que nous soyons tombez en quelque inconvenient, qui à la verité soit maulvais et fascheux, induire par-dessuz quelque resjouyssance et quelque gayeté de ce que nous avons d'ailleurs, et qui nous demoure de bien, en rabotant et polissant, s'il faust ainsy parler, ce qui est rude et aspre, par ce qui est doulx et gracieux : mais quant aux accidents qui de leur nature n'ont rien de maulvais, et où tout ce qui nous travaille est entierement feinct et controuvé par une vaine opinion et folle imagination, il faust faire comme nous faisons aux petits enfants qui craignent les masques, nous les leur approchons de près, et les manions devant eulx, tant que nous les accoustumions à n'en faire plus de compte : aussy en y touchant de près, et y arrestant le discours de nostre entendement à le bien considerer, et descouvrir ce qu'il y a de faulse apparence, de vanité et de feincte tragœdie, comme est l'accident qui de present t'est arrivé, d'estre banny de ton pays, selon l'erreur de la commune opinion.

La nature n'a distingué pour l'homme ni pays ni maison, il est libre.

Car par nature il n'y a point de païs distingué, non plus que de maison, ny d'heritage, ny de bouticque de serrurier ou de chirurgien, comme disoit Ariston : ains est chascune de ces choses-là, ou plustost s'appelle et s'estime propre à celuy qui y habite et qui s'en sert : car l'homme, ainsy que disoit Platon, n'est pas une plante terrestre qui ayt ses racines fichées en terre, ne qui soit immobile, ains est celeste, la teste en estant la racine, de laquelle le corps s'esleve droict contremont devers le ciel. Voylà pourquoy Hercules disoit en une tragœdie,

Platon appelloit la tête la racine de l'homme.

Quoyqu'on me face Argien ou Thebain,
Point ne me vante estre de lieu certain ;
Toute cité de Grece est ma patrie.

Socrates se regardoit comme habitant du monde entier.

Mais Socrates disoit encores mieulx, qu'il ne pensoit estre ny d'Athenes, ny de la Grece, mais du monde, comme qui diroit Rhodien ou Corinthien, d'austant qu'il ne se seroit enfermé dedans les limites des promontoires de Sunium ou de Tenarus, ou des montaignes Ceraunienes.

Vois-tu ce hault infiny firmament,
Qui en son sein liquide fermement,
Tient la rondeur de la terre embrassée ?

Moyen de se regarder habitant du monde entier.

Ce sont les bornes de nostre païs, et n'y a nul qui au dedans d'icelles se doibve estimer banny, ny forain ou estrangier, là où il y a un mesme feu, une mesme eau, un mesme air, mesmes magistrats, mesmes gouverneurs et mesmes presidents, le soleil, la lune, l'estoille du jour, mesmes loyx pour tous, soubz un mesme ordre et soubz une mesme conduicte

le solstice d'hyver, le solstice d'esté, l'æquinoxe, les pleiades, l'estoille d'Arcturus, la saison de semer, la saison de planter, un mesme roy et mesme prince de tout ce monde, qui est Dieu, ayant en sa main le commencement, le milieu et la fin de tout l'univers, marchant droictement et se promeinant partout, selon nature, tousiours accompaigné de droicture et de justice, qui venge ceulx qui transgressent auscun poinct de la loy divine, de laquelle nous austres usons envers tous austres hommes, comme envers nos citoyens.

La terre se rapproche dans toutes ses différentes parties, suivant le calcul des mathématiciens.

Mais que tu n'habites point en la ville de Sardis, cela n'est rien : car aussy tous les Atheniens n'habitent pas au bourg de Colyttus, ny tous les Corinthiens en la rue du Cranium, ny tous les Laconiens en la villette de Pittane. Est-ce à dire que tous les Atheniens qui passerent de la ville de Melite en celle de Dromide feussent tous estrangiers, ou bien sans païs, attendu que là ils solemnisent encores le mois de leur transmigration, et y font un solemnel sacrifice qu'ils appellent *Metagitnia*, en memoire de leur transition à austre voisinage, qu'ils receurent fort ayséement, en joye et avecques contentement? Je croy que tu ne le vouldrois pas dire. Quelle partie doncques de la terre habitable, ou bien de l'universelle, est loing l'une de l'austre, veu que les mathematiciens prouvent et demonstrent par raison, que le total d'icelle ne tient lieu que d'un poinct qui n'a nulle dimension au reguard du firmament.

L'homme doit s'attribuer et estimer toutes choses propres à lui.

Mais nous, comme des formis chassez hors de leur formilliere, ou des abeilles jectées hors de leur ruche, nous desconfortons et nous trouvons tous estranges, par ce que nous ne sçavons pas nous attribuer et estimer propres à nous toutes choses, comme elles le sont, combien que nous nous mocquions ordinairement de la sottise de ceulx qui disent, que la lune d'Athenes soit meilleure que celle de Corinthe, et cependant nous sommes en mesme erreur de jugement, quand estants hors du lieu de nostre demourance nous mescognoissons la terre, la mer, l'air et le ciel, comme estants austres, et tous differents que ceulx que nous avons accoustumez : car la nature nous laisse aller par le monde tous libres et desliez : mais nous-mesmes nous lions, nous emprisonnons et emmurons, en nous estraignant et reduisant à peu de petite et estroicte place.

Nous faisons toujours ce qui nous choque dans les autres.

Et puis nous nous mocquons des roys de Perse, de ce qu'ils ne boivent jamais austre eau que de celle de la riviere de Choaspes, et par ceste maniere de faire se rendent toute la terre habitable, au demourant sterile d'eau pour eulx, et quand nous sommes remuez de lieu à austre, regrettant ou la riviere de Cephisus, ou celle d'Eurotas, ou la montaigne de Taugetus, ou de Parnassus, nous nous rendons tout le demourant de la terre, inhabitable, comme un desert où il n'y ayt point de ville pour nous.

Et au contraire, quelques Ægyptiens par une

une cholere ou trop grande dureté de leur roy, s'estants transportez en Ætiopie, comme leurs parents et amys les priassent et admonestassent de s'en retourner vers leurs femmes et leurs enfants, en descouvrant leurs parties naturelles, un peu bien effrontement, ils respondirent : *qu'ils n'auroyent point de fauste de femmes ny d'enfants, tant qu'ils auroyent ces outils là quand et eulx :* mais on peust bien plus honnestement et plus gravement dire, que celuy auquel en lieu qu'il soit ne deffault commodité des choses qui luy sont necessaires pour sa vie, là ne pourroit-on dire que celuy-là soit hors de son païs, sans ville, ny sans feu, ne lieu, ne qu'il y soit estrangier, prouveu qu'il ayt l'œil et l'entendement à cela qui le gouverne, et luy serve comme d'une anchre, à fin qu'il se puisse servir de tout port, et de tout havre où il abordera : car quand on a perdu ses biens, il n'est pas facile soubdainement d'en ramasser d'austres : mais toute ville est le païs de celuy qui s'en sçait bien servir, et qui a des racines qui puissent vivre et se nourrir par-tout, et prendre pied en tout lieu, telles que les avoit Themistocles, ou Demetrius le Phalerien, lequel après avoir esté banny d'Athenes, se trouva le premier homme de la cour du roy Ptolomæus en Alexandrie : là où non-seulement il eut abondance de tous biens pour luy, mais qui plus est, envoya des presents aux Atheniens : et Themistocles estant nourry et entretenu par la liberalité du roy de Perse, en estat de prince,

Partout où l'homme trouve de quoi vivre, il n'est pas étranger.

Demetrius banni d'Athenes, devient le premier homme de la cour du roi Ptolomée à Alexandrie.

La perte de Themistocles fut cause de son salut.

dict, ainsy que l'on raconte, à sa femme et à ses enfants, *nous estions perdus, si nous n'eussions esté perdus.*

Diogenes regarda son bannissement de Pont comme une plus grande liberté.

Pourtant Diogenes surnommé *le chien*, respondict pertinemment à un qui luy reprochoit que les Sinopiens l'avoyent banny du païs de Pont : *et moy*, dict-il, *je les ay confinez dedans le païs de Pont, à la charge qu'ils ne partent jamais des rivages et des falaises de la mer majour, qui est Pont Euxine.* Et Stratonicus estant en l'isle de Seriphe, qui est fort petite, demanda à son hoste, pour quel crime on punissoit de bannissement les malfaicteurs en leur païs, et comme il luy eust respondu, que c'estoit pour crime de faulx, *et que ne fais-tu doncques quelque faulseté*, luy repliqua-il, *à fin que tu sortes de ceste estroicte prison?* Là où, ce disoit un poëte comicque, *on ceuille les figues avecques desfondes, et là où l'on a à foison de toutes necessitez.*

S'attacher entièrement à une ville, c'est se rendre étranger à toutes les autres.

Car si tu veulx bien considerer la verité sans vaine opinion, celuy qui a une ville affectée, est estrangier et pelerin de toutes les austres; car il n'est pas honneste ny raisonnable, qu'abandonnant la sienne propre, il aille habiter celle des austres.

Sparte t'est escheute en ton sort, honnore la : quoy qu'elle soit ou de peu de renom, ou mal saine, et encores qu'elle soit travaillée de seditions civiles, ou d'austres turbulents affaires : mais celuy à qui la fortune a osté celle qui luy estoit propre, à celuy-là elle abandonne celle qui luy plaira. Ce beau pre-

L'homme banni d'un pays a le choix de tous les autres.

cepte des Pythagoriens seroit bien sage et bien utile à practicquer en cest endroict : choisi la voix qui est la meilleure, l'accoustumance te la rendra agreable et plaisante : choisi la meilleure et la plus plaisante ville, le temps te la rendra ton païs, qui ne te distraira point de tes affaires, ne te faschera point, ne te commendera point : contribue, va en ambassade à Rome, reçoips le capitaine en ta maison, prends une telle charge.

Celuy qui rameinera bien tout cela en sa memoire, prouveu qu'il ayt entendement, et qu'il ne soit point aveuglé de vanité, il eslira et soubhaittera d'estre banny, voire quand bien ce seroit à la charge d'aller habiter en la petite isle de Gyare, ou en celle de Cinare,

> Aspre et stérile à tout bon fruict porter,
> Nullement propre à des arbres planter,

sans y avoir regret et sans se plaindre, ne dire les paroles que disent les femmes en Simonides,

> Le bruict tonnant de la mer tourmentée,
> A l'environ me ceinct espouvantée :

ains plustost discourant à part soy, ce que jadis Philippus le roy de Macedoine dict, estant tombé de son long à la renverse, au lieu où s'exerçoit la luicte, et se retournant comme il eut veu la forme et figure de son corps imprimé en la poulsiere, *ô Hercules*, dict-il, *combien peu de terre il nous faust par nature, et*

Paroles de Philippe, roi de Macédoine, sur le peu de terre nécessaire à l'homme.

neantmoins nous convoitons tout le monde habitable.

La sûreté, le repos et l'éloignement des affaires rendent agréable le séjour que l'on habite.

Je pense que tu as veu quelquefois l'isle de Naxe, ou bien celle de Thurie qui n'est pas loing d'icy, c'estoit le domicile d'Orion anciennement, et l'austre avoit jadis pour ses habitants Ephialtes et Otus. Et Alcmeon, feit sa demourance sur la vase que le fleuve d'Achelous avoit nouvellement amassée, après qu'elle feut un peu affermie et desseichée, fuyant, comme disent les poëtes, la poursuite des furies: mais quant à moy, je me doubte que pour fuyr les magistrats et offices d'une republicque, les seditions, brigues et calomnies furiales, que l'on y endure, il eust choisi un bien plus petit lieu pour son habitation, moyennant qu'il y eust peu vivre en sureté et en repos, loing de tous affaires.

L'ennui et les soucis ne laissent jamais l'homme jouir d'aucun repos.

Et Tiberius Cæsar vescut les sept ans derniers de sa vie, jusques à sa mort, en la petite islette de Caprées; tellement que le temple et throsne imperial de la terre habitable, restrainct au cœur d'un seul homme, par maniere de dire, feut tant de temps en ce seul lieu-là, sans en sortir nulle part ailleurs : mais quant à celuy-là, les soucis, cures et ennuys de l'empire luy estants respandus sur la teste, et accourants à luy de tous costez, ne luy laissoyent pas nettement et sans tourmente, jouyr de son repos insulaire; mais celuy qui peust, entrant en une petite isle, se deslibvrer de grands travaulx, celuy-là est miserable s'il ne dict sou-

vent à part soy en luy-mesme, et ne chante maintefois ces vers de Pindare,

Petit nombre de beaulx cyprès
Aime et laisse les grands forests
Qui sont en Crete, à l'entour d'Ide.
J'ay peu de champ raz et tout vuide
D'arbres, si peu est spatieux :
Mais aussy de deuil soucieux
Est mon ame du tout exempte,
Et procès point ne la tourmente.

aussy ne seras-tu point subject à brigues et seditions civiles, ny à mandements de gouverneurs, ny à charges et administrations en affaires publicques, dont on ne se sçauroit excuser. La solitude, pour l'homme exempt d'ambition, est le souverain bien.

Et veu qu'il semble que Callimachus ayt bien rencontré, disant qu'il ne faust pas mesurer la sapience au cordeau Persien, à sçavoir-mon, si mesurants la felicité aux chordes et aux lieuës Persiennes, nous nous debvrons plaindre et lamenter comme malheureux, quand nous habiterons une petite islette, qui n'aura que deux cent stades de tour, et non pas quatre journées de navigation comme la Sicile? Car de quoy sert le païs grand et large à la felicité, et à rendre un homme heureux? N'entends-tu pas Tantalus, qui en une tragœdie dict ainsy, La grandeur d'un pays ne fait pas le bonheur de ceux qui l'habitent.

——— de Berecynthe
Les plaines ont de long douze journées,
Qui, tous les ans, par moy sont engrainées.

Et puis un peu après il dict,

Mon ame estant du hault ciel devallée
En ceste basse et terrestre vallée,

Me parle ainsy : *guarde-toy d'adorer*
Par trop ce monde, et de t'en amourer.

Et Nausithous abandonnant Hyperie aux larges campaignes, pource qu'elle estoit trop voisine des Cyclopes, et s'en allant demourer en une isle arriere des austres hommes, sans avoir conversation quelconque avecques eulx,

Loing des humains, au milieu de la mer,

prepara une très-doulce vie à ses citoyens.

Les fols se plaignent d'être sévérement punis, lorsqu'on les confine dans des pays où d'autres hommes demeurent.

Au temps jadis les enfants de Minos habiterent premierement les isles Cyclades, et depuis ceulx de Codrus et de Neleus les teindrent, esquelles les fols bannys maintenant estiment estre griefvement punys quand on les y confine : et toutesfois quelle isle y a-il destinée au confinement des bannys qui ne soit plus large que la possession et le champ de Scillontie, dedans lequel Xenophon après le tant renommé voyage de Perse passa heureusement sa vieillesse ; et l'academie, qui n'estoit qu'un petit verger, qui ne cousta d'achapt que trois mille drachmes, estoit l'habitation de Platon, de Xenocrates et de Polemon, qui là tenoyent leurs escholes, et y demouroyent tout le temps de leur vie, excepté un seul jour tous les ans, auquel Xenocrates descendoit jusques à la ville pour veoir le passe-temps des jeux, aux festes de Bacchus, quand on joüoit de nouvelles tragœdies, pour honnorer la feste, comme l'on disoit : et Theocritus natif de Chio, reproche mesme à Aristote, que pour vivre en la cour

Trois cens écus.

de Philippe et d'Alexandre, il aimoit mieulx demourer sur la bouche de la riviere de Borborus, que non pas en l'academie : car Borborus est une petite riviere, qui passe au long de la ville de Pella en Macedoine.

Et le poëte Homere par exprès nous recommande les isles, en les celebrant et honnorant de divines loüanges, Homere célébroit beaucoup le sejour des isles.

Il arriva à Lemnos, la belle isle,
Où du divin Thoas estoit la ville.

Et,

Ce que des dieux l'heureux sejour Lesbos
Contient dedans tout son pourpris enclos.

Et,

Après qu'il eust la haulte Scyros prise,
Ville de Mars, aux armes bien apprise.

Et,

Les habitants des Echinades sainctes
Dulichios, isles toutes enceinctes
De haulte mer d'Elide vis-à-vis. *Iliad. liv. 14.*

Aussy dict-on que des hommes illustres le plus devot Ævolus habitoit en une isle, le plus sage Ulysses en une austre, le plus vaillant Aiax, le plus courtois aux passants et estrangiers Alcinous. Et Zeno le philosophe ayant nouvelles qu'une navire, qui luy estoit de tous ses biens demourée seule, estoit perie en mer, avecques toute la marchandise qui estoit dedans: *tu fais* (dict-il) *bien*, fortune, *de me ranger et reduire à la robbe d'estude, et à la vie philosophicque.* Aussy pense-je qu'un homme qui ne seroit pas du tout estourdy de vaine gloire, ny Philosophie de Zenon dans son dernier malheur.

Il faut remercier la fortune quand elle nous soustrait aux affaires et aux inquiétudes.

transporté d'ambition populaire, ne pourroit justement se plaindre de la fortune, quand il seroit rangé en une isle : ains l'en remercieroit de ce qu'elle luy auroit osté toute angoisse d'esprit, tout rompement de teste, toute subjection d'aller errant çà et là par le monde, de s'exposer aux perils de la mer, et aux crieries et rabrouëments d'une multitude de peuple, et l'auroit reduict à une vie stable, tranquille, pleine de repos, n'estant distraict d'aucune superflue occupation, ains vivant proprement et veritablement à soy, luy ayant tracé à l'entour pour son centre et sa circumference l'usage de toutes choses necessaires à la vie de l'homme : car qui est l'isle qui n'a une maison, un promenoir, une estuve, des poissons, des liebvres, qui veult prendre son passetems à les pescher, et chasser ? Qui plus est, tu peux souvent jouyr à cœur saoul du repos et loysir dont les austres sont affamez : car ailleurs les calomniateurs, et les curieux recherchants toutes nos actions, et nous espiants, soit que nous jouons au dez, ou que nous nous tenions cachez chez nous, nous tirent par force de nos maisons de plaisance, et de nos jardins, pour aller respondre et comparoir en justice, ou bien nous entrainent par force en cour : là où à celuy qui est confiné en une isle, il n'y a personne qui luy aille rompre la teste, personne qui luy aille demander, personne qui luy emprunte : nul ne le prie de venir respondre pour luy, nul de luy ayder à

La solitude met à l'abri des calomniateurs et des curieux, on y trouve le véritable repos.

conduire

conduire sa brigue. Il n'y a seulement que les meilleurs de ses amys, et de ses plus affectionnez parents, qui pour l'amour qu'ils luy portent, et pour desir de le veoir, montent sur mer pour l'aller visiter : tout le reste du temps et de la vie luy demoure franc et quitte, sans qu'on luy puisse violer ny troubler, à qui sçait et qui veult user de son repos.

Le bonheur n'existe pas à errer par toute la terre.

Mais celuy qui louë ou repute heureux ceulx qui vont courant par le monde hors de leurs maisons, et qui passent la pluspart de leur vie, ou par les hostelleries, ou dedans les navires de passage, il ressemble proprement à celuy qui jugeroit les planettes et estoilles errantes plus heureuses, que non pas les austres fixes : et toutesfois chascune planette tourne tousiours en son ciel propre, comme en une isle, guardant tousiours l'ordre de sa revolution : car, comme disoit Heraclitus, le soleil mesme ne oultrepassera jamais ses bornes, austrement les furies, qui servent et secondent la justice, le rencontreront.

L'exclusion d'une ville est l'ouverture de toutes les autres.

Mais toutes ces raisons-là, et austres semblables, mon bon amy, alleguons-les & les chantons à ceulx, qui estants releguez ou confinez en une isle, ne peuvent practicquer ny hanter en austre lieu quelconque,

Ceulx qui, des flots de l'escumeuse mer,
Contre leur gré se voyent enfermer :

mais à toy, à qui un seul lieu n'est pas donné et assigné pour habiter : ains un seul est def-

fendu, l'exclusion d'une seule ville est l'ouverture de toutes les autres. Et si quelqu'un nous objice, *voire mais nous ne tenons plus de magistrats, nous n'allons plus au senat, nous ne presidons plus aux jeux publicques :* nous luy opposerons, *aussy ne sommes nous plus en brigues, aussy ne despendons-nous plus, aussy ne sommes-nous plus subjects à aller faire la cour aux portes des gouverneurs, et ne nous chault maintenant à qui par sort soit escheu le gouvernement de nostre province, s'il est cholere, s'il est fascheux :* ains comme Archilochus ne faisant compte des fertiles terres à bleds et à vignes, qui sont en l'isle de Thasos, l'a diffamée, pour ce qu'elle est aspre & bossue, disant,

L'indépendance de toutes les affaires, rend l'homme maître de lui-même.

> Comme le dos d'un asne elle est poinctue,
> De sauvageaux couverte et revestue.

Aussy nous, jettants nos yeulx et les fichants sur cela seulement qui est le plus vil en un exil, nous ne nous arrestons pas à considerer le repos, le loisir & la liberté qui nous en provient. Et toutesfois on beatifie et repute bienheureux les roys de Perse de ce qu'ils passent leur hyver en Babylone, leur esté en la Medie, et la plus doulce partie du printemps en Suse, et celuy qui est hors de son païs peust durant la solemnité des mysteres demourer en la ville d'Eleusine, durant les bachanales se festoyer en Argos, quand on jouë les jeux Pythicques s'en aller en la ville de Delphes, quand on celebre les jeux Isthmiens passer à

Le bonheur n'est pas parmi les rois et les princes, il est dans l'homme qui ne dépend que de lui.

Corinthe, s'il est homme qui prenne plaisir à veoir diversité de spectacles : sinon se tenir coy, se promeiner, lire, reposer et dormir, sans que personne vienne interrompre son sommeil : et ce que souloit dire Diogenes, Aristote disne quand il plaist à Philippus, et Diogenes quand il plaist à Diogenes, sans qu'il y ayt affaire, ny magistrat, ny gouverneur et capitaine qui interrompe sa façon ordinaire de vivre.

Les plus sages et les plus prudens hommes ont presque tous quitté leur patrie.

C'est pourquoy vous trouverez peu des plus sages et plus prudents hommes qui ayent esté ensepvelis en leurs païs, ains la pluspart, sans que necessité quelconque les y forceast ny contraignist, ont volontairement leivé l'anchre, et s'en sont allez surgir en austruy port, pour y passer leur vie, et sont les uns allez d'Athenes ailleurs, et les austres venus d'ailleurs à Athenes: car qui a oncques dict une telle loüange de son païs comme a faict Euripides ?

Premierement, un peuple nous ne sommes
Venu d'ailleurs icy, estranges hommes,
Ains de tout temps au païs mesme nez.
Tous austres gens ont esté promeinez
Comme osselets que çà et là l'on jecte,
Chassez puis d'une et puis d'une austre assiette :
Et s'il nous faust davantage exalter,
Nous avons l'air que nous pouvons vanter
D'estre si bien temperé, qu'en froidure
Ny en chaleur point d'excès il n'endure :
Et si la Grece ou l'Asie produict
Gibbier auscun delicat, ou bon fruict,
Au doulx appast de cest air se vient rendre,
Tant qu'il nous est facile de le prendre.

Et toutesfois celuy qui avoit escript toutes ces

belles loüanges-là de son païs, s'en alla en Macedoine, et vescut en la cour du roy Archelaus.

Æschylus, fils d'Euphorion, natif
D'Athenes est soubz ce tombeau captif;
Inhumé près Gele la fromenteuse.

Car luy aussy se partit de son païs, et s'en alla habiter en Sicile, comme aussy feit Simonides devant luy.

Homere, plusieurs villes se disputent la gloire de l'avoir vu naître.

Et ce tiltre des libvres d'Herodote, *c'est l'histoire d'Herodote Halicarnassien :* il y a plusieurs qui le corrigent et escripvent, *d'Herodote Thurien*, pour ce qu'il s'alla tenir en la ville de Thuries, et feut participant de celle colonie. Mais le divin esprit et celeste Homere en la science des Muses,

Decorateur de la guerre Troyenne,

qui a faict que tant de citez se desbattent à qui l'aura, et s'attribuent sa naissance, sinon qu'il n'en louë pas une seule? et puis nous voyons que par-tout on faict tant et de si grands honneurs à Jupiter Hospital.

Athenes renfermoit beaucoup de grands hommes étrangers.

Et si quelqu'un me dict que tous ces personnages-là ont esté ambitieux, et qu'ils cherchoyent gloire et honneur, retire-toy devers les sages et aux escholes de sapience à Athenes; rameine en ta memoire ceulx qui ont esté anciennement renommez en l'eschole du Lycæum, en l'academie, au porticque dont a esté denommée la secte Stoïcque, au Palladium, en l'Odeum, qui estoit l'eschole de la musicque:

si tu aimes et as en estime la Peripateticque par-dessuz toutes les austres, Aristote, qui en a esté le prince, estoit natif de la ville de Stagires en Macedoine ; Theophraste, natif d'Eressus ; Straton, de Lampsaque ; Glycon, de Troade ; Ariston, de Chio ; Critolaus, de Phasele : si tu admires plus la Stoïcque, Cleante estoit d'Assos ; Zeno, Citieien ; Chrysippus, de Soles ; Diogenes, de Babylone ; Antipater, de Tarse : et Archedemus, qui estoit natif d'Athenes, s'en alla demourer entre les Parthes, et laissa en Babylone une succession de philosophie Stoïcque.

Les philosophes jaloux de la tranquillité ont presque tous abandonné leur pays.

Qui a-ce doncques esté qui les a tous chassez de leur païs ? Nul ; ains ont esté eulx-mesmes qui ont par-tout cherché leur repos, duquel mal-aiséement peuvent jouyr en leur maison ceulx qui ont quelque aucthorité ou quelque reputation : tellement qu'ils nous ont bien enseigné leurs austres sciences en leurs libvres ; mais ce poinct de vivre en repos, ils le nous ont monstré par effect et par leur exemple. Car encores à present, les plus illustres et les meilleurs philosophes vivent en païs estranges et hors de leurs maisons : non qu'ils y ayent esté transportez par austruy, mais parce que ils s'y sont transportez d'eulx-mesmes : ne qu'ils y ayent esté releguez, mais qu'ils s'y sont confinez d'eulx-mesmes, en fuyant les empeschements, destourbiers et occupations que nous apportent nos pays.

Qu'il soit ainsy, la pluspart des plus belles

L'exil a souvent donné l'essor à de grands genies.

et des plus approuvées et loüées compositions que les anciens ayent faictes, ce a esté moyennant l'exil où ils estoyent, que les Muses leur ont inspiré le sçavoir de les faire. Thucydides, Athenien, escripvit la guerre des Peloponesiens et des Atheniens en la Thrace, en un lieu qui s'appelloit *la Forest fossoyée*. Xenophon escripvit son histoire au lieu de Scillonte, qui est en la province d'Elide; Philistus, en Epire; Tinæus, qui estoit natif de Tauromininium en Sicile, à Athenes; Androtion, Athenien, à Megares; Bacchylides le poëte, au Peloponese. Tous ceulx-là et plusieurs austres encores, pour estre sortis de leurs païs, ne se sont pas descouragez, ny ne se sont pas desesperez, ains ont monstré la vivacité de leurs bons esprits, ayants prins de la fortune leur bannissement, comme une occasion propre à ce faire, pour laquelle, maintenant encores, après leur mort, ils sont renommez par-tout: là où, au contraire, il n'est demouré auscune memoire maintenant de ceulx qui, par leurs brigues et meinées, les ont chassés.

Le bannissement n'entraine avec lui aucune note d'infamie.

Et pourtant merite d'estre mocqué celuy qui estime qu'il y ayt quelque note d'infamie conjoincte et adherente au bannissement. Comment dis-tu cela? Doncques Diogenes est infame, lequel Alexandre le grand voyant assis au soleil, s'approcha de luy, et luy demanda s'il avoit besoing d'auscune chose: l'austre luy respondict que non, sinon qu'il s'ostast un petit devant son soleil; tellement qu'Alexandre,

esbahy de ceste grandeur et haultesse de courage, dict alors à ceulx-là qui estoyent autour de luy : *si je n'estois Alexandre, je serois Diogenes.*

Le bannissement a plus souvent causé la honte des accusateurs que des victimes.

Doncques Camillus estoit infame pour avoir esté chassé de Rome, de laquelle maintenant il est appellé le second fondateur. Et Themistocles, pour estre banny, ne perdit pas la gloire qu'il avoit acquise entre les Grecs ; mais au contraire y adjousta celle qu'il avoit acquise entre les Barbares ; et n'y a homme qui soit de si bas cœur et si peu soucieux d'honneur, qu'il n'aimast mieulx estre Themistocles tout banny, que non pas Leobates, celuy qui l'accusa et qui le feit bannir ; et Cicero qui feut deschassé, que non pas Clodius qui le chassa ; ou Thimotheus, qui feut contrainct d'abandonner son païs, que Aristophon son accusateur, qui le luy feit abandonner.

Dialogue d'Euripides sur la condamnation et la diffamation.

Mais pour austant que l'aucthorité d'Euripides en esmeut plusieurs, ausquels il semble qu'il a allegué de bien puissants arguments à la condamnation et diffamation du bannissement, voyons que c'est qu'il en dict, en demandant et respondant.

JOCASTA.

Quoy donc, est-il si grand mal arrivé
A qui se sent de son pays privé ?

POLYNICES.

Ouy, très-grand, et en experience,
Plus qu'exprimer ne sçauroit eloquence.

JOCASTA.

Comment cela ? qu'est-ce que griefve plus
Ceulx-là qui sont de leur païs exclus ?

POLYNICES.

Ce qui plus griefve, est que le banny n'ose
Pas librement parler de toute chose.

JOCASTA.

Celuy est serf, qui n'ose franchement
Se desclarer de tout son pansement.

POLYNICES.

Trag. des Phéniciennes.

On est contrainct d'endurer, soubz faincte,
Des plus puissants l'ignorance et sottise.

L'homme prudent est plus discret que le serf.

Ceste sentence n'est ny bonne ny veritable; car premierement ce n'est point un serf qui n'ose franchement desclarer tout ce qu'il pense, ains plustost un homme sage et prudent, qui tient sa langue en temps et affaires qui requierent taciturnité et silence; ainsy comme luy-mesme le dict ailleurs, plus sagement et mieulx,

Taire où il faust, et où il loit parler.

Et puis on n'est pas contrainct de supporter l'ignorance des plus forts seulement quand on est hors de sa maison, mais bien souvent et encores plus quand, estant dedans, on craint d'estre calomnié, ou forcé et violenté par ceulx qui ont injustement le credict et l'aucthorité ès villes.

Theodorus, sa franchise vis-à vis du roi Lysimachus.

Et qui plus est manifestement faulx, il a osté à ceulx qui sont hors de leur païs la liberté de franchement parler, et m'esmerveille s'il trouvoit que Theodorus feust sans franchise et liberté de parler, attendu que, comme le roy Lysimachus luy dist, *ceulx de ton païs t'ont chassé*

chassé et banny pour ta maulvaise langue. — Ouy, respondict-il, *pource qu'ils ne me pouvoyent plus porter, non plus que Semelé, Bacchus :* combien qu'il luy eust montré dedans une cage de fer Thelesphorus, auquel il avoit faict arracher les yeulx, coupper le nez et les aureilles, et tronçonner la langue, en luy disant : *voylà comment j'accoustre ceulx qui me font desplaisir.*

Diogenes, sa franchise vis-à-vis de Philippe.

Quoy ! Diogenes n'avoit-il point de liberté, lequel estant allé au camp de Philippus, sur le poinct qu'il estoit prest à donner la bataille aux Grecs, feut prins et meiné devant le roy comme espion, qui seroit venu pour espionner le camp : *ouy vrayement*, dict-il, *je suis venu voirement pour visiter ton insatiable cupidité de dominer, et ta folie, veu que tu t'apprestes pour hazarder en un moment d'heure, non-seulement ta couronne, mais aussy ta personne.*

Annibal, sa franchise vis-à-vis d'Anthiochus.

Et Hannibal, estant banny de Carthage, ne parla-il pas librement au roy Antiochus, quand il luy conseilla, l'occasion s'estant presentée, de donner la bataille aux Romains ; et le roy ayant faict sacrifice aux dieux, luy respondict, *que les entrailles des hosties ne luy permettoyent pas de ce faire. Et comment*, luy repliqua-il en le reprenant ; *tu veulx doncques faire ce qu'une chair morte te dict, et non pas ce que te conseille un homme sage ?*

La probité et l'honneur donnent le droit de parler par-tout.

Mais non pas les geometres mesmes, et ceulx qui usent de demonstrations lineaires, ne perdent pas, pour estre bannis, la liberté de dire franchement ce qui est de leur art et science : car

pourquoy cela, s'ils sont gens de bien et d'honneur ? Mais la couardise et lascheté de cœur, est celle qui par-tout empesche la parole, lie la langue, serre le gosier, et faict taire les hommes. Mais voyons ce qui suit après en Euripides.

La lâcheté de cœur lie la langue.

JOCASTA.

Mais, comme on dict, esperance de mieulx
Paist les chetifs qui sont hors de chez eulx.

POLYNICES.

Ils ont beaulx yeulx et la veuë loingtaine,
Pour veoir de loing une attente incertaine.

Cela encores est un blasme et une reprehension de folie, et non pas du bannissement; car ce ne sont pas ceulx qui ont apprins et qui sçavent s'accommoder à ce qui se presente, mais ceulx qui sont tousiours suspendus en l'attente de l'advenir, et qui soubhaictent tousiours ce qu'ils n'ont pas, qui sont emportez tousiours çà et là sur l'esperance, comme sur un radeau, encores qu'ils ne soyent jamais sortis des murailles de leur ville.

Le desir perpétuel de ce qu'on n'a pas, poursuit l'homme qui ne sort pas de sa patrie.

JOCASTA.

Les alliez de ton pere, et amys,
A ton besoing ont-ils secours obmis ?

POLYNICES.

Guarde-toy bien de tomber en affaire;
Peu sont amys en fortune contraire.

JOCASTA.

Le noble sang dont tu es descendu
Ne t'a-il pas par-tout honneur rendu ?

POLYNICES.

Il faict maulvais en necessité estre,
Mal me donnoit ma noblesse à repaistre.

Polynices dans son exil épouse une fille de roy.

Ces paroles de Polynices ne sont pas seulement faulses, mais ingrates, quand il dict que la noblesse ne trouve pas qui l'honnore ne qui se monstre amy en exil, veu que luy, estant banny hors de son païs, feut tant honnoré, qu'on luy donna en mariage une fille de roy, et qu'il assembla une si grosse et puissante armée de ses alliez, amys et confederez, à l'ayde desquels il retourna en armes dedans son païs, ainsy comme luy-mesme le confesse un peu après :

Plusieurs seigneurs des Myceneïens,
Plusieurs aussy princes Danaïens,
Sont avec moy pour un plaisir me faire;
Qui peu me plaist, mais il est necessaire.

Aussy peu recepvables sont les paroles de la mere qui se lamente :

Point allumé la torche conjugale
Je n'ay devant ta feste nuptiale;
Et d'Ismenus on ne porta de l'eau
Lorsque tu feus faict espousé nouveau.

Mais au contraire elle se debvoit resjouyr, et estre fort contente d'entendre que son fils estoit si haultement marié en maison royale. Mais en se lamentant qu'elle n'avoit point allumé la torche nuptiale, et que la riviere d'Ismenus n'avoit point fourny l'eau à ses nopces, comme s'il n'y eust point eu de feu ny d'eau en

la ville d'Argos pour les nouveaulx mariez ; elle attribue à l'exil les maulx de vanité et de folie.

Les fols sont les seuls qui puissent considérer l'exil comme une note infamante.

Mais on me dira que c'est une note reprochable que d'estre banny : ouy bien, près les fols, qui font un reproche d'estre pauvre ou d'estre chaulve, ou d'estre petit, ou bien d'estre estrangier ou passager : mais ceulx qui ne se laissent point aller et transporter à ces vaines persuasions-là, ont en estime et admiration les gens de bien, encores qu'ils soyent pauvres, encores qu'ils soyent estrangiers, et encores qu'ils soyent bannis. Ne voyons-nous pas que tout le monde revere et honnore le temple de Theseus, aussy-bien que celuy de Parthenon, qui est de Minerve, et celuy d'Eleusinium, qui est de Cerès et de Proserpine ? Et toutesfois Theseus feut banny d'Athenes, par le moyen duquel la cité d'Athenes est aujourd'huy habitée, et perdit la ville qu'il n'avoit point euë d'un austre, mais qu'il avoit luy-mesme fondée. Et que demoure-il d'honnorable en Eleusine, si nous deshonnorons et avons honte d'Eumolpus, qui, se transportant de la Thrace icy, monstra jadis, et monstre encores aujourd'huy aux Grecs la religion des mysteres ? Et Codrus, de qui estoit-il fils, qui devint roy d'Atticque ? N'estoit-il pas fils de Melanthus, banny de Messine ? Ne trouves-tu pas loüable la response que feit Antisthenes à un qui luy disoit, *ta mere est Phrigienne* : *aussy*, respondict-il, *l'est celle des dieux.*

Si doncques l'on te reproche que tu es banny, que ne responds-tu : aussy l'estoit le pere d'Hercules le grand conquerant, et le grand-pere de Bacchus, qui feut envoyé pour chercher Europe, et ne retourna jamais depuis en son païs, estant natif de la Phœnicie, ains estant arrivé à Thebes, hors de son païs, engendra

Le bannissement et l'exil ont été le partage des plus grands hommes.

Bacchus Evius, qui errantes,
Incite à fureur les Bacchantes,
Qui veult estre honnoré de jeux,
Et de service furieux.

Et quant à ce que Æschylus a voulu entendre par ces paroles couvertes, ou plustost qu'il a monstré de loing, quand il dict :

Sainct Apollo, le dieu du ciel banny,

je le passe soubz silence à bouche close, comme dict Herodote. Et Empedocles, au commencement de sa philosophie,

Il y á loy de necessité stable,
Decret des dieux ancien, immuable,
Depuis qu'un homme a maculé ses mains
Du sang à tort espandu des humains,
Que les dæmons de très-fort longue vie
Le vont chassants hors de la compaignie
Des bien-heureulx, pour un temps infiny :
Par ceste loy je suis ores banny
D'avec les dieux, errant parmy le monde.

Ce n'est pas de luy seul, mais de nous tous après luy, qu'il nous desclare tous en ce monde passagers, estrangiers et bannis.

Car ce n'est point le sang, ce dict-il, ny

L'ame est toujours errante jusqu'a ce qu'elle trouve un corps pour s'attacher.

l'esprit vital congelé qui nous a, ô hommes, donné la substance de l'ame et le principe de vie, ce n'est que le corps qui en est composé terrestre et mortel : mais la generation de l'ame, qui vient d'ailleurs icy-bas, il la desguise du plus gracieux nom qu'il peust, l'appellant un bannissement et releguation hors de son païs. Car à la vraye vérité, elle vague et erre, chassée par les divines loyx et statuts, jusques à ce qu'elle vienne à estre attachée à un corps, ne plus ne moins que l'houystre à quelque roc en une isle fort battue des vents et des undes de la mer tout à l'entour, pource qu'elle ne se recorde ny ne se soubvient point,

De quel honneur et quelle magnitude
D'heureux estat et de beatitude,

elle est transferée : qui n'est pas comme de Sardis à Athenes, ou de Corinthe en l'isle de Lemnos ou de Scyros, mais pour avoir changé la demoure du ciel et de la lune à la terre et à la vie terrestre, là où elle se courrouce et trouve estrange si elle change un petit lieu à un austre, comme une chetifve plante qui se seiche quand on la transplante, combien qu'encores à une plante une sorte de terre luy est plus sortable et plus convenable qu'une austre, comme celle où elle se nourrit et germe mieulx : mais au contraire, il n'y a lieu qui oste à l'homme sa felicité, non plus que la vertu de force et de prudence.

Car Anaxagoras, en prison mesme, com-

posoit et escripvoit sa quadrature du cercle : et Socrates, en avallant le poison dont il mourut, philosophoit, c'est-à-dire, exerçoit l'estude de sapience, et exhortoit ses familiers à y estudier, lesquels admiroyent sa constance ; là où, au contraire, Phaëton et Icarus, qui, comme les poëtes disent, monterent au ciel, par leur folie et imprudence tomberent en de très-griefves calamitez.

Anaxagoras écrivit en prison son traité de la quadrature du cercle.

Socrates en avalant le poison, exhortoit ses amis à l'étude de la sagesse.

QU'IL NE FAUST POINT EMPRUNTER A USURE.

PLATON, en ses loyx, ne permet point que l'on puisse aller prendre de l'eau chez son voisin, que premierement on n'ayt fouillé et creusé dedans son fonds jusques à l'argille, et que l'on n'ayt sondé et esprouvé que le lieu n'engendre point d'eau, pource que l'argille, ou terre à potier, estant de sa nature grasse, solide et forte, retient l'humidité qu'elle reçoipt, et ne la laisse pas escouler ny percer ; et faust qu'il soit loisible de prendre de l'eau chez l'austruy quand il n'y a ordre ny moyen d'en pouvoir trouver sur le sien, *pource qu'il faust que la loy pourvoye à la necessité, non pas qu'elle favorise à la lascheté.*

Platon recommande de n'aller chercher de l'eau chez son voisin qu'après avoir bien examiné si l'on n'en a pas chez soi.

Toute loi doit favoriser la nécessité et non la lâcheté.

Mais il faudroit qu'il y eust aussy une ordonnance touchant l'argent, qu'il ne feust loisible d'en emprunter à usure, ny d'aller fouiller aux bourses comme aux puits ou fontaines d'austruy, que premierement on n'eust chez soy cherché et sondé tous les moyens d'en recou-

Les folles dépenses et l'ambition sont la cause des emprunts.

vrer, et par maniere de dire, receuilly et amassé tous les esgouts et toutes les sources, pour essayer si l'on en pourroit tirer ce qui nous seroit utile et necessaire : mais au contraire, plusieurs y en a qui, pour fournir à leurs folles despenses, à leurs delices et superfluitez, ne se servent pas de ce qu'ils ont, ains en prennent de l'austruy à grands frais sans qu'il leur soit necessaire ; ce qui est bien aysé à juger par ce que les usuriers ne prestent ordinairement point à ceulx qui sont necessiteux, ains à ceulx qui veulent acquerir et avoir quelque chose qui leur est superflue, et ne leur faict point de besoing : tellement que ce que l'on croit et preste à qui emprunte, est un tesmoignage qui prouve suffisamment qu'il a de quoy ; là où il falloit au contraire, puisqu'il avoit bien de quoy, qu'il se guardast doncques d'emprunter.

Pourquoy vas-tu faire la cour à un bancquier ou à un marchand ? Emprunte de ta table propre. Tu as des flacons, des plats, des bassins d'argent, employe-les en ta necessité ; et au reste, la gentille ville d'Aulide, ou celle de Tenedos, te remeublera ta table de belle vaisselle de terre, qui est plus nette que celle d'argent ; elle ne sent point la forte et fascheuse senteur de l'usure, comme une rouille qui, tous les jours de plus en plus, souille et sallit ta sumptueuse magnificence ; elle ne te fera point tous les jours soubvenir des kalendes et des nouvelles lunes, qui de soy estant le plus

Les jours des kalendes et des nouvelles lunes étoient haïs à cause des usures.

sainct

sainct et plus sacré jour de tout le mois, est rendu le plus hay et le plus mauldict, à cause des usures.

Car quant à ceulx qui ayment mieulx mettre leurs biens en gage et les hypothequer, pour avoir de l'argent à usure dessuz, que de les vendre à forfaict, Jupiter mesme, possessoire, ne les guarentiroit pas : ils ont honte de recepvoir le prix et valeur de leurs biens, et n'ont point de honte d'en payer l'usure. Et toutesfois, ce grand sage homme Pericles feit faire l'accoustrement de la statue de sa Pallas, qui estoit de fin or, poisant jusques au poids de quarante talents, en sorte qu'il se pouvoit mettre et oster quand on vouloit : affin, disoit-il, que quand il nous viendra un affaire pour la guerre, nous nous en puissions servir, pour puis après le faire remettre de prix et valeur non moindre que devant. Ainsy debvons nous en nos affaires, comme en une place assiegée, n'admettre ny recepvoir jamais au-dedans guarnison d'un usurier ennemy, ny endurer devant nos yeulx que l'on baille nos biens pour demourer en perpetuelle servitude ; ains plustost retrencher de nostre table ce qui n'y est point necessaire ny utile, et semblablement de nos licts, de nos coches, de nostre despense ordinaire, pour nous maintenir nous-mesmes francs et libres, en esperance de remettre puis après ce que nous aurons retrenché, si la fortune nous dict bien.

Prudence de Pericles, et sa prévoyance dans l'accoustrement de la statue de sa Pallas.

L'usurier considéré comme un ennemi en garnison.

Moyen de se garantir des usuriers.

Les dames Romaines baillerent jadis leurs

bagues et joyaux d'or, dont feut faicte la couppe que l'on envoya pour offrande au temple d'Apollo Pythien, en la ville de Delphes; et celles de Carthage coupperent elles-mesmes leurs propres cheveulx pour en faire des cordes à guinder les engins de batterie dont on deffendoit leur ville assiegée : et nous, comme si nous avions honte de nous pouvoir passer d'austruy, nous allons asservir nous-mesmes par engagements et obligations; là où il vauldroit beaucoup mieulx, qu'en nous restreignant et resserrant à ce qui nous seroit utile, nous bastissions un temple de franchise pour nous, pour nos femmes et pour nos enfants, de nostre vaisselle, que nous fondrions ou que nous vendrions.

Les femmes Carthaginoises coupperent leurs cheveux pour en faire des cordes afin de défendre leur ville.

La deesse Diane, en la ville d'Ephese, donne franchise et saulve-guarde aux debteurs, qui peuvent recourir en son temple, contre leurs creanciers : mais celuy de l'espargne et de despense mesurée, dedans lequel ne peuvent entrer les usuriers pour en ravir et emmeiner auscun debteur prisonnier, est tousiours arriere ouvert aux sages, et leur donne long et large espace de repos joyeux et honnorable. Car ainsy comme la prophetisse qui rendoit les oracles au temple d'Apollo Pythien, au temps des guerres Medoises, respondict aux Atheniens, que pour eulx saulver, Dieu leur donnoit un mur de bois; et eulx abandonnant leurs heritages, leur ville, leurs maisons et tous leurs biens, eurent recours aux navires pour saulver

Les choses les plus simples servent à l'homme qui aime la liberté.

leur liberté : aussy nous donne Dieu une table de bois, vaisselle de terre et robbe de gros drap, si nous voulons vivre et demourer en liberté :

N'ayez esmoy d'avoir chariots dorez
Par gros roussins, portants cornes, tirez :

car quoy qu'ils soyent vistes, les usures les atteignent bien, qui vont encores plus viste ; ains plustost avecques un asne, le premier venu, et avecques une meschante jument de bast, fuys l'usurier, ennemy cruel et tyrannicque, lequel ne te demande pas le feu et l'eau, comme jadis faisoit le barbare roy de Perse, ains qui pis est, touche à ta liberté, blece ton honneur par affiches, mettant tes biens en criée. Si tu ne le payes, *il te moleste ;* si tu as de quoy le payer, *il ne le reçoipt pas s'il ne luy plaist ;* si tu vends, *il veult avoir les choses à non prix ;* si tu ne vends, *il t'y contrainct ;* si tu le mets en justice, *il te parle d'appoinctement ;* si tu luy jures de le payer, *il te commande ;* si tu vas à sa porte pour parler à luy, *il te la ferme ;* si tu demoures en ton logis, *il vient battre à ta porte, et ne bouge de chez toy.*

L'usurier attaque continuellement la liberté.

De quoy servit aux Atheniens l'ordonnance de Solon, par laquelle il ordonna que pour debte civile on n'obligeroit plus le corps ? Car ils sont serfs à tous bancquiers, ruineurs de peuple : mais encores non pas à eulx seuls, car il n'y auroit pas trop grand mal, mais à leurs esclaves superbes, insolents, bar-

Les Athéniens étoient par leur luxe les serfs de tous les banquiers.

bares, oultraigeux, tels proprement comme Platon escript que sont les diables et bourreaux enflammez aux enfers, qui tourmentent les ames des meschants.

Les usuriers font du palais où se rend la justice, un enfer pour les débiteurs.

Car ainsy ces malheureux usuriers font du palais, où se rend la justice, un enfer pour les pauvres debteurs, les plumants et devorants jusques aux os, à coups de bec et de griffes qu'ils leur mettent dedans la chair, comme des vautours affamez : aux austres, leur estants tousiours dessuz, ils empeschent de toucher à leurs propres biens quand ils ont serré leurs bleds et faict vendanges, ne plus ne moins qu'à Tantalus. Et comme le roy Darius envoya contre la ville d'Athenes ses lieutenants, Datis et Artaphernes, avecques des chaisnes et des cordes dont ils debvoyent lier les prisonniers qu'ils prendroyent, aussy ces usuriers, apportants en la Græce des leyettes pleines de cedules, de brevets et de contraux obligatoires, ne plus ne moins que des fers et des manottes à enferrer les pauvres criminels, s'en vont par les villes, où ils sement en passant, non de bonne et prouffitable semence, comme faisoit jadis Triptolemus, quand il alloit par-tout enseignant l'usage de semer le bled, mais des racines et graines de debtes, qui produisent infinis travaulx et intolerables usures, dont on ne peust jamais trouver le bout, lesquelles mangeants et estendants leurs branches par-tout, font à la fin plier les villes soubz le faix, tant, qu'elle les suffocquent.

Les usuriers considérés comme des conquérans, des fers desquels il est impossible d'échapper.

On dict que les liebvres nourrissent un petit levrault, en portent un austre dedans le ventre prest à sortir, et enchargent encores d'un austre : mais les usures de ces barbares icy, meschants usuriers, enfantent devant que de concepvoir, car en baillant leur argent ils le redemandent tout incontinent, et en le posant ils le leivent, et rebaillent à usure ce qu'ils prennent, et reçoipvent pour avoir baillé à usure. On dict des Messeniens,

Usurier, sa conduite pour faire valoir son argent.

> En ceste ville y a porte sur porte,
> Et puis encores une austre arriere-porte :

mais on pourroit encores mieulx dire contre les usuriers,

> Ils vont mettant usure sur usure,
> Puis austre usure encores sans mesure.

Tellement qu'ils se mocquent des philosophes naturels, qui tiennent que rien ne se peust faire de rien, et de ce qui n'est pas : car chez eulx usure se faict et s'engendre de ce qui n'est pas et qui ne subsiste point. Ils estiment que ce soit chose reprochable et honteuse, que prendre des guabelles et daces publicques à ferme, ce que les loyx permettent nonobstant ; et eulx au contraire, contre toutes loyx du monde font payer la dace de ce qu'ils prestent à usure, ou plustost, s'il faust dire verité, en prestant à usure ils fraudent de male-foy leur debteur : car le pauvre debteur, qui reçoipt moins qu'il n'a escript par son obligation, est trompé faul-

Le philosophe regarde comme chose honteuse de prendre à ferme les gabelles, quoique la loi l'autorise.

Les débiteurs mentent souvent.

sement et de male-foy. Et toutesfois les Perses estiment, que *mentir* soit le second peché, et le premier, *debvoir*, pour austant que le mentir advient le plus souvent à ceulx qui doibvent.

Fraude des usuriers dans leurs comptes et leurs écritures.

Or n'y a-il gens au monde qui mentent plus que font les usuriers, ne qui usent plus de male-foy en leurs papiers journaulx, là où ils escripvent qu'ils ont tant baillé à un tel, à qui ils ont moins baillé : et si la cause mouvante de leur menterie est belle avarice, et non pas indigence ny pauvreté, ains une miserable cupidité de tousiours plus avoir, la fin de laquelle ne leur tourne ny à plaisir, ny à prouffit, quant à eulx, mais bien à la perte et ruine de ceulx à qui ils tiennent tort ; car ils ne labourent point les terres qu'ils ostent à leurs debteurs, ny n'habitent ès maisons dont ils les chassent, ny ne mangent sur les tables qu'ils leur emportent, et ne vestent les habillements dont ils les despouillent : ains si le premier est destruict, le second s'en va après alleché par le premier, d'austant que c'est comme un feu Grejois, qui mange en s'augmentant tousiours de la perte et ruine de ceulx qui tombent dedans, les devorant tous les uns après les austres : et l'usurier qui entretient ce feu, le soufflant et l'enflammant à la perte de tant de gens, n'en a rien de fruict davantage, sinon que par intervalle de temps il prend son libvre de raison, et y lit combien il a faict vendre de pauvres debteurs ; combien il en a depossedé de leurs heritages et de leurs biens, d'où est venu, et

L'usure ressemble au feu grégeois qui s'accroît toujours de la perte de ce qu'il consume.

où est allé en tournant, virant, et tousiours croissant, son argent.

Et ne pensez pas que je die cela pour guerre ou inimitié auscune que j'aye jurée contre les usuriers,

Car ny mes bœufs, ny mes chevaulx aussy,
Ils n'ont jamais emmeinez, Dieu mercy :

Iliade d'Homere.

mais seulement pour monstrer à ceulx qui empruntent facilement argent à usure, combien il y a de villanie et de honte en cela, et comment cela ne procede que d'une extresme folie, paresse et lascheté de cœur.

Ne pas emprunter quand on n'a besoin de rien.

Car si tu as dequoy, *n'emprunte pas, puisque tu n'en as point de besoing;* et si tu n'as rien, *n'emprunte pas, pource que tu n'auras pas moyen de payer.* Mais considerons un peu l'un et l'austre à part. L'ancien Cato disoit à un vieillard qui se gouvernoit mal, *mon amy, veu que la vieillesse a de soy-mesme tant de maulx, comment y vas-tu encores adjoustant le reproche et la honte de meschanceté?* aussy pouvons-nous dire, veu que la pauvreté a de soy-mesme tant et tant de miseres, n'y va pas encores accumulant les angoisses d'emprunter, et de debvoir; n'oste point à la pauvreté le seul bien qu'elle a par dessuz la richesse, c'est qu'elle n'a soucy de rien; austrement tu tomberas en la mocquerie du commun proverbe qui dict,

Je ne puis pas une chevre porter;
Vous me baillez un bœuf à supporter.

Tu ne peux pas porter la pauvreté, et tu te

Il n'y a pas d'état plus honteux que celui d'un débiteur.

vas encores surcharger d'un usurier, qui est un fardeau insupportable à celuy mesme qui a bien dequoy. *De quoy voulez-vous doncques que je vive ?* Demandes-tu cela ayant des mains, ayant des pieds, ayant la voix, bref estant homme, de qui le propre est d'aimer et estre aimé, faire plaisir et en recepvoir ? ne peux-tu pas enseigner les lettres, conduire des jeunes enfants, guarder une porte, voyager sur mer, servir en une navire ? Il n'y a rien de tout cela qui soit plus honteux, ny plus fascheux à faire, que d'ouyr, *paye-moy*, *rends moy mon argent*.

Rutilius, usurier Romain.

Rutilius ce riche Romain s'approchant un jour de Musonius le philosophe, luy dict en l'aureille, *Jupiter saulveur, que vous austres philosophes faictes profession d'imiter et ensuivre, n'emprunte point d'argent à usure.* Musonius en riant luy respondict promptement, *non, ny n'en preste point aussy.* Car ce Rutilius qui prestoit à usure, reprochoit à l'austre qu'il empruntoit à usure, qui estoit une folle arroguance stoicque.

Les animaux pourvoient à leur besoin, l'homme a les mêmes ressources.

Quel besoing est-il que tu allegues Jupiter saulveur, veu que l'on peust recorder le mesme par choses qui sont toutes familieres et toutes apparentes ? Les arondelles, les fourmis n'empruntent point à usure, à qui nature n'a point donné de mains, point de discours, point de raison, point d'art ny de mestier, là où elle a doué l'homme de tant et de si grand entendement, que non-seulement il se sçait nourrir soy-mesme,

soy-mesme, mais oultre nourrir des chevaulx, des chiens, des perdrix, des liebvres, des geays : pourquoy doncques te condamnes-tu toy-mesme d'estre plus beste qu'un geay, plus muet que la perdrix, plus lasche qu'un chien, que tu ne sçaches trouver auscun homme qui te face du bien, en luy faisant la cour, en le resjouyssant, en le guardant, et en combattant pour luy ?

Ne veois-tu pas que la mer et la terre produisent tant de choses pour l'usage de l'homme ? J'ay veu le bon homme Micylus, disoit Crates, qui cardoit la laine, et sa femme quand et luy qui la filoit,

En combattant la faim à toute oultrance.

Le roy Antigonus ayant esté une espace de temps sans veoir le philosophe Cleanthes, et le rencontrant un jour en la ville d'Athenes luy demanda, *tournes-tu encores la meule du moulin*, Cleanthes ? *Ouy*, sire, respondict Cleanthes, *je la meine encores, et le fais pour guaigner ma vie, et ne me despartir point de la philosophie.* Combien estoit grand et genereux le courage de ce personnage-là, qui venant de la meule, avecques la mesme main qui venoit de tourner la meule, et paistrir la paste, escripvoit de la nature des dieux, de la lune, des estoilles, et du soleil ? Et puis il nous semble que ces œuvres-là soyent serviles.

Cleanthes tournoit la meule d'un moulin, afin de gagner de quoi vivre.

Et cependant, affin que nous soyons libres (Dieu le sçait), nous empruntons de l'argent

à usure, et pour en avoir, nous flattons des personnes serviles, nous leur payons tribut, et leur faisons des presents, nous leur faisons la cour, et leur donnons à disner, non par pauvreté, car personne ne preste à un pauvre, mais par nostre superfluité: pource que si nous estions contents des choses necessaires à la vie humaine, il n'y auroit point d'usuriers au monde, non plus que de Centaures ou de Gorgones: car les delices et la superfluité ont engendré les usuriers, aussy bien que les orfebvres, les argentiers, les parfumeurs, et les teincturiers: nous ne debvons point le prix du pain et du vin, mais bien de belles terres et maisons, de grand nombre d'esclaves, de beaulx mulets, de parement de salles et de riches tables, et de toutes folles et excessifves despenses, que nous faisons bien souvent, pour donner passetemps au peuple, pour une vaine ambition, de laquelle nous ne recepvons bien souvent austre fruict, qu'ingratitude: et celuy qui y est une fois enveloppé, demoure debteur pour tout le reste de sa vie, changeant de picqueur, tantost d'un, tantost d'austre; ne plus ne moins que le cheval, depuis qu'il a une fois reçeu le mors en sa bouche, et la selle sur le dos, il n'y a plus ordre qu'il s'en puisse fuyr ès beaulx pasturages et belles prairies, dont il est party, ains va errant çà et là, ainsy comme les dæmons et malings esprits qu'Empedocles escript avoir esté chassez du ciel par les dieux,

Le contentement de chacun dans son état est la perte des usuriers.

Un débiteur sort rarement de son état, il ne fait qu'échapper des mains de l'un pour tomber dans celles de l'autre.

Dedans la mer le Ciel en bas les jecte :
La mer sur terre arriere les rejecte ;
La terre après au soleil radieux,
Et le soleil puis les renvoye aux cieulx.

Aussy tombent-ils entre les mains d'un usurier ou bancquier, tantost Corinthien, tantost d'un austre de Patras, et tantost d'un d'Athenes, l'un après l'austre, jusques à ce qu'estants deçeups et trompez de tous, ils se trouvent finablement tous dissippez et decouppez en usures.

Car ainsy comme celuy qui est embourbé, se doibt ou du tout leiver pour sortir du bourbier, ou du tout ne bouger d'un lieu, pource que celuy qui se demeine et se tourne et vire en la bourbe, ne faict austre chose que souiller de plus en plus son corps ; aussy ceulx qui ne font que changer de bancque, et que faire transcrire leur nom du papier d'un usurier en celuy d'un austre, se chargeants tousiours les espaules, et s'embrouillants de nouvelles usures, deviennent tousiours de plus en plus chargez ; ressemblants proprement aux personnes malades de cholere, qui ne veulent pas prendre medecine pour se guarir à faict, ains continuent tousiours à oster ce qui desgoutte d'humeur cholericque, et puis à en amasser de l'austre davantage, et payent à toutes saisons de l'année les usures, avecques griefves douleurs et angoisseux tranchez : et n'en ont pas plustost payé l'une, que l'austre coule et distille incontinent après, ce qui leur apporte un mal de cœur et douleur de teste ; là où il falloit

qu'ils donnassent ordre à s'en nettoyer du tout, affin d'en demourer francs et quittes. Je parle maintenant à ceulx qui ont bien dequoy, et qui sont trop lasches et paresseux, et vont disant, *comment, demoureray-je doncques sans valets, sans feu, ne sans lieu et sans retraicte?* c'est tout ainsy, comme si un malade d'hydropisie et enflé comme un tonneau, disoit au medecin; *comment voulez-vous doncques que je devienne gresle, maigre et menu?* pourquoy non, prouveu que tu sois sain? ainsy vault-il mieulx que tu demoures sans valet, que tu deviennes valet toy-mesme, et que tu demoures sans heritages, plustost que tu deviennes toy-mesme heritage d'austruy.

Il vaut mieux être sans valets que de s'exposer à le devenir soi-même un jour.

Escoute un peu le devis de deux vautours, comme disent les fables; l'un vomissoit si fort qu'il disoit, *je croy que je vomiray jusques à rendre mes entrailles:* et son compaignon luy respondoit, *quel mal y aura-il? car aussy bien ne rendras-tu pas les tiennes, mais celles d'un tres-passé que nous devorasmes l'austre jour:* aussy un endebté ne vend pas sa terre, ne son heritage, ny sa maison, ains celle de l'usurier qui luy a presté argent, à qui la loy adjuge le droict et la possession d'iceulx. Voire mais, mon pere dira-il, m'a laissé cest heritage. Je croy bien, aussy t'avoit-il laissé la liberté et la bonne renommée, dequoy tu doibs faire plus de compte, et en avoir plus de soing. Celuy qui t'a engendré a faict ton pied et ta main, et neantmoins s'il advient qu'ils soyent esthiomenez, encores donneras-tu de l'argent au chirurgien qui te les couppera.

Le bien d'un débiteur change de maître, il appartient à celui à qui il doit.

Calypso avoit bien vestu Ulysses d'une robbe sentant comme bausme,

Qui retenoit une odeur doulce et telle
Qui sort du corps d'une Fée immortelle; *Odiss. liv. 5.*

present qu'elle luy feit, affin qu'il eust à tout jamais memoire de l'amitié qu'elle luy avoit portée; mais depuis que sa navire feut brisée, et qu'il se trouva à fond, ne pouvant revenir sur l'eau, à cause de sa robbe trempée qui le tiroit à bas, il la despouilla très-bien, et la jecta là, et se ceignant le corps tout nud d'un linge se saulva à nage, jusques en terre, là où quand il feut hors de dangier, et qu'il feut apperçeu, il n'eut depuis fauste ny de vestements ny de nourriture.

Ulysses perdit dans un naufrage la robe que Calypso lui avoit donnée.

Et n'est-ce pas proprement une vraye tempeste, quand l'usurier après quelque temps vient assaillir les miserables debteurs en leur disant, *paye?*

Le créancier est un orage toujours prêt à fondre sur la tete du debiteur.

Disant ces mots, les nues il amasse,
Et la grand mer de vagues il harasse:
De l'orient et du midy tonnant,
Le vent se leive encontre le ponant. *Odiss. l. 5.*

Ces vents sont les usures, et les usures des usures, qui roulent les unes sur les austres, et luy accablé d'elles, qui le retiennent de leur poisanteur, ne se peust saulver à nage, ny eschapper, ains est à la fin tiré à fond avecques ses amys, qui l'ont plegé et respondu pour luy, tant qu'il y perit.

Crates le philosophe Thebain feit bien aus-

Crates, philosophe Thébain, abandonne son bien pour n'avoir ni soucis ni affaires.

trement, car ne debvant rien, n'estant pressé d'auscun creancier pour payer, seulement se faschant des cures et soucis du mesnage, et de la sollicitude qu'il falloit avoir pour gouverner son bien, laissa un patrimoine qu'il avoit de la valeur de huict talents, quatre mille huict cent escus, et chargeant la besace avecques la robbe du bureau, s'enfuyt en la franchise de pauvreté et de philosophie. Anaxagoras laissa ses terres en friche.

Philoxenus, son désintéressement.

Mais quel besoing est-il d'alleguer ceux-là? veu que Philoxenus un chantre estant du nombre de ceulx qui avoyent esté envoyez pour peupler une nouvelle ville et nouvelle terre en la Sicile, luy estant escheuë une bonne maison en sa part, et grand moyen d'y vivre bien à son ayse, voyant que les delices, la volupté, l'oysifveté, sans auscun exercice de lettres regnoyent en ce quartier-là, *par les dieux*, dict-il, *ces biens icy ne me perdront point mais bien moy eulx;* et laissant à d'austres le partage qui luy estoit escheu à son sort, remonta sur mer, et s'en retourna à Athenes. Là où ceulx qui sont endebtez endurent, et supportent que l'on les taille, que l'on les angarie, et que l'on les gehenne comme des esclaves que l'on faict fouïller aux mines, nourrissants, ainsy que le roy Phineus, des Harpyes qui ont des aisles; et les usuriers leur envolent et ravissent des mains leur propre nourriture, encores n'ont-ils pas patience d'attendre la saison : car ils acheptent leurs bleds

Le créancier ruine encore le débiteur en achetant tout de lui à vil prix.

avant qu'ils soyent moissonnez, et font marché de l'huyle avant que l'olive soit meure : et du vin semblablement, *je le retiens*, dira-il, *pour tel prix, et quand et quand il le luy baille par escript ;* et cependant le raisin est encores pendant à la vigne, attendant le mois de septembre, que l'estoille d'Arcturus se leive, pour faire vendange.

QU'IL FAUST QU'UN PHILOSOPHE CONVERSE PRINCIPALEMENT AVECQUES LES PRINCES ET GRANDS SEIGNEURS.

L'homme sage doit rechercher et entretenir une amitié utile à plusieurs.

AMBRASSER une espée en son sein est chose dangereuse, il est vray ; mais rechercher ou accepter et entretenir une amitié qui peust estre utile et fructueuse à plusieurs en particulier, et encores plus en commun, c'est le faict d'hommes sages, honnestes, et affectionnez au bien public, non pas, comme quelques-uns estiment, ambitieux et convoiteux d'honneur ; mais au contraire, celuy-là doibt estre reputé ambitieux, ou bien pusillanime, qui fuyt et a paour que l'on ne l'appelle courtisan, poursuivant et caressant les princes et grands seigneurs.

Le philosophe doit fréquenter les princes pour les engager à faire le bien.

Car que dira le seigneur qui sera guerissable, desireux d'apprendre, et ne demandera que d'accointer quelque philosophe ? Quoy ? faudra-il doncques que je devienne un Simon le savetier, ou un Dionysius maistre d'eschole, au lieu d'un Pericles ou d'un Cato, affin que ce

philosophe devise avecques moy, et qu'il s'approche de moy, comme Socrates faisoit jadis avecques ceulx-là? au contraire, Ariston de Chio estant reprins et blasmé par les sophistes de son temps, de ce qu'il devisoit à tous ceulx qui le vouloyent ouyr; *à la mienne volonté*, dict-il, *que les bestes mesmes peussent entendre les propos qui excitent les cœurs à aimer la vertu.*

La doctrine de la philosophie doit rendre actif, et vif à faire le bien.

Et nous fuyrons les moyens et occasions de hanter et deviser avecques les grands personnages et puissants seigneurs, comme si c'estoyent hommes farouches et sauvages? La parole et doctrine de la philosophie n'est point un tailleur d'images pour faire des statuës mornes et muettes, sans sentiment quelconque, à poser dessuz un soubassement, comme dict Pindare, ains veult rendre les cœurs des hommes qu'elle touche, actifs et vifs; elle leur imprime des eslans de bonne volonté qui les incitent, des jugements qui les tirent à toutes choses prouffitables au public, des intentions desireuses de toute honnesteté, un courage grand et hault, avecques asseurance et bonté; toutes lesquelles parties font que les hommes entendus au faict de gouvernement sont plus ayses de deviser, converser et hanter avecques les personnes de grande puissance et aucthorité; et non sans cause. Car le medecin excellent et gentil, prendra tousiours plus de plaisir à medeciner un œil qui veoit pour plusieurs, et qui en guarde plusieurs; aussy le philosophe sera plus affectionné à prendre soing

Les philosophes s'attachent surtout aux personnes de grande autorité.

soing de cultiver un esprit et une ame qui doibt estre vigilante, qui doibt estre sage, prudente et juste pour plusieurs.

Et s'il est entendu en la science de trouver, assembler et conduire les eaux, ainsy comme l'on dict que Hercules l'estoit, et plusieurs austres anciens, il ne prendra ja plaisir d'aller en quelque coing desert, loing de la frequence des hommes, près le rocher du corbeau, comme dict le poëte, creuser celle mare des porchers Arethuse, ains s'estudiera de descouvrir les sources vifves de quelque ruisseau ou riviere, pour abbruver une grosse ville, ou un camp, ou pour arrouser les jardins et vergers de quelque roy.

Le vrai philosophe ne fuit pas la société des hommes, il cherche au contraire tout ce qui peut lui être avantageux.

Suyvant quoy nous oyons qu'Homere appelle Minos *Oaristes de Jupiter*, c'est-à-dire, ainsy que Platon mesme l'interprete, familier et disciple. Car il n'entendoit pas que les disciples des dieux feussent personnes privées, casaniers, vivants en oysifveté en leur maison sans rien faire, ains princes et roys, lesquels estants sages, prudents, justes, debonnaires et magnanimes, tous ceulx qui auroyent à vivre soubz eulx, et à estre commandez par eulx, en seroyent benicts et bienheureux. Il y a une herbe que l'on appelle *Eryngium* (le chardon à cent testes), laquelle a ceste proprieté, que depuis qu'une chevre la prend en sa bouche, elle s'arreste tout court, et tout le trouppeau aussy semblablement, jusques à ce que le chevrier la luy vienne oster :

Platon traitoit tous les disciples des dieux de princes et de rois.

Le chardon à cent têtes arrête un troupeau de chevres.

les defluxions aussy qui procedent des hommes de grande puissance et grande aucthorité, comme sont les roys, ont pareille vistesse et celerité, laquelle se dilate en un moment et comme un feu, saisit et guaigne ce qui est voisin à l'environ.

Et puis si la parole et remonstrance d'un philosophe s'addresse à un homme privé, qui aime à vivre en repos, et se borne luy-mesme comme d'un centre et d'une circonference geometricque, d'avoir ce qui luy est necessaire pour l'entretenement de sa personne, elle ne se distribue point à d'austres, ains ayant composé en luy seul une grande tranquillité, et grand calme de toutes perturbations, elle se fene, vieillit et se termine incontinent; mais au contraire, si elle remonstre à un magistrat, un homme de gouvernement, un homme d'affaires, et qu'elle le remplisse de vertu et de bonté, par le moyen d'un seul elle faict du bien à infinis; comme Anaxagoras qui se tint avecques Pericles, Platon avecques Dion, Pythagoras avecques les princes et seigneurs de l'Italie, et Cato, luy-mesme partant du camp navigua en Asie pour veoir Athenodorus : Scipio envoya querir Panætius, quand le senat le commeit et deputa pour aller visiter et syndicquer quelle justice ou injustice regnoit par le monde, ainsy que dict Posidonius.

Le philosophe doit moins attacher ses leçons à l'homme privé qu'à l'homme en place.

Les grands hommes avoient toujours avec eux des philosophes pour leur instruction.

Que debvoit doncques alors dire Panætius? Si tu estois un Castor ou un Pollux, ou quel-

que austre tel homme-privé, voulant fuyr la frequence des villes, et te retirer en quelque coing d'eschole à part, pour illec à loisir et en plein repos coudre et descoudre, plier et desplier les syllogismes des philosophes, j'eusse volontiers accepté l'offre que tu me fais, et feusse allé demourer avecques toy ; mais pour ce que tu es le fils de Paulus Æmylius, qui a esté par deux fois consul, et arriere-fils de Scipion l'*Africain*, celuy qui deffeit Hannibal de Carthage, je ne deviseray point avecques toy.

Raisons et paroles doubles l'une mentale, l'autre extérieure.

Et de dire maintenant qu'il y a double raison et parole, l'une interieure ou mentale, que l'on dict estre don de Mercure, surnommé *Hegemon*, c'est-à-dire guide : et l'austre proferée, qui est messagere et instrumentale pour donner à entendre ses conceptions, cela est tout rance et moisy de vieillesse, et doibt estre compris dessoubz cest ancien proverbe, *je sçavois cela devant que Theognis feust né.* Mais toutesfois encores ceste distinction-là ne faict rien contre ce que nous disons ; car de l'une et de l'austre raison ou parole, tant de celle qui demoure en la pensée, que de celle qui se prononce et se profere dehors, la fin est amitié de l'une envers soy-mesme, et de l'austre envers austruy : car celle-là tendant au but de la vertu par les enseignements de la philosophie, rend l'homme accordant tousiours avecques soy-mesme, ne se plaignant jamais, ny se repentant de rien, plein de paix, plein d'amour et de contentement de soy-mesme,

La philosophie rend l'homme toujours d'accord avec lui-même et satisfait.

Ses membres n'ont nulle sedition
Estrange entr-eulx, nulle dissension,

nulle passion rebelle et desobeyssante à la raison, nul combat de volonté contre volonté, nulle repugnance de discours à discours.

Il n'y a point d'amertume turbulente, meslée avecques joye, comme sur les confins de desir, de repentance et regret, ains y sont toutes choses uniement doulces, paisibles et amiables, et font que chascun jouyssant de tant et tant de biens se contente et j'esjouyst de soy-mesme. Et quant à l'austre sorte de raison et de parole proferée, Pindarus dict que la Muse n'estoit point anciennement avaricieuse, aimant le guain, ny mercenaire : et croy qu'encores ne l'est-elle pas maintenant, mais par l'ignorance et nonchalance des hommes ne se souciants de bien ny d'honneur, Mercure, qui paravant estoit gratuit et commun, est devenu trafficqueur, ne voulant rien faire sans estre payé : car il n'est pas vraysemblable que Venus se soit jadis mortellement courroucée à l'encontre des filles de Propœtus, pource que ce feurent-elles qui les premieres machinerent de semer des haines et inimitiez entre les jeunes hommes, et que Urania, Clio et Calliopé se contentent ou prennent plaisir à ceulx qui corrompent la dignité des lettres pour de l'argent, ains m'est advis que les œuvres et les dons des Muses doibvent estre encores plus amiables et plus gracieux, que non pas ceulx de Venus ; car l'honneur que d'auscuns se pro-

L'ignorance et la nonchalance des hommes ont fait un trafic de l'amour.

Les dons des Muses sont préférables à ceux de l'Amour.

posent pour la fin et le but du sçavoir et des lettres, a esté tenu cher, pource que c'est un principe et un seminaire d'amitié ; mais qui plus est, le commun des hommes mesure l'honneur à la bienveuillance, estimants que nous ne louons seulement que ceulx-là que nous aimons.

Mais ceulx-là font comme Ixion, qui poursuyvant d'amour la deesse Juno tomba en une nuée : aussy au lieu d'amitié ils embrassent honneur, image vaine, tromperesse, pompeuse, vagabonde et incertaine : mais l'homme de bon sens et de bon jugement, s'il s'entremet d'affaires et du gouvernement de la chose publicque, il ne convoitera d'honneur sinon austant qu'il en aura de besoing pour entretenir son aucthorité et son credit, à fin que l'on se fie en luy au maniement des affaires : car il n'est ny plaisant ny facile de prouffiter à ceulx qui ne le veulent pas, et la disposition de le vouloir procede de se fier : ne plus ne moins que la lumiere est plus le bien de ceulx qui voyent, que de ceulx qui sont veus : aussy est l'honneur plus utile à ceulx qui sentent qui en est digne, qu'à ceulx qui ne sont pas mesprisez.

La lumiere èst plutôt le bien de ceux qui voient, que de ceux qui sont vus.

Mais celuy qui ne se mesle point d'affaires, qui vit avecques soy-mesme, et constitue son bien à vivre à part en loisir et en repos, salue de loing la vaine gloire et populaire, dont jouyssent les austres qui versent en la veue des peuples et en pleins theatres ; tout ainsy

qu'Hippolytus, qui estoit chaste, saluoit de loing la deesse Venus; mais celle qui procede des gens de bien et d'honneur, il ne la refuse ny ne la mesprise pas. Quand il est question d'amitié, il ne faust pas chercher à l'avoir et contracter seulement avecques ceulx qui ont les biens, la gloire, le credit et l'aucthorité des grands seigneurs; mais aussy ne faust-il pas fuyr ces qualitez-là, quand elles sont conjoinctes avecques une nature doulce et des mœurs moderées. Le philosophe ne cherche pas les beaulx et bien formez jeunes hommes, ains ceulx qui sont dociles, bien conditionnez et convoiteux de sçavoir : mais aussy s'ils ont et beaulté de visage, et bonne grace, et fleur de jeunesse, cela ne luy fera pas paour de s'en approcher, ny les beaulx traicts de visage ne le chasseront pas d'auprès de ceulx qu'il sentira dignes que l'on en prenne soing, et que l'on y employe sa peine : aussy quand la puissance, la richesse et l'aucthorité de prince se trouvera en un homme de bonne nature, gracieux et honneste, il ne laissera pas de l'aimer et de le caresser pour cela, ny ne craindra pas qu'on l'appelle courtisan ny caressant les grands.

Le philophe ne rejette point la gloire qui procede des gens de bien et d'honneur.

Le philosophe cherche ceux qui ont envie d'apprendre.

Ceulx qui par trop fuyant Venus estrivent,
Faillent austant que ceulx qui trop la suivent :

ainsy en est-il de l'amitié des princes et des grands seigneurs; parquoy le philosophe qui ne se meslera point d'affaires, ne les fuira point, mais le civil qui s'empeschera du maniement de

Fuyr trop l'amour, ou s'y abandonner à l'excès, sont également dangereux.

la chose publicque, les recherchera, non les faschant pour se faire ouyr, ny leur chargeant les aureilles de contes importuns de sophiste qui se veult monstrer, mais s'accommodant volontiers à les hanter, passer le temps et deviser avecques eulx quand ils le veulent.

..... de Berecynthe
Les plaines ont de long douze journées,
Qui, tous les ans, par moy sont engrenées.

Celuy qui dict cela, s'il eust austant aimé les hommes, comme il aimoit le labourage, eust plus volontiers cultivé et ensemencé celle terre qui pouvoit nourrir si grande multitude d'hommes, que la petite mestairie d'Antisthenes, qui à peine pouvoit suffire à saulpouldrer Autolycus quand alloit luicter.

Epicurus regardoit le repos comme le souverain bien de l'homme.

Et toutesfois Epicurus, qui mettoit le soubverain bien de l'homme en un très-profond repos, comme en un port couvert de tous les vents et de toutes les vagues du monde, dict, que le faire bien à austruy est non-seulement plus honneste que le recepvoir bien d'austruy, mais encores plus plaisant : car il n'y a rien qui engendre tant de joye que faict la grace, c'est-à-dire la beneficence, et avoit bon jugement celuy qui imposa les noms aux trois Graces, Aglaïa, Euphrosyné, et Thalia, car certainement la joye et le contentement est bien plus grand et plus net en celuy qui donne la grace, qu'en celuy qui la reçoipt. Voylà pourquoy plusieurs souvent rougissent de honte quand

La bénéficence engendre la joie.

ils reçoipvent du bien, là où l'on est tousiours bien ayse quand on en faict.

On oblige un peuple entier en rendant ses ministres gens de bien.

Or font bien à tout un peuple ceulx, qui rendent gens de bien ceulx dont le peuple ne se peust passer, comme au contraire, ceulx qui guastent et corrompent les princes, les roys et les seigneurs, comme font les flatteurs, les calomniateurs et faux accusateurs, sont en abomination de tous, et punis par tous, comme ceulx qui jectent un poison mortel, non en une couppe, ains en une fontaine qui coule en public, de laquelle ils voyent que tout le monde boit.

Le flatteur d'un particulier est méprisable, mais les flatteurs des tyrans sont dangereux.

Tout ainsy doncques comme Eupolis dict, en se mocquant des flatteurs poursuyvants de repuë franche du riche Callias, qu'il n'y avoit ny feu, ny fer, ny cuyvre qui les peust enguarder d'aller soupper chez luy : là où les mignons et favoris d'un tyran Appollodorus, ou d'un Phalaris, ou d'un Dionysius, après le decès de leurs maistres feurent gehennez, escorchez et bruslez, et les meit-on au rang des hommes mauldicts et damnez, pour ce que ceulx-là ne faisoyent tort qu'à un seul, et ceulx-cy en oultraigeoyent plusieurs, en en depravant un tout seul, qui estoit le seigneur : ou si ceulx qui demourent ou hantent avecques des hommes privez, ils les rendent bien contents, innocents, doulx et gracieux en eulx-mesmes, mais celuy qui à un seigneur et magistrat oste une maulvaise condition, ou luy dresse sa volonté et son intention là où il faust, celuy-là philosophe

losophe pour le public, et corrige le moule et le patron auquel tous les subjects sont formez et gouvernez.

On honore les prêtres, parce qu'ils demandent le bien général.

Les citez et republicques bien policées decernent et deferent honneur et reverence aux prebstres, pource qu'ils prient et demandent aux Dieux des biens, non pour eulx seuls, ny pour leurs parents et amys seulement, mais universellement pour tous les citoyens; et toutesfois les prebstres ne rendent pas les Dieux bons, ny donneurs de biens, mais estants tels d'eulx-mesmes, ils les prient et reclament : mais les philosophes qui vivent et conversent avecques les princes et seigneurs, les rendent plus justes, plus moderez et plus affectionnez à bien faire : au moyen dequoy il est vraysemblable qu'ils en reçoipvent aussy plus d'ayse et plus de contentement.

L'ouvrier travaille avec plaisir à l'instrument qui doit servir aux hommes instruits.

Il m'est advis, quand à moy, qu'un ouvrier qui faict les luths et les lyres, prendra plus de plaisir à faire une lyre, quand il sçaura que celuy qui la possedera en ædifiera les murailles de la ville de Thebes, comme jadis feit Amphion, ou en appaisera une grande sedition, comme feut celle des Lacedæmoniens que Thaletas le Candiot pacifia, en chantant sur la lyre et les adoulcissant. Et semblablement aussy un charpentier, faisant le gouvernail et timon d'une gualere, sera plus resjouy, quand il entendra que ce timon servira à gouverner la gualere capitainesse, dedans laquelle Themistocles combattra contre les Perses pour la deffense de la

liberté de la Grece, ou bien celle de Pompeius, avecques laquelle il deffeit en bataille navale l'armée des Pirates.

Le philosophe qui aura rendu un prince juste, sera satisfait de sa doctrine.

Que cuydez-vous doncques que le philosophe pensera de sa parole et de sa doctrine, quand il viendra discourir en luy-mesme, que celuy qui la recepvra, estant homme d'aucthorité, prince ou grand seigneur, fera un bien public, par ce qu'il rendra le droict justement à un chascun, il fera de bonnes loyx et ordonnances, il punira les meschants, et advancera les gens de bien et d'honneur. Il m'est advis certainement qu'un gentil charpentier et faiseur de navires, fera plus volontiers un timon, quand il sçaura qu'il servira à regir la grande nave d'Argo à tous recommandée, et semblablement qu'un charron ne mettra pas si volontiers la main à faire une charrue ou un chariot, qu'il fera les aixieux sur lesquels il sçaura que Solon debvra engraver ses loyx.

Les discours de la philosophie ont force de loix.

Or les discours et raisons des philosophes, si une fois elles sont bien et fermement imprimées ès ames des grands personnages, qui ont le gouvernement des estats en main, et qu'elles y prennent pied, elles ont force et efficace de vifves loyx. Ce feut pourquoy Platon navigua en Sicile, esperant que les sentences de sa philosophie vauldroyent loyx, et produiroyent de bons et prouffitables effects ès affaires de Dionysius, mais il trouva que Dionysius estoit comme une de ces tablettes ja toutes pleines de ratures et de souillures, qui ne pouvoit plus

laisser la teincture de la tyrannie, pour ce qu'elle avoit desia percé et penetré jusques au fond, et ne se pouvoit plus effacer : là où il faust que ceulx qui sont pour faire leur prouffit de bons advertissements, soyent encores en mouvement.

QU'IL EST REQUIS QU'UN PRINCE SOIT SÇAVANT.

L'homme qui s'est persuadé qu'il étoit heureux, est très-difficile à dompter.

LES habitants de la ville de Cyrene prierent une fois Platon de leur donner par escript de bonnes loyx, et de leur dresser et ordonner le gouvernement de leur estat : ce qu'il refusa de faire, disant qu'il estoit bien malaysé de donner loyx aux Cyreniens, qui estoyent si riches et si opulents : car il n'est rien si hault à la main, si farouche, ne si malaysé à dompter et manier, qu'un personnage qui s'est persuadé d'estre heureux.

Théopompus, roi de Sparte, fut le premier qui y introduisit les Ephores.

Voylà pourquoy il est bien difficile de conseiller les princes et seigneurs, comment ils se doibvent gouverner, car ils craignent de recepvoir et admettre la raison, comme un maistre qui leur commande, de paour qu'elle ne leur oste ou retranche ce qu'ils estiment le bien de leur grandeur et puissance, en les assubjectissant à leur debvoir, c'est pource qu'ils n'entendent pas le discours de Theopompus le roy de Sparte, qui feut le premier qui introduisit à Sparte les Ephores, et les mesla au gouvernement avecques les roys : car comme sa femme luy reprochast, qu'il laisseroit à ses

enfants l'aucthorité et puissance royale moindre qu'il ne l'avoit euë de ses predecesseurs : *mais plus grande*, luy respondict-il, *d'austant qu'elle sera plus asseurée;* car relaschant un peu ce qui estoit en la royaulté trop roide et trop vehement, il esvita par un mesme moyen et l'envie et le peril, et toutesfois ce Theopompus-là derivant de son aucthorité comme d'une grande riviere un petit ruisseau, austant comme il donna de puissance aux Ephores, austant s'en osta-il à soy-mesme : mais la raison et remonstrance de philosophie estant logée avecques le prince pour luy assister et le conserver, luy ostant de sa licence comme de l'embonpoinct ce qu'il y a de trop, luy laisse ce qui est sain.

La plupart des princes ressemblent à des colosses, dont le dehors est celui d'un dieu, et le dedans est rempli de pierre, de terre et de plomb.

Mais la pluspart des princes et grands seigneurs qui ne sont pas sages, ressemblent aux ignorants tailleurs d'images, lesquels ont opinion que les statuës esnormes et excessifves qu'ils taillent, que l'on appelle Colosses, sembleront vastes et grandes, s'ils les font bien escarquillées de jambes, et bien estendues de bras, avecques une bouche qui baille bien grand, car semblablement aussy ceulx-cy avecques une voix grosse, un visage renfrongné, un reguard fier, une fascheuse conversation, et un vivre à part, sans communiquer avecques personne, cuident contrefaire la gravité, grandeur et dignité qui est requise en un seigneur, et ce pendant il ne different en rien de ces Colosses-là, qui par le dehors ont la representation de quelque Dieu ou demy-Dieu,

mais par le dedans sont pleins de terre, de pierre et de plomb; il n'y a difference, sinon que la poisanteur de ces esnormes statuës-là les maintient auscunement droictes, sur leur soubassement sans pancher ne çà ne là, et ces ignorants princes et seigneurs-cy, pource qu'ils ne sont pas bien au dedans dressez à plomb, souventefois sont esbranslez, et quelquefois du tout renversez : car venants à bastir leur puissance et licence haulte sur une basse qui n'est pas bien dressée à plomb, ne mise au niveau, ils panchent et versent en leur ruine avecques elle.

Le prince juste ressemble à une regle qui redresse tout.

Là où il faust que comme la reigle estant elle-mesme droicte, et non gauche ny tortuë, dresse et rend droictes toutes austres choses, les faisant à soy semblables, en s'approchant et appliquant à elles : semblablement aussy, que le prince ayant estably et dressé premierement en soy-mesme sa principaulté, c'est-à-dire après avoir bien composé sa vie et ses mœurs, alors il accommode et applique à soy ses subjects, pour les rendre aussy droicts.

La plupart des hommes croient que le principal bien qu'il y ait à commander, est de ne pas l'être soi-même.

Car ce n'est pas affaire à celuy qui tombe, de redresser, ny à celuy qui ne sçait rien, d'enseigner, ny à celuy qui est desordonné, d'ordonner, ny à celuy qui est desreiglé, de ranger, ny à celuy qui ne sçait obeyr, de commander; mais la pluspart des hommes se trompants en cela, estiment que le premier et principal bien qu'il y ayt à commander, soit de n'estre point commandé, comme faisoit le roy de Perse, qui

estimoit que tous ses subjects luy estoyent esclaves, excepté sa femme seule, de laquelle plus que d'austre il debvoit estre seigneur.

La loi commande aux rois.

Mais qui sera-ce doncques qui commandera au roy et au prince? Ce sera la loy, qui est royne de tous et mortels et immortels, comme dict Pindare, non pas une loy escripte dehors en quelques libvres, ou dessuz quelque bois; mais la raison vifve imprimée en son cœur, tousiours demourant avecques luy, tousiours le conservant et jamais ne l'abandonnant sans conduicte; car le roy de Perse avoit un de ses chambellans ordonné à cest office, pour luy venir dire tous les matins entrant en sa chambre, *leive-toy*, sire, *et prouvoy aux affaires*, *ausquels Mesoromasdes*, c'est-à-dire le grand Dieu, *t'a ordonné pour prouvoir;* mais à l'endroict d'un sage prince et bien apprins, c'est la raison qu'il a au dedans qui luy sonne tousiours cela à l'aureille.

La raison commande les princes sages et bien appris.

Les princes doivent être les distributeurs et les conservateurs des biens que les dieux envoient.

Polemon disoit, que l'amour estoit une entremise des Dieux à l'endroict des jeunes gens, dont ils avoyent soing et qu'ils vouloyent saulver; mais plus veritablement pourroit-on dire, que les princes sont ministres des Dieux, pour prouvoir aux affaires et au salut des hommes, à fin que des biens qu'ils leur donnent, ils soyent distributeurs des uns, et conservateurs des austres.

Vois-tu ce hault infiny firmament,
Qui dans son sein liquide fermement,
De tous costez la terre ronde embrasse?

c'est luy qui influe les principes des semences convenables, et puis la terre les produict en estre, et sont les unes accreues par les pluyes, les austres par les vents, les austres eschauffées par les astres et par la lune : mais c'est le soleil qui regit et gouverne tout, et leur inspire le gracieux attraict d'amour, aussy de tous tant de grands biens, dons et presents que les Dieux font aux hommes, il n'y a moyen d'en jouyr ny user droictement sans loy, sans justice, ny sans prince et magistrat. La justice est la fin de la loy, la loy œuvre du prince, et le prince image de Dieu, qui tout regit et gouverne, n'ayant besoing ny de Phidias qui le taille, ny de Polycletus, ny de Myron, ains luy-mesme se formant au moule et patron de Dieu, par le moyen de la vertu, statue la plus plaisante et la plus excellente que l'on sçauroit jamais veoir.

Le soleil régit et gouverne toute la nature.

Et comme Dieu a collocqué au ciel pour un bel image de sa divinité le soleil et la lune, telle representation et telle lumiere est en une cité et en un royaulme, le prince, tant qu'il a au cœur la crainte de Dieu, et l'observation de la justice empreincte, c'est-à-dire, qu'il a la raison divine en son entendement, non pas le tonnerre en la main, ny la fouldre, ny le trident, comme il y a des fols princes, qui se font mouler et peindre, rendants leur folie odieuse d'affecter ce à quoy ils ne peuvent atteindre : car Dieu hayt et punit ceulx qui veulent imiter le tonnerre, la fouldre, les rays du

Le soleil et la lune images de Dieu au ciel.

Dieu punit ceux qui cherchent à imiter le tonnerre et la foudre.

soleil, et choses semblables, et au contraire, ceulx qui sont zelateurs de sa vertu, et qui taschent à se conformer à sa clemence et bonté, il les aime et advance, et leur donne part de sa verité, de sa justice, clemence et legualité. Lesquelles qualitez sont telles, qu'il n'y a rien plus divin au monde, non le feu, ny la lumiere, ny le cours du soleil, non le leiver et coucher des estoilles, non pas mesme l'eternité, ny l'immortalité : car Dieu n'est pas benict ny heureux pour la longueur et durée de sa vie, mais pour ce qu'il est prince de toute vertu; c'est cela qui est la divinité, et la beaulté, de ce qui est regi par elle.

Dieu est le prince de toute vertu.

Anaxarchus pour reconforter et consoler Alexandre, lequel se desesperoit pour le meurtre qu'il avoit commis en la personne de Clitus, luy dict que *Dicé* et *Themis*, c'est-à-dire justice equité et droicture, sont les assesseurs de Jupiter, pour monstrer, disoit-il, que tout ce qui est faict par le prince, est juste, equitable et droicturier : peschant en cela griefvement, lourdement et pernicieusement, de vouloir remedier au regret que ce prince sentoit pour le peché qu'il avoit commis, en luy donnant asseurance d'en faire encores d'austres semblables. Et s'il est en cela loisible d'ameiner sa conjecture, Jupiter n'a point justice et equité pour ses assesseurs, mais luy-mesme est la justice et l'equité, et la plus ancienne et plus parfaicte loy qui soit, ainsy parlent, escripvent et enseignent tous les anciens, que Jupiter mesme

Anaxarchus, flatteur d'Alexandre,

ne

ne sçauroit bien commander sans justice, laquelle est vierge, selon que dict Hesiode, non violée ny contaminée, ains tousiours logée avecques honte, pudicité et simplicité.

La justice est vierge, accompagnée de honte, pudicité et simplicité.

Voylà pourquoy les anciens appellent les roys *reverends* et *venerables*. Car il est convenable que ceulx qui moins ont de crainte, ayent plus de honte et d'honneur. Or faust-il que le Prince craigne plustost de mal faire que de mal recepvoir, comme estant l'un cause de l'austre; et est celle crainte benigne et genereuse, propre et peculiere à un bon prince, craindre que ses subjects, sans qu'il le sçache, ne soyent offensez et foulez,

Un bon prince doit craindre que ses sujets ne soient foulés à son insu.

Ne plus ne moins que les chiens genereux
Veillent auprès des brebis, non pour eulx,
Sentant venir quelque beste sauvage
Autour du parc pour y faire carnage.

Et n'est pas pour eulx qu'ils craignent, mais pour ceulx qu'ils guardent : comme Epaminondas, s'estants les Thebains laissez aller à boire dissoluëment, et faire grand chere en une feste, luy seul alloit revisitant les armes et les murailles, disant qu'il jeunoit et veilloit, affin que les austres peussent à seureté boire et dormir.

Un bon prince doit veiller quand tout son peuple dort.

Et Cato en la ville d'Uticque feit crier à son de trompe, que à tous ceulx qui s'estoyent saulvez de la deffaicte, il donneroit moyen de s'en aller par la mer; et les ayant tous embarquez, après avoir faict priere aux dieux de leur donner bon voyage, luy retournant en

son logis, se tua soy-mesme, monstrant en cest exemple ce que le prince doibt craindre, et ce qu'il doibt mespriser. Au contraire, Clearchus, le tyran de Pont, s'enfermoit dedans un coffre pour dormir, comme un serpent dedans son creux; et Aristodemus, le tyran d'Argos, montoit en une petite chambrette suspendue, dont l'huys estoit une trappe, sur laquelle il mettoit son lict, là où il se couchoit avecques sa concubine; et la mere d'elle quand il estoit monté venoit oster l'eschelle d'à bas, et puis le matin la rapportoit. Comment pensez-vous que ce tyran-là debvoit trembler de frayeur quand il estoit dedans un plein theatre, ou dedans le palais où l'on exerçoit la justice, ou dedans le conseil, ou en un festin, veu qu'il faisoit de sa chambre une prison? A la verité aussy, les bon princes craignent pour leurs subjects, et les tyrans craignent leurs subjects; et pour ce d'austant que plus ils augmentent leur puissance, austant augmentent-ils aussy leur crainte; car de tant qu'ils commandent à plus grand nombre d'hommes, de tant en craignent-ils aussy plus grand nombre.

Inquiétude continuelle des tyrans.

Les bons princes craignent pour leurs sujets.

Les tyrans craignent leurs sujets.

Car il n'est pas vraysemblable, ne bienseant avecques, à la majesté divine, ce que auscuns philosophes ont voulu dire, que Dieu est invisiblement meslé parmy la matiere premiere qui souffre toutes choses, et qui reçoipt mille contrainctes et mille cas fortuicts, et des changements innumerables, ains reside là-hault, assis et collocqué en la nature, qui est tou-

siours une et tousiours en mesme estat sur des saincts fondements, comme dict Platon, faict et parfaict ce qui est droict selon nature, se promeinant par-tout. Et comme le soleil au ciel, qui est son très-bel image, se laisse veoir dedans un mirouer à ceulx qui ne le peuvent reguarder; luy-mesme aussy a-il laissé ès villes et parmy les hommes, un austre image, cest la lumiere de justice et de droicte raison qui l'accompaigne, laquelle les hommes sages et heureux descripvent et peignent des sentences de la philosophie, en se conformant à ce qui est le plus beau en ce monde.

Le soleil est l'image de Dieu au ciel. La justice et la droite raison, sont l'image de Dieu sur terre.

Et n'y a rien qui imprime ès ames et esprits des hommes une telle disposition, que la raison tirée et apprinse de la philosophie; affin qu'il ne nous advienne comme il feit à Alexandre le grand, lequel ayant veu et consideré Diogenes en la ville de Corinthe, comme il estoit genereux, estima beaucoup et admira la grandeur de courage et magnanimité de ce personnage, jusques à dire, *si je n'estois Alexandre, je serois Diogenes*; quasi par maniere de dire se faschant de sa richesse, de sa splendeur, et de sa puissance, comme estants empeschements et destourbiers de sa vertu, et portant envie à sa cappette et à sa besace, d'austant que par icelles Diogenes estoit invincible et imprenable, non pas comme luy qui ne l'estoit que par le moyen des armes, des chevaulx, et des picques: car il pouvoit en se gouvernant par vraye raison philo-

La grandeur, la richesse et la puissance, sont de grands empêchemens pour la vertu.

sophicque estre de disposition et affection Diogenes, et demourer d'estat et de fortune Alexandre, voire tant plus estre Diogenes, d'austant qu'il estoit Alexandre ; comme ayant contre une grosse tourmente, agitée de forts vents, et de vagues impetueuses, besoing de chable et d'anchre plus forte, et de gouverneur et pilote plus grand ; car ès hommes petits, qui ont peu ou point de puissance, comme sont les privez, la folie est innocente, et ne font point de mal quand ils sont fols, pource qu'ils ne peuvent : comme ès maulvais songes il y a je ne sçay quoy de douleur qui fasche l'ame quand elle ne peust pas venir à bout de mettre à execution ses cupiditez ; mais où la puissance est conjoincte avecques la maulvaistié, elle adjouste aussy douleur à ses passions et affections. Et est bien veritable ce que souloit dire le tyran Dionysius, car il disoit que le plus grand plaisir et contentement qu'il sentist de sa domination tyrannicque, estoit, que ce qu'il vouloit, soubdainement estoit faict ?

La folie des gens sans puissance, n'est pas dangereuse.

Le plus grand plaisir d'un tyran, est de voir exécuter sur le champ ses desirs.

Comme il feut dict, il feut aussy-tost faict.

Ainsy la maulvaistié et le vice prenant sa course legere par la carriere de la puissance, poulse et presse toute violente passion, faisant que une cholere devient aussy-tost *meurtre*, un amour *adultere*, une avarice *confiscation :* la parole n'est pas plustost achevée, que celuy qui est tombé en suspicion perit, et celuy qui est calomnié est perdu. Mais comme les na-

Le vice chez l'homme puissant, augmente ses passions.

turels tiennent que l'esclair sort de la nue après le tonnerre, encores qu'il apparoisse devant, comme le sang sort de la playe ; parce que l'aureille reçoipt le son, et la veuë va au devant de l'esclair : aussy à l'endroict de tels seigneurs les punitions precedent les accusations, et les condamnations vont devant les probations :

Car le courroux ne peust là plus durer,
Non plus que l'anchre en tourmente asseurer,
La nave estant fichée dans le sable,
Qui ne tient coup, et ne demoure stable.

Si le poids de la raison ne reprime et n'arreste la puissance, faisant le prince et seigneur ainsy comme faict le soleil, lequel alors qu'il est plus hault eslevé en la partie septentrionale, c'est lors que plus lentement il chemine et moins il se remue, rendant son cours plus asseuré par la tardité : car il n'est possible que les vices demourent couverts et cachez ès hommes qui ont grande puissance ; ains comme ceulx qui sont subjects au mal caducque, soubdain que quelque froid les prend, ou qu'ils tournent un peu, il leur vient incontinent un esblouissement et un chancellement, qui descouvre et faict veoir leur mal ; aussy les ignorants et mal apprins, soubdain que la fortune les a un petit eslevez en biens, en richesses, en estats et aucthoritez, incontinent elle faict veoir leur cheute, et ruine : ou, pour mieulx le donner à entendre, comme l'on ne cognoist pas le vice et la fauste des vaisseaux quand ils sont vuides, mais quand vous y versez quel-

Les vices ne peuvent être cachés chez les hommes puissans.

que liqueur alors vous voyez par où ils coulent et s'en vont : aussy les ames pourries et guastées ne peuvent contenir leur aucthorité et puissance, ains coulent dehors par leurs cupiditez, leurs choleres, leurs vanitez, et leurs impertinences. Et qu'est-il besoing de s'estendre à discourir cela plus amplement, veu que l'on calomnie ès grands et illustres personnages jusques aux moindres faustes qu'ils ont euës ? on reprochoit à Cimon qu'il aimoit le bon vin, à Scipion qu'il aimoit à dormir, et accusoit-on Lucullus de ce qu'il tenoit table trop sumptueuse et trop friande.

Les moindres fautes des princes sont connues.

QUE LE VICE SEUL EST SUFFISANT POUR RENDRE L'HOMME MALHEUREUX (*).

AYANT vendu le sien corps pour un douaire, comme dict Euripides, bien peu de bien, et encores mal asseuré et incertain : mais à celuy qui ne passe pas par-dessuz beaucoup de cendre, ains à travers un feu royal, par maniere de dire, et qui est bruslé tout à l'entour, qui est continuellement à la grosse et courte haleine, en paour et en crainte, plein de sueur, et qui s'encourt jusques de-là la mer pour guaigner, elle luy donne à la fin une richesse de Tantalus, de laquelle il ne jouyra jamais, pour les continuelles occupations esquelles il s'enveloppe.

L'homme qui court toujours après les richesses, finit par ressembler à Tantale.

(*) Le commencement et la fin de ce traité est si défectueux et si corrompu, même dans les livres écrits à la main, que l'on ne sait quelle conjecture y asseoir.

Or feit jadis sagement ce grand riche homme Sicyonien, qui nourrissoit des haras de chevaulx, quand il donna à Agamemnon, roy des Acheyens, une belle jument coursiere fort viste, pour estre dispensé

De n'aller point à Troye la venteuse,
Ains demourer, loing de guerre doubteuse,
Chez soy en paix et toute volupté;
Car il avoit de tous biens à planté : *Iliad. liv. 23.*

affin que demourant en sa maison il se veautrast à son ayse en profonde richesse, et se donnast du bon temps à loisir, sans auscune fascherie.

Le courtisan néglige ses propres affaires pour faire sa cour comme un valet.

Mais nos courtisans d'aujourd'huy, et ceulx qui se veulent faire estimer gens d'affaires, n'attendent pas qu'on les appelle, ains se vont d'eulx-mesmes jecter la teste baissée ès cours des princes et ès grosses maisons, là où il faust qu'ils veillent et facent le guet en grand travail, pour guaigner ou un cheval, ou une chaisne, ou quelque tel present :

Et cependant, la face deschirée,
En sa maison sa femme est demourée,
Et la maison achevée à demy : *Iliad. liv. 2.*

pendant que son mary est traisné çà et là errant vagabond par le monde, tiré de quelques esperances qui, à la fin, bien souvent le trompent et luy font honte ; et si d'advanture il obtient quelque chose de ce qu'il desire, après avoir esté bien tourneboulé sens dessuz dessoubz, jusques à en avoir la teste

toute estourdie, de virer ainsy au rouët de la fortune, il demande à s'en eschapper, et appelle bien-heureux ceulx qui demourent en vie privée, sans s'exposer aux perils : et ceulx-cy, au contraire, le reputent luy bien-heureux, d'austant qu'ils le voyent preferé à eulx.

Le vice dispose l'homme à toute sorte de malheur.

Voylà comment le vice dispose tous hommes à toutes sortes de malheurs, estant un parfaict ouvrier de malheurté, de maniere qu'il n'a besoing ne d'instruments, ny de ministres. Les austres tyrans, qui s'estudient à rendre miserables ceulx qu'ils tourmentent, ils nourrissent des bourreaux et des gehenneurs ; ils inventent des fers chaulds à brusler, des grillons et des coings : mais le vice, sans auscun appareil d'outils, aussy-tost qu'il s'attache à l'ame, il la brise, et l'accable et ruine ; il remplit l'homme de douleurs, de lamentations, de rancune, de regrets et repentance.

Le vice brise et ruine l'ame.

Qu'il soit ainsy, on veoit plusieurs qui endurent qu'on leur couppe la chair et les membres sans qu'ils dient mot, et endurent patiemment quand on les fouëtte, et quand leurs maistres ou bien des tyrans leur donnent les grillons : vous ne leur entendrez pas jecter un seul cry, d'austant que l'ame, avecques la raison comme avecques la main, reprimant la voix, la guarde de sortir ; là où, au contraire, vous ne sçauriez jamais faire demourer coy un courroux, ny commander à un deuil qu'il se taise ; ny arrester un qui est surprins de paour, ny un qui se repent de regret, qu'il ne crie, qu'il

La douleur peut être étouffée sans paroître au dehors.

Le couroux ne sauroit être renfermé, il faut qu'il éclate au-dehors.

qu'il ne se tire par les cheveulx, et qu'il ne frappe sa cuisse ; tellement que le vice est plus violent que n'est ny le feu ny le fer.

Le vice est plus violent que le fer et le feu.

Or, les villes et citez, quand elles font assavoir par affiches qu'elles veulent faire ædifier quelques navires ou quelques statues de grandeur excessifve, que l'on appelle colosses, elles escoutent les ouvriers disputants les uns contre les autres de la manufacture, et entendent leurs raisons, et voyent leurs modeles, puis elles eslisent celuy d'entre eulx qui fera la besongne à moins de coust, mieulx et plus promptement. Or, posons le cas doncques que nous publions par affiches à faire et rendre un homme et une vie mal-heureuse, et qu'il se presente pour entreprendre le marché, d'un costé la fortune, et le vice de l'austre : l'une, assavoir la fortune, pleine d'outils de toute sorte, et d'un appareil de grands frais pour construire une vie miserable et malheureuse ; comme pourroyent estre voleries de briguands, des guerres, des inhumanitez de tyrans, des tempestes de mer, des fouldres de l'air qu'elle traisneroit après elle ; de la ciguë qu'elle broyeroit, des espées qu'elle apporteroit, des calomniateurs qu'elle souldoyeroit, des fiebvres qu'elle allumeroit, des fers et manottes qu'elle feroit sonner, et des prisons qu'elle bastiroit à l'entour, encores que la plus-part de tout cela procede plustost du vice que de la fortune : mais pourtant supposons que tout cela procede de la fortune, et que la malice et le vice estant auprès tout nud,

La fortune ne peut pas causer les mêmes malheurs que le vice.

et n'ayant besoing de chose quelconque hors de soy à l'encontre de l'homme, interrogue la fortune comment elle entend de rendre l'homme mal-heureux et failly de cœur. Menaces-tu l'homme de le rendre pauvre, Fortune? Metrocles se mocquera de toy, qui l'hyver dormoit parmy les moutons, et l'esté dedans les cloistres et porticques des temples; et par ainsy estrivoit de la felicité à l'encontre du grand roy de Perse, lequel passoit son hyver en Babylone, et son esté en la Medie. Ameneras-tu la servitude, les fers et manottes, et l'estre vendu comme esclave? Diogenes le mesprisera, lequel estant exposé en vente par les briguands qui l'avoyent prins, crioit luy-mesme à l'encan, *qui veult achepter un maistre?* Broyes-tu une couppe de poison? n'en baillas-tu pas austant à boire à Socrates? et, luy, tout doulcement et facilement, sans restiver de paour, ne rien changer de contenance ny de couleur, l'avalla; et quand il feut mort, les survivants le jugerent bien-heureux, comme celuy qui, en l'austre monde, s'en alloit vivre d'une vie divine.

Me presenteras-tu le feu? Voire, mais Decius, le capitaine des Romains, t'a pieça prevenu, quand, au milieu des deux armées, il feit dresser un grand feu, où il se brusla luy-mesme en holocauste à Saturne, comme il avoit voué pour le salut et la prosperité de l'empire Romain. Et les honnestes femmes des Indiens, qui aiment mieulx leurs marys, com-

battent et estrivent ensemble pour le feu, et celle qui guaigne la victoire est bruslée avecques le corps de son deffunct mary, laquelle toutes les austres jugent et estiment bien-heureuse. Et quant aux sages de par delà, il n'y en a pas un qui soit reputé homme sainct ne bienheureux, si, estant encores vivant, en son bon sens et sain entendement, il ne separe son ame de son corps avecques le feu, et qu'il ne sorte tout pur et net de la chair, en ayant consumé tout ce qu'il y avoit de mortel.

Ouy, mais d'une maison plantureuse et d'une richesse grande, d'une table friande et sumptueuse, tu me reduiras à la besace, à la petite capette, et à demander mon pain ordinaire : toutes ces choses-là feurent les principes et causes de la felicité de Diogenes, et de liberté et de gloire à Crates.

Mais tu me feras clouër en croix, ou bien empaler au bout d'un pieu : et que peust-il chaloir à Theodorus s'il pourrira dessuz ou dessoubz la terre ? Ce sont les plus heureuses sepultures des Tartares et des Hyrcaniens, l'estre mangé des chiens. Et entre les Bactrianiens, par les loyx du païs, ceulx-là sont estimez avoir plus heureuse fin quand les oyseaux les mangent après qu'ils sont morts.

L'infortune ne rend malheureux que les gens lâches de cœur et sans jugement.

Qui sont doncques ceulx que tels accidents rendent mal-heureux ? Ce sont les lasches de cœur, delicats, sans jugement, mal nourris et mal instruicts ès affaires du monde, et qui tousiours ont retenu les opinions qui leur ont

esté imprimées dès leur enfance. La fortune doncques seule n'est pas ouvriere parfaicte de malheur et infelicité, si elle n'a la malice et le vice qui luy aydent : car tout ainsy comme un filet scie l'os qui a esté longuement trempé dedans du vinaigre et de la cendre, et comme les ouvriers courbent et forment en telle façon qu'ils veulent l'yvoire, après qu'ils l'ont mollifié et destrempé avecques de la biere, austrement ils n'en peuvent venir à bout, aussy la fortune bleçe et cave ce qui est desia guasté et amolly de soy-mesme, quand la malice y survient davantage.

L'aconit fait perir celui à qui il touche, s'il est tant soit peu navré.

Et tout ainsy que le poison appellé *pharicum*, austrement napel ou aconit, ne nuict à personne des austres, et ne faict point mal à ceulx qui le touchent et qui le portent quand et eulx ; mais s'il touche tant soit peu à un qui soit navré, il le faict incontinent mourir, par le moyen de la playe et bleçeure qui reçoipt son influxion : aussy celuy duquel la fortune sera pour ruiner et guaster l'ame, debvra avoir au dedans de sa propre chair quelque ulcere, quelque aposthume, et quelque mal pour rendre les accidents qui luy surviendront de dehors, miserables et lamentables.

Le vice seul produit tous les maux.

Le vice doncques est-il point tel qu'il ayt besoing de la fortune pour produire malheurté ? De quel costé cela ? La fortune ne fait-elle pas soubsleiver la tempeste et tourmente en la mer ? ne ceinct elle pas les pieds des montaignes, des aguets et embusches des larrons ? ne

jecte-elle pas par grande impetuosité la gresle dedans les champs fertiles et fructueux ? Mais la malice ne suscite-elle pas un Melitus, un Anytus, un Calixenus, calomniateurs ? n'oste-elle pas les biens ? n'empesche-elle pas les hommes d'estre chefs d'armées pour les rendre malheureux ? Mais elle les faict lasches ; elle leur amasse de grandes successions en terre ; elle les accompaigne par mer ; elle est tousiours après, les desseichant de cupiditez, les enflammant de cholere, les accablant de superstitions, les attirant par les cupiditez des yeulx.

COMMENT ON SE PEUST LOUER SOI-MESME, SANS ENCOURIR ENVIE NY REPREHENSION.

IL n'y a celuy qui ne die de bouche, que parler de soy-mesme en se donnant la loüange d'estre ou de valoir quelque chose, amy Herculanus, ne soit fort odieux et mal-seant à toute personne bien apprinse : mais de faict il y en a bien peu qui se guardent de tomber en ceste impertinence et importunité-là, non pas de ceulx-mesmes qui la reprennent. Car Euripides disant :

Il y a peu de gens dans le monde qui ne disent du bien d'eux-mêmes.

Si la parole il falloit achepter,
Nul ne vouldroit ses loüanges conter ;
Mais à raison qu'on en peust de l'air prendre
Tant que l'on veult, sans auscun prix en rendre,
Chascun disant de soy-mesme se plaist,
Ce qui est vray, et ce qui pas ne l'est,
Pource que rien le parler ne luy couste :

il use d'une très-odieuse et importune vanterie, en cela mesmement qu'il va entrelasser parmy des accidents et affaires tragicques, un propos de soy-mesme qui n'appartient rien à la matiere subjecte.

Pindare vantoit beaucoup sa poesie.

Semblablement Pindarus ayant dict en un lieu,

> Qui se vante importunement,
> Est fourvoyé d'entendement,

ne cesse jamais, toutesfois, de magnifier sa suffisance en la poesie, qui est grande certainement, et bien digne de loüange; il n'y a personne qui le nie. Mais ceulx qui sont couronnez ès jeux et combats sacrez, sont desclarez victorieux par la voix d'austruy, pour oster la fascherie que porte avecques soy le parler de soy-mesme; et à bon droict avons-nous à contre-cœur la vaine gloire de Timotheus, en ce qu'il escript luy-mesme touchant la victoire qu'il obtint à l'encontre de Phrynis : Tant tu feus heureux, Thimotheus, lorsque le herault proclama à haulte voix, *Timotheus le Milesien a vaincu le fils de Carbon le plieur de voix.* Car cela n'a point de grace, et est contre toute façon honneste, de trompeter ainsy soy-mesme sa victoire, parce qu'il est bien vray ce que disoit Xenophon, que la plus plaisante audition que l'homme sçauroit entendre, est d'ouyr reciter ses loüanges par un austre : mais la plus fascheuse aussy aux austres, est d'ouyr que luy-mesme les recite.

Il est plaisant d'entendre reciter ses louanges par d'autres.

Il est fâcheux d'entendre quelqu'un se louer lui-même.

Car premierement, nous estimons effrontez et impudents ceulx qui se louënt eulx-mesmes, attendu qu'ils debvroyent estre honteux quand d'austres les louëroyent en leur presence. Secondement, nous les reputons injustes, en ce qu'ils se donnent à eulx-mesmes ce qu'ils debvroyent recepvoir des mains des austres. Tiercement, si nous nous taisons quand nous entendons un qui se louë soy-mesme, il semble que nous en soyons marris, ou que nous luy portions envie ; ou si nous craignons cela, nous sommes contraincts de confirmer nous-mesmes ses loüanges, et porter tesmoignage à la chose dont il est question, contre ce que nous en pensons ; ce qui est plus convenable à une vile flatterie qu'à vray honneur, d'avoir le cœur de louër auscun en sa presence.

Il est plus flatteur que honorable de louer quelqu'un en sa présence.

Mais encores que cela soit veritable, et que la chose aille ainsy, sy peust-il advenir des occurrences qu'un homme d'honneur s'entremettant des affaires de la chose publicque, pourra se hazarder à parler de soy-mesme à son advantage ; non pour auscun honneur ou plaisir qu'il en pretende, mais pource que l'occasion ou l'action qui se presente, requiert qu'il parle de soy-mesme comme il feroit de quelque austre chose veritable : mesmement quand les choses faictes ou advenues sont bonnes et honnestes, il ne faust point qu'il feigne de dire hardiment qu'il en a faict austrefois de semblables ; car ceste louange-là apporte un beau et bon fruict ; c'est que d'icelle, comme d'une

Occasions particulieres où l'on peut se louer soi-même.

graine et semence, plusieurs austres et plus grandes louanges en procedent. Car l'homme de bien ne demande et n'aime pas l'honneur comme un salaire, ou un reconfort et recompense de ses vertueuses actions, mais pource que l'estre creu et avoir reputation d'homme de bien, et qu'on se fie en luy, luy donne les moyens de faire plusieurs austres plus grandes et plus belles actions : car il est et plaisant et facile de faire bien à ceulx qui vous aiment et se fient en vous ; et au contraire, il est impossible ou bien mal-aysé se servir de la vertu, et l'employer envers ceulx qui vous calomnient ou vous ont pour suspect, en forceant ceulx qui fuyent les occasions de recepvoir auscun bien ne plaisir de vous. Il nous faust doncques considerer s'il y auroit point d'austres occasions pour lesquelles l'homme de bien et d'honneur se pourroit louër soy-mesme, affin que ne le redoubtant pas par trop, comme chose vaine et odieuse, nous ne faillions à nous servir de quelque utilité et commodité qu'il y pourroit avoir.

L'homme de bien ne demande pas l'honneur comme un salaire.

Il est bien difficile d'employer la vertu vis-à-vis de ses calomniateurs.

Or est bien vaine la louange de ceulx qui se louënt eulx-mesmes, affin qu'ils soyent louëz des austres ; et la mesprise-l'on plus que nulle austre, pource qu'il semble qu'elle procede d'une ambition et d'un appetit importun de vaine gloire seulement. Car ainsy comme ceulx qui n'ont de quoy manger, sont contraincts de manger de leur propre corps, contre la nature ; et cela est l'extremité de famine : aussy ceulx

Se louer soi-même pour engager les autres à le faire, annonce l'amour de la vaine gloire.

ceulx qui sont affamez d'honneur et de louanges, s'ils ne trouvent des austres qui les louënt, ils se louënt eulx-mesmes; ce qui de tant plus est laid, qu'il semble que, par un amour de vaine gloire, ils y adjoustent encores, et y mettent du leur.

Mais encores, quand ils ne le font pas simplement, et ne cherchent pas à estre louëz à par-eulx, ains par une æmulation et jalousie de la louange d'austruy, ils vont comparants leurs faicts et actions, comme pour offusquer et obscurcir celles des austres; alors, oultre la vanité, il y a de l'envie et de la malignité: car on dict en commun proverbe, *que celuy est curieux et importun, qui met le pied en la danse d'austruy;* mais de s'aller jecter à travers les louanges des austres, par une jalousie et envie, en rompant le propos pour parler de soy-mesme, c'est chose dont il se faust non-seulement bien guarder, mais aussy ne souffrir pas que d'austres nous louënt à l'envy, ains gracieusement ceder l'honneur à ceulx qui seront dignes d'estre louëz et honnorez; et si d'adventure ils en sont indignes et ne le meritent pas, encores ne faust-il point que nous les privions des louanges qu'on leur donne, en y interposant les nostres; ains plustost ouvertement les convaincre, et monstrer par vifves raisons que c'est à tort que l'on leur faict tant d'honneur; et quant à cela, il n'y a pas de doubte qu'il ne faille ainsy faire.

Comparer ses actions à celles des autres pour en diminuer leur mérite, c'est annoncer de l'envie.

Mais on se peust louër soy-mesme sans re-

On peut se louer soi-même lorsqu'il s'agit de se justifier.

prehension : premierement, si on le faict en respondant à une calomnie et imputation qui auroit esté mise suz, comme faict Pericles en Thucydides, là où il dict : *et neantmoins*, seigneurs Atheniens, *vous vous courroucez à moy, qui me puis bien vanter d'estre tel, que je ne cede à austre homme, qui qu'il soit, ny quant à preveoir et cognoistre ce qui est utile pour la chose publicque, ny quant à le bien dire et donner à entendre, ny quant à aimer le bien public, et ne se laisser point guaigner à l'avarice.* Car, non-seulement il esvita le blasme de vanité, d'arroguance et de presumptueuse ambition, en parlant ainsy magnificquement de soy-mesme en tel endroict ; ains, qui plus est, il monstra parmy la grandeur et magnanimité, de la vertu, laquelle, pour ne s'abbaisser point, r'abbaisse et tient soubz sa main l'envie : tellement que les hommes qui l'oyent ainsy parler, ne veulent plus s'amuser à poiser et juger si son dire est veritable, ains sont emportez et ravis d'ayse et de joye d'ouyr telles magnanimes vanteries, quand elles sont veritables et certaines, comme le tesmoignent les effects que l'on en veoit advenir.

Il est souvent essentiel de se louer soi-même, pour sa propre sûreté.

Car les Thebains, estants leurs capitaines, accusez de ce que, après le temps de leur office expiré, ils ne s'en estoyent pas incontinent retournez, selon les loyx du païs, ains estoyent entrez en armes dedans la Laconie, avoyent repeuplé la ville de Messene, à peine absolurent Pelopidas, qui plioit à telles objections, et les supplioit : et au contraire, Epaminon-

das, qui vint à raconter magnificquement les braves choses qu'il avoit faictes en ce voyage et en ce temps-là, jusques à dire finablement qu'il estoit prest et content de mourir, prouveu qu'ils voulussent confesser que, malgré eulx et contre leur volonté, il avoit pillé et saccagé la Laconie, avoit repeuplé la ville de Messene, et remis en une ligue toutes les villes de l'Arcadie; ils n'eurent pas le cœur de prendre seulement les ballotes en main pour donner sentence contre luy, ains se departirent de l'assemblée en louant grandement sa haultesse de courage, et s'esjouyssants et riant d'avoir ainsy ouy parler ce personnage.

Souvent nous valons mieux que nos peres.

Pourtant ne faust-il pas du tout reprendre Sthenelus de ce qu'il dict en Homere :

Nous nous vantons de valoir beaucoup mieulx
Que jamais n'ont valu nos peres vieulx :

si nous nous soubvenons de ce qui precede un peu auparavant :

O fils du preux Tydeus, et vaillant !
Comment de paour est ainsy tressaillant
Ton foible cœur, que ton œil par-tout quiere
A te tirer de la bataille arriere ?

Iliad. liv. 4.

car ce n'estoit pas luy à qui ceste parole picquante s'addressoit, ains replicquoit pour son amy, qu'il sentoit injurié : et pourtant la juste cause luy donnoit liberté de parler ainsy bravement de soy-mesme.

Cicéron aimoit beaucoup à se vanter lui-même.

Les Romains se fascherent d'ouyr tant souvent repeter à Cicero les louanges des choses

qu'il avoit faictes à l'encontre de Catilina; et au contraire, quand Scipion leur dict en publicque assemblée qu'il ne leur estoit pas bienseant vouloir juger de Scipion, veu que par son moyen ils estoyent parvenus à ceste grandeur, de juger de tout le monde, ils meirent des chappeaux de fleurs sur leurs testes, et monterent avecques luy au capitole pour sacrifier et rendre graces à Jupiter : l'un et l'austre avecques raison ; car l'un repetoit ainsy souvent ses louanges sans auscun besoing qu'il en feust, pour se glorifier ; et à l'austre le peril luy ostoit la haine et l'envie de s'en magnifier.

On peut plutôt se louer soi-même dans l'adversité, que dans la prospérité.

Si ne convient pas ceste vanterie et ceste gloire de se magnifier, seulement à ceulx qui sont accusez et appellez en justice de leur vie ou de leur honneur, ains à tous ceulx qui sont en adversité plustost qu'en prosperité, pource qu'il semble que ceulx-cy ambrassent, par maniere de dire, la gloire, et prennent plaisir à la jouyr, gratifiants en cela à leur ambitieux desir ; et ceulx-là, pour la qualité de leur temps, sont bien esloignez de toute suspicion d'ambition, et se roidissent encontre la fortune, estayants le mieulx qu'ils peuvent la generosité de leur courage, en esvitant totalement la bassesse de sembler mendier compassion, ny d'estre ravallé de courage, et se lamenter en leur mesadventure.

Tout ainsy doncques comme nous estimons fols et glorieux ceulx qui, en se promeinants, se rehaulsent et dressent le col, et au contraire

nous louons ceulx qui se redressent et relei-vent le plus qu'ils peuvent, en escrimant des poings ou en combattant; aussy un homme qui, estant renversé par la fortune, se releive sur ses pieds, et se redresse pour luy faire teste, et au lieu de se monstrer pitoyable, suppliant et lamentable, par une parole advantageuse se monstre brave et hault en courage, en est trouvé non superbe ne presumptueux, ains au contraire, grand et invincible, comme le poëte Homere depeinct Patroclus, modeste et gracieux en paroles, quand il a faict vaillamment et heureusement; et au contraire, à sa mort il le descript parlant bravement et haultainement :

L'homme qui fait tête à la fortune dans l'adversité, est estimé grand et invincible.

> Si tels esté comme je suis ils eussent,
> Encontre moy presentez ils se feussent. *Iliad. liv. 16.*

Et Phocion, qui au demourant avoit tousiours esté fort gracieux et modeste, après qu'il se veit condamné, il donna à cognoistre sa magnanimité en plusieurs austres choses, et mesmement en ce qu'il dict à l'un de ceulx qui estoyent condamnez à mourir quand et luy, qui se tourmentoit et complaignoit : *que dis-tu*, pauvre homme ? *ne te tiens-tu pas bien-heureux de mourir avecques Phocion ?* Austant doncques, voire plus encores, est-il permis à l'homme d'estat, à qui l'on faict tort, de dire quelque chose advantageusement de soy, à ceulx qui se monstrent ingrats envers luy ; comme Achilles ailleurs rendoit bien à Dieu la gloire du succès

Phocion, au moment de sa mort annonce sa grandeur d'ame.

L'homme d'état doit rappeller ses grandes actions vis-à-vis des ingrats.

des affaires, et parloit modestement quand il disoit,

Iliad. liv. 1.

Si Jupiter la grace nous octroye
Que ruïner puissions la grande Troye.

Mais ailleurs, là où on luy faict tort et injure, il desploye sa langue à parler haultainement en courroux,

Iliad. liv. 1.

Avec mes gens et mes vaisseaux j'ay pris
Douze citez.

Et en un austre lieu,

Iliad. 9 et 16.

Ils ne pourront supporter la lueur
De mon armet, approchant près du leur.

Car là où la braverie est partie de la justification, alors il est loisible et permis d'en user.

Themistocles rappelle aux Athéniens les services dont il les a comblés.

Suyvant laquelle doctrine, nous voyons que Themistocles, pendant qu'il feit les grands services à son pays, jamais ne dict ny ne feit rien de superbe, mais lors qu'il veit que les Atheniens estoyent saouls de luy, et qu'ils n'en faisoyent plus de compte, il ne faignit pas de leur dire : ô pauvres gens ! *pourquoy vous lassez-vous de recepvoir souvent des bienfaicts de mesmes personnes ?* Et une austre fois, *en temps de pluye et d'orage vous recourez à moy, comme à l'abry d'un arbre, et puis quand le beau temps est revenu, vous en arrachez chascun une branche en passant.* Ceulx-là doncques se sentants d'ailleurs oultraigez rememoroyent ainsy leurs bons services et leurs beaulx faicts à ceulx qui en estoyent mescognoissants; mais celuy qui

se sent reprins et blasmé des meilleures choses qu'il ayt faictes, est bien à excuser, et ne luy peust-on attacher auscun blasme, si luy-mesme se met à louër ce qu'il a faict : d'austant qu'il semble qu'il ne le die pas par reproche, mais pour respondre à ce dont on le calomnie.

Démosthenes se loue lui-même en public.

Qu'il soit ainsy, cela donna une honneste liberté à Demosthenes de parler à son advantage, et si empesche qu'on ne se lasse, et ne se saoule des loüanges que luy-mesme se donne par toute l'oraison qu'il escripvit *de la couronne;* là où il se glorifie de ce qu'on luy imputoit, à sçavoir des ambassades qu'il avoit faictes, et des decrets qu'il avoit mis en avant pour la guerre. Aussy n'est pas logé loing de-là, et a bonne grace le renversement de l'objection, quand on monstre que le contraire de ce dont on est chargé et imputé, est meschant et deshonneste, comme feit l'orateur Lycurgus à Athenes, respondant à ceulx qui luy reprochoyent qu'il avoit donné argent à un calomniateur pour se rachepter de la vexation de sa calomnie; *et bien*, dict-il, *quel citoyen vous semble-il que je sois, veu qu'en si long-temps qu'il y a que je m'entremets du gouvernement des affaires de la chose publicque, je suis convaincu devant vous d'avoir plustost donné que prins de l'argent injustement?*

Cicéron accusé d'avoir plus perdu d'hommes par son temoignage, qu'il n'en avoit sauvé par son éloquence.

Et Ciceron, comme Metellus luy reprochast, qu'il avoit plus affligé et perdu d'hommes par son tesmoignage, qu'il n'en avoit saulvé par son eloquence : *et qui est celuy*, dict-il, *qui ne die, qu'il y a plus en moy de foy et de preud'hom-*

mie, qu'il n'y a d'eloquence, et de force de bien dire? Et ces passages de Demosthenes, *qui est celuy qui ne m'eust justement condamné à mourir, si je me feusse efforcé de contaminer seulement de parole les honneurs et tiltres glorieux que ceste cité a?* Et que pensez-vous qu'eussent dict ces meschants hommes icy, si lors que je discourois ces choses par le menu, les villes s'en feussent allées? Bref toute la harangue *pour la couronne* could fort dextrement ses louanges, et les adjouste aux oppositions et solutions des objections qu'on luy mettoit suz : toutesfois il est bien à remarquer en ceste mesme oraison-là, comme artifice très-utile, qu'en meslant parmy les propos qu'il tient de soy les louanges aussy des escoutants, il rend tout son parler exempt d'envie, et de la haine qui accompaigne ordinairement ceulx qui monstrent de s'aimer trop soy-mesme; quels se monstrerent alors les Atheniens envers ceulx d'Eubœe; quels envers ceulx de Thebes, combien de bien feirent-ils aux habitants de la Cherronese, combien à ceulx de Byzance, en disant que luy n'en estoit que le ministre : car l'auditeur secrettement ainsy guaigné par ses propres louanges en recoipt plus volontiers, et avecques plaisir, le dire de l'orateur, et est bien-ayse d'ouyr reciter et referer à un austre ce que luy-mesme a bien faict, et à ceste ayse-là suit incontinent conjoinct l'avoir en admiration et amour ceulx par le moyen desquels il a bien faict.

Louer quelqu'un dans la conduite d'un autre, c'est s'attirer son admiration.

Suyvant

Suyvant lequel propos, Epaminondas dict un jour publicquement, comme un sien envieux Meneclidas en se mocquant luy reprochast, qu'il se magnifioit plus que n'avoit oncques faict le roy Agamemnon : *mercy à vous*, seigneurs Thebains, *avecques lesquels seuls j'ay en un jour subverty et ruiné la domination des Lacedæmoniens.* Et pourtant que la pluspart des hommes repugnent ordinairement en leurs cœurs, et se faschent fort contre celuy qui se louë soy-mesme, et ne font pas de mesme contre celuy qui louë un austre, ains en sont bien souvent ayses, et confirment telles louanges par leur tesmoignage : auscuns ont accoustumé en louant dextrement et opportunement ceulx qui aiment, et qui font de mesmes choses, et qui bref sont de mesmes conditions et mesme humeur que eulx, de s'insinuer en la bonne grace des auditeurs, et les attirer à eulx, pource qu'ils recognoissent incontinent au disant, encores qu'il parle de quelque austre, une semblance de vertu, qui merite toute pareille louange.

Par des louanges accordées aux autres, on s'attire souvent celle des auditeurs.

Car ainsy comme celuy qui reproche à un austre les vices, desquels il est luy-mesme taré, se faict plus d'injure à soy-mesme, qu'à l'austre auquel il les reproche : aussy les gens de bien honnorants les gens de bien, remettent ceulx qui les cognoissent en memoire, tellement que tout aussy-tost ils leur vont criant : *et vous, n'estes-vous pas tout de mesme?* Voylà pourquoy Alexandre honnorant Hercules, et Androcopus Alexandre, ont faict qu'eulx mes-

On se fait injure à soi-même en reprochant aux autres des défauts que l'on a.

mes ont esté honnorez par leurs semblables ; et à l'opposite, Dionysius se mocquant de Gelon, en disant qu'il avoit esté *gelos*, c'est-à-dire, la risée et la mocquerie de la Sicile, ne s'apperçevoit pas, que par envie qu'il se suscitoit, il ruinoit et desmolissoit la grandeur et la dignité de sa seigneurie. Il faust doncques que l'homme d'estat, encores ailleurs entende et practicque bien ces reigles-là ; mais si quelquefois il est contrainct de se louër soy-mesme, il rendra ceste sienne louange beaucoup plus supportable, quand il ne se l'attribuera pas toute, ains comme si la gloire luy estoit charge poisante, il s'en deschargera d'une partie sur la fortune, et d'une austre sur Dieu ; et pourtant faict Homere sagement parler Achilles,

On supporte plus volontiers quelqu'un qui se loue lui-même, quand il attribue en partie la gloire à la fortune et à Dieu.

> Puisque les dieux m'ont donné ceste grace
> D'avoir occis l'ennemy sur la place.

Iliad. liv. 22.

Et sagement feit aussy Timoleon à Syracuse, qui après ses beaulx faicts dedia un autel à l'heureuse adventure, et consacra sa maison à la bonne Fortune ; et très-sagement feit aussy Python Ænien, lequel estant venu à Athenes après avoir tué le roy Cotis, comme les orateurs feissent à l'envy les uns des austres, à qui plus haultement louëroit sa prouësse devant le peuple Athenien, et que luy se feust apperçeu que quelques-uns luy en portoyent envie, et en estoyent marris ; il dict en passant, seigneurs Atheniens, *ce a esté quelque dieu qui l'a faict, et je luy ay presté mes mains.*

Aussy osta Sylla l'envie à ses faicts, en louant souvent sa bonne fortune : et finalement en se surnommant *Faustus*, c'est-à-dire, le bien fortuné : car les hommes aiment mieulx sembler estre vaincus par la fortune, que par la vertu, pource qu'ils reputent l'un estre bien non appartenant au vainqueur, et l'austre default propre à eulx, et qui procede d'eulx.

Les hommes aiment mieux paroître vains par la fortune que par la vertu.

C'est pourquoy l'on dict que les loyx de Zaleucus pleurent infiniement aux Locriens, d'austant qu'il leur donnoit à entendre que la deesse Minerve s'apparoissoit à chasque coup à luy, et luy enseignoit et dictoit les loyx qu'il leur donnoit, et qu'il n'y en avoit pas une qui feust de son conseil ny de son invention.

Zaleucus fait croire aux Locriens que Minerve lui dicte les loix qu'il leur donne.

Or est-il à l'adventure necessaire d'inventer ces remedes et ces adoulcissements-là, à l'encontre de ceulx qui sont de nature fascheux ou envieux ; mais encores envers ceulx qui sont de bonne sorte et modeste, il ne sera pas impertinent d'user de corrections des louanges, si d'adventure quelqu'un en nostre presence nous loue d'estre ou sçavants, ou riches, ou de grand credit, en le priant de ne dire point cela de nous : mais bien si nous sommes bons, à nully mal-faisants, et prouffitables à plusieurs : car qui faict ainsy, n'accumule pas louanges sur louanges, ains la transfere d'une chose à une austre : et ne semble pas qu'il prenne plaisir à s'ouyr louër, ains plustost d'estre marry de ce qu'on ne le loue pas ainsy qu'il faust, ny pource qu'il faust :

Quand on nous loue sur quelques objets, il faut détourner sa louange, et la conduire sur nos bonnes actions.

et cacher et obscurcir les qualitez moindres soubz les plus grandes et meilleures, non tant pour vouloir estre loué, que pour enseigner comment il faust louër : car ceste maniere de dire, *ce n'est pas de pierres que j'ay fortifié ceste ville, ny de murailles de bricque ; mais si vous voulez considerer dequoy et comment je l'ay fortifiée, vous trouverez que c'est d'armes, de chevaulx, et de confederez et alliez ;* cela tire sur ceste reigle-là, et encores plus ce que dict Pericles sur la fin de ses jours.

Pericles étoit plus flatté qu'on le louât de son humanité que de sa bravoure.

Car ainsy comme il achevoit sa vie, et se portoit fort mal, ses parents, amys et familiers se prindrent à rememorer en sa presence les charges qu'il avoit euës, les expeditions qu'il avoit faictes, la puissance grande qu'il avoit euë, les victoires, les trophées, les villes et citez qu'il avoit conquises aux Atheniens, et luy se soubsleivant un petit en son seant, les reprint et blasma grandement de ce qu'ils alleguoyent des louanges qui estoyent communes à plusieurs, et auscunes qui estoyent plustost deuës à la fortune, que non pas à la vertu : et cependant ils obmettoyent ce qui estoit le plus grand et le plus beau, et qui estoit plus propre à luy ; *c'est que par luy nul citoyen n'avoit jamais porté le deuil, ne prins robbe noire.*

L'envie accorde volontiers de foibles louanges a qui en mérite de plus grandes.

Cest exemple donne le moyen et à un orateur s'il est bon, et qu'on le louë de la force de son eloquence, de transferer la louange à sa vie, et à ses mœurs ; et à un capitaine que l'on estimera pour sa grande experience et son

heur au faict des armes, de parler franchement de sa justice et de sa clemence ; ou au contraire, si d'adventure il y en a qui luy donnent des louanges excessifves, comme bien souvent il s'en trouve qui disent ; en flattant, des propos qui ne servent qu'à exciter envie,

> Je ne suis point du nombre des haults dieux,
> Pourquoy vas-tu me comparant à eulx ? *Odiss. l. 26.*

Mais si tu me cognois à la verité pour tel que je suis, louë ce, que j'ay les mains nettes, que je suis temperant, que je suis æquitable, doulx et gracieux : car l'envie concede volontiers à qui refuse les plus grandes louanges, celles qui sont moindres et plus modestes, et ne prive pas de veritable louange ceulx qui ne reçoipvent pas les faulses et vaines.

Et pourtant ne se faschoyent point les hommes d'honnorer les princes et les roys qui ne cherchoyent pas à se faire appeller dieux, ou enfants des dieux, ains *Philadelphes*, c'est-à-dire aimants leurs freres et sœurs ; ou *Philometores*, aimants leurs meres : ou *Evergetes*, bienfaicteurs ; ou *Theophiles*, c'est-à-dire aimants les dieux, qui sont belles et honnestes appellations, propres aux hommes, et aux bons princes ; comme au cas pareil, on ne peust endurer patiemment ceulx qui en escripvant ou en lisant se donnent le tiltre de sages, et est-on bien ayse d'ouyr ceulx qui se nomment amateurs de sagesse, ou qui disent qu'ils prouffitent en l'estude de sapience, ou telle chose

On n'entend pas patiemment un homme se donner le nom de sage.

semblable, qui est modeste et non subjecte à auscune envie.

L'orateur qui permet qu'on eleve trop son débit et son style, finit par oublier la modestie.

Là où ces ambitieux Sophistes, qui reçoipvent et souffrent qu'on leur die ces paroles, qu'ils ont harangué divinement, celestement, et magnificquement, perdent oultre cela, le modestement, et humainement, et toutesfois, ainsy comme ceulx qui ne veulent pas fascher ny donner peine à ceulx qui ont mal aux yeulx, parmy des couleurs fort brillantes et fort vifves entremeslent quelque peu d'ombrage; aussy auscuns recitants leurs louanges, non totalement reluisantes et claires sans auscune meslange, ains y entremeslants quelques imperfections ou defectuositez et faustes, lesquelles deschargent par ce moyen de ce qui cause haine et envie; comme Epeus ayant parlé fort advantageusement et s'estant vanté bravement de sa vaillance en l'escrime des poings,

Iliad. liv. 23.

A coups de poing son corps je creveray;
Et tous ses os je luy desbriseray,

Il va dire après,

Car de combat austre je ne demande.

L'envie et le desir d'entendre et d'apprendre, sont les signes d'un bon jugement.

Mais à l'adventure est celuy-là digne de mocquerie, qui pour excuser une braverie d'escrimeur et champion de luicte, advouë et confesse qu'il est lasche et couard: et au contraire est adroict, de bon jugement, et de bonne grace, celuy qui allegue contre soy-

mesme quelque oubliance, quelque ignorance, ou quelque desir d'ouyr et d'apprendre, comme Ulysses quand il dict,

Mais le mien cœur desiroit escouter,
Et commandois de me desgarroter,
En leur guignant des yeulx et de la teste. *Odyss. l. 12.*

Et en un austre lieu,

Mais point de foy je ne leur adjoustay,
Comme beaucoup meilleur il eust été,
Pour le geant veoir dedans son repaire,
Pensant qu'il deust quelque present me faire. *Odyss. l. 9.*

Quelques fautes mêlées parmi des louanges, ôtent la haine et l'envie.

Et bref toutes sortes de faustes, prouveu qu'elles ne soyent pas par trop deshonnestes, ny par trop lasches, estants adjoustées à des louanges, leur ostent la haine et l'envie. Et y en a plusieurs qui en entre-jectant une confession et adveu de pauvreté ou de fauste d'experience, ou de noblesse, parmy des louanges, les rendent moins enviées et moins odieuses; ne plus ne moins qu'Agathocles beuvant aux jeunes hommes qui estoyent de sa compaignie en vases d'or et d'argent ingenieusement ouvrez, en faisoit apporter sur sa table d'austres de terre, leur disant, *voylà que c'est de perseverer à travailler, prendre peine et se hazarder à faire vaillamment; car par cy-devant nous faisions de ces pots-là* (monstrant ceulx de terre) *et maintenant-nous en faisons de ceulx-cy* (monstrant ceulx d'or et d'argent). Car il avoit esté nourry en la bouticque d'un potier de terre, tant il estoit pauvre et de bas lieu

Agathocles, roi de Sicile, avoit été nourri dans la boutique d'un potier de terre, à cause de sa pauvreté.

yssu ; mais depuis il se feit roy de toute la Sicile presque.

Voylà doncques les remedes que l'on peust appliquer de dehors, quand on est contrainct de parler de soy-mesme ; mais il y en a d'austres qui sont dedans ceulx mesmes qui se louënt, comme Cato disoit qu'on luy portoit envie de ce qu'il ne faisoit compte de ses propres affaires, et qu'il veilloit toutes les nuicts, pour le salut de la patrie : à quoy ressemblent aussy ces passages,

Caton oublioit ses propres affaires, pour s'occuper de celles de sa patrie.

Quelle sagesse y a-il en moy, veu
Que je pourrois, de charge desprouveu,
Comme un soldat simple, de l'exercite,
De tout travail et de tout soucy quitte,
Participer à la fortune, austant
Que le plus sage et plus s'entremettant ?

Et cest austre,

Je crains d'avoir jecté la grace au vent,
De mes travaulx endurez cy-devant ;
Et toutesfois je ne repoulse encores
Arrieres ceulx qui se presentent ores.

On porte ordinairement envie à ceux qui aiment la vertu pour elle-même.

Car les hommes communement portent envie à ceulx qui ont la gloire et la vertu *gratis*, ou sans qu'il leur couste gueres, ne plus ne moins que si c'estoit une maison ou un heritage, mais non pas à ceulx qui l'ont acheptée bien cherement avecques grands labeurs et grands perils. Et pourtant qu'il ne faust pas seulement ne fascher point les escoutants, ny se faire envier en se louant, ains faust tascher

cher à servir et prouffiter en ce faisant, affin qu'il ne semble pas que nous facions cela, mais que nous tendons à austre effect par cela.

Considerez premierement quand quelqu'un s'est loué soy-mesme, s'il l'a point faict pour une exhortation, pour exciter une jalousie et une æmulation, comme feit Nestor, lequel en racontant ses prouësses et vaillances encouragea Patroclus, et les austres neuf chevaliers à entreprendre le combat d'homme à homme contre Hector : car l'exhortation, qui a la parole de l'œuvre quand-et-quand, et l'exemple avecques la poincture d'æmulation, est vifve, et aiguillonne merveilleusement : et avecques le courage et l'affection apporte l'esperance de pouvoir venir à bout, comme de chose qui n'est pas impossible : et pource des trois danses qui estoyent en Lacedæmone celle des vieillards disoit,

Il est bon quelquefois de se glorifier, pour donner de l'émulation aux autres.

Les paroles et les exemples mêlés, sont un aiguillon merveilleux.

> Nous avons esté jadis
> Jeunes, vaillants et hardis.

celle des enfants,

> Et nous un jour le serons;
> Et tous vous surpasserons.

et celle des jeunes hommes,

> Nous le sommes à l'espreuve;
> Qui vouldra, vienne, et l'espreuve.

Il est quelquefois nécessaire de se louer soi-même hautement, pour réprimer l'audace d'un faux brave.

En quoy feit sagement et en homme bien entendu au faict de gouvernement, le legislateur qui les institua, de proposer aux jeunes

gens des exemples familiers, et près d'eulx, par ceulx mesmes qui les avoyent executez; ce neantmoins encores n'est-il pas maulvais auscunesfois de se vanter, et haultainement et magnificquement parler de soy-mesme, pour estonner et reprimer un petit, ou-bien pour ravaller et tenir bas un brave audacieux, comme faict le mesme Nestor en un austre endroict,

Iliad. liv. 1.

J'ay en mes jours hanté des personnages
Qui valoyent mieulx en faicts et en languages
Que vous; desquels estimé mal-appris,
Je ne feus oncq, ny tenu en mespris.

Il faut que ceux qui commandent à un grand nombre d'hommes, aient le cœur élevé.

Ainsy parla aussy Aristote à Alexandre, disant qu'il estoit loisible et bienseant d'avoir le cœur hault, non-seulement à ceulx qui tenoyent beaucoup d'hommes subjects à leur puissance: mais aussy à ceulx qui avoyent telle creance qu'il falloit avoir des dieux. Et sont ces façons-là de parler utiles quelquefois à l'encontre des ennemys et des malveuillants.

Iliad. liv. 6.

Ceulx que mon bras en bataille rencontre,
Sont arrivez à mal-heureuse encontre.

Et Agesilaus parlant du roy de Perse que l'on nommoit le grand roy:

Par les louanges que l'on se donne à propos, on affermit le courage des autres.

En quoy, dict-il, *est-il plus grand que moy, s'il n'est plus juste?* Et Epaminondas repliqua aux Lacedæmoniens, qui accusoyent avecques beaucoup de paroles les Thebains; *au moins*, dict-il, *vous avons nous guari du peu parler.*

Mais quant à ces façons-là de dire, elles s'addressent à des ennemys publicques, ou particuliers mal-veuillants ; et quant aux amys et à ceulx qui sont des nostres, on peust bien aussy en usant à propos, en temps et lieu, de haultain language, non-seulement applattir et abbaisser ceulx qui sont trop superbes et trop braves ; mais aussy au contraire esleiver et exciter ceulx qui sont estonnez, effroyez et espouvantez.

Cyrus ne parloit hautement qu'à la guerre.

Car Cyrus au milieu des armes et des dangiers de la guerre, parloit haultainement, et ailleurs non : et Antigonus, qui au demourant estoit sobre en paroles, et modeste, en la bataille navalle qu'il donna près l'isle de Co, comme l'un de ceulx qui estoyent autour de luy, un peu avant la meslée, luy dist, sire, *ne vois-tu pas que les vaisseaux des ennemys sont en beaucoup plus grand nombre que les tiens ? Mais moy*, dict-il, *pour combien de vaisseaux me comptes-tu ?* Et semble qu'Homere ayt bien entendu cela : car il faict qu'Ulysses voyant ses gens effroyez du bruict et de la tourmente qui sortoit du gouffre de Charybdis, leur rameine en memoire la subtilité de son engin, et sa vaillance en leur disant,

Antigonus avoit le courage fort elevé : sa réponse à un de ceux qui l'environnoient.

Ce mal icy n'est point si dangereux
Qu'estoit celuy quand le Cyclops heureux
Nous tournoyoit de force merveilleuse
Tout à l'entour de sa caverne creuse,
Et toutesfois je vous en ay mis hors
Par ma prouësse et mes conseils accors. *Odyss. l. 12.*

La confiance que l'on a dans un bon capitaine, est bien importante dans les dangers.

car ceste façon de louange n'est point d'un advocat flattant, ny d'un sophiste se vantant, ne qui demande un applaudissement ny battement de mains, mais d'un personnage qui baille à ses amys pour gage de s'assurer sur luy, sa vertu et sa suffisance; car c'est chose de grande importance pour le salut, en tems dangiereux, que la reputation et la fiance que l'on a d'un homme qui a l'aucthorité et la suffisance de bon capitaine.

L'homme d'honneur ne doit jamais s'opposer à la louange d'autrui.

Or avons-nous déjà par cy devant desduict, que ce n'est point chose convenable ne bien seante à homme d'estat et d'honneur, que de s'opposer à la gloire et à la louange d'austruy; toutesfois là où une faulse et perverse louange porteroit nuysance et dommage, en apportant æmulation de mal-faire, et une maulvaise volonté et intention en chose de grande consequence, il ne seroit pas inutile de repoulser arriere, ou plustost de divertir l'auditeur à choses meilleures, en luy faisant veoir la difference.

On se corrompt bien aisément en entendant louer le vice.

Car on se contenteroit bien à mon advis de veoir que les hommes s'absteinssent volontairement du vice, quand ils le verroyent blasmé et vituperé; mais si au lieu de le vituperer on le voyoit louër, et si oultre le plaisir et le prouffit qu'il apporte communement quand et soy, on y adjoustoit encores le tenir en honneur et en reputation, il n'y auroit si forte ne si heureuse nature, de laquelle il ne vint au-dessuz. Et pourtant faust-il que l'hom-

me de bien et de gouvernement face la guerre non aux louanges des hommes, mais aux louanges des choses, si ainsy est qu'elles soyent maulvaises : car ce sont celles qui corrompent les mœurs, pource que avecques telles louanges entre la volonté de imiter et ensuyvre telles actions deshonnestes, comme si elles estoyent belles et honnestes ; mais on les advere pour telles qu'elles sont, quand on les met au parangon vis-à-vis des honnestes et veritables louanges.

Il est plus aisé de faire rire, que d'ôter tout sujet de chagrin.

On dict que Theodorus, le joueur de tragœdies, dict un jour à Satyrus, joueur de comœdies, que ce n'estoit pas grande merveille de faire rire les spectateurs, mais bien de les faire plorer et crier : aussy pourroit un sage philosophe dire à ce mesme Theodorus, mais au contraire ce n'est pas chose grande ne digne, de faire plorer ny crier les spectateurs, mais bien de leur oster toute occasion de se douloir et de plorer : car celuy qui se louë en ceste sorte, prouffite à l'auditeur, et luy change son jugement, ainsy comme feit Zenon parlant du grand nombre des auditeurs de Theophraste : *sa danse*, dict-il, *est plus grande que la mienne, mais la mienne est mieulx accordée.*

Toutes les louanges qui enseignent à aimer les choses utiles et profitables, sont honnêtes.

Et Phocion, comme Leosthenes eust encores la vogue, estant interrogué par les harangueurs, quel bien il avoit jamais faict à la republique ; il leur respondict, *non austre*, dict-il, *sinon que cependant que j'ay esté gouverneur et capitaine, jamais* vous austres messieurs

n'avez faict auscune oraison funebre, ains avez enterré tous vos citoyens qui sont morts, ès sepultures de leurs ancestres. Et Crates escripvit et opposa fort gentilment à ces vers de la sepulture de Sardanapalus,

Demouré m'est seulement ce que j'ay
Paillardé, beu, yvrogné et mangé.
Demouré m'est seulement ce que j'ay
En mon vivant apprins, sçeu et jugé
Des beaulx secrets des Muses que j'amoye.

Car ceste maniere de louanges est belle, honneste et utile, enseignant à aimer et estimer les choses qui sont utiles et prouffitables, non pas celles qui sont vaines et superflues, parquoy cest advertissement soit joinct aux austres, sur le subject de la question proposée.

Moyen de pouvoir se louer importunément soi-même, sans fâcher personne.

Mais il reste maintenant à dire, ainsy que la suitte du propos le requiert et nous en admoneste, comment chascun pourra esviter la fascherie de se louër importunement soy-mesme : car le parler de soy sortant d'une si forte guarnison, que l'amour de soy-mesme advient bien souvent à ceulx mesmes qui sont les plus modestes et plus esloignez de vaine gloire. Et tout ainsy que l'un des preceptes de santé est, fuyr et esviter totalement les lieux mal-salubres et maladifs, ou pour le moins prendre plus soigneusement guarde à soy quand on y est, aussy y a-t-il certains temps, et certains propos fort glissants, esquels on se laisse facilement couler à parler de soy, à la moindre occasion du monde.

Il y a beaucoup d'occasions où l'on parle facilement de soi-même.

Premierement ceulx qui de nature sont ambitieux, quand ils oyent louër austruy, communement s'advancent à parler d'eulx-mesmes, et leur prend un appetit de gloire, et un eslancement qu'ils ne peuvent retenir, leur chatouïllant et grattant une demangeaison qu'ils ont de se louër, mesmement si celuy que l'on louë devant eulx, se rencontre ou esgual en merite, ou inferieur à eulx; car ainsy comme ceulx qui ont faim sont encores plus irritez, et leur appetit davantage provocqué, quand ils en voyent d'austres manger devant eulx, aussy la louange d'austruy enflamme de jalousie ceulx qui sont subjects à la convoitise d'honneur et de gloire.

Les ambitieux parlent facilement d'eux-mêmes.

Secondement, le recit des choses que l'on a heureusement et à soubhaict executées, poulse ordinairement ceulx qui les racontent, en des vanteries et braveries pour la joye qu'ils en ont: car depuis qu'ils sont une fois tombez en propos des victoires qu'ils ont euës à la guerre, ou des entreprinses qu'ils ont heureusement conduictes à chef en matiere de gouvernement, ou des discours qui leur ont bien succedé, ils ne se peuvent contenir ny moderer; à laquelle maniere de parler de soy-mesme on veoit principalement estre subjects les gens de guerre et gens de marine, plus qu'austres; et advient aussy cela coustumierement à ceulx qui reviennent de la cour des grands princes, ou des lieux où il s'est faict quelques grands exploicts et affaires.

La joie d'une belle action que l'on a faite, excite volontiers à une vanterie outrée.

Les gens de guerre et de marine se vantent volontiers plus que tous les autres.

Car en faisant mention des princes et grands seigneurs, ils y entrelassent ordinairement quelques paroles qu'ils auront dictes à leur advantage, et ne cuydent pas se louër eulx-mesmes en disant cela, ains seulement reciter les louanges que d'austres auront dictes d'eulx ; et y en a qui pensent qu'en les escoutants ne s'en apperçoivent point, quand ils racontent les ambrassements, receuils, et les caresses que les roys, les empereurs, et tels grands personnages leur ont faicts, comme s'ils ne recitoyent pas leurs propres louanges d'eulx, mais les courtoisies et demonstrations de la bonté et humanité des austres ; et pourtant faust-il bien attentifvement prendre guarde à soy, quand on louë quelqu'un que les louanges qu'on luy donne soyent pures et nettes, sans auscune suspicion de s'aymer oblicquement, et parler de soy-mesme, affin qu'il ne semble point que nous louons, comme dict Homere,

Il faut avoir attention à ce que les louanges que l'on donne, soient désintéressées.

Iliad. liv. 20. Patroclus soubz couleur et couverture.

Mais que nous entendons nous louër nous mesmes à travers luy.

Qui plus est, les blasmes mesmes et les reprehensions sont quelques fois bien dangereusés à faire chopper et desvoyer ceulx qui se deulent un petit de la vaine gloire : en laquelle maladie encourent souvent les vieilles gens, quand ils se mettent à reprendre les austres et à blasmer les maulvaises façons de faire, et les faustes d'austruy, en se magnifiant

Il faut être prudent et réservé lorsqu'on blâme les autres, en y mêlant sa propre louange.

fiant eulx-mesmes, comme ayants esté admirables en l'opposite de ce dont ils accusent les austres : toutesfois à ceulx-là le peust-on concéder, mesmement s'ils ont avecques l'aage la reputation de longue-main acquise de gens de bien et d'honneur : car ce n'est pas chose inutile, ains qui donne grande æmulation et envie d'acquerir pareils honneurs à ceulx qui sont ainsy chastiez par eulx ; mais tous austres se doibvent bien guarder, et craindre ce destournement-là : car estant de soy-mesme austrement fascheux et presque intolerable le blasmer austruy, et où l'on doibt estre bien reservé et retenu, celuy qui mesle sa louange propre avecques blasme d'austruy, et qui va cherchant gloire en l'infamie d'austruy est odieux infiniement, et totalement importun et insupportable, voulant estre honnoré de ce qu'il deshonnore les austres.

Ceux qui aiment la gloire, ne doivent pas se louer quand d'autres les loueront.

Davantage comme ceulx qui sont de nature prompts et enclins à rire, doibvent fort esviter et fuyr les chatouïllements et frottements legers par dessoubz les aixelles, et austres telles parties du corps tendres et lissés, lesquelles se laissant aller, et se fondant à tels attouchements, esmeuvent et excitent quand-et-quand la passion risible : aussy peust-on donner cest advertissement à ceulx qui se laissent trop passionnéement emporter à la convoitise de gloire, de s'abstenir de se louër eulx-mesmes, quand austres les louëront.

Il faut que la honte plutôt que l'orgueil, surprenne celui qui s'entend louer.

Car il faust que celuy qui se sent louër,

rougisse de honte, non pas effrontéement l'escouter, et qu'il reprenne ceulx qui disent quelque grande chose d'eulx, non pas qu'il le reprenne d'en avoir trop peu dict; ce que plusieurs font, qui suggerent eulx-mesmes et entassent d'austres faicts magnanimes, et prouëesses qu'ils auront faictes, jusques à ce qu'ils guastent et la louange qu'ils se donnent eulx-mesmes, et celle que leur donnent les austres.

Or y en a-il qui se flattants eulx-mesmes, se chatouïllent et s'emplissent de vent, les austres malignement leur proposant quelque petite louange, comme un appast pour les amorcer, les attirent à les faire parler d'eulx-mesmes, les austres les interroguent et leur font des demandes, pour plus avant les faire entrer ès filets, et avoir plus de matiere de rire; comme le soldat glorieux en une comœdie de Menander,

Seigneur comment eustes-vous ce coup-là?

LE SOLDAT.

D'un javelot. Pour Dieu, comment cela?
Sur une eschelle en montant à mont contre
Une muraille. Or, le coup je leur monstre
Quand est de moy à mon meilleur esciant:
Mais eulx de moy se mocquoyent en riant.

On peut se corriger de l'envie de se louer soi-même, par l'exemple fâcheux des autres.

En toutes ces sortes-là doncques se faust-il bien donner guarde le plus que l'on peust, et de sortir hors des bornes avecques les louanges, et de se laisser aller aux interroguatoires: et pour s'en mieulx retenir et donner de guarde,

le meilleur moyen est d'observer de près ceulx qui se louent eulx-mesmes, en se representant et rameinant en memoire, comme c'est chose fascheuse et desplaisante à tout le monde; et comme il n'y a propos qui soit plus odieux, ne plus moleste à ouyr: car sans que nous puissions dire quel austre mal nous faict celuy qui se louë soy-mesme, nous faisons tout ce que nous pouvons pour nous en despestrer, et respirer arriere à nostre ayse, comme estant un fardeau, qui de soy et de sa nature charge par trop; tellement qu'il est intolerable et insupportable mesme à un flatteur, et un poursuivant de repeuës franches, voire ayant necessité; et disent qu'ils payent bien cherement leur escot, quand il leur faust avoir la patience d'ouyr un riche, ou prince, ou gouverneur, ou roy, qui qu'il soit, qui se louë luy-mesme; comme le bouffon qui dict en Menander,

On cherche à éviter les gens qui se louent sans cesse.

Il m'emmaigrit à la table, il m'assomme
Quand il me faust endurer d'ouyr comme
A la soldate il rencontre aigument
Le franc archer, malheureux garniment.

Car veu que cela ne se dict pas seulement contre les souldards, et contre les glorieux de nouveaulx enrichis, qui ont accoustumé de faire de beaulx contes bien dorez, mais aussy contre les philosophes, les sophistes et rhetoriciens, et les capitaines enflez de presumption, et parlants d'eulx-mesmes haultainement; si nous nous voulons soubvenir, que les propres louanges que l'homme se donne, sont tou-

On se loue rarement soi-même sans être blâme par les autres.

siours accompaignées du blasme et vitupere que les austres luy en donnent, et que la fin de ceste vaine gloire est communement honte et infamie, et que fascher ceulx qui les escoutent, comme dict Demosthenes, leur en demoure, et non pas estre tenus ny reputez pour tels qu'ils se disent, nous nous guarderons bien de parler de nous-mesmes, si ce n'est qu'un grand prouffit en doibve advenir, ou à nous ou à ceulx qui nous escoutent.

QUELLES PASSIONS ET MALADIES SONT LES PIRES, CELLES DE L'AME OU CELLES DU CORPS. (*)

L'homme est, de tous les animaux, le plus misérable.

HOMERE ayant consideré les divers genres des animaulx mortels, et les ayant comparez les uns aux austres, tant en la durée qu'en l'entretenement de leurs vies, a exclamé qu'il ny en avoit pas un si miserable que l'homme, de tous-ceulx

Iliad. liv. 17. Qui sur la terre, ou marchent ou respirent:

adjugeant une malheureuse principaulté à l'homme, qu'il n'y en a point qui le passe en superiorité de tous maulx.

Savoir si c'est l'ame ou le corps qui rendent l'homme malheureux.

Mais nous supposants que l'homme ayt desia emporté la victoire de misere, et soit declaré le plus calamiteux de tous les austres animaulx, le voulons comparer à soy-mesme,

(*) C'est un commencement de déclamation toute imparfaite.

en collation de ses propres maulx, les divisants en ame et en corps, non point en vain, sans auscun fruict, ains fort pertinemment, affin que nous sçachions, si c'est par nostre ame, ou par nostre corps, que nous vivons plus miserablement; car la maladie s'engendre en nostre corps par la nature, et le vice et la meschanceté en l'ame est premierement action, et puis après devient passion; si n'est pas petite consolation de sçavoir, que ce qui est le pire est curable, et le plus leger ce que l'on ne peust fuyr.

Or le renard d'Æsope plaidant à l'encontre du leopard touchant la variété de leur peau, après que le leopard eut monstré la sienne, qui à l'œil estoit bien mouchetée et tavelée de belles marques, là où celle du renard avoit un roux sale et mal-plaisant à veoir: *voyre-mais*, dict-il, sire juge, *si tu reguardes le dedans, tu me trouveras mieulx tavelé et mieulx moucheté que ce leopard icy*; voulant entendre sa ruse et finesse de se tourner en diverses sortes selon le besoing. Disons doncques aussy en nous-mesmes: *ô homme, ton corps produict bien plusieurs maladies et plusieurs passions par nature de soy-mesme, et plusieurs en reçoipt aussy qui luy adviennent de dehors; mais si tu ouvres le dedans de toy, tu y trouveras un amas et une conserve*, comme dict Democritus, *de plusieurs biens divers, et differents maulx, lesquels n'y sont point coulez de dehors, ains y ont leurs sources originaires, saillantes de la mesme terre, lesquelles le*

Les maladies du corps sont apparentes.

Democritus disoit que l'homme étoit compose de biens et de maux.

vice, qui est abondant et riche de passions, poulse en avant ; et d'austant que les maladies qui sont au corps et en la chair, se cognoissent par les inflammations et par la couleur, quand le visage rougit ou pallit plus que de coustume, une chaleur extraordinaire, une lassitude sans cause apparente les descouvre ; mais celles de l'ame trompent bien souvent ceulx-mesmes qui les ont, lesquels ne pensent pas que ce soyent maladies, et d'austant sont-elles pires, qu'elles ostent aux patients le sentiment de leur mal : car le discours de la raison, quand il est sain, sent les maladies du corps : mais ès maladies de l'ame, luy mesme estant malade, n'y a point de jugement de ce qu'il souffre : car cela mesme qui doibt juger souffre, et faust estimer que la premiere et principale maladie de l'ame, c'est la folie, pour raison de laquelle le vice est irremediable et incurable en plusieurs, avecques lesquels il habite, il vit et meurt : car le commencement de la guarison d'une maladie, c'est le sentiment qui conduict le patient à chercher ce qui le peust secourir, mais celuy qui pour ne croire point qu'il soit malade, ne cognoist pas ce dont il a besoing, encores que ce qui le peust guarir se presente à luy, il le refuse : car mesme entre les maladies corporelles, celles-là sont les pires qui prennent avecques privation de sentiment, comme un subet ou lethargie, une phrenesie, une epilepsie ou hault mal, une apoplexie, les fiebvres ardentes, qui augmentent l'inflammation, jusques

Les maladies de l'ame échappent même à ceux qui les ont.

Le jugement baisse à mesure de l'augmentation des maladies de l'ame.

La premiere maladie de l'ame, c'est la folie.

à mettre l'homme en resverie, et luy faire perdre l'entendement, en luy troublant le sens, comme d'un instrument de musicque,

> Touchant du cœur les chordes plus cachées,
> Qui ne debvroient pour rien estre touchées.

Il est essentiel que l'homme n'ignore pas son mal, et qu'il le sente.

Voylà pourquoy les medecins veulent et soubhaictent en premier lieu, que l'homme ne soit jamais malade, ou s'il l'est, au moins qu'il n'ignore pas qu'il soit malade, ains sente bien son mal, ce qui advient presque ordinairement à toutes les maladies de l'ame : car ny ceulx qui sont fols et esventez, ne ceulx qui sont dissouls et desordonnez, ne ceulx qui sont injustes, ne pensent pas pescher ny faillir, ains y en a quelques-uns mesmes qui pensent bien faire. Il n'y eut jamais homme qui estimast que la fiebvre feust santé, ny l'estre phthisicque feust estre bien dispos, ny que la goutte aux pieds feust estre bien enjambé, ny que pallir feust rougir, là où ils appellent la cholere *vaillance*, l'amour *amitié*, l'envie *æmulation*, couardise *prudence*. Et puis ceulx-là appellent les medecins quand ils se sentent malades, car ils sentent bien dequoy ils ont besoing : mais ceulx-cy fuyent les sages et sçavants, pource qu'ils cuident bien faire en ce qu'ils font mal.

La manie est le plus grand de tous les maux.

Par ceste mesme raison-là nous disons que *l'ophthalmie*, c'est-à-dire le mal des yeulx, est moindre maladie que la manie, qui est la rage et fureur, et la podagre, qui est la goutte aux pieds, que la phrenesie, qui est une aposthume

dedans le cerveau : car celuy-là sent son mal, et criant envoye querir le medecin : venu qu'il est, il luy monstre son œil, il baille sa vene à ouvrir, sa teste à entamer, là où nous voyons Agavé ès tragœdies, si transportée hors de son bon sens par sa rage et manie qui la tient, qu'elle descognoist les personnes qui luy sont les plus cheres, en disant,

Euripides, tragédie des Bacchantes.

Ce jeune fan que nous venons
De massacrer, nous ameinons
De la montaigne en ceste place :
Heureuse en a esté la chasse.

Les maladies du corps forcent l'homme au repos.

Car celuy qui est malade de corps se rend incontinent, se couche dedans le lict, et endure patiemment que l'on le medecine, et que l'on le pense; et si d'adventure il s'est tourmenté et demeiné en son lict, de maniere qu'un peu d'esmotion luy en soit venue, le premier des assistants qui l'advertira, et luy dira doulcement,

Demoure coy dedans ton lict, pauvre homme,

il l'arreste et le retient : mais à l'opposite ceulx qui sont surprins des passions de l'ame, c'est lors que plus ils travaillent, c'est lors que moins ils reposent : car les eslans et esmotions sont les causes mouvantes et principes des actions, et les passions sont vehementes de telles motions.

Les maladies de l'ame ne donnent aucun repos.

Voylà pourquoy elles ne laissent point reposer l'ame, ains lors que plus l'homme auroit besoing de patience, de silence, de retraicte

en

en soy-mesme, c'est lors que plus elles le tirent au dehors en lumiere, c'est que plus se descouvrent les choleres, les opiniastretez, les amours et les ennuys, les contraignants de faire plusieurs choses contre les loyx, et d'en dire plusieurs mal convenables au temps.

Les maladies de l'ame sont plus cruelles et plus dangereuses que celles du corps.

Tout ainsy doncques comme plus dangereuse est la tourmente qui empesche la navire de surgir et prendre port, que celle qui ne permet pas sortir du port, et faire voile : aussy les tourmentes de l'ame sont les pires, qui ne permettent point à l'homme de se receuillir, ny de rasseoir le discours de sa raison, qui est troublé et renversé sens dessuz dessoubz, sans pilote et sans chable, ny amare en tourmente, errants sans guide çà et là, et qui est emporté malgré luy en courses temeraires et mortelles, tant qu'à la fin il s'en va tomber en quelque effroyable naufrage, là où il brise sa vie : tellement que pour ces raisons et austres semblables, je conclus qu'il est pire d'estre malade de l'ame, que non pas du corps : car les corps malades ne font que souffrir seulement, mais les ames souffrent mal et en font tout ensemble.

La colere, l'opiniâtreté et la cupidité, renversent l'ordre de la société, et bouleversent ceux qui sont agités de ces passions.

Quel besoing doncques est-il d'alleguer pour exemple les austres passions, veu que l'occasion du temps qui se presente maintenant, nous en refreschit la memoire ? Voyez-vous toute ceste foule de peuple, qui se poulse et se presse à l'entour de la tribune et par toute la place ? Ne sont-ils pas tous venus en ce lieu pour sacrifier ensemble aux Dieux tutelaires,

protecteurs de ce païs, et pour participer en commun à mesmes religions et mesmes sainctes ceremonies ? Ne sont-ils pas venus pour faire ensemble offrande à Jupiter Ascreïen des primices de leurs fruicts et pour solemniser à l'honneur de Bacchus, durant les sainctes nuicts, sa feste enjouée, en danses et mommeries accoustumées ? Et neantmoins comme par accès et retours anniversaires, la force de la maladie venant à aigrir et à irriter l'Asie, ils viennent icy à s'entre-chocquer en des plaids et procez ordinaires, et y a un monde d'affaires, comme plusieurs torrents qui confluent ensemble tout à un coup sur une mesme place, qui est enflée et grouillante d'une multitude infinie de gens, se perdants eulx-mesmes et les austres. De quelles fiebvres ou frissons procedent tels effects ? De quelles tensions ou remissions, augmentations ou diminutions, ou intemperature de chaleur, de quelles superfusions d'humeur viennent-ils ? Si vous interroguez chascune cause, comme si c'estoyent des hommes, d'où elles procedent, dont elles viennent, vous trouverez que l'une est engendrée par une cholere superbe, l'austre par une furieuse opiniastreté, l'austre par une injuste cupidité.

LES PRECEPTES DE MARIAGE.

Plutarque à Pollianus et à Eurydices.

Les discours sur les devoirs nuptiaux, sont fort essentiels aux nouveaux mariés.

APRÈS la ceremonie de mariage usitée en ce païs, que la prebstresse de Ceres vous a appliquée, en vous enfermant ensemble, il

m'est advis que le discours qui viendroit à seconder et favoriser ceste vostre conjonction, en vous instruisant de bons enseignements et sages advertissements nuptiaulx, ne vous seroit point inutile, et se trouveroit bien conforme à la coustume et ceremonie que l'on observe aux nopces en ce païs.

Les musiciens ont une musique qui excite les chevaux à saillir les jumens.

Les musiciens entre leurs chansons qu'ils chantent avecques les haultbois, en ont une sorte qu'ils appellent *Hippothoros*, qui vault austant à dire comme, saille-juments, ayant opinion que cela est un aiguillon qui incite les chevaulx à saillir les juments. Mais la philosophie ayant plusieurs beaulx et bons discours, en a un qui faict austant à estimer que nul austre, par lequel instruisant et en chantant ceulx qui conviennent en un lien pour user tous les jours de leur vie ensemble, elles les rend plus souples, plus gracieux et plus traictables l'un à l'austre.

La philosophie apprend aux gens mariés à passer gracieusement leur vie ensemble.

Parquoy je vous ay faict un receuil de preceptes et advertissements que vous avez souventefois ouys, ayants tous deux esté nourris en l'estude de la philosophie, et les ay reduicts à certains articles en peu de paroles, à fin qu'ils en soyent plus aysez à retenir, dont je vous fais un present à tous deux; en priant aux Muses, qu'elles veuillent assister et accompaigner en vostre endroict la deesse Venus, pource que ce n'est pas moins leur office de mettre bon accord et bonne consonance en un mariage, par le moyen du discours de la

Vénus, protectrice des mariages.

raison et l'harmonie de la philosophie, que de bien accorder une cithre ou une lyre.

Les plaisirs du mariage ont besoin de doux entretiens.

C'est pourquoy les anciens ont voulu que l'image de Venus feust collocquée joignant celle de Mercure, comme voulant par là donner à entendre, que le plaisir de mariage avoit besoing de l'entretien d'une bonne et sage parole: encores mettoyent-ils avecques ces deux images-là, celles des Graces et de la deesse d'eloquence Suadele, à fin que les conjoincts par mariage eussent gracieusement ce qu'ils vouldroyent l'un de l'austre, non pas en hargnant et noisant l'un contre l'austre.

Solon vouloit que la nouvelle mariée mangeât du coing pour avoir bonne haleine.

Solon vouloit que la nouvelle mariée mangeast de la chair de coing premier que de se coucher auprès de son mary, signifiant, à mon advis, par ceste ceremonie, qu'il faust premierement que la grace de la bouche, c'est-à-dire l'haleine et la parole soit doulce, plaisante et agreable.

Au païs de la Bœoce la coustume est, que le jour des nopces, quand on met le voile nuptial à l'espousée, on luy met aussy sur la teste un chappeau du ramage d'asperge sauvage, pour ce que celle plante d'une très-poignante espine produict un très-doulx fruict; aussy la mariée, prouveu que le mary ne s'ennuye, et ne se rebute point pour la difficulté et fascherie qu'il y a aux premieres approches de mariage, luy apportera puis après une très-doulce et très-amiable compaignie; mais ceulx qui ne peuvent supporter les premieres

Les commencemens du mariage apprennent à bien vivre pourla suite.

hargnes et riottes des filles, ressemblent proprement à ceulx qui quitteroyent la grappe de raisin à un austre, pour austant qu'ils l'auroyent veuë qu'elle n'estoit que verjus.

Et plusieurs nouvelles mariées qui prennent à dedaing leurs marys, à cause des premieres rencontres, font tout ne plus ne moins que celuy, qui ayant ja reçeu la picqueure de l'abeille, en jecte par despit la goffre du miel qu'il tenoit en sa main. Parquoy il faust que ceulx qui sont conjoincts ensemble par mariage, ayent soigneusement l'œil à esviter du commencement toutes occasions de discord et de dissension, considerant que les pieces de bois qui sont assemblées et collées freschement ensemble, se desjoignent et desunissent facilement, et pour la moindre occasion du monde : mais au contraire, quand les joinctures sont bien soudées et asseurées par long traict de temps, à peine les peust-on plus desjoindre ne separer avecques le feu ny avecques le fer.

Il faut éviter les dissentions et la discorde dans les commencemens du mariage.

Tout ainsy comme le feu se prend aysément à de la balle et au poil de liebvre, mais aussy s'estaint-il encores plustost, si l'on n'y met soubdainement quelque matiere propre à le nourrir et entretenir : aussy faust-il estimer que l'amour des nouveaulx mariez qui n'est allumé que de la chaleur de jeunesse et de la beaulté du corps seulement, n'est pas ferme ne durable, s'il n'est fondé en conformité de bonnes et honnestes mœurs, et qu'il ne tienne

L'amour qui n'est fondé que sur la beauté du corps ou sur la jeunesse, n'est pas de longue durée.

de la prudence, engendrant une vifve affection reciprocque de l'un envers l'austre.

La pescherie que l'on faict de poisson avecques des appasts empoisonnez est bien soubdaine à prendre, et prompte à arrester le poisson, mais elle le rend maulvais et dangereux à manger : aussy les femmes qui composent certains breuvages d'amour, ou quelques austres charmes et sorcelleries pour donner à leurs marys, et qui les attrayent ainsy par ailechements de volupté, il est force qu'elles vivent puis après avecques eulx insensez, estourdis et transportez hors de leur bon sens. Ceulx que l'enchanteresse Circé avoit ensorcellez, estants devenus pourceaux et asnes, ne luy pouvoyent plus donner de plaisir ny de rien servir, là où elle aimoit extremement Ulysses qui estoit sage, et se portoit en homme de bon entendement envers elle.

Les breuvages ou sorcelleries en amour, pour s'attacher les maris ou les amans, rendent fols.

Mais celles qui aiment mieulx estre maistresses de leurs marys insensez, que leur obeyr, estants sages, ressemblent proprement à ceulx qui aiment mieulx conduire et meiner des aveugles par chemin, que suyvre des voyants et qui sçavent bien le chemin. Elles ne veulent pas croire que jamais la royne Pasiphaé ayt aimé un taureau, ayant un roy pour mary, et neantmoins elles en voyent auscunes qui se faschent de leurs marys, lesquels sont personnes honnestes et graves, et sont plus ayses d'estre avecques d'austres qui sont tous composez de luxure, de dissolution et d'ordure, comme chiens ou boucs.

La femme préfere souvent, aux maris sages, des gens dissolus et luxurieux.

Il y a des hommes si foibles ou si mal-adroicts qu'ils ne peuvent pas monter dessuz leurs chevaulx estants debout, et pource leur enseignent-ils à se mettre à genoux et à se baisser : aussy se trouve-il des marys, qui ayants espousé des femmes riches et de nobles maisons, n'estudient pas à se rendre eulx plus honnestes et meilleurs, ains à r'abbaisser leurs femmes, se persuadants qu'ils en viendront mieulx à bout, quand ils les auront abbaissées et ravallées : là où il faust entretenir, comme la juste haulteur du cheval, aussy la dignité de la femme, et en l'une et l'austre sçavoir bien user de la bride, qui est la raison, comme il appartient.

L'homme doit ménager la dignité de sa femme sans chercher à l'abaisser, mais par la raison.

Nous voyons que la lune plus elle est esloignée du soleil, plus elle est claire et plus elle se monstre, et qu'au contraire elle a moins de lumiere et se cache tant plus elle s'en approche : mais il faust que la femme sage face tout le contraire, qu'elle se face veoir auprès de son mary, et qu'elle se tienne close et guarde la maison, quand son mary n'y est pas.

La lune est plus claire en raison de son éloignement du soleil.

La femme doit garder la maison en l'absence de son mari.

Herodote n'a pas bien dict, que la femme despouille la honte avecques la chemise, car au contraire celle qui est honneste, en despouillant sa chemise se vest de honte, et est le plus certain signe que l'on sçauroit avoir, que les conjoincts par mariage s'entr'aiment bien reciprocquement, quand puis ils se portent de reverence l'un à l'austre.

Le respect mutuel entre les mariés, annonce leur amitié.

Ainsy comme si l'on prend deux sons qui soyent d'accord, l'on entend tousiours plus

celuy du bas : aussy en une maison bien reiglée et bien ordonnée, tout se faict bien du consentement des deux parties, mais il apparoist tousiours que c'est de la conduicte, du conseil et de l'invention du mary.

Le mari doit paroître conduire et conseiller tout.

Le soleil, ce disent les fables, surmonta le vent de bise : car tant plus qu'il s'efforçoit d'oster par force la robbe à l'homme, et que pour ce faire il souffloit plus violentement, d'austant plus l'homme se serroit et restraignoit son habillement : mais quand le soleil vint à estre chauld après le vent, l'homme se sentant eschauffé, despouilla sa robbe, et puis après bruslant de chauld, il osta son saye et tout. La pluspart des femmes en faict tout de mesme, car quand elles voyent que leurs marys leur veulent oster d'aucthorité et par force les delices et la superfluité, elles combattent à l'encontre et en sont marries, et au contraire s'ils leur remonstrent avecques la raison, elles les ostent d'elles-mesmes tout paisiblement, et le supportent patiemment.

La femme gouvernée par la raison suit volontiers les conseils raisonnables.

Cato priva un senateur Romain de la dignité senatoriale, d'austant qu'en presence de sa fille il avoit baisé sa femme ; cela feut bien un peu trop violent : mais s'il est laid, comme il est, de s'entre-baiser, ambrasser et accoller en presence d'austres, comment n'est-il encores plus laid et plus deshonneste, s'entre-injurier et s'entre-tanser l'un l'austre ? Il faust que les jeux et caresses du mary à sa femme se facent à part en secret, et les advertissements et remonstrances

L'homme doit caresser sa femme en secret, et lui donner des avis en public.

remonstrances en veuë, et à descouvert?

Comme un mirouër, pour estre bien doré et enrichy de pierres precieuses, ne sert de rien s'il ne represente bien au vif la face de celuy qui se mire dedans : aussy ne plaist point une femme pour avoir beaucoup de biens, si elle ne rend sa vie semblable, ses mœurs et conditions conformes à celles de son mary. Si le mirouër faict un visage triste et morne à un qui est joyeux et gay, ou au contraire riant et enjoué à une personne qui est melancholicque ou marrie, il est faulx et ne vault rien : aussy est une femme maulvaise et importune, qui faict de la renfrongnée quand son mary a envie de se jouër à elle, et de la caresser, ou à l'opposite qui veult rire et jouër alors qu'elle veoid son mary en affaire et bien empesché : car l'une est signe qu'elle est fascheuse, l'austre qu'elle mesprise les affections de son mary : là où il faust, ainsy que disent les geometriens, que les lignes et les superfices ne se meuvent point par elles, mais au mouvement des corps, aussy que la femme n'ayt nulle propre et peculiere passion ou affection à elle, ains qu'elle participe aux jeux, aux affaires, aux pensements et aux ris de son mary.

La femme doit en tout suivre les mœurs et conditions de son mari.

La femme mauvaise et importune refuse les caresses de son mari quand il les lui offre, ou les demande quand il en est empêché.

La femme doit participer aux jeux et aux affaires de son mari.

Ceulx qui ne prennent pas plaisir de veoir leurs femmes boire et manger librement en leur presence, leur enseignent à se saouler gouluëment à part, quand elles sont seules : aussy ceulx qui ne s'esjouyssent pas guaye-

L'homme qui n'est pas guai avec sa femme, lui enseigne à aller chercher des plaisirs ailleurs.

ment avecques leurs femmes, et ne se jouent et ne rient pas privéement avecques elles, leur enseignent de chercher leurs plaisirs et voluptez à part.

Les rois de Perse ne vouloient pas que leurs femmes fussent témoins de leur ivrognerie.

Les roys de Perse quand ils souppent ou mangent à leur ordinaire, ont leurs femmes espousées assises auprès d'eulx à la table : mais quand ils veulent jouër et boire d'austant jusques à s'enyvrer, ils renvoyent leurs femmes en leurs chambres, et font venir leurs concubines, et leurs chanteresses et baladines, et font bien en cela, qu'ils ne veulent point que leurs femmes legitimes voyent ne participent en rien de leurs yvrongneries et de leurs dissolutions. S'il advient doncques qu'un homme privé subject à son plaisir, et mal conditionné commette quelque fauste avecques une sienne amie ou avecques une chambriere, il ne faust pas que sa femme pour cela se courrouce, ne qu'elle s'en tourmente : mais plustost qu'elle estime, que c'est pour la reverence qu'il luy porte, qu'il ne veult pas qu'elle soit participante de son yvrongnerie, de son orde luxure et intemperance qu'il commet avecques un austre.

La femme ne doit pas en vouloir à son mari si, dans son intempérance, il s'est livré à quelqu'autre.

Le goût des rois décide des talens.

Quand les roys aiment la musicque, ils sont cause que de leur reigne il se faict plusieurs bons musiciens : semblablement ceulx qui aiment les lettres, font plusieurs hommes lettrez, ceulx qui aiment les exercices de la personne, rendent plusieurs de leurs subjects bien adroicts et dispos; aussy un mary qui n'aime

Le goût du mari décide de celui de la femme.

que le corps, faict que sa femme n'a austre soing que de se farder, qui aime la volupté, faict qu'elle tient de la courtisane, et devient lubricque et lascifve, et quand il aime l'honneur et la vertu, il la rend sage, vertueuse et honneste.

La femme doit plutôt attendre les caresses du mari, que les provoquer.

Une jeune garce Laconienne respondict à quelqu'un qui luy demandoit, si elle avoit ja esté au mary, *non pas moy à luy, mais bien luy à moy.* C'est, à mon advis, la maniere comme se doibt comporter une femme honneste envers son mary, de ne rejecter ny ne desdaigner point les jeux et caresses d'amour, quand son mary les commence, ny aussy ne les commencer point, pource que l'un tient de la courtisane effrontée, l'austre sent sa femme superbe, et qui n'a point de grace ny d'amour.

La femme ne doit pas avoir d'amis particuliers, et elle doit suivre la religion de son mari.

Il ne faust point que la femme face d'amys particuliers, mais bien qu'elle estime communs ceulx de son mary. Or les Dieux sont les premiers et les plus grands amys que puisse avoir l'homme, pource faust-il qu'elle serve et adore ceulx que son mary repute Dieux seulement, sans en recognoistre d'austres, et au demourant qu'elle ferme sa porte à toutes curieuses inventions nouvelles de religions, et toutes estrangieres superstitions : car à nul des Dieux ne peuvent estre agreables les services et sacrifices que la femme faict à la desrobbée, au desçeu de son mary.

Platon escript que la cité est bienheureuse, et bien ordonnée, là où l'on n'entend point

dire, *cela est mien*, *cela n'est pas mien*; pour ce que les habitants y ont toutes choses, mesmement celles qui sont de quelque importance, communes entre eulx austant comme il est possible : mais ces paroles-là doibvent bien encores plus estre bannies hors du mariage, sinon en tant que comme les medecins tiennent que les coups qui se donnent en la partie gauche se sentent en la droicte, aussy la femme doibt ressentir par compassion les maulx de son mary, et le mary encores plus ceulx de sa femme, à fin que comme les nœuds prennent leur force de ce que les bouts s'entrelassent l'un dedans l'austre, aussy la societé de mariage s'entretienne et se fortifie quand l'une et l'austre des parties y apportera affection de bienveuillance mutuelle : car la nature mesme nous mesle par nos corps, à fin que prenant partie de l'un et partie de l'austre, et meslant le tout ensemble elle rende ce qui en provient commun à tous deux, de maniere que ny l'une ny l'austre des parties n'y puisse discerner ne distinguer ce qui est propre à elle, ne ce qui est à austruy.

Le mariage ne souffre pas de propriété particuliere, à l'un ou à l'autre.

Ceste communauté de biens mesmement doibt estre principalement entre ceulx qui sont conjoincts par mariage, qui doibvent avoir mis en commun et incorporé tout leur avoir en une substance ; de sorte qu'ils n'en reputent point une partie estre propre à eulx, et une austre à austruy, ains le tout propre à eulx et rien à austruy. Comme en une couppe où il y aura plus d'eau que de vin, nous l'appellons

Le bien et la maison doivent toujours porter le nom du mari, quoique la femme en ait apporté la plus grande partie.

vin neantmoins : aussy le bien doibt tousiours et la maison estre nommée du nom du mary, encores que la femme en ayt apporté la plus grande partie.

L'avarice d'Hélene et la luxure de Pâris, causerent la ruine de Troyes.

Helene estoit avaricieuse, et Paris luxurieux ; au contraire, Ulysses estoit prudent, et Penelope chaste : pourtant le mariage de ceulx-cy feut heureux, et celuy de ceulx-là remplit les Grecs et les Barbares *d'une Iliade*, c'est-à-dire, d'une infinité de maulx et de calamitez.

La femme doit moins compter sur les richesses qu'elle apporte que sur sa conduite, pour captiver son mari.

Un gentilhomme Romain ayant espousé une belle, riche et honneste jeune dame, la repudia, de quoy tous ses amys le reprindrent et tanserent bien asprement ; et luy, tendant le pied, leur monstra son soulier, leur demandant, *que luy faust-il ? n'est-il pas beau ? n'est-il pas tout neuf ? et toutesfois il n'y a celuy de vous qui sçache l'endroict où il me serre et me blece.* Voylà pourquoy il ne faust point qu'une femme se confie ny en ses biens, ny en la noblesse de sa race, ny en sa beaulté, mais en ce qui touche de plus près au cœur de son mary ; c'est-à-dire, en son entretien, en ses mœurs et en sa conversation, donnant ordre que toutes ces choses ne soyent point dures, fascheuses ny ennuyeuses par chascun jour à son mary, ains plaisantes, agreables et accordantes à ses conditions. Car tout ainsy que les medecins craignent davantage les fiebvres qui s'engendrent de causes occultes, assemblées de longue main petit à petit, que celles qui viennent tout à coup de causes toutes appa-

Les querelles particulieres dans le ménage sont les plus grandes causes de divisions.

rentes et manifestes : aussy y a-il quelquefois de petites hargnes, et querelles quotidianes et continuelles entre le mary et la femme, que ceulx de dehors ne voyent ny ne cognoissent pas, qui les separent plus l'un de l'austre, et guastent plus le plaisir de leur cohabitation que nulle austre cause.

La femme doit par sa douceur et ses bonnes graces, acquérir l'amour de son mari.

Le roi Philippe de Macedoine aimoit une femme de Thessalie, que l'on mescroyoit de l'avoir charmé et ensorcelé, parquoy la royne Olympias, sa femme, feit tant, qu'elle l'eut entre ses mains : mais quand elle l'eut bien reguardée et bien considerée comme elle estoit belle, de bonne grace, et comme sa parole sentoit bien sa femme de bonne maison, et bien apprinse. *Arriere*, dict-elle, *toutes calomnies ; car je vois bien que les charmes dont vous usez sont en vous-mesme.* C'est doncques une force inexpugnable qu'une femme espousée et legitime, qui, mettant en elle-mesme toutes choses, son avoir, sa noblesse, ses charmes, voire tout le tissu mesme de Venus, s'estudie par doulceur, bonne grace et vertu, d'acquerir l'amour de son mary.

La raison seule, et non les yeux ou l'intérêt, doit présider aux alliances.

Une austre fois, la mesme royne Olympias, entendant qu'un jeune gentilhomme espousoit une dame de la cour, qui estoit bien belle ; mais elle n'avoit pas trop bon bruict : *cestuy-cy*, dict-elle, *n'a point de cervelle, car austrement il ne se feust pas marié au rapport ny à l'appetit de ses yeulx.* Or ne se faust-il pas marier au gré de ses yeulx seulement, ny au rapport

de ses doigts non plus, comme font auscuns qui comptent sur leurs doigts combien leur femme leur apporte en mariage, et ne considerent pas premierement, si elle est conditionnée de sorte qu'ils puissent vivre avecques elle.

La femme laide doit acquérir des graces, et veiller surtout à ses mœurs.

Socrates avoit accoustumé de conseiller aux jeunes hommes qui se reguardoyent dedans des mirouers s'ils estoyent laids de visage, de corriger leur laideur par la vertu, en se rendant vertueux ; et s'ils estoyent beaulx, de ne souiller point leur beaulté par vice : aussy seroit-il bien honneste que la dame mariée, quand elle tient son mirouer en sa main, parlast ainsy en elle-mesme, si elle est laide : *que sera-ce doncques de moy si je deviens encores meschante?* Et si elle est belle : *que sera-ce au prix si je demoure honneste et sage?* Car si la laide est aimée pour sa bonne grace et pour ses honnestes mœurs, ce luy est plus d'honneur que si c'estoit pour beaulté.

Ce ne sont pas les richeshabillemens qui ornent la femme, mais tout ce qui la rend honnête, pudique et sage.

Le tyran de Sicile, Dionysius, envoyoit des robbes et des bagues precieuses aux filles de Lysander; mais Lysander ne les voulut oncques recepvoir, disant, ces parements me feroyent plus de honte, que d'honneur ny d'ornement à mes filles. Le poëte Sophocles devant Lysander avoit dict une semblable sentence,

Cela chetif ne te faict point d'honneur,
Mais bien plustost et honte et deshonneur,
Monstrant ton cœur lascif et impudicque.

Car comme disoit le philosophe Crates, cela

est ornement qui orne, et cela orne la dame qui la rend plus honnorable : ce que ne font pas les joyaux d'or, les esmeraudes, ny les pierres precieuses, ny les accoustrements de pourpre, mais tout ce qui la faict estimer honneste, sage, humble et pudicque.

Le mariage ne supporte point de fiel.

Ceulx qui sacrifient à Juno conjugale ou nuptiale, n'offrent pas le fiel avecques le demourant de la beste immolée, ains le tirent dehors, et le jectent auprès de l'autel : par laquelle ceremonie, celuy qui l'a premierement instituée, a voulu donner à entendre, qu'en mariage il n'y doibt point avoir de fiel, c'est-à-dire, amertume de cholere, ny de courroux quelconque : non que la dame ne doibve estre grave et un peu austere, mais ceste austerité doibt estre comme celle du vin, utile et plaisante, non pas amere comme celle du chicotin, ou de quelque austre drogue de medecine.

La femme doit avoir une gravité et une austérité utile et plaisante.

Platon voyant le philosophe Xenocrates, qui estoit au demourant bien vertueux et homme de bien, mais un peu de mœurs trop severes, l'admonestoit de sacrifier aux Graces : aussy estime-je qu'une dame honneste a encores besoing de graces envers son mary, à celle fin que, comme disoit Metrodorus, elle vive joyeusement avecques luy, et qu'elle ne se fasche, ny ne se repente point d'estre femme de bien : car il ne faust pas, ny que pour estre bonne mesnagere, elle mette en nonchaloir d'estre propre et nette, ny que pour bien aimer son mary, elle laisse de le caresser courtoisement,

L'honnêteté d'une méchante femme n'empêche pas qu'elle ne soit odieuse.

sement, pour ce que la maulvaise teste d'une femme rend son honnesteté odieuse, comme la salleté faict aussy hayr son espargne et son bon mesnage : tellement que celle qui craint de rire devant son mary, ou de faire quelque austre guayeté, de paour d'estre estimée affetée et effrontée, faict ne plus ne moins que si elle laissoit de s'oindre la teste de tout poinct, de paour que l'on ne l'estimast parfumée, ou de se laver le visage, de paour qu'on ne la souspeçonnast fardée.

La mal-propreté de la femme fait hair son bon ménage.

Nous voyons mesmes que les poëtes et les orateurs qui veulent esviter la fascherie qu'il y a à lire un language bas, vulgaire et de maulvaise grace, s'estudient ingenieusement à retenir et esmouvoir le lecteur et l'auditeur par la force de l'invention, de la disposition, & naïfve representation des mœurs des personnes : aussy faust-il que l'honneste mere de famille, en bien faisant esvite toute affetterie, toute mignardise, et bref toute façon de faire qui sente sa courtisane, ou sa femme qui se veuille monstrer : mais bien qu'en ses jeux, ses caresses et ses graces, dont elle usera en sa conversation ordinaire avecques son mary, elle l'accoustume à l'honnesteté avecques plaisir.

La femme qui se conduit bien, habitue l'homme à recevoir ses caresses avec plaisir.

Toutesfois si d'adventure il s'en trouve quelqu'une si austere et si severe de sa nature, qu'il n'y ayt ordre quelconque de la pouvoir esguayer ny resjouyr, en ce cas-là il faust que le mary soit equitable, et tout ainsy comme Phocion respondict à Antipater qui luy commandoit une

La femme austere et sévere par caractere, ne sauroit être amie et épousée.

chose deshonneste et mal-seante à son estat, *tu ne me sçaurois avoir pour amy et pour flatteur ensemble* : aussy faudra-il qu'il die en soy-mesme de sa femme qui sera pudicque et severe ; *il n'est pas raisonnable que j'use d'elle comme d'une femme espousée, & comme d'une amye ensemble.*

Les femmes d'Egypte ne portent pas de souliers, afin de s'accoutumer à demeurer en leur maison.

Les femmes d'Ægypte par la coustume du païs ne portoyent point de souliers en leurs pieds, à fin que cela les accoustumast à demourer tout le jour en la maison : mais au contraire la pluspart de nos femmes, si vous leur ostez les patins dorez, les carcans, les bracelets, les calleçons, les perles et les robbes de pourpre, elles ne partiront jamais du logis.

La femme doit être aussi prudente dans sa conduite que dans ses paroles.

Theano un jour en vestant sa robbe monstra d'adventure une partie du bras, et quelqu'un des assistants qui l'apperçeut, se print à dire, *ô le beau bras que voylà : il est vray*, respondict-elle, *mais il n'est pas commun ;* aussy ne faust-il pas que le bras seulement de la dame pudicque et honneste ne soit pas commun, mais ny sa parole mesme : ains faust qu'elle se guarde et qu'elle ayt honte, austant presque de desployer sa parole, que de descouvrir son corps devant des estrangiers, pour austant que ses mœurs, ses actions et ses conditions se voyent et se descouvrent en icelle, quand elle parle.

Phidias représente une Vénus, ayant le pied sur une écaille de tortue.

Phidias feit l'image de Venus aux Eliens, ayant le pied dessuz la cocque d'une tortue : qui signifioit, que la femme ne se doibt point

partir de la maison, ains y demourer en silence : car il faust qu'elle parle ou à son mary, ou par son mary, ne se faschant point pour cela, si elle sonne par la langue d'austruy, comme faict le jouëur du haultbois avecques la languette de la hanche.

Les hommes riches, les princes et les roys, en honnorant les philosophes et gens de lettres, se font honneur à eulx-mesmes : mais les philosophes qui font la cour et s'asservent aux riches, ne les rendent pas honnorez pour cela, ains se rendent eulx-mesmes deshonnorez. Il en prend tout de mesme aux femmes : car quand elles obeyssent et se soubsmettent à leurs marys, elles en sont louées ; mais quand elles en veulent estres maistresses, cela leur est plus malseant, que non pas ceulx qu'elles maistrisent. Mais il faust que le mary domine la femme, non comme le seigneur faict son esclave et ce qu'il possede, mais comme l'ame faict le corps, par une mutuelle dilection et reciproque affection, dont il est lié avecques elle : comme l'ame peust bien avoir soing du corps, sans s'asservir aux voluptez : ny aux appetits desordonnez d'iceluy, aussy peust bien le mary dominer sa femme, en luy complaisant et la gratifiant.

Le philosophe qui s'asservit aux riches, se deshonore.

Le mari doit avoir sur sa femme l'empire que l'ame a sur le corps.

Les philosophes tiennent, que des corps composez de plusieurs pieces, les uns sont composez des parties distinctes et separées les unes des austres, comme une flotte de vaisseaux, ou une armée navale ; les austres de parties con-

Beaucoup de maris et de femmes habitent et ne vivent pas ensemble.

joinctes et qui touchent les unes aux austres, comme une maison ou une navire : les austres de parties unies dès la naissance, croissantes et vivantes naturellement ensemble, comme sont tous les corps des animaulx. Le mariage se rapporte presque et ressemble à tout cela: car le mariage de ceulx qui s'entre-aiment, ressemble proprement aux corps dont les parties sont naturellement unies ensemble : celuy de ceulx qui se marient pour les grands douaires, ou pour avoir des enfants, ressemble aux corps dont les parties s'entre-touchent, et celuy de ceulx qui couchent seulement ensemble, se conforme au corps duquel les parties sont separées et distinctes l'une de l'austre, desquels on pourroit veritablement dire, qu'ils habitent mais qu'ils ne vivent pas ensemble.

Tout doit être commun entre mari et femme.

Or faust-il, que comme les physiciens disent, que les corps liquides sont ceulx qui se meslent du tout en tout l'un avecques l'austre : aussy que de ceulx qui sont mariez ensemble, et les corps et les biens, et les amys et les parents, soyent tous uns et communs, meslez l'un parmy l'austre ; c'est pourquoy les loyx Romaines deffendent aux conjoincts par mariage de s'entrefaire donations mutuelles, non à fin qu'ils n'ayent rien l'un de l'austre, mais à celle fin qu'ils estiment toutes choses communes entre eulx.

Les belles-meres tiennent un peu des marâtres.

Il y avoit une coustume en la ville de Leptis, qui est maintenant appellée Tripoli, assise en la coste de la Barbarie, que la nouvelle mariée

le lendemain de ses nopces envoyoit devers la mere de son mary, luy demander à emprunter un pot à mettre au feu; sa belle-mere le luy refusoit, et respondoit qu'elle n'en avoit point, à fin que dès le commencement la nouvelle espousée apprist que la belle-mere tient un peu de la marastre, et que si après il advenoit qu'elle luy teinst quelque austre plus aspre rudesse, elle ne le trouvast point estrange, et qu'elle ne s'en courrouçast point : aussy faust-il que la femme de bonne heure remedie à l'occasion de ceste ordinaire rudesse, qui n'est austre chose que la jalousie de la mere pour l'amitié que son fils luy porte, et le remede unicque de ceste passion est, que la femme s'estudie tellement de guaigner la bonne grace de son mary, que pour cela elle ne diminue point, ny ne tire point à elle l'affection que le fils doibt porter à sa mere.

Les belles-meres sont jalouses de l'amour de leur fils pour leurs belles-filles.

Il semble que les meres entre leurs enfants aiment plus coustumierement les fils que les filles, comme ceulx de qui elles esperent plus de secours, et les peres au contraire, aiment plus les filles, comme celles qui ont plus de besoing de leurs secours, et peust-estre que par l'honneur qu'ils s'entre-portent, l'un veult sembler avoir plus d'affection et plus d'amour envers ce qui est plus propre à l'austre; toutesfois cela à l'adventure est different, mais bien est-il seant et honneste à la femme, de monstrer avoir plus d'inclination à honnorer et caresser les parents de son mary, que les siens pro-

Les meres aiment mieux les garçons que les filles : les peres aiment plus les filles que les garçons.

pres, et si elle a quelque ennuy, le communicquer plustost à ceulx-là, et le celer aux siens, car ce qu'elle monstre avoir plus de fiance en eulx, faict qu'ils se fient plus en elle, et ce qu'il semble qu'elle les aime plus, faict qu'elle est aussy plus aimée d'eulx.

La femme prudente se tait quand son mari crie étant en colere.

Les capitaines de Cyrus commanderent à leurs souldards, si les ennemys leur venoyent courir suz avecques grands cris, qu'ils les receussent sans mot dire, et au contraire, s'il venoyent les assaillir en silence, qu'eulx leur courussent avecques grands cris à l'encontre: aussy les femmes de bon entendement, quand elles voyent que leurs marys estants en cholere crient, elles se taisent, et au contraire, s'ils ne disent mot, en parlant à eulx et les reconfortant, elles les appaisent et addoulcissent.

Euripides vouloit qu'on réservât les instrumens de musique pour appaiser la colere et ramener la joie.

Et faict sagement le poëte Euripides, quand il reprend ceulx qui usent de la lyre et austres instruments de musicque, durant un festin: *car il falloit*, disoit-il, *plustost appeller la musicque quand on est en cholere, ou bien en deuil, que non pas quand on est en feste et en joye, pour se lascher encores plus en toute volupté;* aussy faust-il estimer que vous commettez une fauste, quand vous allez coucher ensemble pour vous donner plaisir l'un à l'austre, et quand vous estes en courroux, ou en quelque different l'un contre l'austre, vous faictes deux licts et couchez à part l'un de l'austre, et n'appellez pas lors à vostre aide la deesse Venus, qui sçauroit mieulx que nulle austre donner la medecine

Les plaisirs du mariage sont la médecine propre aux querelles du ménage.

propre à telles maladies, ainsy comme le poëte mesme Homere le nous enseigne au passage, où il faict dire à Juno,

Je finiray vos querelleux desbats
Dedans un lict par amoureux esbats. *Iliad. liv. 14.*

Le mari et la femme doivent eviter tout sujet de querelle.

Or faust-il que la femme fuye toutes occasions de quereller avecques son mary, et le mary semblablement avecques sa femme : mais principalement faust-il bien qu'ils s'en donnent de guarde lors qu'ils sont couchez ensemble dedans le lict, car comme disoit la femme grosse preste d'accoucher, et ja sentant les douleurs de son travail, à ceulx qui la vouloyent coucher dessuz son lict, *comment est-ce que le lict pourroit guarir ce mal, veu que ça esté sur le lict qu'il m'est advenu?* Aussy les querelles, injures, courroux et choleres qui s'engendrent dedans le lict, il est mal-aysé de trouver austre temps ny austre lieu qui les peust jamais appaiser ny guarir.

La colere qui s'engendre dans le lit des maris et femmes ne trouve pas d'autre lieu pour s'appaiser.

Il semble que Hermione dict vray en une tragœdie d'Euripides quand elle parle ainsy.

Entrants chez moy femmes de maulvais nom,
Ont ruiné mon los et bon renom.

La femme doit éviter la compagnie des femmes odieuses et entremetteuses.

Mais cela n'est pas simplement quand de maulvaises femmes entrent en une maison, ains quand elles y hantent lors que quelque noise contre le mary, ou quelque jalousie, leur ouvrent non-seulement les portes de la maison, mais aussy les aureilles, c'est alors que la femme

sage doibt fermer les aureilles, et se donner bien guarde de leur babil, de paour que ce ne soit adjouster feu sur feu, et qu'elle doibt bien avoir devant ses yeulx le dire du roy Philippus de Macedoine : car on lict qu'il respondict un jour à quelques-uns de ses familiers qui l'irritoyent à l'encontre des Grecs, austant qu'ils detractoyent et mesdisoyent de luy, après en avoir receu beaucoup de bien; *or advisez doncques qu'ils feroyent*, dict-il, *si je leur faisois du mal.* Quand doncques telles femmes viendront à luy dire, *comment, vostre mary vous faict injure, à vous qui l'aimez tant, et qui luy guardez si bien loyaulté de mariage*, elle leur respondra, *que me fera-il doncques si je commence à le hayr, et à luy faire tort?*

La jalousie est une source de maux.

Un maistre ayant apperçeu son esclave fugitif, qui s'en estoit fuy long-temps y avoit, se meit à courir après pour le reprendre, l'esclave fuyant, se jecta dedans un moulin, et le maistre dict en luy-mesme, en quel lieu eusse-je mieulx aimé le trouver? Aussy la femme qui par jalousie est sur le poinct de faire divorce avecques son mary, qu'elle die à par soy en elle-mesme; en quel estat aimeroit mieulx me veoir celle qui me rend jalouse, que faisant ce que je fais, me voyant despité, en maulvais mesnage avecques mon mary, abandonnant ma maison, et le lict mesme nuptial?

Les Atheniens font en l'année trois labourages sacrez, le premier est en l'isle de Scyros, en memoire de la premiere invention de labourer

bourer la terre et de semer, dont ils ont esté inventeurs : le second est celuy qui se faict au lieu appellé *Raria :* le troisiesme celuy qui se faict tout joignant la ville, et l'appelle l'on *Buzygion*, en remembrance de l'invention d'atteller les bœufs soubz le joug au timon de la charrue : mais le labourage nuptial est plus sacré, et se doibt plus sainctement observer que tous ceulx-là, en intention d'avoir lignée. C'est pourquoy Sophocles a bien sagement appellé Venus *fructueuse* ou portant béau fruict, pourtant faust-il que l'homme et la femme conjoincts par mariage en usent fort religieusement et sainctement, en s'abstenant entierement de toute austre illicite et deffendue conjonction, et de labourer ou semer en lieu dont ils ne vouldroyent pas receuillir auscun fruict, et dont, si d'adventure il en vient, ils ont honte, et font ce qu'ils peuvent pour le cacher.

L'homme et la femme doivent être religieux et circonspects dans les plaisirs du mariage.

L'orateur Gorgias en pleine assemblée des jeux olympicques feit une harangue aux Grecs qui y estoyent assemblez de toutes parts, pour les enhorter de vivre tous en bonne paix, union et concorde les uns avecques les austres : mais il y eut un Melanthius qui luy dict tout hault, *cestuy-cy s'ingere de nous conseiller et prescher la concorde en public, qui ne peust pas persuader en son privé à sa femme et à sa chambriere qu'elles vivent en paix ensemble, et si ne sont qu'eulx trois en la maison ;* car ce Gorgias portoit quelque affection à sa chambriere, et sa femme en estoit jalouse ; aussy faust-il que la famille et maison

L'homme chargé des affaires publiques, doit d'abord veiller à la tranquillité de son domestique.

soit bien ordonnée de celuy qui se veult mesler de donner ordre aux affaires publicques, et à ceulx de ses amys : car communement il advient que les faustes que l'on commet contre les femmes, sont plus divulguées parmy le peuple, que celles des femmes.

Les fautes des hommes vis-à-vis des femmes, ont plus de publicité que celles des femmes vis-à-vis des hommes.

On escript que les chats se troublent de l'odeur des parfums et des senteurs, jusques à en entrer en fureur : s'il advenoit aussy que la femme s'offensast jusques à avoir le cerveau troublé des parfums de son mary, il seroit bien d'estrange nature s'il ne s'en abstenoit, ains, pour un bien peu de plaisir, la laissoit tomber en un si grand inconvenient. Or puis qu'il est ainsy que tels accidents leurs adviennent, non pas quand leurs marys se parfument, mais quand ils s'addonnent à aimer des putains, c'est une grande injustice à eulx, que pour un bien peu de volupté, contrister, offenser et troubler si fort leurs femmes, et ne faire pas au moins comme ceulx qui ont à s'approcher des abeilles, lesquels s'abstiennent de toucher mesmes à leurs propres femmes, pour ce que l'on dict que les abeilles hayssent ceulx qui viennent tous frais d'habiter avecques les femmes, et leur font plus la guerre qu'aux austres, ayants le cœur si lasche, que de se venir coucher auprès de leurs femmes estants souillez et pollus de la compaignie d'austres quelconques.

Le chat entre en fureur à l'odeur des parfums.

L'abeille hait ceux qui sortent d'habiter avec une femme.

L'homme doit respecter sa femme, et non pas en fréquenter d'autres.

Ceulx qui s'approchent des elephants ne vestent jamais de robbes blanches, ny ceulx qui approchent des taureaux ne prennent jamais

L'éléphant s'effarouche de la couleur blanche.

robbes rouges, pour austant que ces animaulx-là s'effarouchent et s'effroyent de telles couleurs, et dict-on que les tigres quand elles entendent sonner des tabourins à l'entour d'elles, en enragent, et se deschirent elles-mesmes par fureur. Puis qu'il y a doncques des hommes qui ne trouvent pas bon, et se courroucent quand leurs femmes portent des robbes d'escarlatte et de pourpre, et d'austres qui sont marris d'ouyr sonner des cymbales ou des tabourins, quel mal y aura-il quand les femmes s'en abstiendront, pour ne fascher ny ne provocquer point à ire leurs marys, et qu'elles vivront avecques eulx sans bruict, en repos et en patience?

Le taureau s'effarouche de la couleur rouge.

Il y a des hommes que certaines couleurs et certains instrumens mettent en fureur.

Une jeune femme dict un jour au roy Philippus qui la tiroit par force maulgré elle, *laissez moy*, sire, *toutes femmes sont une quand la chandelle est ostée.* Cela est bon à dire aux hommes adulteres et dissolus en luxure : mais il faust pourtant que l'honneste dame mariée, principalement quand la clarté est ostée, ne soit pas toute une que les austres communes femmes, ains faust que lors que son corps ne se veoid point, elle face plus paroistre sa pudicité, son honnesteté, son amour envers son mary, et que elle soit propre à luy seul.

L'homme adultere et dissolu en luxure, peut être arrêté par la réponse faite par une femme à Philippus.

Platon admoneste les vieilles gens de se monstrer plus vergongneux devant les jeunes que devant nuls austres, à celle fin qu'ils leur enseignent par leur exemple à estre aussy reverends et respectueux en leur endroict, pource que là où les vieulx sont effrontez, il n'est

Les vieilles gens doivent être respectueux envers les jeunes gens, pour s'attirer leur respect.

pas possible d'imprimer auscune honte ny auscune reverence aux jeunes. Or faust-il que le mary se soubvenant de ce precepte, revere sa femme plus que toutes les austres personnes du monde : car la chambre nuptiale luy sera une eschole d'honneur et de chasteté, ou bien d'intemperance et de lubricité : car celuy qui prend les plaisirs qu'il deffend à sa femme, faict ne plus ne moins que s'il luy commandoit de combattre contre des ennemys, ausquels il se feust desia luy-mesme rendu.

La chambre nuptiale est l'école de la chasteté ou de l'intempérance.

Au reste quant à aimer d'estre parée et bien en poinct, toy Eurydices qui as leu cè que Timoxenus en a escript à Aristilla, tasche à l'imprimer en ta memoire, mais toy Pollianus, n'estime pas que jamais ta femme s'abstienne de curiosité, delices et superfluité, si elle apperçoit que tu ne la mesprises pas ès austres choses, ains que tu prennes plaisir à veoir et avoir de la vaisselle bien dorée, ou des cabinets bien diaprez, des mulets sumptueusement enharnachez, et des chevaulx richement equippez : car il est bien mal-aysé de chasser les delices et la superfluité d'entre les femmes, quand on la veoid regner entre les hommes.

L'homme qui aime le luxe dans une chose, engage sa femme à l'aimer dans une autre.

Au demourant, estant ja de l'aage pour estudier aux sciences, qui se prouvent par raison et par demonstration, orne desormais tes mœurs en hantant et frequentant avecques les personnes qui te peuvent servir à cela : et quant à ta femme, amasse luy de tous costez, comme font les abeilles, tout ce que tu penseras luy

L'homme doit converser avec sa femme, et lui faire part de tous les bons propos qu'il entend.

pouvoir prouffiter, le luy apportant toy-mesme et en toy-mesme, fay luy en part et en devise avecques elle, en luy rendant amys et familiers les meilleurs libvres et les meilleurs propos que tu pourras trouver,

Car tu luy es au lieu de pere et mere,
Et desormais tu luy es comme frere.

Homere, en l'Iliade, l. 6.

et ne seroit pas moins honnorable d'ouyr une femme qui diroit à son mary, mon mary tu es mon precepteur, mon regent et mon maistre en philosophie, et en la cognoissance de très-belles et très-divines sciences.

Le mari tient lieu de pere et de mere à sa femme.

Car ces sciences-là et ces arts liberaulx premierement retirent et destournent les femmes d'austres exercices indignes : car une dame qui estudiera en la geometrie, aura honte de faire profession de baller : et celle qui sera ja enchantée des beaulx discours de Platon et de Xenophon, n'approuvera jamais les charmes ny enchantements des sorciers, et s'il y a quelque enchanteresse qui luy promette d'arracher la lune du ciel, elle se mocquera de l'ignorance et bestise des femmes qui se laissent persuader cela, ayant apprins quelque chose de l'astrologie, et entendu comme Aganice fille de Hegetor, grand seigneur en la Thessalie, sçachant la raison des eclipses qui se font lors que la lune est au plein ; et le temps auquel elle entre dedans l'ombre de la terre, abusoit les femmes du païs, en leur faisant accroire que c'estoit elle qui ostoit la lune du ciel.

La femme instruite est détournée de tout ce qui ne tient pas au sentiment et à la raison.

Il n'y a pas de femme qui engendre sans la compagnie d'un homme.

Il n'y eust jamais femme qui feist enfant toute seule, sans avoir la compaignie de l'homme; mais bien y en a-il qui font des amas sans forme de creature raisonnable, ressemblants à une piece de chair, qui prennent consistence de corruption; il faust bien avoir l'œil à ce que le mesme n'advienne en l'ame et en l'entendement des femmes. Car si elles ne reçoipvent d'ailleurs les semences de bons propos, et que leurs marys ne leur facent part de quelque saine doctrine, elles seules à par elles engendrent et enfantent plusieurs conseils estrangiers, et plusieurs passions extravagantes.

L'homme qui ne donne pas de bons conseils a sa femme court risque de la voir se perdre.

Mais toy Euridices estudie tousiours auxdicts notables et sentences morales des sages hommes et gens de bien, et ayes tousiours en la bouche les bonnes paroles que tu as par cy-devant estant fille, ouyes et apprinses de nous, à celle fin que tu en resjouysses ton mary, et que tu en sois louée et prisée par les austres femmes, quand elles te verront si honnorablement et si singulierement parée, sans qu'il te couste rien en bagues et joyaux. Car tu ne sçaurois avoir les perles de ceste riche et opulente femme-là, ny les robbes de soye de ceste estrangiere-cy, pour t'en parer et accoustrer, que tu ne les acheptes bien cherement; mais les ornements de Theano, ou de Cleobuline, ou de Gorgo, femme du roy Leonidas, ou de Timoclia, sœur de Theagenes, ou de l'ancienne Claudia Romaine, ou de Cornelia de Scipion, et de toutes ces austres dames qui jadis ont esté

La femme qui donne dans les lettres et la philosophie oubliera ce qui tient au luxe.

par leurs vertus tant celebres et renommées, tu les peux avoir gratuitement sans qu'il te couste rien, et t'en parer et orner, de maniere que tu en vivras heureusement ensemble et glorieusement. Car si Sapho pour sa suffisance de mettre bien par escript en vers, a bien eu le cœur d'escrire à une dame riche et opulente de son temps,

Les plus beaux ornemens de la femme ne coûtent rien.

> Toute au tombeau morte gerras,
> Pource que ceuilly tu n'auras
> Jamais des roses dont fleurie
> Est la montaigne Pierie.

pourquoy ne te sera-il plus loisible de te glorifier et te contenter de toy-mesme, attendu que tu ne participeras pas seulement aux fleurs ny aux chansons, mais aussy aux fruicts que les Muses produisent et donnent à ceulx qui aiment les lettres, et la philosophie?

LE BANCQUET DES SEPT SAGES.

Diocles raconte à Nicarchus tout ce qui y feut faict et dict.

CERTAINEMENT le long cours du temps, amy Nicarchus, debvra apporter grande obscurité et incertitude aux affaires, puisque maintenant en choses si nouvelles et si recentes on a inventé et controuvé des propos faulx, qui toutesfois sont creus et reçeus pour veritables: car ny il n'y avoit pas seulement sept conviez à table en ce festin, comme vous avez ouy

Le tems apporte de l'obscurité et de l'incertitude dans toutes les affaires.

dire, ains y en avoit deux fois plus, entre lesquels moy-mesme en estoy l'un, estant familier de Periander à cause de mon art, et hoste de Thales, car il logeoit chez moy par le commandement de Periander; ny celuy qui vous les a comptez qui qu'il soit, n'avoit pas bien retenu les propos qui y feurent tenus, qui me faict penser que ce ne doibt point avoir esté auscun de ceulx qui feurent au bancquet.

On ne doit jamais remettre à un autre instant ce qu'on peut faire sur le champ.

Mais puisque nous sommes à present de grand loisir, et que la vieillesse n'est pas bien asseuré garant pour remettre et differer le conte à un austre temps, puisque vous en avez si grande envie, je vous reciteray le tout par ordre dès le commencement.

Récit du banquet des Sages de la Grece au port de Lecheon.

Le festin premierement ne feut pas preparé dedans la ville, mais au port de Lecheon, en une grande salle à faire festes, qui là est joignant le temple de Venus, à laquelle le sacrifice se faisoit: car depuis le malheureux amour de sa mere, laquelle se feit elle-mesme volontairement mourir, il n'avoit jamais sacrifié à Venus, jusques alors qu'il feut premierement incité par quelques songes de Melissa à honnorer et venerer ceste deesse. Or avoit-on ameiné à chascun des conviez un coche fort bien en poinct pour les conduire jusques au lieu, pource que c'estoit en la saison d'esté, et estoit tout le grand chemin, depuis la ville jusques sur le bord de la mer, plein de poulsiere et de bruict des chariots et du monde qui alloit et venoit. Thales doncques voyant à la porte de mon logis

logis le coche que l'on luy avoit ameiné, s'en print à rire, et le renvoya.

Ainsy nous nous meismes en chemin tout bellement à travers les champs luy et moy, et pour le troisiesme Niloxenus, natif de Naucratie, homme d'honneur, et qui avoit austrefois cogneu familierement Thales et Solon en Ægypte; et lors estoit pour la seconde fois renvoyé devers Bias, mais pourquoy c'estoit, luy-mesme ne le sçavoit pas, sinon qu'il se doubtoit que c'estoit une seconde question qu'il luy apportoit close et scellée dedans un paquet, pource qu'il luy estoit commandé, si Bias ne pouvoit venir à bout de souldre ladicte demande, qu'il la monstrast lors aux plus sages des Grecs.

Si dict adoncques Niloxenus, *ce bancquet icy*, seigneurs, *m'est un grand heur, là où je vous trouveray tous ensemble : car je porte quand et moy à ce festin le pacquet, comme tu voys*, et le nous monstra sur l'heure. Et lors Thales en se soubsriant : *si c'est quelque question difficile à souldre, il te faust derechef aller en la ville de Priene, car Bias luy-mesme te la souldra, comme il a faict la premiere. Et quelle feut la premiere*, dis-je? *il luy envoya*, me respondict-il, *un mouton, luy mandant qu'il luy en renvoyast la pire et la meilleure partie de la chair, la mettant à part; et luy en tirant à part bien et sagement la langue, la luy envoya, dont il est à bon droict bien prisé et bien estimé. Ce n'est pas pour cela seulement*, ce dict Niloxenus, *mais aussy pource qu'il ne refuyt pas l'amitié des princes*

Moyen facile de prendre la hauteur d'une montagne.

et des roys, comme tu fais : car Amasis admire plusieurs choses en toy, et entre austres la maniere comme tu prins la mesure de la haulteur de la pyramide, il en feit fort grand compte, que sans austre manufacture quelconque, et sans auscun instrument, dressant seulement à plomb un baston au bout de l'ombre de la pyramide, et se faisant deux triangles avec la ligne que faict le rayon du soleil touchant aux deux extremitez de la pyramide et du baston, tu monstras qu'il y avoit telle proportion de la haulteur de la pyramide à celle du baston, comme il y avoit de la longueur de l'ombre de l'un à l'ombre de l'austre ; mais, comme j'ay dict, *tu es accusé envers luy, de porter maulvaise volonté aux roys ; et si y a davantage, qu'on luy a apporté plusieurs sentences et responses de toy contumelieuses aux tyrans ;* comme, qu'estant un jour enquis par Molpagoras, seigneur d'Ionie, quelle chose tu avois jamais veuë qui te semblast la plus estrange, tu respondis, *un tyran vieil.* Et de rechef, en un bancquet s'estant meu propos touchant les bestes fieres, quelle estoit la pire, tu respondis, qu'entre les sauvages *c'estoit le tyran*, entre les privées, *le flatteur.* Car les roys, encores qu'ils facent semblant d'estre bien differents des tyrans, ne prennent pas plaisir à ouyr tels propos.

Thales n'aimoit ni les rois, ni les grands.

Les rois n'aiment pas à entendre blâmer les tyrans.

Ceste response-là, dict Thales, *ne feut oncques mienne, ains feut Pittacus qui la feit un jour en se riant à Myrsilus. Mais quant à moy, je ne m'esbahirois pas tant de veoir un vieil tyran, comme un vieil pilote ;* toutesfois quant à ceste transposition du tyran au pilote, je dirois volon-

Pittacus en sa vieillesse, estant contraint de prendre la charge d'une armée, prononça ceste sentence.

tiers comme ce jeune homme-là lequel jectant une pierre à un chien, et ayant failly le chien, en assena sa marastre : *encores ainsy ne va-il pas mal*, ce dict-il : pourtant ay-je tousiours estimé Solon très-sage, lequel refusa d'estre tyran de son pays. Et ce Pittacus icy, s'il n'eust approché de la monarchie, jamais n'eust dict, *qu'il est difficile d'estre homme de bien*.

Et Periander me semble, par maniere de dire, comme s'estant trouvé saisy d'une maladie hereditaire de ceste tyrannie, s'en revenir le mieulx qu'il peust, en usant de la conversation salubre des gens de bien, au moins jusques aujourd'huy, et attirant auprès de soy compaignie de sages hommes, sans approuver ny admettre les accourcissements des sommets, et appetissements des grands, que luy suade et met en avant Thrasybulus mon concitoyen : car un tyran qui aime mieulx commander à des esclaves qu'à des hommes entiers, me semble proprement faire comme le laboureur, qui aimeroit mieulx receuillir des sauterelles, et des oyseaux, que non pas de bon grain de froment et d'orge : car ces dominations et principaultez tyrannicques icy, ont un seul bien au lieu de plusieurs maulx, qui est l'honneur et la gloire ; d'austant que s'ils commandent à de bons hommes, c'est signe qu'ils sont eulx encores meilleurs, et s'ils commandent à de grands hommes, cela monstre qu'ils sont encores plus grands ; et s'ils ne visoyent qu'à leur seureté au lieu de l'honnesteté, ils ne debvoyent

Un tyran qui veut commander à des esclaves est méprisable.

Les rois qui commandent à de bons et à de grands hommes annoncent qu'ils sont encore meilleurs et plus grands qu'eux.

seulement chercher qu'à commander à plusieurs moutons, plusieurs bœufs, et plusieurs chevaulx, non pas à plusieurs hommes.

Le convié et le convive ont tous les deux des apprêts à faire.

Mais ce bon seigneur icy estrangier nous a je ne sçay comment, jectez en propos qui ne sont point convenables à ce qui se presente, laissant en arriere de dire et demander ce qui sied beaucoup miculx à ceulx qui s'en vont à un festin. Car n'estimez-vous pas que comme celuy qui faict le festin, a des apprests à faire, aussy en a celuy qui y est convié? Les Sybarites, ce me semble, envoyent convier les dames un an devant affin qu'elles ayent tout loisir de se parer de vestements et de bagues et joyaux, pour venir au festin; quant à moy je pense que le vray preparatif de celuy qui doibt aller à un festin, ainsy qu'il appartient, a besoing de plus long-temps, d'austant qu'il est plus difficile de trouver l'ornement convenable aux mœurs et à l'ame, que non pas le superflu et inutile au corps; car l'homme sage ne va pas au festin porter son corps comme un vaisseau pour le remplir, ains y va en intention d'y passer le temps à deviser à certes et en jeu, et de parler et d'ouyr selon que le temps en apportera les occasions à la compaignie, s'ils veulent joyeusement et plaisamment converser ensemble: car il est en luy de rejecter une viande qui luy semblera maulvaise; et s'il ne trouve le vin bon, avoir recours aux nymphes; là où un voisin fascheux, ennuyeux, et mal-plaisant à la table faict perdre la grace

Les Sybarites invitoient un an d'avance les femmes à un repas, afin qu'elles eussent le tems de se préparer.

Un voisin fâcheux à table fait trouver tous les mets détestables.

et le plaisir de toute viande, de tout vin, voire et toute la doulceur de la musicque : et si ne peust-on pas, quand on veult, revomir ceste fascherie-là, ains y en a, à qui elle demoure toute leur vie : de maniere qu'ils ne peuvent jamais s'entreveoir de bon œil, comme si c'estoit une vieille crudité d'injure et de cholere, rapportée d'un festin, laquelle ils n'auroyent jamais peu digerer.

Chilon disoit qu'il n'appartenoit qu'à un homme sans jugement d'aller à un repas sans en connoître les conviés.

C'est pourquoy il me semble que Chilon feit très-sagement, lequel estant hier convié à ce festin, ne voulut jamais promettre d'y venir, que premierement il ne sçeust qui estoyent les conviez l'un après l'austre : car il disoit que l'on est contrainct, veuille-l'on ou non, de supporter un compaignon fascheux en une navire, quand on est sur la mer, et en un pavillon, quand on est à la guerre ; pource qu'il est force de naviguer et de camper avecques eulx ; mais de se mesler indifferemment sans discretion avecques toutes sortes de gens en un bancquet, c'est à faire à homme qui n'a point de jugement.

Les Egyptiens faisoient apporter au milieu du repas un squelette, afin de faire toujours souvenir de la mort.

Quant à la façon de faire d'Ægypte, où ils ont accoustumé d'apporter ordinairement au milieu d'un festin l'anatomie seiche d'un corps d'homme mort, et le monstrer à tous les conviez, en les admonestant de se soubvenir, qu'en peu de temps ils seront tels, encores que ce soit un fort mal-plaisant masque, et importun entremets, toutesfois si a-il quelque commodité : car s'il ne convie la compaignie à faire grande chere et à se donner du plaisir,

au moins incite-il les conviez à s'entre-porter amour et dilection les uns aux austres les admonestant de se soubvenir que la vie estant courte de soy-mesme, ils ne cherchent pas à la faire trouver longue par affaires fascheux et ennuyeux.

Les anciens se baignoient et s'oignoient avant le repas.

En tenant tels propos par le chemin, nous feismes tant que nous arrivasmes au logis : et quant à Thales, il ne se voulut point estuver ny baigner ; car je me suis desia huylé, ce dict-il ; mais il alla cependant par tout veoir les belles allées, les loges à luicter, et le bocage qui estoit au long de la mer fort bien planté et bien accoustré, non qu'il s'esbahist de veoir rien de tout cela, mais de paour qu'il ne semblast mespriser en auscune chose Periander, ou desdaigner sa magnificence; les austres, à mesure que chascun s'estoit lavé et huylé, les serviteurs le conduisoyent en la salle par le porticque, dedans lequel estoit assis Anacharsis, ayant devant soy une jeune fille, qui de ses mains luy mespartissoit les cheveulx, laquelle accourant fort franchement audevant de Thales, qui la baisa, et luy dict en riant, *fay que cest estrangier, qui est le plus doulx homme du monde, devienne beau, affin qu'il ne nous semble plus hydeux ny sauvage à veoir.*

Periander : sa magnificence.

Eumetis étoit fort subtile et prompte à proposer et à résoudre des énigmes.

Je demanday lors qui estoit ceste jeune fille; *comment*, dict-il, *ne cognoissez-vous pas la sage Eumetis, qui est tant renommée ? Le pere luy a donné ce nom-là, mais le peuple l'appelle du nom de son pere* Cleobuline. *Ne l'appellez-vous pas* sage,

dict adoncques Philoxenus, *à cause de la vivacité de son esprit à proposer, et sa subtilité à souldre des questions obscures, que l'on appelle* enigmes? *car il y en a quelques-uns inventez par elle, qui ont penetré jusques en Ægypte. Non pas moy*, respondict Thales, *car elle n'en use que comme de martres, pour jouër et passer le temps seulement, et s'en esguaye avecques ceulx qu'elle rencontre; mais elle a un courage grand à merveilles, un entendement digne de gouverner un estat, et une doulceur de mœurs fort agreable, de maniere qu'elle rend son pere plus doulx et plus humain seigneur envers ses citoyens. Soit ainsy*, dict Philoxenus, *et y a bien de l'apparence, à veoir la simplicité de son accoustrement, et sa naïfveté; mais d'où vient ceste privauté, qu'elle accoustre si amiablement les cheveulx à Anacharsis? Pource*, dict-il, *que c'est un homme de bien, et qui sçait beaucoup, qui luy a raconté bien au long et bien volontiers la façon de vivre des Tartares, et la maniere de charmer les maladies, dont ils usent à l'endroict des malades; et croy que maintenant elle l'accoustre et le caresse ainsy, en devisant et apprenant quelque chose de luy.*

Alexidemus, bâtard du tyran Thrasybulus, se plaignoit de la place qu'il avoit occupé dans un repas.

Comme nous estions desia tout auprès de la salle, nous rencontrasmes Alexidemus Milesien, le bastard de Thrasybulus le tyran, tout troublé et courroucé, disant je ne sçay quoy en luy-mesme, sans que nous peussions clairement entendre ce qu'il disoit; mais quand il apperçeut Thales, il se revint un peu, et s'arrestant tout court; *Periander m'a faict*, dict-il, *un grand tort, qui ne m'a pas voulu laisser partir*

quand je me voulois embarquer, ains m'a contrainct par ses prieres d'attendre ce beau soupper, et puis quand j'y suis venu, il m'a donné un lieu d'assiette deshonneste à moy, en preferant des Æoliens, des Insulaires, et qui non, à Thrasybulus ? par où il appert qu'il n'a cherché austre chose que le moyen de luy faire recepvoir une honte en moy qui suis envoyé de par luy, et de le mettre à bas par un mespris et contemnement. Comment ? luy respondict Thales, *tu crains doncques que comme les Ægyptiens disent, que les astres, en faisant leurs revolutions ordinaires, sont une fois haults, et puis une austre fois bas, et selon leur haulteur ou leur bassesse deviennent pires ou meilleurs qu'ils n'estoyent, aussy que pour le lieu que l'on t'a baillé tu n'en deviennes plus ravallé et plus rabbaissé; tu serois par ce moyen de plus lasche cœur que ce Laconien, qui ayant esté par le maistre des ceremonies collocqué tout au plus bas et dernier lieu de la danse, ne s'en courrouça point austrement,* ains dict seulement, *tu as bien sçeu trouver le moyen comme tu rendrois ce lieu-cy honnorable.*

Les Egyptiens croyoient que les astres, en faisant leurs révolutions, étoient pires ou meilleurs, suivant qu'ils étoient plus haut ou plus bas.

Quand nous sommes assis à table, il ne faust pas reguarder après qui nous sommes assis, mais plustost comment nous nous accommoderons et rendrons agreables à ceulx auprès de qui nous sommes, monstrants dès l'arrivée apparence d'avoir, ou plustost ayants à bon escient dedans nous-mesmes la source et l'anse, par maniere de dire, de contracter amitié avecques eulx, par ne nous fascher point du lieu qu'on nous baille; ains plustost louër nostre bonne fortune de nous estre rencontrez avecques si bonne

Quand on est à table il faut s'accommoder de ses voisins et tâcher de leur être agréables.

bonne compaignie ; car celuy qui se courrouce pour le lieu et assiette qu'on luy baille, se courrouce plustost à celuy auprès de qui il est à table, qu'à celuy qui l'a convié, et se rend odieux à l'un et à l'austre.

Ce sont paroles que cela, dict adoncques Alexidemus, *mais en effect je voy, que jusques à vous austres sages cherchez bien les moyens de vous faire honnorer*, et en disant cela il passa oultre et s'en alla. Et Thales se tournant devers nous, qui nous esbahissions grandement de l'estrange façon de faire de cest homme : *c'est un fol escervellé*, ce nous dict-il, *d'une bizarre nature, comme vous pourrez cognoistre par un tour qu'il feit estant encores sur le commencement de son adolescence. On avoit apporté à son pere Thrasybulus de l'huile de parfum fort excellente ; il la versa toute dedans une grande tasse, et du vin tout pur par-dessuz, puis beut et avalla l'un et l'austre tout ensemble, engendrant inimitié au lieu d'amitié à Thrasybulus.*

Alexidemus boit de l'huile de parfum, mêlée avec du vin.

Cela faict, il vint un serviteur à l'entour de la table, qui me dict, Periander vous prie que prenant Thales avecques vous, et cest estrangier aussy, vous veniez veoir quelque chose que l'on luy a apportée de nouveau, pour sçavoir s'il la doibt prendre comme fortuitement advenue, ou bien comme un presage qui prognosticque quelque chose : car il s'en trouve quant à luy tout troublé, ayant paour que ce ne soit une pollution et une macule à son sacrifice. En disant cela il nous meina en une maison qui respondoit sur le jardin, là où nous

trouvasmes un jeune garçon, qui sembloit estre quelque pastre à le veoir : il n'avoit point encores de barbe, et au demourant n'estoit point laid de visage, lequel desployant un manteau de cuyr, nous monstra un jeune tendron qu'il disoit estre né d'une jument, duquel le hault jusques au col et aux mains avoit forme d'homme, et toute le reste de cheval : criant au reste tout ne plus ne moins que font les petits enfants quand ils sortent du ventre de leurs meres.

Monstre ayant la tête et les mains d'homme, le reste du corps semblable à celui du cheval.

Niloxenus adoncques l'ayant entreveu, tourna soubdain sa face de l'austre costé, en s'escriant, *ô Dieu nous veuille preserver!* Mais Thales reguarda le jeune garçon d'œil fiché bien longtemps : puis en se riant, pource qu'il avoit tousiours accoustumé de se jouer à moy, touchant mon art, il me dict, *ne pensez-vous pas desia*, Diocles, *à faire quelque expiation de ce prodige, et en empescher les Dieux qui ont le soing de destourner les malheurs imminents, comme estant cecy un grand prodige et un maulvais accident? Pourquoy non*, luy respond-je? *car je vous advise*, Thales, *que c'est un presage de discord et de sedition, et ay grand paour qu'elle ne passe jusques aux mariages, et jusques à l'acte de generation, avant que le premier courroux de la deesse soit appaisé, qui le nous monstre par ce second presage, comme vous voyez.* Thales ne respondant rien à cela, ains s'en riant, s'osta de là.

Thales se moquoit des prodiges et des augures.

Thales attribuoit la formation du centaure à la conjonction d'un homme avec une jument.

Et comme Periander nous feust venus au devant à la porte de la salle, nous enquist touchant ce que nous venions de veoir, Thales

me laissant et le prenant par la main luy dict, *quant à ce que*, Diocles *te suade de faire, tu le feras tout à loisir : mais quant à moy, je te conseille de ne te servir plus doresnavant de si jeunes pastres à guarder tes juments, ou bien de leur donner des femmes.* Si me sembla que Periander feut bien fort ayse de ceste parole, car il s'en print à rire, et ambrassant Thales le baisa. *Et si croy*, dict-il, *en se tournant vers moy*, Diocles, *que ce prodige a desia son esvenement, car vous voyez le grand mal qui nous est desia advenu, par ce que Alexidemus n'a pas voulu soupper avecques nous.*

Quant nous feusmes entrez dedans la salle, Thales commençant à parler plus hault, *et où est-ce*, dict-il, *que l'on avoit logé cest homme de bien qui s'est courroucé du lieu qu'on luy avoit baillé?* et luy ayant esté la place monstrée, tournant à l'entour, il s'y en alla seoir, et nous y meina quant et luy, disant, *quant à moy, j'eusse achepté l'occasion de manger avecques Ardalus;* or estoit cest Ardalus Trœzenien, joueur de fleustes, et prebstre des Muses Ardalienes, dont l'ancien Ardalus Trœzenien aussy avoit donné et dedié les images.

Thales avoit une philosophie complaisante.

Mais Æsope qui depuis n'a gueres avoit esté envoyé par le roy Crœsus, tant devers Periander, comme devers l'oracle d'Apollo en la ville de Delphes, estant assis sur un banc bas auprès de Solon, qui estoit au-dessuz de luy, se print à dire, *un mulet de Lydie ayant veu la forme et figure de son corps dedans une riviere*

Æsope disoit que Solon étoit tardif comme un âne, et couroit comme un mulet.

et s'esbahissant de la beaulté et grandeur d'iceluy, se meit à courir à toute bride, en secoüant la teste comme un cheval eschappé : mais quand il vint à penser en luy-mesme qu'il estoit fils d'un asne, il cessa soubdainement de courir, et meit fin à son audace et à sa braverie. Alors Chilon en son language Laconien luy dict, *cela s'addresse à toy-mesme, qui es tardif comme un asne, et cours comme un mulet.* Après cela entra Melissa, qui s'alla seoir auprès de Periander, et Eumetis s'asseit aussy pour soupper.

Thales addressa sa parole à moy qui estoit assis au-dessuz de Bias, et me dict, amy Diocles, *que ne dis-tu à Bias, que ton hoste Niloxenus de Naucratie est venu par deçà envoyé par son roy devers luy, pour luy apporter de rechef de nouvelles questions à souldre, affin qu'ils les reçoipve estant encores sobre, et en estat d'y pouvoir bien penser?* Et Bias prenant la parole, *il y a ja long-temps*, dict-il, *que pour me cuider estonner il m'admoneste de ce faire : mais quant à moy je sçay très-bien, que Bacchus est au reste un sage et puissant Dieu, et que pour sa sapience on le surnomme* Lysien, *qui vault austant à dire comme, desliant toute difficulté : c'est pourquoy je n'ay point de paour d'estre moins asseuré au combat pour estre remply de luy, quand il me conviendra disputer.*

Les repas que l'on donne aux gens de bien sont moins dispendieux que les autres.

De tels joyeux propos s'entre-jouoyent-ils l'un avecques l'austre en souppant, et voyant l'appareil du soupper un peu moindre que l'ordinaire, il me vint en pensée, comme pour festoyer et donner à soupper à des hommes

sages et gens de bien, on n'en entre point en plus grande despense, ains que plustot on la diminue ; pour ce que l'on en oste toute curiosité de viandes exquises, des parfums, confitures et marchepans apportez d'estrange païs, et des vins delicieux, dont Periander estant tous les jours servy en son ordinaire pour la magnificence de son estat, de ses richesses et de ses affaires, neantmoins il faisoit lors gloire envers ces sages hommes-là, de se passer à peu sobrement : car non-seulement il feit oster toute austre superfluité d'ornements accoustumez, mais encores à sa propre femme il les feit laisser et cacher, et la leur monstra ornée de peu d'estat, et de modestie seulement.

Après que les tables feurent ostées, et que Melisse eut envoyé de rang à chascun des conviez son chappeau de fleurs, nous rendismes graces aux Dieux, en leur espanchant un peu de vin : et la menestriere ayant un peu chanté après graces, se retira incontinent de la salle. Lors Ardalus appellant Anacharsis par son nom, luy demanda, *s'il y avoit des menestrieres entre les Scythes*, et luy sans songer luy respondict sur le champ, *non pas seulement des vignes.* Et comme Ardalus luy respliquast, *voiremais si y a-il des Dieux pourtant : ouy certes*, respondict-il, *il y en a voirement, et qui entendent la langue et parole des hommes, non pas comme les Grecs qui s'estiment plus eleguamment parler que les Scythes, et neantmoins ont opinion que les Dieux oyent plus volontiers le son des fleustes et*

Les conviés étoient autrefois couronnés de chapeaux de fleurs après le repas.

haultbois qui sont faicts d'os et de bois, que non pas la voix et parole de l'homme. Et que dirois-tu doncques aux prix, ce dict alors Æsope, *si tu sçavois ce que font aujourd'huy les faiseurs de fleustes, qui rejectent les os des jeunes cerfs et biches, et choisissent ceulx des asnes, pource qu'ils disent que le son en est meilleur : et pourtant Cleòbuline en a faict un de ses enigmes, sur la fleuste Phrygiene,*

Les os de l'âne sont preferables pour faire les flûtes, elles rendent un meilleur son.

D'asne braiard, jambe morte a l'ouye
Du chef ramé de grand cors resjouye.

De sorte que c'est merveille comment l'asne, qui au demourant est une fort grosse et lourde beste, esloignée de toute doulceur et harmonie de musicque, peust bailler un os ainsy deslié et propre à faire un harmonieux instrument de musicque.

Certainement dict adoncques Philoxenus, *c'est ce que les habitants de Busiris nous reprochent à nous austres de Naucratie : car nous commençons aussy desia à user des os d'asnes à faire fleustes, et à eulx il ne leur est pas loisible d'ouyr seulement le son d'une trompette, pour austant qu'elle retire un peu au braire de l'asne ; or sçavez-vous que l'asne est fort diffamé et haï envers les Ægyptiens, à cause de Typhon.*

L'âne ne sauroit entendre le son d'une trompette.

Après cela chascun se taisant, Periander voyant que Niloxenus avoit bien bonne envie de parler, mais qu'il n'osoit entamer le propos, commença à dire, seigneurs, *je trouve bonne la coustume des villes et des magistrats qui donnent audience, et despeschent premierement les estrangiers*

que leurs citoyens, et pour austant me sembleroit-il bon, que pour un peu de temps vous retinssiez vos propos, qui nous sont tous familiers, et comme nez en nostre pays, et que vous donnissiez entrée et audience, comme en une assemblée de ville, à ceulx que nostre bon amy Niloxenus a apportez d'Ægypte, mesmement de la part du roy à Bias, et Bias en veult conferer avecques vous. Alors Bias suivant son dire, *et en quel lieu*, dict-il, *ny avecques quelle compaignie me pouvois-je plus deliberement hazarder qu'en ceste-cy, à faire de telles responses, s'il en est besoing? attendu mesmement que le roy mande expressement, que l'on commence premierement à moy à me proposer sa question, et puis que l'on l'aille puis après de rang presentant à tous vous austres.* Ainsy luy bailla lors Niloxenus la lettre close du roy, et le pria de l'ouvrir, et de la lire hault et clair devant toute la compaignie. Si estoit la substance de la lettre telle,

Bias passoit pour le plus sage philosophe de la Grece.

AMASIS LE ROY D'ÆGYPTE, A BIAS, LE PLUS SAGE DES GRECS, SALUT.

Amasis, roi d'Égypte, consulte Bias.

« Le roy d'Æthiopie est entré en contestation » de sapience à l'encontre de moy, et s'estant » trouvé vaincu en toutes ses austres propo- » sitions, finablement il m'a proposé un man- » dement fort estrange et merveilleusement dif- » ficile à accomplir, c'est qu'il m'a commandé, » que je boive toute la mer. Et si je puis venir » à bout de souldre ceste question, je guaigne- » ray plusieurs villes et villages qui sont à » luy : et si aussy je ne la puis resouldre, » il faust que je luy cede les villes de la contrée

» Elephantine. Et pourtant après que tu y auras » bien pensé, renvoye moy incontinent Nilo- » xenus, et si tu as affaire pour toy ou pour » tes citoyens, je t'advise que rien ne te def- » fauldra de ma part ».

Ceste lettre leuë, Bias n'arresta pas long-temps, ains après avoir un peu pensé en soy-mesme, et un peu parlé en l'aureille à Cleobulus, qui estoit assis tout joignant luy, se print à dire, *comment* amy Naucratien, *le roy ton maistre Amasis, qui commande à si grande multitude d'hommes, et qui possede un si beau et si bon pays, vouldra-il bien boire toute la mer pour guaigner je ne sçay quels meschants villages de peu de valeur?* Et Niloxenus en riant luy respondict, *je te prie de considerer diligemment ce qu'il est possible pour y respondre, comme s'il le vouloit. Or qu'il mande doncques à cest Æthiopien, qu'il arreste les rivieres qui se deschargent en la mer, jusques à ce qu'il ayt achevé de boire toute l'eau de la mer qui est à present : car c'est de celle-là dont est faict le mandement, et non pas de celle qui sera par cy après.*

Conseil que donne Bias au roi d'Egypte.

Quand il eut dict ces paroles, Niloxenus en feut si ayse, qu'il ne se peust contenir qu'il ne l'embrassast et baisast sur l'heure, et tous les austres louërent et approuverent aussy semblablement son dire. Mais Chilon en se riant, *ô* Naucratien mon amy, dict-il, *je te prie avant que la mer toute beuë perisse, retourne t'en par mer annoncer au roy ton maistre qu'il ne se travaille pas à chercher comment il pourra consumer une si grande quantité d'eau salée, mais plustost comment*

Bias recommandoit surtout aux souverains de rendre leur domination douce.

comment il pourra rendre son reigne bien dessalé et doulx à boire à ses subjects : car Bias est grand ouvrier, et un fort excellent maistre de ce mestier-là ; lequel quand Amasis aura bien apprins de luy, il n'aura plus besoing du bassin d'or envers les Ægyptiens pour les contenir en obeyssance, ains le serviront tous volontiers et l'aimeront affectueusement, quand ils verront qu'il sera devenu bon prince, voire et feust-il encores de plus bas et de plus petit lieu venu qu'il n'est.

Voyez Herodote du regne d'Amasis, liv. 4.

Certainement, dict adoncques Periander, *ce seroit chose digne que nous contribuissions tous à ce roy de tels presents, ανδραχάς, comme parle Homere*, c'est-à-dire, *par teste : car par ce moyen l'accessoire luy sera plus utile que le principal de son voyage, et à nous-mesmes il en reviendra un très-grand prouffit. Alors*, dict Chilon, *il seroit raisonnable que Solon commençast le propos, non-seulement pource qu'il est le plus ancien de nous tous, et qu'il est au premier lieu de la table, mais aussy pource qu'il tient le plus grand et le plus digne office, estant le premier qui a faict et estably les loyx aux Atheniens ;* Niloxenus adoncques se tournant devers moy, me dict tout bas en l'aureille, *certainement on croit*, Diocles, *beaucoup de choses à faulses enseignes, et y en a qui prennent plaisir à controuver eulx-mesmes de faulses nouvelles, touchant les grands et sages hommes, et à en recepvoir de controuvées par d'austres, comme sont celles que l'on nous a apportées jusques en Ægypte de Chilon, qu'il avoit renoncé à l'amitié et hospitalité de Solon, pour austant qu'iceluy*

Solon est invité à parler le premier au banquet des sept sages.

Beaucoup de gens inventent de fausses nouvelles au sujet des grands hommes.

Solon maintenoit que les loyx estoyent mauvaises. Cela est un propos digne de mocquerie (dis-je) *car il faudroit premièrement chasser Lycurgus et toutes ses loyx, avecques lesquelles il a renversé tout l'ancien ordre de la republicque de Lacedemone.*

Solon disoit que la plus grande gloire d'un roi étoit de communiquer son autorité à ses sujets.

Solon doncques ayant un peu demouré, se print à dire, *il me semble qu'un roy ou prince soubverain n'a moyen de se rendre plus glorieux, qu'en faisant de sa monarchie une democratie*, c'est-à-dire, *en communiquant son aucthorité soubveraine à ses subjects*; le second feut Bias, qui dict, *en se rendant luy-mesme le premier subject aux loyx de son païs*: après luy Thales dict, *je repute un seigneur bienheureux, qui peust arriver à la vieillesse, et mourir de mort naturelle*; le quatriesme Anacharsis, *s'il est seul sage*; le cinquiesme Cleobulus, *s'il ne se fie à personne de ceulx qui sont autour de luy*; le sixiesme, Pittacus, *s'il peust tant faire que ses subjects craignent non luy, mais pour luy*. Après luy Chilon dict, *qu'un prince ne doibt penser à nulle chose transitoire ne mortelle, mais eternelle et immortelle.*

Conseils pour les rois.

Noms des sept sages de la Grece.

Après que tous ces sages eurent ainsy dict chascun leur mot, nous requerions Periander, qu'il voulust aussy à son tour dire le sien. Et luy avecques un visage non gueres joyeux, mais pensif et chagrin; *je vous diray ce qui me semble de toutes les sentences qui ont esté dictes par ces seigneurs, c'est qu'elles desgoustent presque toutes, l'homme de bon jugement, de vouloir jamais commander aux austres.* Et adoncques Æsope, comme celuy qui aimoit à reprendre, *il falloit*

L'homme de bon jugement deteste le commandement.

doncques, dict-il, *que chascun de vous à par soy feist et pensast cela, non pas qu'ayant prins à conseiller un prince, et faisants profession de luy estre amys, se constituer comme accusateur des roys et des princes. Et Solon luy ambrassant la teste,* luy dict en riant, *ne te semble-il pas*, Æsope, *que celuy rende un seigneur plus moderé, et un tyran plus gracieux, qui luy suade, qu'il est meilleur ne commander point, que commander? Et qui sera celuy*, respondict Æsope, *qui te croira en cela, ny au Dieu Apollo mesme qui te rendist un tel oracle,*

Il faut conseiller les rois et les princes, et non pas être leur accusateur.

De celle ville est heureuse la gent,
Là où ne s'oyt que la voix d'un sergent.

Solon luy repliqua, *aussy n'oyt-on maintenant à Athenes que la voix d'un huissier, et d'un seul magistrat, qui est la loy, estant la ville en estat populaire; mais toy*, Æsope, *qui as le sens d'entendre les voix des corbeaux, voire des geais, tu n'entends pas cependant la tienne propre, ny ta propre parole: car tu reputes, suivant l'oracle d'Apollo que tu as allegué, que la ville soit très-heureuse qui n'entend qu'une voix, et cependant tu estimes que ce soit la beaulté et perfection d'un convive, que tous les conviez y parlent, et de toutes choses.*

La loi a plus d'autorité dans les gouvernemens populaires.

Ouy vrayement, dict Æsope, *pource que tu n'as pas encores escript la loy* (d'austant que c'est tout un) *que les serfs n'ayent point à s'enyvrer, comme tu en as faict à Athenes une, que les esclaves n'ayent point à faire l'amour, ny à s'oindre à sec.* Solon se print à rire de ceste replique:

Solon défendoit par une loi, aux esclaves d'Athenes, de faire l'amour, et de s'oindre à sec.

et le medecin Cleodemus, *il me semble, quant à moy, que c'est tout un que de s'huyler à sec, et de causer après que l'on a bien beu, car l'un et l'austre est fort plaisant.* Et Chilon prenant le propos, *c'est pourquoy*, dict-il, *on s'en doibt plus contreguarder.* Et Æsope de rechef, *voire, mais il semble que Thales a voulu dire, qu'il vieillira bientost.* Periander adoncques se prenant à rire, *vrayement*, dict-il, *nous avons tous payé la peine que nous meritions*, Æsope, *de ce que nous nous sommes laissez transporter en austres propos, devant que d'avoir entendu tous ceulx du roy Amasis, ainsy que nous avions proposé du commencement. Et pour ce*, seigneur Niloxenus, *poursuy le demourant de sa lettre missifve, et te sers de ces personnages-icy, cependant que tu les as tous ensemble.*

Voire-mais, respondict Niloxenus, *il m'est advis que le mandement de cest Æthiopien se pourroit proprement nommer le triste buletin*, (*) *ainsy que parle Archilochus : mais le roy Amasis ton hoste est bien plus gracieux en semblables questions et plus gentil ; car il luy demanda*, quelle chose au monde estoit la plus vieille, quelle la plus belle, la plus grande, la plus sage, la plus commune ; et par dessuz encores, quelle est la plus prouffitable, quelle la plus dommagea-

Questions du roi d'Egypte sur la plus belle, la plus grande, et la plus sage chose du monde.

(*) C'est un commun proverbe tiré de la façon d'écrire des Lacédémoniens. Quand ils vouloient faire écrire quelque secret à leurs capitaines, ils leur écrivoient sur un petit rouleau de parchemin étroit, entortillé à l'entour d'un petit bâton.

ble, quelle la plus puissante, et quelle la plus facile. *Comment l'Æthiopien respondict doncques à chascune de ces demandes, et les solut-il toutes? Voicy comment il respondict*, ce dict Niloxenus, *et vous jugerez, après que vous aurez ouy ses responses, s'il y satisfeit ou non: car le roy mon maistre y procede si sincerement, qu'il ne vouldroit pour rien du monde, ny estre trouvé calomniateur ès responses d'austruy, ny aussy faillir à estre relevé et reprins, s'il se trouvoit qu'il eust bronché et erré ès siennes. Or je vous reciteray de poinct en poinct, comment il y respondict:* quelle chose est la plus vieille du monde? *le Temps;* quelle la plus grande? *le Monde;* quelle la plus sage? *Verité;* quelle la plus belle? *la Lumiere;* quelle la plus commune? *la Mort;* quelle la plus prouffitable? *Dieu;* quelle la plus dommageable? *le Diable;* quelle la plus puissante? *Fortune;* quelle la plus facile? *ce qui plaist.*

Quand ces responses eurent esté leuës, seigneur Nicarchus, il se feit un peu de silence: et Thales adoncques demanda à Niloxenus, *si le roy Amasis avoit approuvé toutes ces solutions.* Niloxenus feit response, *qu'il en avoit approuvé les unes, et que de quelques austres aussy il ne s'en estoit peu contenter. Et toutesfois*, adjousta Thales, *il n'y en a pas une qui ne soit grandement reprehensible, ains y a en toutes de grands erreurs et de grandes ignorances; comme dès le commencement; en quelle sorte peust-on soubstenir que le Temps soit la plus ancienne chose du monde, attendu qu'une partie en est desia passée, l'austre presente,*

Réponses différentes des sept sages de la Grece aux questions proposées par le roi d'Egypte.

et l'austre encores à venir? car le temps qui viendra après nous, semble par raison debvoir estre estimé plus jeune que tous les hommes, et toutes les choses qui sont de present. Et puis d'estimer que Verité soit sagesse, il me semble que c'est tout austant comme qui diroit, que l'œil et la lumiere feussent tout un; et puis s'il estimoit que la lumiere soit chose belle, comme elle l'est aussy, comment oublioit-il le soleil? Au demourant quant à ce qu'il respond de Dieu et du Diable, il y a de l'arroguance et du dangier beaucoup; et de la Fortune, il n'y a apparence quelconque; car si elle estoit si forte et si puissante comme il dict, comment se tourneroit et se changeroit-elle si facilement qu'elle faict? Ny la mort n'est pas la plus commune chose qui soit au monde, car elle n'est pas commune aux vivants.

Mais affin qu'il ne semble que nous ne sçachions que corriger les austres, conferons un petit nos sentences particulieres avecques les siennes. Quant à moy, je me presente le premier à respondre de poinct en poinct, si Niloxenus me veult interroguer. Je vous exposeray doncques maintenant icy par ordre les interroguatoires et responses, selon qu'elles feurent lors proposées et respondues. Quelle chose est la plus vieille qui soit au monde? *c'est Dieu*, respondict Thales; *car il n'eut oncques commençement de naissance.* Qui est la plus grande? *le Lieu; car le monde contient toutes austres choses, et le lieu contient le monde.* Qui est la plus belle? *le monde: car tout ce qui est disposé par bel ordre, est partie d'iceluy.* Qui est la plus sage? *le Temps; car il a ja par cy-devant trouvé tout ce*

qui s'est inventé, et trouvera encores cy-après tout ce qui s'inventera. Qui est la plus commune ? *Esperance ; car elle demoure encores à ceulx qui n'ont nulle austre chose.* Qui est la plus prouffitable ? *Vertu ; d'austant qu'elle rend toutes austres choses utiles en en usant bien.* Qui est la plus dommageable ? *le Vice ; car là où il est il perd et guaste tout.* Qui est la plus forte ? *Necessité ; car elle seule est invincible.* Qui est la plus facile ? *ce qui est selon nature, car les hommes se lassent des voluptez mesmes quelquefois.* Et comme toute l'assistance eust grandement loué les responses de Thales, Cleodemus se print à dire : *voylà des questions qui sont convenables à proposer, et respondre aux princes et aux roys*, seigneur Niloxenus ; *mais ce roy barbare d'Æthiopie, qui mande au roy Amasis qu'il boive la mer, auroit besoing d'une telle courte response, que feit Pittacus au roy Alyates, qui commandoit par lettres quelque chose arroguamment aux Lesbiens ;* car il ne luy respondict austre chose, sinon *qu'il l'admonesta de manger des oignons et des lapins. Si est-ce*, dict Periander, *que c'estoit la façon des anciens Grecs*, seigneur Cleodemus, *de se proposer ainsy les uns aux austres de telles questions : car nous avons entendu que jadis la coustume estoit, que les plus sçavants et plus excellents poëtes qui feussent pour lors, s'assembloyent à certain jour à l'entour de la sepulture d'Amphidamas en la ville de Chalcide.* Cestuy Amphidamas estoit homme d'honneur et de valeur au gouvernement de la chose publicque, et qui avoit donné

Les anciens Grecs se proposoient des questions difficiles à résoudre.

Les plus savans et les plus excellens poëtes s'assembloient à certain jour dans la ville de Chalcide.

beaucoup d'affaires aux Eretriens, ès guerres qu'ils eurent contre ceulx de Chalcide touchant Lilantus, esquelles finalement il mourut. Et pour austant que les vers qu'apportoyent les poëtes, rendoyent le jugement difficile et fascheux à ceulx qui estoyent esleus pour juges, et que la gloire des deux concurrents, Homere et Hesiode, tenoit les juges en grande perplexité, pour la honte qu'ils avoyent de donner leurs sentences de deux si grands personnages, ils se tournerent à demander les uns aux austre de telles questions, ainsy comme raconte Lesches,

Muse, dy-moy ce qu'on confessera
Qui ne feut onc, ny jamais ne sera:

A quoy Hesiode respondict sur le champ promptement,

Quand les chevaulx de Rendon, furieux,
Pour emporter les prix victorieux,
Courants entour la tombe et sepulture
De Jupiter y rompront leur voicture.

Et dict-on que pour cela il feut tant estimé, qu'on luy en adjugea le tripié d'or.

Et quelle difference y a-il, dict adoncques Cleodemus, *entre ces demandes-là, et les obscures questions de Eumetides? lesquelles ne luy sont pas à l'adventure malseantes à inventer par maniere de jeu, et à proposer aux austres dames, comme les austres s'amusent à tissir des cordons et à faire des coëffes de resiau: mais que les hommes d'entendement en facent auscun compte, c'est une droicte mocquerie.*

mocquerie. A quoy il sembloit que Eumetide luy eust volontiers repliqué quelque chose, mais elle se reteint de honte, qui luy feit monter la couleur au visage. Et Æsope, comme pour la revenger, se print adoncques à luy respondre : *et n'est-ce pas encores plus grande mocquerie de ne les pouvoir pas souldre ? comme est celle qu'elle nous a proposée un peu avant soupper,*

J'ay veu coller du cuyvre avec le feu,
Dessuz le corps d'un homme en plus d'un lieu.

Nous sçaurois-tu desclarer que c'est que cela ? Nenny pas moy, respondict Cleodemus, *ny ne me soucie pas de le sçavoir. Et toutesfois*, luy repliqua Æsope, *il n'y a personne qui le sçache mieulx, ne qui le face plus que toy : et si tu le nies, j'en croy*, dict-il, *les cornets et ventoses.* Adoncques Cleodemus se print à rire, car il usoit plus d'appliquer des ventoses que austre medecin qui feust de son temps, et estoit ce remede de medecine en usage et en reputation austant que nul austre, pour l'amour de luy.

Cleodemus fut le médecin qui mit le plus en réputation les cornets et les ventouses.

Mais Mnesiphilus Athenien, familier et grand zelateur de Solon, se print lors à dire : seigneur Periander, *je desirerois quant à moy, que ce devis et propos de ceste belle compaignie ne feust point desparty aux riches ny aux nobles seulement, ains qu'il feust distribué esgualement par teste, et communiqué à tous comme le vin, ainsy qu'il se faict ès citez qui sont regies par gouvernement populaire. Ce que je dis, d'austant que nous austres qui vivons en estat populaire, n'avons auscune participation à tout ce que*

Mnesiphilus invite les sages de la Grece à discourir du gouvernement populaire.

vous avez n'a gueres dict, touchant la principaulté et le gouvernement d'un roy : et pource nous sembleroit-il raisonnable que recommençant derechef à discourir, vous alleguissiez chascun à son rang quelque notable sentence touchant le gouvernement populaire, où chascun a esguale aucthorité, et que Solon feust derechef le premier qui commençast à dire la sienne.

Une cité bien gouvernée s'annonce par l'intérêt que tous les citoyens prennent les uns aux autres.

Tous feurent alors d'advis d'ainsy le faire Et pourtant Solon commença à dire : *voiremais*, amy Mnesiphilus, *toy et tous les habitants d'Athenes avez ja pieça entendu quel est mon jugement et advis touchant le gouvernement de la chose publicque : toutesfois si tu le veulx encores maintenant entendre, je te dis qu'il me semble, que la cité est très-bien gouvernée, et maintient très-bien l'estat et liberté populaire, en laquelle ceulx qui ne sont point oultraigez, hayssent austant et poursuivent aussy asprement celuy qui a faict une oppression et oultraige, que celuy qui est oultraigé.*

Bias estimoit beaucoup un pays où la loi avoit force de tyran.

Après luy Bias dict, *que le gouvernement populaire luy sembloit estre très-bon, auquel tous les habitants redoubtent la loy comme un severe tyran.* Après lequel Thales opina disant, *que celle chose publicque luy sembloit la mieulx ordonnée, où il n'y avoit point d'hommes ny trop riches ny trop pauvres.* Suivant celuy-là, Anacharsis dict, *que c'estoit à son advis celle, en laquelle toutes austres choses estants esguales entre les habitants, la precedente se mesuroit à la vertu, et le rebut au vice.* Le cinquiesme, Cleobulus, afferma, *que la cité populaire luy sembloit estre la mieulx policée, en laquelle les entremetteurs du*

Thalès estimoit le pays où les hommes n'étoient ni trop riches ni trop pauvres.

Sentiment des philosophes de la Grece sur le bonheur des états.

gouvernement redoubtoyent plus le deshonneur que la loy. Le sixiesme, Pittacus, *celle où les meschants n'ont point aucthorité de commander, et les bons si.* Joignant lequel Chilon prononça, *que celle police luy sembloit estre la meilleure, où le peuple prestoit plus l'aureille aux loyx, que non pas aux orateurs.* Et après tous Periander le dernier donnant son jugement, dict, *qu'il luy sembloit que tous estimoyent le gouvernement populaire estre le meilleur, qui approchoit le plus près de celuy d'un sage senat.*

Le gouvernement populaire est préférable à tous les autres.

Ce propos estant achevé, je les priay qu'ils voulussent aussy nous enseigner du mesnage, comment il s'y falloit gouverner, pource qu'il y a peu d'hommes qui soyent appellez à gouverner les villes ny les royaulmes, mais du gouvernement de son mesnage, et de sa maison, chascun en a sa part. *Non n'a pas*, ce dict Æsope en se riant, *si vous y comprenez Anacharsis : car quant à luy, il n'a point de maison, et si faict gloire de n'en avoir point, ains demourer en un chariot, comme l'on dict que faict le soleil, qui va tournant tout à l'entour du ciel, tantost en une contrée, et tantost en une austre. C'est pourquoy*, respondict Anacharsis, *le soleil seul, ou plus que nul austre de tous les dieux, est franc et libre, commandant à tous, et n'estant commandé de personne, et pourquoy il regne et conduict luy-mesme son chariot ; mais il me semble que tu n'as jamais comprins en ton entendement la grandeur et beaulté d'iceluy, combien excellent et admirable est son chariot : car austrement*

Anacharsis habitoit dans un charriot.

Conversation entre Anacharsis et Æsope.

tu ne l'eusses jamais en jouant, et par maniere de risée, comparé aux nostres ; au demourant il semble que tu appelles maison *ces toicts couverts de tuile, de bois, et de terre cuicte, ne plus ne moins que si tu disois que la tortue feust sa cocque, et non pas l'animal qui est dedans. C'est pourquoy je ne m'esbahis pas, si tu te mocquas il y a quelque temps de Solon, pour ce qu'ayant veu le palais de Crœsus fort richement et somptueusement orné, il ne jugea pas incontinent celuy qui en estoit possesseur, estre logé heureusement et magnificquement, pource qu'il vouloit premierement estre spectateur, et veoir à l'œil les biens qui estoyent dedans luy, plustost qu'à l'entour de luy. En quoy il me semble que tu as oublié ton renard, lequel estant venu en contestation à l'encontre du leopard, à sçavoir lequel des deux estoit plus tavelé de diverses mouchetures, il requit à leur juge, qu'il ne considerast pas tant les tavelures et mouchetures exterieures de la peau, que celles de l'esprit au dedans, pource que de là il t'apparoistra que je suis plus tavelé et mieulx moucheté que luy ; mais tu vas reguardant seulement aux ouvrages des tailleurs de pierres et des maçons, estimant que cela seul soit la maison, non pas ce qui est dedans chascune, et qui luy est propre et domesticque, comme sont les enfants, la femme, les amys, les serviteurs, ausquels estants sages et bien conditionnez, le pere de famille communiquant et faisant part de ce qu'il a, feust-ce dedans un nid d'oiseau, ou dedans une formiliere, se peust dire habiter une bonne et heureuse maison. Voylà ce que je responds à Æsope, quant à moy,*

La maison réputée la mieux habitée est celle où existe un bon pere de famille.

et que je contribue pour ma quotte à Diocles ; au demourant, il est raisonnable qu'un chascun de vous en die son advis. A laquelle semonce Solon respondict, *que celle maison luy sembloit très-bonne, de laquelle les biens n'estoyent point acquis avecques injustice, ny guardez avecques defiance, ny despendus avecques regret.* Bias après : *en laquelle*, dict-il, *le maistre est tel au-dedans, par luy-mesme, comme il est au dehors par la crainte de la loy.* Et Thales : *en laquelle*, dict-il, *le maistre a moyen de vivre en grand loisir.* Et Cleobulus : *là où il y a plus de personnes qui aiment le maistre, que qui le craignent.* Pittacus dict, *que la meilleure maison est celle qui n'a fauste de chose quelconque, ny superfluë, ny necessaire.* Chilon opina, *que la maison doibt le plus qu'il est possible, ressembler à une cité gouvernée par le commandement d'un roy :* puis y adjousta, que Lycurgus avoit jadis respondu à un qui luy conseilloit d'establir en la ville de Sparte un gouvernement populaire, *commence toy-mesme le premier à mettre en ta maison l'estat populaire, où chascun soit aussy grand maistre l'un que l'austre.*

L'honnête homme est celui qui constitue la bonne maison.

Après que ce propos feut aussy achevé, Eumetide sortit avecques Melisse. Et Periander prenant une grande couppe beut à Chilon, et Chilon de rang à Bias. Et adoncques Ardalus se leivant et addressant sa parole à Æsope, *ne nous veulx-tu pas*, dict-il, *envoyer aussy la couppe icy, veu que ceulx-là se la renvoyent de main en main les uns aux austres, comme si ce*

L'amour, le vin et les lettres constituent le bonheur de l'homme.

feust le hanap de Bathycles, sans en faire part aux austres? Et Æsope adoncques dict, *ny ceste couppe mesme, à ce que je voy, n'est point populaire, car il y a ja long-temps qu'elle demoure devant Solon seul.* Et Pittacus appellant Mnesiphilus par son nom: *pourquoy est-ce*, dict-il, *que Solon ne boit, ains contredict à ses poëmes propres, esquels il a luy-mesme escript,*

Dame Venus est ores mon desduict,
Et de Bacchus le breuvage me duict,
Les dons aussy des Muses: car ce sont
Les poincts qui l'homme en plaisir vivre font.

Pittacus avoit ordonné que toute faute commise par un homme ivre fût payée au double que s'il eût été sobre.

Anacharsis prenant la parole luy repliqua: *c'est pour austant*, Pittacus, *qu'il te redoubte, et celle tienne rigoureuse et severe loy, par laquelle tu as ordonné, si quelqu'un pour estre yvre, vient à commettre une fauste, quelle qu'elle soit, qu'il feust puny au double, que s'il eust esté sobre.* Et lors Pittacus: *mais neantmoins*, dict-il, *tu t'es si superbement mocqué de mon ordonnance, que n'a gueres chez mon frere Libys, t'estant enyvré, tu en demandas le prix et la couronne. Pourquoy non*, respondict Anacharsis, *veu que l'on avoit proposé prix de la victoire à qui beuroit le plus, m'estant enyvré des premiers, n'eusse-je voirement demandé le prix de la victoire? ou bien enseigne moy quelle austre fin il y a de bien boire, sinon que s'enyvrer.*

Nous blâmons souvent dans les autres ce que nous faisons nous-mêmes.

Pittacus s'estant prins à rire, Æsope recita une telle fable: *le loup ayant apperçeu des bergers qui mangeoyent un mouton dedans leur loge, s'approchant d'eulx, quel bruict*, dict-il, *vous meneriez, si je faisois ce que vous faictes!* Chilon

adoncques ; *Æsope*, dict-il, *a eu sa revanche bien à propos, de ce que n'a gueres nous luy avons fermé la bouche, voyant que maintenant d'austres ont rompu le propos, et osté la parole de la bouche de Mnesiphilus, auquel on auroit demandé qu'il respondist pour Solon.*

Adoncques Mnesiphilus parla ainsy, *qu'il sçavoit bien que l'opinion* de Solon *estoit telle, que l'œuvre de tout art, et de toute faculté, tant humaine que divine, estoit plustost son effect que ce parquoy elle le faict, et sa fin plustost que les moyens tendants à icelle fin : comme l'œuvre d'un tissier, à mon advis, est plustost de faire un manteau, ou une robbe, que non pas de disposer ses fils, et de dresser ses pesons ; et d'un taillandier souder le fer, et donner la trempe à une congnée, plustost que chose auscune qui soit necessaire pour cest effect, comme d'embraser les charbons ou preparer du chapplis de pierres. Et davantage un architecte nous reprendroit bien à bon droict, qui luy diroit, que son œuvre feust non bastir une maison, ou une navire, mais percer des pieces de bois, ou bien destremper du mortier.*

L'artiste doit exécuter les objets sans préparer ce qui est nécessaire à cet effet.

Et les Muses se plaindroyent merveilleusement, et non sans cause, de nous, si nous estimions que leurs ouvrages feussent des cithres ou des fleustes, et austres tels instruments de musicque, non pas instruire les mœurs, et addoulcir les passions de l'ame de ceulx qui se delectent des chansons, harmonies et accord de la musicque. Aussy doncques faust-il que nous confessions, que l'œuvre de Venus n'est pas l'assemblée ny le meslange des corps, ny

La musique doit corriger les mœurs et adoucir les passions.

de Bacchus l'yvresse, ny le boire vin, mais bien la resjouyssance, l'affection, l'amitié et la familiarité, qu'ils nous engendrent des uns envers les austres. C'est ce que Solon appelle œuvres divines, *et c'est ce qu'il dict qu'il aime, et qu'il desire, et qu'il poursuit estant devenu vieil : car certainement Venus est l'ouvriere de la concorde, et mutuelle bien-veuillance qui est entre les hommes et les femmes, meslant et fondant ensemble, par le moyen de la volupté, les ames avecques les corps : et Bacchus à plusieurs qui paravant n'avoyent pas grande familiarité ensemble, ny pas la cognoissance seulement les uns des austres, amollissant et humectant, en maniere de dire, la dureté de leurs mœurs par le vin, ne plus ne moins que le fer s'ammollist dedans le feu, leur donne un commencement de commixtion et incorporation des uns avecques les austres.*

Solon appelle *Œuvres divines* l'usage modéré de l'amour et du vin.

L'amour et le vin sont deux liens qui attachent fortement les hommes ensemble.

Il est bien vray que quand tels personnages, comme sont ceulx que Periander a icy conviez, s'assemblent et conviennent ensemble, il n'est ja besoing de couppe ny de verre pour les allier : car les Muses apportants au milieu de la compaignie, comme une couppe de sobrieté, les devis, où il y a non-seulement beaucoup de plaisir, mais aussy d'erudition, de doctrine et de prouffit, excitent, arrousent et respandent, par le moyen de ce discours, la joye et la caresse parmy les cœurs des assistants, en laissant bien souvent le pot au-dessuz de la tasse en repos sans en user, au contraire de ce que deffend Homere à ceulx qui sçavent mieulx boire que discourir ne deviser,

Les sociétés composées de gens instruits répandent la joie et les caresses parmi les assistans.

Si

Si l'on bailloit à boire par mesure
Aux austres Grecs à longue chevelure,
Ta couppe estoit pleine et raise tousiours. *Iliad. liv. 4.*

Car j'entends mesme que les anciens appelloyent les provocations à boire, Dætron, *comme Homere les appelle, et que chascun beuvoit à certaine mesure, et puis ainsy que faict Ajax, en despartoit une portion à celuy qui estoit plus prochain de luy à table.* Les anciens buvoient dans la même coupe l'un après l'autre.

Après que Mnesiphilus eut ainsy parlé, le poëte Chersias, qui n'a gueres avoit esté absouls par Periander des crimes à luy imposez, et estoit retourné en bonne grace avecques luy, à la requeste de Chilon; *je sçaurois volontiers*, dict-il, *si Jupiter distribuoit à boire aux dieux par mesure, pource qu'ils beuvoyent les uns aux austres quand ils mangeoyent avecques luy, ne plus ne moins que faisoit Agamemnon aux princes Grecs quand ils estoyent à sa table.* Et lors Cleodemus, *s'il est vray*, dict-il, amy Chersias, *comme vous austres poëtes le dictes, que des colombes volants à grande peine et grande difficulté par-dessuz les rochers qui s'appellent* Planctæ, *apportent la viande de l'Ambroisie à Jupiter, n'estimez-vous pas que le breuvage du nectar luy soit aussy bien cher, bien rare et difficile à recouvrer? de maniere, qu'il l'espargne et le donne à chascun par mesure. Ouy, et par esguale mesure*, respondict Chersias.

Mais puis que nous sommes de rechef retombez sur les propos du mesnage, qui sera celuy de vous qui nous dira ce qui en reste à dire? car il nous reste, ce me semble, à definir la quantité de biens De la quantité de bien suffisante pour contenter l'homme.

qui sera suffisante, et dont l'homme se debvra contenter. Cleobulus adoncques prenant la parole, *quant aux sages*, dict-il, *la loy leur en a prescript la mesure : mais quant aux fols, je leur diray un propos que j'ay austrefois ouy tenir par ma mere à un mien frere, car elle disoit, que la lune un temps feut, pria sa mere de luy faire un petit surcot, qui luy joignist bien au corps. Et comment est-il possible*, respondict la mere, *que je t'en tisse un qui te joigne bien, veu que je te voy tantost toute pleine, puis après en croissant, et une austre fois en decours? Aussy*, amy Chersias, *on ne sçauroit definir mesure auscune certaine de bien à un fol, ny à un vicieux : car il a besoing tantost d'une chose, et tantost d'une austre, à cause de ses diverses cupiditez et diverses adventures, comme le chien d'Æsope, qui l'hiver se resserant et se pliant en rond, pource qu'il avoit grand froid, proposa de se bastir une maison : mais au contraire, l'esté s'estendant tout de son long en dormant, il se trouva grand, et pensa que ce n'estoit point chose necessaire de bastir maison, avecques ce qu'il luy sembla que ce ne seroit pas petite entreprinse d'en bastir une assez grande pour luy. Ne vois-tu pas aussy* Chersias, *que ces gens-là font tantost les petits, et se restraignent à bien peu de chose, comme proposants de vivre fort estroictement et laconicquement, puis tout à coup s'ils n'ont tout ce qu'ils voyent, et aux privées personnes, et aux princes et roys, ils se plaignent, comme s'ils estoyent prests à mourir de faim.*

Les fols et les vicieux sont toujours mécontens de leur sort.

L'envie de posséder tout ce que l'on voit aux autres, défaut de jugement.

Cela dict, Chersias se teut, et Cleodemus

adoncques prenant la parole, *voire-mais, nous voyons*, dict-il, *que vous-mesmes*, messieurs les sages, *avez les biens inesgualement despartis entre vous.* Cleobulus respondict, *c'est pour austant* homme de bien, *que la loy comme un bon tissier, nous donne à chascun ce qui nous est bien-seant, sortable et convenant, et toy de mesme, nourrissant, gouvernant et medicinant avecques la raison tes malades, ne plus ne moins qu'avecques la prescription d'une loy, ne leur bailles pas des ordonnances esguales, mais bien convenables à un chascun.* Ardalus suivant ce propos, *comment*, dict-il, *y a-il doncques quelque loy qui commande à nostre familier Epimenides, hoste de Solon, de s'abstenir de toute austre viande, et de prendre seulement en sa bouche un petit de la composition, qui a puissance d'empescher la faim, qu'il se compose luy-mesme, et avecques cela demourer tout un jour sans boire, ny manger, ny disner, ny soupper?* Ceste parole ayant faict ouvrir les aureilles à toute l'assistance, Thales en se jouant respondict, *que c'estoit sagement faict à Epimenides, de ne se vouloir pas travailler à mouldre ny à pestrir ses vivres, comme faict Pittacus : car j'ay moy-mesme ouy estant en l'isle de Lesbos, une esclave estrangiere, qui en tournant la meule chantoit, mouls meule, mouls, car aussy bien meult Pittacus le roy de la grande Mitylene.*

Et Solon dict, qu'il s'esbahissoit d'Ardalus, s'il n'avoit pas leu dedans Hesiode la recepte du regime de vivre, que guardoit ce personnage-là : car c'est celuy qui a premierement baillé les semences de telle

Les biens étoient divisés par la loi à Athenes, suivant la convenance de chacun.

Cette composition s'appelle Alimon.

nourriture à Epimenides, et qui luy a enseigné de chercher

Le grand prouffit qu'il y a en la mauve,
Et le grand bien qui est en la guymauve.[1]

Hesiode recommandoit l'épargne et la sobriété.

Comment? estimez-vous, ce dict Periander, *que jamais Hesiode ayt pensé à cela, et non pas qu'il ayt tousiours haultement loué l'espargne et la sobrieté, et qu'il ne nous ayt pas tousiours grandement incitez aux plus simples viandes, comme à celles qui estoyent les plus plaisantes? car la mauve est bonne à manger, et l'aphrodile doulce au goust, et quant à ces choses-là, que les medecins appellent* alima *et* adipsa, *c'est-à-dire, ostants la faim et la soif, j'entends que ce sont medecines, et non pas viandes, et qu'il y entre du miel et du froumage barbaresque, et grand nombre de semences qui sont fort aisées à recouvrer, et s'il est vray que telles drogues ayent besoing de si peu d'appareil, comment ne faudroit-il ainsy que dict Hesiode,*

Prendre au foyer timon, soc, et charrue?
Des puissants bœufs les travaulx periroyent,
Les forts mulets labourer plus n'iroyent.

Et m'esmerveille de ton hoste Solon, si ayant n'a gueres faict ceste grande ceremonie de purification aux Deliens, il ne veid pas comme l'on apportoit dedans le temple, des enseignes et memoires de l'ancienne premiere nourriture des hommes, comme entre austres choses fort communes, et qui naissent d'elles-mesmes sans main mettre, la mauve et l'aphrodile, desquelles herbes il est vray-semblable que Hesiode nous presente et recommande la simplicité et utilité.

Ce n'est pas pour cela tant seulement, dict adoncques Anacharsis, *ains pource que l'une et l'austre de ces herbes-là sont louées d'estre fort saines entre les austres hortulages.* Et Cleodemus, *vous avez raison*, dict-il, *car Hesiode estoit entendu en medecine, comme l'on peust cognoistre par ce qu'il escript, non impertinemment ny negligemment, du regime de vivre, de la façon de tremper le vin, de la bonté de l'eau, de l'usage du baing et des femmes, du temps qu'il se faust approcher d'elles, comment il faust accoustrer les petits enfants qui viennent de naistre : mais à bien juger*, Æsope *se debvroit plustost et à meilleure raison advouer pour disciple d'Hesiode, que non pas Epimenides : car le propos qu'il faict que le rossignol tient à l'eparvier, a donné à Æsope le commencement de ceste belle et variable sagesse, qui faict parler tant de langues : mais j'entendrois volontiers de Solon, pour ce qu'il me semble qu'ayant vescu et conversé familierement par longues années avecques Epimenides à Athenes, il est vray-semblable que par plusieurs fois il luy a demandé, pour quel accident ou pour quel conseil il avoit esleu et suivy ceste si estroicte façon de vivre.*

La mauve et l'aphrodile, deux herbes fort saines.

Hesiode étoit savant dans la médecine.

Et quel besoing estoit-il, respondict Solon, *de luy demander ? Car il est tout manifeste que, si le plus grand et le plus soubverain bien de l'homme est n'avoir auscun besoing de nourriture, le second après est de n'en avoir besoing que de bien peu.—Je ne confesseray pas cela, quant à moy*, ce dict Cleodemus, *que le soubverain bien de l'homme soit de ne manger point, mesmement quand*

Le souverain bien de l'homme seroit de n'avoir besoin que de peu de nourriture.

on est à table : car en ostant la table sur laquelle se sert la viande, on ruine l'autel des dieux d'amitié et d'hospitalité : et comme Thales dict que la terre estant ostée de ce monde, il est force qu'il s'en ensuive necessairement une confusion de toutes choses ; *aussy pouvons-nous dire que oster la table, c'est austant que ruiner la maison totale ; car vous ostez quant-et-quant le feu, guarde domesticque, la deité tutelaire de Vesta, l'amiable coustume de boire les uns aux austres en une mesme couppe, de festoyer ses amys, de recepvoir les estrangiers et traicter ses hostes, qui sont les plus doulces et plus humaines communications et conversations que les hommes sçauroyent avoir les uns avecques les austres : ou pour mieulx dire en somme, toute la doulceur de la vie humaine. Et s'il y a occupation ou passe-temps quelconque, qui comprenne le discours des actions de l'homme, le besoing de nourriture, et la sollicitude de l'appareiller, en produict et suscite la plus grande partie ; aussy est-ce encores un austre grand inconvenient que la destruction et ruine de l'agriculture ; car estant ruinée, elle nous rendra et laissera derechef la terre sans forme, non repurgée ny essartée d'arbres et de brossailles, ne portant point de fruict, et pleine de ravage d'eaux courantes çà et là sans ordre, à fauste d'estre diligemment cultivée ; oultre ce qu'elle perd tous les arts et toutes les manufactures, qu'elle met toutes en train, et leur donne à toutes fondement et matiere : de maniere qu'elles reviennent toutes à neant, si une fois la table s'en va ostée.*

La table est la réunion totale d'une maison, qui se détruit sans cela.

Le besoin de se nourrir est le mobile des actions de l'homme.

L'agriculture est un ornement pour la terre.

Aussy vont perissants les honneurs des dieux : car les hommes ne porteront plus que bien peu d'honneur au soleil, et encores moins à la lune, ne leur sçachant gré que de la lumiere seulement et de la chaleur : car qui sera celuy desormais qui face dresser un autel à Jupiter pluvieux, ou à Ceres favorisant le labourage, ou à Neptune, protecteur des arbres ? Qui leur fera plus de sacrifices ? Comment sera Bacchus, donneur de joye, si nous n'avons plus besoing de tout ce qu'il donne ? Et puis que sacrifierons-nous et qu'offrirons-nous plus aux dieux ? De quoy leur presenterons-nous les premices ? Cela emporte quand et soy une subversion et confusion generale de toutes choses. Il est bien vray que prochasser toute sorte de voluptez, et en toutes sortes, seroit une folie ; mais aussy les refuir toutes et en toutes sortes, seroit une sottise. L'ame jouyra bien d'austres voluptez qui seront plus nobles et meilleures ; mais le corps n'en sçauroit trouver une à jouyr qui soit plus honneste que celle du boire et du manger, dont il se nourrit ; ce qu'il n'y a homme qui n'entende et qui ne confesse : au moyen de quoy les hommes dressent leurs tables en public à la lumiere, pour boire et manger joyeusement ensemble ; là où, pour jouyr du plaisir de Venus, ils mettent au-devant la nuict et toutes les tenebres qu'ils peuvent, estimants que ce soit aussy bestialement et impudemment faict, de jouyr en public de l'un comme de non jouyr de l'austre.

Les hommes reverent le soleil et la lune en raison des secours qu'ils en esperent.

C'est une folie de courir après beaucoup de plaisir.

C'est une sottise de fuir tous les plaisirs.

Le plaisir le plus honnête pour le corps est le boire et le manger.

Ayant Cleodemus, en cest endroict, interrompu son propos, je le suivy en disant : *ne voulez-vous pas encores adjouster que nous chas-*

sons le dormir quand et la nourriture ? Et s'il n'y a point de dormir, aussy n'y a-il point de songes, et par consequent s'en va aussy la plus ancienne sorte d'oracles et de divination que nous ayons, et sera la vie nostre toute d'une façon, et par maniere de dire, l'ame pour neant sera revestue du corps, veu que le plus grand nombre des parties d'iceluy, et des principales, ont esté faictes et preparées par la nature pour servir d'instruments à la nourriture, comme la langue, les dents, l'estomach, le foye : car il n'y a rien en la structure du corps humain qui soit ocieux, ne qui soit ordonné à austre usage ; tellement que celuy qui n'a point besoing de nourriture, il n'a point besoing de corps aussy, qui est austant à dire comme il n'a point besoing de soy-mesme : car chascun de nous est composé de corps et d'ame. Voylà ce que nous contribuons, quant à nous, pour la deffense du ventre. Au demourant, si Solon ou quelque austre le veult accuser, nous sommes prests et disposez à l'oüyr.

Les oracles et les divinations ont pris leur origine dans les songes.

Il n'y a rien d'inutile ni d'oisif dans la construction de l'homme.

Ouy certainement, respondict lors Solon, *de paour que nous ne soyons de moindre entendement et jugement que les Ægyptiens, lesquels fendants le corps de l'homme quand il est mort, le monstrent au soleil, et en jectent les boyaux et entrailles dedans la riviere ; puis quand il est ainsy nettoyé, ils se mettent à l'embaumer au reste. Car à dire la vérité, ces parties-là interieures sont toute la pollution et inquination de nostre chair, et est proprement le vray enfer de nostre corps : comme l'on dict qu'il y a au lieu des damnez tout plein de je ne sçay quelles villaines rivieres et vents meslez ensemble avecques*

Les Ægyptiens fendoient en deux le cadavre de leurs morts pour les faire sécher avant de les embaumer.

Les boyaux et les entrailles sont l'enfer du corps.

avecques du feu et des morts. Car nulle creature vivante ne se nourrit d'austre chose qui soit vifve ; et en tuant les creatures qui ont ames , ou destruisant les plantes, herbes et fruicts , qui participent aussy de vie , entant qu'elles se nourrissent et qu'elles croissent , nous pechons et faisons mal , parce que tout ce qui est transmué en une austre , perd ce qu'il estoit auparavant , et se corrompt entierement de toute sorte de corruption , pour devenir nourriture d'un austre : car de s'abstenir seulement de manger chair , comme l'on dict que faisoit l'ancien Orpheus , c'est plustost une subtilité et finesse , qu'une entiere fuitte des pechez que l'on commet en delices et superfluité : mais le moyen de les fuyr entierement , et de s'en tenir de tout poinct pur et net , se terminant en parfaicte justice , c'est avoir tout en soy , et ne desirer rien de dehors.

Eviter de manger de la chair, tient plutôt à subtilité qu'à privation.

Là où celuy que Dieu a faict naistre de telle condition qu'il luy est impossible de conserver son estre ny son salut , sans le dommage et la perte d'un austre , à celuy-là a-il baillé la nature pour occasion et principe d'injustice. Ne seroit-ce doncques pas , mon bon amy , *une belle chose que de retrancher avecques leur injustice , le ventre , l'estomach , le foye , et toutes austres telles parties , lesquelles ne nous donnent sentiment ny appetit de chose quelconque qui soit honneste , et qui ressemble les unes aux ustensiles de cuisine , comme sont cousteaux et marmites , les austres à ceulx de moulin , ou à un four , ou à un puits , ou à une met à pestrir ? Car certainement il se peust avecques verité dire , que l'ame de plusieurs est cachée et affu-*

Celui dont l'existence tient à la mort d'autres êtres, a reçu sa nature pour occasion d'injustice.

blée, de crainte d'avoir fauste dedans le corps comme dedans un moulin, tournant tousiours comme à l'entour d'une meule, après la poursuitte de quelque nourriture, ainsy que nous l'avons n'a gueres veu par experience en nous-mesme : car nous ne nous reguardions, ny ne nous escoutions pas les uns les austres, ains chascun la teste courbée contre bas, servoit au besoing de sa nourriture. Mais maintenant estants les tables ostées, comme tu vois, ayants chappeaux de fleurs dessuz nos testes, nous prenons plaisir à deviser d'honneste propos ensemble, nous jouyssons de la compaignie, et passons nostre temps à loisir, après que nous sommes arrivez à ce poinct, de n'avoir plus d'appetit ny de besoing de nourriture. Si doncques nous pouvions toute nostre vie demourer en cest estat sans avoir crainte de disette, et sans sçavoir que c'est du desir de richesse, n'aurions-nous pas tousiours beau loisir de hanter ensemble, et de jouyr de la conversation les uns des austres ? Car il faust que vous sçachiez que la convoitise de superfluité est tousiours conjoincte, et suit de près le besoing de la necessité.

Le desir de la superfluité suit toujours le besoin de la nécessité.

Dissertation sur la nécessité ou l'inutilité du boire et du manger.

Mais Cleodemus est d'advis qu'il est necessaire que l'on mange, et qu'il y ayt de la nourriture, affin que les tables soyent où l'on boit les uns aux austres, et sacrifie-l'on encores à Ceres et à sa fille Proserpine. C'est tout austant comme si un austre voulçoit que les guerres et les batailles feussent, affin que nous ayons des murailles et fortifications de ville, des arcenaulx à bastir navires, et des armeureries, et que nous facions des sacrifices

pour rendre graces de cent hommes tuez, comme l'on dict qu'il y en a un statut en la ville des Messeniens : ou si quelque austre se courrouçoit à la santé, disant que ce seroit grand pitié si, pource qu'il n'y auroit plus de malades, aussy n'auroit-on plus que faire de lict mol, ny de linceulx de lin, et ne sacrifieroit-on plus à Æsculapius, ny aux dieux qui divertissent les malheurs : et puis la medecine, avecques tous ses outils et toutes ses drogues, seroit jectée en arriere sans honneur ny credit : car quelle difference y a-il entre cecy et cela, veu que l'on prend la nourriture comme une medecine pour guarir la faim ? Et disent tous ceulx qui se nourrissent, qu'ils se pensent et se traictent, appliquants ce remede, non comme plaisir agreable ou desirable, mais necessaire à la nature. Et pourroit-on compter plus de douleurs que de voluptez qui viennent à l'homme de sa nourriture ; ou pour mieulx dire, la volupté du manger a bien peu de lieu, et dure bien petit de temps au corps de l'homme : mais l'occupation et la fascherie qu'il y a à l'apprester, il seroit mal-aysé à nombrer de combien de peines honteuses, et de combien de travaulx penibles elles nous remplit. C'est pourquoy je pense qu'Homere, reguardant à toutes ces vexations-là, a prins son argument pour prouver que les dieux ne mouroyent point parce qu'ils ne mangeoyent point.

Le soin que l'homme prend de sa nourriture, lui cause plus de maux que de voluptés.

Ne jamais pain ils ne mangent les dieux,
Ny jamais vin ils ne boivent ès cieulx,
Aussy sont-ils sans sang, qui est la cause
Que d'immortels le nom on leur impose. *Iliad. liv. 5.*

Le trop et le trop peu d'alimens causent toutes les maladies de l'homme.

Comme voulant donner à entendre que le boire et manger sont non-seulement entretenement de la vie, mais aussy cause de la mort : car de là s'amassent les maladies dedans nos corps, qui procedent non moins d'estre trop pleins que d'estre trop vuides, et bien souvent y a plus d'affaires à consumer et digerer une viande que l'on a mis dedans le corps, qu'il n'y avoit pas eu à la recouvrer ny à l'amasser.

Et tout ainsy comme si les Danaïdes estoyent en doubte de ce qu'elles feroyent, et quelle vie elles meineroyent si elles estoyent deslibvrées de la servitude de tascher à remplir un tonneau percé, aussy doubtons-nous, si nous estions venus à ce poinct, de cesser de plus jecter et fourrer dedans ceste nostre chair insatiable, et qui ne se peust jamais remplir, toutes sortes de viandes, et de la terre et de la mer, que c'est que nous ferions, nous contentants de prochasser toute nostre vie les choses necessaires, à fauste de cognoistre et sçavoir celles qui sont honnestes. Tout ainsy doncques comme ceulx qui ont esté longuement serfs, quand ils viennent à estre deslibvrez de servitude, font à eulx-mesmes et pour eulx-mesmes les mesmes services qu'ils souloyent faire à leurs maistres quand ils leur servoyent, aussy l'ame maintenant nourrit le corps avecques grands labeurs et grandes faschеries ; mais si une fois elle se peust despestrer de ce joug de servage, quand elle se trouvera franche et libre, elle se nourrira elle-mesme, et reguardera à elle-mesme et à la cognoissance de la verité sans avoir rien qui plus la destourne ny divertisse.

L'ignorance de l'homme lui rendroit la vie bien embarrassée, s'il étoit exempt du besoin de se nourrir.

L'ame a pour partage l'étude de la vérité.

Voylà ce qui feut lors dict, amy Nycarchus, touchant la nourriture. Mais ainsy comme Solon parloit encores, Gorgias, le frere de Periander, entra, retournant de la ville de Tænarus, où il avoit esté envoyé à cause de je ne sçay quels oracles, pour y porter quelques offrandes à Neptune, et luy faire sacrifice. Nous le salüasmes tous, et Periander son frere s'approchant de luy, le baisa, puis le feit seoir auprès de luy sur le bord du lict, et il luy raconta quelques nouvelles à luy seul. Periander l'escoutoit, monstrant à son visage qu'il estoit bien diversement passionné de ce qu'il entendoit, et sembloit, à son visage, tantost qu'il en feust desplaisant, et tantost qu'il en feust courroucé; auscunesfois qu'il n'en peust rien croire, et austresfois qu'il en feust fort esmerveillé.

Il ne faut raconter que des choses vraisemblables, et taire celles qui sont impossibles.

Finalement, en se riant, il nous dict : *je vouldrois bien tout presentement vous dire ce que mon frere me vient de rapporter, mais je fais doubte de le vous raconter, pour austant que j'ay quelquefois ouy dire à Thales*, qu'il falloit raconter les choses vraysemblables, mais les impossibles qu'il les falloit taire du tout. Bias prenant la parole : *mais aussy est*, dict-il, *ceste sage parole de Thales*, « qu'il ne faust pas » croire ses ennemys des choses mesmes qui » sont croyables, ny descroire ses amys des » choses mesmes qui sont incroyables ». *Et quant à moy, je pense qu'il estime ses ennemys les meschants et les fols, et ses amys les bons et*

les sages. Je suis doncques d'advis, Gorgias, *que tu les recites devant toute ceste compaignie, ou plustost que tu les mettes en ce nouveau genre de vers que l'on appelle maintenant* Dithyrambes, *pour le prononcer à haulte voix, ainsy que tu me l'as recité.*

Compagnie de dauphins suivant la route de Gorgias, sauva un homme de la mort.

Gorgias doncques commencea lors à parler en ceste maniere : *après que nous eusmes faict nostre sacrifice l'espace de trois jours durant, et le dernier y ayant eu une assemblée de feste toute la nuict, avecques danses et jeux au long de la marine, la lune reluisoit au plein sur la mer, et ne tiroit vent du monde, ains y avoit un calme et une bonace grande, sinon que de loing on appercevoit un peu de frizeure de la mer, qui se fronçoit le long de l'esceuil, et en approchant, ameinoit un peu d'escume avecques un grand bruict, pour la vehemence de la vague ; tellement que toute la multitude esmerveillée que ce pouvoit estre, s'encourut à l'endroict du bord où il sembloit que la flotte deust arriver : et avant que l'on peust, par conjecture, deviner que c'estoit, la vistesse feut telle, que l'on apperçeut à l'œil que c'estoyent daulphins, les uns en foule environnants tout à l'entour, les austres guidants la trouppe au plus facile endroict et plus doulx abord du rivage ; les austres venants après à la queuë, comme par honneur. Au milieu de toute ceste trouppe apparoissoit au-dessuz de la mer ne sçay quelle masse d'un corps flottant, que l'on ne sçavoit discerner ny deviner que c'estoit, jusques à ce que, se serrants tous ensemble, et arrivants avecques un eslance-*

ment à bord, ils exposerent sur le rivage un homme vivant et mouvant, et cela faict, s'en retournerent devers le promontoire, saultants et culbutants de joye et de feste, comme il sembloit, plus qu'auparavant.

Arion, joueur de cithre, sauvé des flots par une compagnie de dauphins.

Ce qu'ayant veu la pluspart de l'assemblée, s'en effroya si fort, qu'ils s'enfuirent à perte d'haleine arriere de la mer, sinon quelque petit nombre qui s'asseura d'approcher quand et moy : là où ils recogneurent que c'estoit Arion le joueur de cithre qui luy-mesme disoit son nom, et estoit aysé à recognoistre, d'austant qu'il avoit le mesme accoustrement qu'il souloit porter quand il jouoit en public de sa cithre : si le print-on incontinent, et l'emporta-l'on dedans une tente, là où l'on cogneut qu'il n'avoit mal du monde, sinon que pour la roideur et impetuosité dont on l'avoit apporté, il sembloit estre tout las et rompu ; et là ouysmes de luy un propos incroyable à tout le monde, fors à nous qui en avons veu la fin : car il nous a raconté qu'ayant de long-temps resolu de s'en revenir d'Italie, de tant plus mesmement que Periander luy avoit escript qu'il s'en revint. A la premiere occasion qui se presenta d'une carracque Corinthienne qui faisoit voile, il monta dessuz incontinent, et ne feut pas plustost eslargy en mer avecques un petit vent, qu'il s'apperçeut que les mariniers conspiroyent entre eulx de le tuer, de quoy le pilote mesme de la navire l'advertit depuis secrettement qu'ils avoyent arresté de le faire la nuict.

Histoire d'Arion, joueur de cithre, et de la maniere dont il fut sauvé des eaux.

Se trouvant doncques ainsy destitué de tout secours, et ne sçachant qu'il debvoit faire, il luy

vint une inspiration divine de parer son corps, encores vivant, des ornements dont il avoit accoustumé de s'accoustrer quand il debvoit sonner de sa cithre en un theatre, affin qu'ils luy servissent d'ornements funeraulx à sa mort, et de chanter une lamentation avant son trespas, pour ne se monstrer en cest endroict moins genereux que les cygnes. Parquoy s'estant revestu de tous ses ornements, et ayant adverty les mariniers qu'il luy estoit prins une envie de chanter un canticque à Apollo Pythien pour le salut de luy, de la navire, et de tous ceulx qui estoyent dedans, se dressant en pieds sur la pouppe le long du bord de la navire, et ayant premierement sonné quelque invocation des dieux marins, il chanta le canticque; et comme il feut presque au milieu, le soleil se coucha dedans la mer, et incontinent se commencea à descouvrir le Peloponnese.

Adoncques les mariniers n'ayants pas la patience d'attendre la nuict toute noire, vindrent à luy pour le tuer; luy voyant les espées nuës, et le pilote qui se couvroit la face pour n'en rien veoir, se lança et jecta le plus loing qu'il peust de la navire: mais avant que tout son corps plongeast dedans la mer, les daulphins accoururent qui le soubsleiverent, plein de frayeur et de perturbation d'esprit: de maniere qu'il ne sçavoit que c'estoit du commencement, mais peu à peu sentant qu'il estoit porté bien à son ayse, et voyant une grande flotte de ces daulphins qui l'environnoyent amiablement, et succedoyent les uns après les austres à ceste charge de le porter, comme estant un service auquel ils estoyent necessairement

saîrement obligez, et qui appartenoit à tous, et davantage voyant que la carracque estant demourée bien loing derriere, luy donnoit argument de juger qu'il alloit fort legierement, il n'eut, ce dict-il, *pas tant ny de crainte de mourir, ny d'envie de vivre, comme d'ambition de pouvoir arriver à port de salut, affin que le monde cogneust qu'il estoit en la grace des dieux, et que luy en print une certaine creance et ferme fiance en eulx, voyant le ciel tout plein d'estoilles, et la lune se leivant pure et nette avecques une grande clarté, toute la mer à l'entour de luy platte et calme, sinon que leur cours y traçoit comme une routte et un sentier, il pensa en luy-mesme, que la justice n'avoit pas un œil tant seulement, ains qu'avecques austant d'yeulx, comme il y avoit d'estoilles au ciel, Dieu reguardoit a l'environ tout ce qui se faisoit tant en la terre qu'en la mer : lesquelles cogitations*, dict-il, *luy renforçoyent et soubstenoyent le corps, qui austrement se laissoit ja aller au travail et a la lassitude, et finalement, quand ils vindrent à rencontrer le grand promontoire de Tenare hault et droict, se donnants bien dextrement guarde d'y heurter, ains tournants tout doulcement et nageants terre à terre au long de la coste à fleur d'eau, comme s'ils eussent voulu conduire une barque entiere à saulveté, en port de salut, il s'apperceut bien esvidemment que tout ce portement avoit esté faict par la conduicte de la providence divine.*

Arion appelloit toutes les étoiles autant d'yeux de Dieu.

Après qu'Arion nous eut faict tout ce discours, ce dict Gorgias, *je luy demanday la ou il pensoit que la navire debvoit arriver, je pense*, respondict-il,

qu'en toute sorte elle arrivera à Corinthe, mais qu'elle estoit encores beaucoup derriere : car s'estant jecté dedans la mer au soleil couchant, à son advis, il n'avoit pas faict depuis sur le dos des daulphins moins de chemin que de trente lieuës, et que depuis il y avoit eu tousiours grand calme en la mer. Ce neantmoins Gorgias dict, *que s'estant diligemment enquis du patron de la navire, comment il avoit nom et le pilote aussy, quelle enseigne portoit la navire, il avoit envoyé par tout des batteaux et des souldards en tous les endroicts où elle pouvoit aborder, et qu'il avoit cependant ameiné quand et luy Arion caché, de paour que si les mariniers estoyent premier advertis qu'il eust esté saulvé, ils ne s'enfuissent çà et là, de maniere qu'on ne les peust plus recouvrer, et qu'à la verité tout cest evenement estoit un vray miracle de Dieu, pource qu'il n'estoit pas plustost arrivé là, qu'il avoit entendu que la navire estoit entre les mains des souldards, et les mariniers et passagers qui estoyent dedans, tous prins prisonniers.*

Periander adoncques luy commanda qu'il se leivast incontinent, et qu'il les allast faire mettre tous en bonne et seure prison, où personne n'allast parler à eulx, ny leur desclarer qu'Arion feust saulvé. Æsope adoncques se print à dire, *et puis vous vous mocquez de mes geays et de mes corbeaux qui parlent, et vous voyez que les daulphins font de si grandes proüesses.* Nous en contons un austre (dis-je) semblable Æsope; et y a plus de mille ans, dès le temps d'Ino et d'Athamas que ce conte-là est escript et passé

en chose jugée et certaine. Solon adoncques prenant la parole, *or quant à cela*, dict-il, *il approche des dieux, et surpasse nostre puissance, mais l'accident qui advint à Hesiode est humain, et non point trop esloigné de nous, car je croy que vous en avez ouy faire le recit. Non pas moy*, respondict il. *Si est-il bien digne d'estre entendu*, poursuivit Solon.

C'est qu'un certain Milesien, avecques lequel il logeoit, beuvoit et mangeoit ordinairement en la ville de Locres, entretenoit secrettement la fille de leur hoste, et ayant esté surprins sur le faict avecques elle, Hesiode feut souspeçonné d'avoir bien sçeu la forfaicture dès le commencement, et d'avoir aydé à la couvrir, sans que toutesfois il en feust coulpable en sorte du monde, ains luy en sçavoit-on maulvais gré, et l'en calomnioit-on à grand tort, tant que les freres de la fille luy ayant dressé embusche auprès de Nemée en Locride, le tuerent, et quand et luy son serviteur, qui avoit nom Troïlus; les corps feurent lancez dedans la mer, et celuy de Troilus jecté dedans la riviere de Daphnus, qui le porta dehors sa bouche, où il rencontra un rocher battu des ondes, lequel apparoissoit un bien petit au-dessuz de la mer, et l'arresta, dont jusques aujourd'huy le rocher en est appellé Troïlus : *mais celuy de Hesiode, au partir de là, feut receuilly par une flotte de daulphins, qui le porterent jusques au chef de Rhion, près la ville de Molycrie.*

Hesiode fut assassiné et jette dans la mer, pour avoir été soupçonné d'avoir favorise les amours d'une fille avec un homme.

Or estoit-ce au temps justement que les Locriens faisoyent leur solemnel sacrifice, qu'ils appellent Rhia, *lequel ils observent encores jusques aujour-*

Les Locriens reconnoissent le corps d'Hesiode, et punissent ses meurtriers.

d'huy fort magnificquement, et y avoit une bien grande assemblée en cest endroict-là, quand ils apperceurent le corps qui abordoit, s'en esmerveillants grandement, comme l'on peust penser, ils accoururent sur le rivage, et le recognoissants, pource qu'il estoit tout freschement tué, ils n'eurent rien en plus grande recommandation que d'envoyer incontinent par tout enquerir de ce meurtre, pour le grand renom du poëte Hesiode, et feirent si prompte diligence qu'ils trouverent ceulx qui en estoyent les meurtriers, lesquels ils jecterent tous vivants au fond de la mer, et raserent leurs maisons, et feut le corps de Hesiode enterré auprès du temple de Nemée, et n'y a gueres d'estrangiers qui sçachent où est ceste sepulture, ains leur est celé, à cause des Orchomeniens, comme l'on dict, *lesquels par ordonnance de quelques oracles le cherchoyent pour l'enleiver et l'inhumer en leur païs.*

Les dauphins aiment le son des instrumens; ils suivent les vaiseaux sur lesquels ils les entendent.

Si doncques les daulphins sont ainsy amoureusement affectionnez envers les morts, il est bien à croire qu'ils le sont encores davantage envers les vivants, et qu'ils cherchent à leur faire tout secours, mesmement quand ils y sont attirez par le son des fleustes et d'austre harmonie : car il n'y a celuy qui ne sçache maintenant cela, que ces animaulx-là prennent plaisir à ouyr chanter, et suivent et nagent au long des vaisseaux où ils entendent de la musicque, et où l'on vogue au son des fleustes, ou d'austre chant, quand le temps est doulx, tant ils s'en delectent.

Les dauphins aiment à nager et à

Aussy prennent-ils plaisir à veoir nager les petits enfants, et jouent à plonger avecques eulx,

et pourtant y a-il une ordonnance non escripte, de franchise et immunité qu'ils ont par tout : car nul ne les prend, ny ne leur faict desplaisir, sinon que quelquefois quand on les trouve prins dedans les rets, où ils mangent les poissons de la prinse, on les fouette, comme l'on feroit des enfants qui auroyent failly. Et me soubviens avoir ouy raconter bien à certes, aux habitants de Lesbos, qu'en leur païs il y eut jadis une pucelle saulvée par un daulphin, du peril d'estre noyée en la mer : mais pource que Pittacus le doibt mieulx sçavoir, il seroit bien raisonnable que luy-mesme nous en feist le conte.

jouer avec les petits enfants.

Les daulphins ont droit de franchise par-tout; on les fouette seulement lorsqu'on les trouve mangeant le poisson pris dans les filets.

Parquoy Pittacus commencea à dire *: c'est un propos qui est assez notoire, et celebré de plusieurs, car ayant esté donné un oracle aux fondateurs qui premiers peuplerent l'isle de Lesbos, que quand en cinglant par la mer ils seroyent arrivez à un esceuil, qui s'appelleroit* Mesogeon, *que lors ils jectassent dedans la mer un taureau pour Neptune, et pour Amphitrite et les nymphes Nereïdes, une pucelle toute vifve. Or y ayant sept conducteurs et roys de la trouppe qui debvoit là habiter, et pour le huictiesme Echelaus encores à marier, expressement nommé par l'oracle d'Apollo : les austres sept, qui avoyent des filles à marier tirerent entre eulx au sort, lequel tomba sur la fille de Smintheus. Si l'accoustrerent richement de belles robbes et de joyaux d'or : et quand ils feurent au lieu designé, après avoir faict leurs prieres et oraisons, ainsy qu'ils estoyent prests à la jecter, il y eut un jeune homme de ceulx de la navire, homme de gentil cœur,*

Fondation de l'isle de Lesbos.

comme il apparut, nommé Enalus, lequel estant amoureux de la fille, print soubdainement une resolution de la secourir à ce besoing, encores qu'il veist bien qu'il estoit impossible, et l'embrassant estroictement se laissa jecter quand et elle dedans la mer.

Fille sauvée par un dauphin.

Or sur l'heure mesme il courut un bruict, qui n'avoit pas grand fondement, mais neantmoins qui feut creu de beaucoup de gens parmy l'armée, qu'ils avoyent esté portez à bord et saulvez; mais depuis on dict, que ledict Enalus feut veu en l'isle de Lesbos, lequel dict qu'ils avoyent esté portez sur le dos des dauphins a saulveté jusqu'en terre ferme. Nous pourrions bien reciter d'austres contes encores plus merveilleux, pour ravir en admiration, et entretenir un populaire; mais il seroit difficile de les prouver: comme, qu'il se leiva une grande et haulte vague en l'air, ne plus ne moins qu'un rocher, à l'entour de l'isle, tellement qu'il n'y eut homme qui en osast approcher, sinon luy seul qui alla vers la mer, et qu'une grande trouppe de poulpes le suivirent jusqu'au temple de Neptune, là où l'un de ces poulpes apporta une pierre que Enalus print, et la dedia en memoire de ce miracle dedans le temple; d'où vient qu'encores l'appellons-nous jusques aujourd'huy Enalus: *mais en somme,* dict-il, *si l'on entendoit bien la difference qu'il y a entre l'impossible et l'inusité, ou hors du commun usage, et entre ce qui est contre l'ordre du cours de nature, et contre la commune opinion des hommes, en ne croyant pas temerairement, ny aussy ne descroyant pas facilement, on observeroit de bout en bout,*

seigneur Chilon, *ta reigle*, de trop rien, *ainsy comme tu l'as commandée.*

Après luy, Anacharsis parla, disant *qu'il ne se falloit pas esmerveiller, si les plus belles et plus grandes choses du monde se faisoient par la volonté et providence de Dieu, atttendu que selon la bonne et sage opinion de Thales, en toutes les plus grandes et principales parties du monde, il y a une ame; car l'organe et outil de l'ame c'est le corps, et l'ame est l'outil de Dieu: et comme le corps a de soy plusieurs mouvements, et la pluspart mesmement les plus nobles, il les a de l'ame: aussy l'ame faict ne plus ne moins auscunes de ses operations, estant meuë d'elle-mesme, ès autres elle se laisse manier, dresser et tourner à Dieu, comme il luy plaist, estant le plus bel organe et le plus adroict outil qui sçauroit estre; car ce seroit chose estrange que le vent, l'eau, les nuées et les pluyes feussent instruments de Dieu, avecques lesquels il nourrit et entretient plusieurs creatures, et en perd aussy et deffaict plusieurs austres, et qu'il ne se servist nullement des animaulx à faire pas une de ses œuvres: ains est beaucoup plus vraysemblable, attendu qu'ils despendent totalement de la puissance de Dieu, qu'ils servent à tous les mouvements, et secondent toutes les volontez de Dieu, plus tost que les arcs ne s'accommodent aux Scythes, les lyres aux Grecs, ne les haultbois.*

L'ame est l'organe le plus adroit et le plus beau qui sauroit exister.

Après ces propos, le poëte Chersias feit mention de plusieurs austres qui avoyent esté retirez de mort contre toute esperance, et entre austres de Cypselus, pere de Periander,

Cypselus sauvé par sa mere, qui l'enferme dans un coffre.

pour lequel tuer lors qu'il ne faisoit que naistre, aucuns meurtriers ayants esté envoyez, le rencontrerent, et s'en destournerent par pitié, et depuis s'en estants repentis, retournerent pour le chercher, et ne le trouverent plus, pource que sa mere l'avoit caché dedans un coffre : en memoire dequoy Cypselus depuis feit bastir une salle dedans le temple d'Apollo en Delphes, comme ayant ce Dieu miraculeusement empesché, que lors il ne criast, de paour qu'il ne feust trouvé.

Et lors Pittacus adressant sa parole à Periander, se print à dire, *Chersias m'a faict grand plaisir de mentionner ceste salle ; car j'ay eu plusieurs fois envie de te demander que veulent dire tant de grenouilles qui y sont gravées à l'entour du pied du palmier, et qu'elles ont à faire ou avecques le dieu, ou avecques celuy qui a faict bastir et dedié la salle.* Periander luy respondict en riant, qu'il le demandast à Chersias. *Je n'en diray rien*, respondict il, *s'ils ne me disent premier que signifie*, rien de trop, *et* cognoy toy toy-mesme : *et cest austre mot qui a faict demourer plusieurs sans marier, et plusieurs deffiants, et quelques-uns mesme muets*, qui respond paye, *ou* dommage suit response. *Et quel besoing est-il*, dict Pittacus, *que nous l'exposions, veu que tu loues des fables qu'Æsope a composées, qui desclarent la substance de chas une de ces sentences? C'est quand Chersias se veult jouer avecques moy qu'il dict cela*, respondict Æsope : *mais quand il parle à bon escient*, il dict *qu'Homere*

Examen des sentences *rien de trop : connois-toi toi-même : qui répond paie.*

en

en a esté le premier autheur, alleguant que Hector se cognoissoit soy-mesme ; car allant chercher et assaillir tous les austres capitaines Grecs,

Il refuyoit le fils de Telamon : *Iliad. liv. 11.*

et dict aussy qu'Ulysses approuvoit et louoit ceste sentence, rien de trop, *quand il admonestoit Diomedes, en disant,*

Diomedes, par trop hault ne me prinse,
Ny trop aussy ne me blasme et desprinse. *Iliad. liv. 10.*

Quant à la caution ou response, les austres tiennent qu'il la diffame et dissuade fort au lieu où il dict,

C'est bien un cas souvent calamiteux
Que de pléger des hommes souffreteux. *Odyss. l. 8.*

Et ce poëte icy, Chersias, dict que la fée Até, *c'est-à-dire peste ou malheur, feut par Jupiter jectée du ciel en terre, pour austant qu'elle s'estoit trouvée presente à la caution et response qu'il avoit faicte de la naissance d'Hercules, où il avoit esté trompé.*

Puis qu'ainsy est, dict adoncques Solon, *je suis doncques d'advis, que nous adjoustions foy au très-sage Homere,*

La nuict nous est ja venue surprendre,
Obeyssance il vauldra mieulx luy rendre. *Iliad. liv. 19.*

Ainsy après que nous aurons rendu graces, en leur offrant du vin, aux Muses, à Neptune, et Amphitrite, mettons fin, si bon vous semble, à l'assemblée de ce festin. Voylà, amy Nycarchus, quelle feut lors la fin de ceste assemblée.

INSTRUCTION POUR CEULX QUI MANIENT AFFAIRES D'ESTAT.

S'IL y a propos au monde auquel on puisse proprement appliquer ces vers du poete Homere,

Il n'y aura entre tous les Grecs ame
Qui ton parler contredie ny blasme,
Certainement: mais cela n'est pas tout,
Car tu n'es pas allé jusques au bout.

Iliad. liv. 9.

Les philosophes n'ont pas donné de préceptes pour ceux qui s'entremettent des affaires publiques.

veritablement, seigneur Menemachus, c'est à l'endroict des philosophes qui exhortent assez et disent qu'il se faust entremettre des affaires publicques; mais ils n'enseignent pas comment, ny n'en donnent pas les preceptes et advertissements; et me semble qu'ils font tout ainsy que ceulx qui mouchent bien les lampes, mais ils ne versent point d'huile dedans.

Voyant doncques que tu as, avecques bien bonne raison, desliberé de te mesler des affaires de ton païs, et que tu desires, ainsy qu'il appartient à la noblesse du lieu dont tu es yssu,

Sçavoir bien dire et encore mieulx faire,

et que tu n'as pas l'aage d'avoir peu contempler à descouvert la vie d'un homme sage, comme seroit un vray philosophe, en matiere de gouvernement, et considerer ses desportements en affaires d'estat, ny d'avoir esté spectateur de ses beaulx exemples, mis en œuvre par effect, et non pas en discours seulement; à raison de quoy tu me requiers de te donner des pre-

Préceptes pour l'homme chargé des affaires publiques.

ceptes et advertissements, pour sçavoir comment tu t'y doibs gouverner : il m'a semblé que je ne pouvois honnestement esconduire ta requeste, et desire que ce que je t'en ay receuilly, responde dignement et au zele de ton intention, et à la bonté de mon affection. J'ay accompaigné les preceptes de plusieurs beaulx exemples, ainsy que tu m'avois mandé.

L'homme chargé des affaires publiques, doit avoir un bon jugement, et être exempt de passions.

En premier lieu doncques, je dis qu'il faust que tout homme qui vient à s'entremettre du gouvernement de la chose publicque, y apporte, pour un asseuré et certain fondement, la bonne intention, meuë de raison et de jugement, non point de passion ny de cupidité de vaine gloire, ny de jalousie d'un austre, et d'æmulation, ny de fauste d'austre occupation.

On ne doit pas se charger des affaires publiques faute d'autres occupations.

Car ainsy comme il y en a qui demourent le plus du temps sur la place, encores qu'ils n'y ayent que faire, pource qu'ils n'ont rien de bon en leur maison ; aussy y en a-il qui se jectent aux affaires publicques d'austant qu'ils n'ont que faire chez eulx, prenants les affaires publicques pour austant d'amusement et de passe-temps. Il y en a d'austres qui, s'y estants jectez par cas d'adventure, et s'en estants bientost saoulez, ne s'en peuvent plus, au moins pas facilement, retirer, ressemblants proprement à ceulx qui montent dessuz quelque vaisseau en mer, seulement pour se bransler, et puis sont emportez par le vent en haulte mer ; alors commenceant la teste à leur tourner, et leur estomach à se renverser sans-dessuz-des-

soubz, ils reguardent vers la terre au-dehors; mais toutesfois ils sont contraincts de demourer dedans, et s'accommoder à ce qui se presente,

Les beaulx amours leur sont passez
D'aller sur les bancs tapissez
De quelque fregate legere,
Par une bonace bien clere,
Plaisamment sillonner le dos
De la mer aux terribles flots:

Le ministre inhabile ne gagne que de l'infamie dans sa place.

ce sont ceulx-là qui, austant ou plus que nuls austres, descrient le faict, d'austant qu'ils se repentent et se courroucent de ce qu'ils s'y sont mis, mesmement quand, au lieu d'une gloire qu'ils s'estoyent promise, ils se trouvent tombez en infamie; au lieu qu'ils s'attendoyent d'estre formidables aux austres, par le moyen de leur credit et aucthorité, ils se trouvent embrouïllez eulx-mesmes en affaires pleins de troubles et dangiers.

Le ministre, en acceptant sa place, ne doit pas avoir en vue son intérêt particulier.

Mais celuy qui y sera venu et aura commencé par vray jugement de raison, comme à une très-honneste vacation de soy-mesme, et très-convenable à son estat et à sa qualité, celuy-là ne s'estonnera point de tous ces accidents-là, ny ne changera point de resolution: car il ne faust pas venir au gouvernement de la chose publicque en intention d'y traficquer, ny d'y faire bien ses besongnes, ainsy comme jadis à Athenes un Stratocles et un Democlides se convioyent l'un l'austre d'aller à leur moisson d'or, appellants ainsy, par maniere de

mocquerie, la chaire et tribune aux harangues, de sur laquelle ils preschoyent le peuple, ny par saisissement d'une soubdaine passion violente, ainsy comme feit jadis Caius Gracchus, lequel, sur l'heure que l'inconvenient de la mort de son frere estoit encores tout chauld, se retira en une vie solitaire et privée, bien loing de tout maniement d'affaires, et depuis s'estant tout soubdain allumé de cholere, pour des oultraigeuses et injurieuses paroles que quelqu'un luy dict, il s'en alla par despit jecter au gouvernement des affaires, dont il feut tantost saoul, et son ambition rassasiée : mais alors qu'il eust bien voulu s'en despartir et se reposer, il ne peust trouver moyen de quitter son aucthorité et sa puissance, tant elle estoit grande, et feut tué avant que de le pouvoir faire. Mais ceulx qui se composent comme pour aller jouër quelque jeu sur un eschaffault, ou à une contention de jalousie contre quelques austres, ou à une convoitise de vaine gloire, il est force que ceulx-là se repentent de s'y estre mis, quand ils voyent qu'il faust qu'ils servent à ceulx à qui ils se pensoyent estre dignes de commander, ou qu'ils desplaisent à ceulx à qui ils debvroyent complaire.

Le ministre que la raison et le jugement n'appellent pas au ministere, n'y trouve ni agrément, ni douceur.

Ne plus ne moins que ceulx qui tombent par inconvenient dedans un puits avant que l'avoir preveu, il est force qu'ils se trouvent bien estonnez et faschez quand ils se voyent au fond ; mais ceulx qui, de propos desliberé, et après y avoir bien pensé, y devallent, ceulx-là

Le ministre doit d'abord étudier le caractere du plus grand nombre des citoyens qui constituent la nation.

s'y portent moderéement en repos d'esprit, sans se fascher ny courroucer de rien, comme ceulx qui, dès leur entrée, se sont proposez le debvoir seulement, et non austre chose, pour leur but. Ainsy, après que l'on a bien fondé son intention en soy-mesme, et que l'on l'a tellement asseurée et affermie qu'il est mal aysé de la faire plus varier ny bransler, alors il se faust mettre à diligemment considerer et cognoistre le naturel des citoyens à qui l'on a affaire ; au moins ce qui estant composé et meslé de tous, en apparoist le plus, et a plus de force entre eulx.

Il est difficile et dangereux de changer tout d'un coup les mœurs d'un peuple.

Car de vouloir entreprendre de changer du premier coup, ou de reformer à sa mode la nature de tout un peuple, il n'est ny facile ny seur, parce qu'il y faust un long temps, et une grande aucthorité et puissance : mais il faust faire ainsy que faict le vin en nostre corps, lequel, au commencement, est vaincu et maistrisé par l'humeur et le naturel de celuy qui le boit ; mais puis après, l'eschauffant petit à petit, et se meslant dedans ses veines, il vient à le transmuer et transformer en soy-mesme.

Un gouverneur prudent doit se faire aimer avant de faire aucun changement dans scn gouvernement.

Aussy faust-il que le sage gouverneur, jusques à ce qu'il ayt acquis par fiance que l'on aura en luy, et par bonne reputation, tant d'aucthorité envers le peuple, qu'il le puisse meiner à son plaisir, s'accommode à ses mœurs, tels qu'il les rencontrera, et en face conjecture et jugement, en considerant à quoy il prent plaisir, et de quoy il se delecte : comme, pour exem-

ple, le peuple d'Athenes est aysé à mettre en cholere, et prompt aussy à tourner à misericorde, voulant plustost souspeçonner et deviner promptement, que d'avoir patience d'estre informé et enseigné à loisir longuement ; et comme il est plus enclin à vouloir secourir les hommes bas et de petite condition, aussy aime-il plus et trouve meilleurs les propos joyeux et dicts par maniere de jeu et de risée, prent fort grand plaisir à ouyr ceulx qui le louënt, et ne s'offense pas beaucoup de ceulx qui se mocquent de luy. Il est formidable jusques à ses magistrats mesmes, et toutesfois humain jusques à pardonner, voire aux ennemys.

Les Athéniens étoient fort sensibles à la louange, et peu au blâme.

Le naturel du peuple de Carthage tout au contraire, aspre, severe et vindicatif, soupple à ses superieurs, rude et imperieux à ses subjects, très-couard en sa paour, très-cruel en son courroux, ferme en ce qu'il a une fois arresté, dur à esmouvoir à jeu, et à addoulcir d'auscune guayeté : vous n'eussiez eu guarde de veoir qu'à la priere d'un Cleon, qui leur eust dict publicquement qu'il avoit sacrifié aux dieux, et qu'il debvoit festoyer quelques-uns de ses amys estrangiers qui l'estoyent venus veoir, ils se feussent leivez du conseil, et eussent remis l'assemblée à un austre jour, en riant et battant des mains en signe de resjouyssance : ny qu'estant eschappée une caille à Alcibiades de dessoubz sa robbe ainsy qu'il haranguoit, ils se feussent mis à courir après pour la reprendre ; et qu'ils la luy eussent re-

Les Carthaginois étoient severes, vindicatifs, et difficiles à gouverner.

baillée, plustost l'eussent-ils tué luy-mesme sur la place, comme les mesprisant en cela, et se mocquant d'eulx, attendu qu'ils chasserent en exil le capitaine Hanno, pource qu'il faisoit porter à un leon, comme à un sommier, partie de ses hardes à la guerre, disants que cela sentoit son homme qui brassoit quelque tyrannie.

Hanno, général des Carthaginois, faisoit porter par un lion ses hardes à la guerre.

Et ne m'est pas advis que celuy de Thebes se feust jamais contenu d'ouvrir des lettres de son ennemy, si elles feussent tombées en ses mains, comme feirent les Atheniens, lesquels ayants surprins des courriers du roy Philippe, ne voulurent oncques souffrir qu'on ouvrist une missifve qui estoit suscripte, à la royne Olympiade sa femme, ne descouvrir le secret des amours d'un mary absent escripvant à sa femme : ny celuy d'Athenes aussy, à l'opposite, n'eust pas, à mon jugement, supporté patiemment la haultesse de cœur et le mespris d'Epaminondas, qui ne voulut oncques respondre à l'imputation qui feut proposée devant le peuple de Thebes à l'encontre de luy, ains se leiva du theatre auquel estoit assemblé le peuple, et passant à travers s'en alla au parc des exercices. Et s'en eust aussy beaucoup fallu que les Lacedæmoniens eussent enduré l'insolence et la mocquerie d'un Stratocles, lequel, ayant persuadé aux Atheniens qu'ils sacrifiassent aux dieux, pour leur rendre graces de la victoire, comme s'ils eussent vaincu ; et puis après, estant la nouvelle certaine venue de la deffaicte qu'ils avoyent

Les Lacédémoniens ne souffroient pas qu'on se moquât d'eux.

avoyent receuë, comme ils s'en courrouçassent à luy, il leur demanda : *he bien, quel tort vous ay-je faict, si je vous ay tenu bien ayses en feste l'espace de trois jours durant ?*

Un gouverneur sage et prudent doit étudier et conduire chacun suivant son caractere.

Or les flatteurs ès cours des princes font comme les oyseleurs qui prennent les oyseaux à la pipée, en contrefaisant leurs voix, aussy, pour s'insinuer en la bonne grace des roys, ils se rendent semblables à eulx, les attrapants par ceste tromperie : mais à un bon gouverneur d'estat populaire, il n'est pas convenable d'imiter ny contrefaire les mœurs ny le naturel de son peuple, mais de les cognoistre, et user envers un chascun des particuliers des moyens par lesquels il sçait qu'il se peust prendre et guaigner : car la fauste d'avoir bien cogneu et sçeu manier les hommes selon leurs humeurs, apporte et cause des rebuts et des reculements, aussy bien ès gouverneurs populaires, comme il feit aux mignons des roys.

Le ministre d'un peuple doit avoir une conduite irréprochable.

Mais après que l'on a acquis aucthorité et foy grande envers le peuple, c'est alors que l'on doibt tascher à reformer son naturel, s'il est vicieux, et le retirer petit à petit, et rameiner tout doulcement à ce qui est meilleur ; car c'est chose bien laborieuse et bien difficile, de changer toute une commune : mais pour y parvenir, il faust que tu commences à toy-mesme le premier, en reformant ce qu'il y a de desreiglé en ta vie et en tes mœurs, sçachant que tu as à vivre desormais comme en un theatre ouvert, où tu es veu de tous costez.

Le ministre doit au moins cacher ses défauts, s'il ne peut s'en corriger.

Et si d'adventure il est mal-aysé de retirer ton ame de toutes sortes de vices entierement, au moins en osteras et retrancheras-tu ceulx qui sont les plus apparents et qui plus se presentent au-dehors : car tu oys comme Themistocles, quand il se voulut addonner au maniement des affaires, se retira des compaignies où l'on ne faisoit que boire, danser, jouër, et faire grand'chere, et comme en veillant, jeusnant et estudiant, il disoit à ses familiers que la victoire et le trophée de Miltiades ne le laissoyent pas reposer. Pericles, au cas pareil, changea ses façons de faire en sa maniere de vivre et en sa personne, quant à marcher gravement et parler poséement, à monstrer tousiours un visage pensif, à contenir ses mains au-dedans de sa robbe, sans jamais les montrer dehors, à n'aller jamais par la ville ailleurs qu'au conseil et à la tribune aux haran-

Un peuple est fort difficile à gouverner.

gues : car ce n'est pas chose aysée à manier une tourbe de populaire, ne qui se laisse prendre à toute personne d'une prinse salutaire, et guaigne-l'on beaucoup si l'on peust tant faire que, comme une beste ombrageuse et souspeçonneuse, il ne s'effarouche et ne s'effroye point de chose qu'il oye ne qu'il voye, tant qu'on le puisse manier et gouverner.

Le peuple cherche toujours à connoitre et à savoir les actions les plus secrettes d'un ministre.

Pourtant ne faust-il pas mettre cela en nonchaloir, ny avoir peu de soing de ses mœurs et de sa vie ; en s'estudiant, de faire austant qu'il est possible qu'elles soyent sans blasme et sans reproche, pource que ceulx qui pren-

nent en main le gouvernement des affaires publicques, ne sont pas subjects à rendre compte et raison de ce qu'ils disent et de ce qu'ils font en public seulement, ains recherche-l'on curieusement jusques à leurs licts, leurs mariages, et à tout ce qu'ils font en leur privé, soit en jeu, soit en bon esciant.

Un ministre doit être circonspect jusques dans ses moindres gestes.

Car que dirons-nous d'Alcibiades, lequel estant homme d'execution austant ou plus que nul austre capitaine de son temps, et s'estant tousiours maintenu invincible, quant à luy, en ce qu'il mania du public, finit neantmoins ses jours malheureusement, pour la dissolution et le desbordement de sa vie domesticque; de maniere qu'il frustra son païs du fruict de ses austres bonnes qualitez, et par son intemperance et sa sumptueuse superfluité de despense.

Ceulx d'Athenes reprenoyent en Cimon qu'il aimoit le vin. Et les Romains ne trouvant austre chose à redire en Scipion, le blasmoyent de trop dormir. Et les malveuillants de Pompeius, ayant remarqué qu'il grattoit quelquefois sa teste d'un doigt, luy reprochoyent, et tournoyent à injure cela.

Les plus petites fautes des princes et des ministres sont blâmées publiquement.

Car tout ainsy comme une lentille, un seing, une verrue en la face de l'homme, font plus d'ennuy que ne feroyent une balafre, ou une cicatrice, ou une mutilation en tout le reste du corps; aussy les faustes petites et legeres de soy, apparoissent grandes ès vies des princes et de ceulx qui ont le gouvernement de la

chose publicque entre leurs mains, pour l'opinion imprimée en l'entendement des hommes, touchant l'estat de ceulx qui gouvernent et qui sont en magistrat, estimants que c'est chose grande, et qui doibt estre pure et nette de toutes faustes et de toutes imperfections. Pourtant à bon droict feut grandement loué Livius Drusus, senateur Romain, de ce qu'il respondict à quelque ouvrier qui luy promettoit de faire ensorte, s'il vouloit, que ses voisins, qui descouvroyent et voyoyent en plusieurs endroicts de sa maison, n'auroyent plus nullement de veuë sur luy, et ne luy cousteroit que trois mille escus seulement : *mais je t'en donneray six mille*, dict-il, *et fais ensorte que l'on voye dedans ma maison de tous costez, affin que tous ceulx de la ville voyent et sçachent comment je vis :* car c'estoit un personnage grave, honneste et sage. Mais à l'adventure n'estoit-il ja besoing que l'on luy rendist sa maison veuë de tous costez, pource que le peuple penetre jusques à veoir au fond des mœurs, des conseils, des actions et vies que l'on pense estre plus cachées et couvertes de ceulx qui gouvernent, non moins par ce à quoy ils s'addonnent en privé, qu'à ce qu'ils leur voyent faire et dire en public, en aimant les uns, et les estimant pour cela, et en hayssant et mesprisant les austres.

La conduite d'un ministre doit être exposée à la vue de tout le monde.

L'amitié ou le mépris que les hommes ont pour les ministres les engage à savoir leurs plus secrettes actions.

Et quoy, me dira quelqu'un, les citez ne se servent-elles pas quelquefois de gouverneurs qu'elles sçavent estre dissolus et desordonnez en leur maniere de vivre ? Je croy bien ; mais

c'est comme nous voyons que les femmes qui enchargent et sont enceintes, appetent bien souvent à manger des pierres, et ceulx à qui le cœur faict mal sur la mer, demandent des saleures et austres telles maulvaises viandes; mais un peu après que le mal leur est passé, ils les rejectent et les ont en horreur : aussy les peuples quelquefois, par une insolence et un plaisir desordonné, ou à fauste de meilleurs gouverneurs, se servent des premiers venus, combien qu'ils les mesprisent et abominent; et puis après ils sont bien ayses quand ils oyent tenir d'eulx de tels propos, que le poëte comicque, Platon, en une sienne comœdie, faict dire au peuple mesme :

Prends-moy la main, prends-la moy vistement;
Car j'esliray capitaine austrement
Ægyrius.

et puis en un austre passage il demande le bassin, et une plume pour mettre en sa gorge, et se provocquer à vomir,

Devant moy j'ay la tribune esminente
Des harangueurs, Mantile se presente.

Et puis après,

Il entretient une puante teste,
Voire, je dis, infame et deshonneste.

Et le peuple Romain, comme Carbon luy promist quelque chose, en l'asseurant par un grand serment, avecques une execration et malediction s'il n'estoit ainsy : tout d'une voix jura

haultement à l'encontre, qu'il n'en croyoit rien.

Les Lacédémoniens n'acceptoient pas un bon conseil qui leur étoit donné par un homme de mauvaise vie.

Et en Lacedæmone, comme un meschant homme dissolu, nommé Demosthenes, eust proposé un advis et conseil, qui estoit fort à propos, et utile pour la matiere dont il estoit question, le peuple le rejecta, et les Ephores ayants choisy un des plus honnorables senateurs du conseil, luy commanderent de proposer le mesme advis, ne plus ne moins que s'ils l'eussent osté d'un vaisseau sale et ord, et remué en un austre pur et net, pour le rendre agreable à la commune : tant a d'efficace pour gouverner un estat, la foy et l'asseurance de la preud'hommie d'un personnage, et consequemment aussy, tant a de force le contraire.

L'éloquence ne fait qu'aider à la vertu.

Ce n'est pas pourtant à dire, qu'il faille negliger la grace et science de bien dire, en faisant son total fondement de la vertu, mais estimer que l'eloquence n'est pas celle qui persuade seule, ains qu'elle y ayde et coopere, en r'habillant le dire du poëte Menander,

> Les bonnes mœurs de celuy qui harangue,
> Croire le font, non pas sa belle langue.

La parole et les bonnes mœurs réunies persuadent aisément.

Car ce sont les bonnes mœurs et la parole ensemble : si d'adventure nous ne voulions dire, que c'est le timonnier qui gouverne la navire, et non pas le timon, et que c'est le chevaulcheur qui tourne le cheval, et non pas la bride : aussy que la science de gouverner une chose publicque use des mœurs, et non pas d'eloquence, comme d'un timon, ou d'une

bride, pour manier et regir toute une ville, qui est, ainsy que dict Platon, l'animal le plus aysé à tourner qui soit point, pourveu qu'il soit conduict et meiné en maniere de dire par la pouppe : car veu que les grands roys enfants de Jupiter, ainsy comme Homere les appelle, enfloyent encores leur magnificence avecques des grandes robbes de pourpre, avecques des sceptres entre leurs mains, avecques des guardes et satellites, dont ils estoyent environnez, avecques des oracles des dieux en leur faveur, assubjectissants à eulx par ceste venerable apparence exterieure la commune, en leur imprimant opinion qu'ils estoyent quelque chose plus que hommes, et neantmoins vouloyent encores apprendre à disertement parler, et ne mettoyent point en nonchaloir d'acquerir la grace de bien dire,

La magnificence des habits en impose au peuple.

> Et haranguer, pour estre plus parfaicts
> A soubstenir de la guerre le faix :

Iliad. liv. 9.

et ne se recommandoyent pas seulement à Jupiter conseiller, ny à Mars sanglant, ou à Minerve guerriere, ains reclamoyent aussy la muse Calliopé,

> Qui suit les roys et les rend venerables :

addoulcissant par grace persuasifve, et appaisant la violence et la fierté des peuples, veu, dis-je, que les grands princes, se servent de tant d'aydes et de subsides, seroit-il bien possible qu'un homme privé, avecques une simple capette et une apparence populaire, entrepre-

La persuasion appaise la violence et la fierté des peuples.

nant de manier toute une cité à sa guise, en peust venir à bout, et dompter tout un peuple, s'il n'avoit l'eloquence qui luy aydast à ce faire, pour les persuader et ameiner à sa devotion? quant à moy, je croy que non.

Un bon gouverneur doit lui-même examiner et juger tout.

Or les patrons des gualeres et des navires, ont d'austres officiers dessoubz eulx, comme les comites, qui font par toute la navire entendre leurs commandements : mais le bon gouverneur d'estat doibt avoir dedans soy-mesme l'entendement qui manie le timon, et puis la parole qui faict entendre sa volonté, afin qu'il n'ayt point affaire à tout propos de la voix d'un austre, et afin qu'il ne soit contrainct de dire comme faisoit Iphicrates quand il se trouvoit rabroüé par l'eloquence d'Aristophon, *le joueur de mes adversaires est bien meilleur que le mien, mais mon jeu vault beaucoup mieulx que le leur*, et qu'il ne luy faille souvent usurper ces vers d'Euripides,

Que pleust à Dieu que l'humaine semence
Feust sans parole et sans poinct d'eloquence.

Et ces austres,

O dieux, que n'ont les affaires du monde,
Voix pour parler, affin que la faconde
Des harangueurs ne servist plus de rien.

Car ces propos-là se pourroyent à l'adventure conceder à un Alcamenes, ou un Nesiotes, ou un Ictinus, et à telle maniere de gents vivants de leurs bras, et guaignants leur vie à la sueur de leur corps, qui n'ont point d'esperance de jamais

jamais attaindre à ceste perfection de bien dire; comme l'on escript de deux architectes et maçons que l'on vouloit esprouver à Athenes, pour sçavoir lequel des deux seroit mieulx à propos pour entreprendre une grande fabricque et ædifice publics : l'un, qui estoit affetté et sçavoit bien dire sa raison, recita une harangue qu'il avoit premeditée touchant celle fabricque, si bien qu'il esmeut toute l'assistance du peuple : et l'austre qui entendoit bien mieulx l'architecture, et ne sçavoit pas si bien haranguer, se presentant au peuple ne feit que dire, seigneurs Atheniens, *ce que cestuy-cy dicat, je le feray*. Et quant à ceulx-là, ils ne recognoissent que Minerve artisane et ouvriere, comme dict Sophocles,

Les artisans ne peuvent ni ne doivent prétendre à l'éloquence.

> Qui dessuz l'enclume massifve
> Forment à grands coups de marteaulx
> Une masse sans ame vifve
> Obeyssante à leurs travaulx.

Mais celuy qui est ministre et prebstre de la Minerve *Poliade*, c'est-à-dire gardienne des villes, et de justice conseillere,

> Qui aux conseils des hommes presidente;
> Ou à les rompre ou assembler regente.

celuy-là, dis-je, n'ayant qu'un seul instrument dont il se puisse servir, qui est la parole, forme les uns à son moule et les accommode, les austres qu'il trouve repugnants au desseing de son ouvrage, comme seroit des nœuds en du bois, ou des feuilles et pailles en du fer, en

les polissant et applanissant, il embellit toute une cité.

Pericles étoit fort éloquent.

Par ce moyen le gouvernement de Pericles, qui de nom et d'apparence estoit populaire, à la verité et en effect estoit principaulté regie par un seul homme premier de sa ville, par le moyen et la force de son eloquence : car au mesme temps Cimon estoit bien homme de bien, si estoit Ephialtes, et Thucydides aussy, qui estant un jour enquis par le roy de Lacædemone Archidamus, lequel estoit le plus adroict à la luicte de luy ou de Pericles, *cela*, respondict-il, *seroit bien mal aysé à dire, car quand je l'ay porté par terre en luictant, luy en disant persuade aux assistants qui l'ont veu, qu'il n'est pas tombé, et le guaigne ;* ce qui n'apportoit pas seulement gloire et honneur à luy, mais aussy salut à toute sa ville, laquelle se laissant persuader à luy, maintint et guarda très-bien la richesse et l'estat qu'elle avoit, et s'absteint de vouloir conquerir l'austruy, là où le pauvre Nicias, qui avoit bien la mesme intention, et non pas la mesme grace de persuader avecques sa parole, qui estoit comme un mors trop doulx, tascha bien de refrener et arrester la cupidité du peuple, mais il n'en peust venir à bout, ains feut emporté malgré luy, et entraisné à col tors par la violence du peuple, jusques en la Sicile.

Les peuples ont besoin d'être tenus par les oreilles.

On dict communement par un ancien proverbe, *qu'il ne faust pas tenir le loup par les aureilles :* mais c'est un peuple et toute une cité

qu'il faust principalement prendre par les aureilles, non pas aller chercher d'austres prinses lourdes et grossieres, pour attirer et guaigner une commune : ainsy que font ceulx qui ne sont pas suffisamment exercitez en cest art d'eloquence ; les uns tirants le populaire par la panse, en luy faisant des bancquets ; les austres par la bourse, en luy donnant de l'argent, ou luy faisant veoir des jeux, des danses, ou des combats d'escrimeurs à oultrance : qui n'est par tant meiner que traisner par flatterie un peuple : car le meiner proprement est le persuader par force d'eloquence, là où ces austres allechements de populace ressemblent proprement aux appasts que l'on faict pour prendre les bestes brutes.

Mener un peuple à sa volonté, c'est le persuader.

Puis qu'il est doncques ainsy, que le principal instrument d'un sage gouverneur est la parole, il faust tout premierement qu'elle ne soit point affettée, ny pompeuse et fardée, comme seroit celle d'un jeune charlatan et triacleur, qui vouldroit monstrer son eloquence en pleine assemblée de foire, composant son oraison des plus beaulx, plus doulx et plus eleguants termes qu'il pourroit choisir, ny aussy tant elabourée et travaillée, comme disoit Pytheas, qu'estoit celle de Demosthenes, luy reprochant qu'elle sentoit l'huile de la lampe, ny pleine de trop de curiosité sophisticque, de raisons trop aiguës et subtiles, ou de clauses exactement mesurées à la reigle et au compas, ne plus ne moins que les musiciens veulent

La parole est le principal instrument d'un gouverneur.

Quel doit être le genre d'éloquence d'un gouverneur ou ministre.

qu'au touchement des chordes il se sente une affection doulce, non pas un rude battement, aussy au language du sage gouverneur, soit qu'il conseille, ou qu'il ordonne quelque chose qu'il apparoisse non une ruse, ny un artifice d'orateur, non une affectation de louange d'avoir parlé doctement, subtilement et ingenieusement : mais soit son parler plein d'une affection naïfve, d'une vraye magnanimité, d'une franchise de remonstrance paternelle, qu'il sente son pere du public, plein de bon sens, de prouvoyance soigneuse, ayant la grace attrayante conjoincte avecques l'honneste dignité, en termes graves, raisons pertinentes et vray-semblables.

L'éloquence d'un gouverneur est susceptible d'être mêlée de beaucoup d'histoires, fables, *etc.*

Il est bien vray que le language d'un homme de gouvernement reçoipt plus que ne faict celuy d'un advocat plaidant en jugement, des sentences, des histoires, des fables, des translations, lesquelles esmeuvent fort une commune, quand celuy qui les allegue en sçait user moderement, et en temps et lieu, comme feit celuy qui dict, *ne veuillez*, seigneurs, *rendre la Grece borgne*, parlant de la ville d'Athenes, que l'on vouloit destruire : et comme parla Demades quand il dict, *qu'il n'avoit à gouverner que le naufrage de la chose publicque.* Et Archilochus qui disoit, *que la pierre de Tantalus ne soit pas tousiours suspendue sur ceste isle*, et Pericles qui vouloit qu'on ostast une petite isle, qu'il disoit estre *une maille en l'œil du port de Piræe ;* et Phocion parlant de la victoire

qu'avoit guaignée le capitaine Leosthenes, *que la carriere de ceste guerre estoit belle, mais qu'il en craignoit le retour et le redoublement*, c'est-à-dire, *la longueur.*

La parole tenant du grave convient beaucoup à un gouverneur de ville.

En somme, le parler tenant un peu du grave, et du hault et du grand, est mieulx seant à un gouverneur de ville : dequoy l'on peust prendre pour exemple et patron les oraisons que Demosthenes a escriptes contre le roy Philippe, et entre les harangues et concions de Thucydides celle de l'ephore Sthenelaïdas, et celle du roy Archidamus en la ville de Platæes, et celle de Pericles après la grande pestilence d'Athenes. Mais quant aux longs preschements et grandes traisnées de harangues, que Theopompus, Ephorus, et Anaximenes font dire aux capitaines, quand ils ont ja faict prendre les armes à leurs gents, et les ont rengez en bataille, on en peust dire ce que dict un poëte,

Les capitaines ont-ils fait ou non des harangues aux troupes au moment de la bataille.

Si follement on ne va languager
Quand on est prest de l'ennemy charger.

Il est bien vray que l'homme de gouvernement troussera bien auscunefois quelque mot de rencontre, et quelque traict de risée, mesmement si c'est pour chastier et par mocquerie regenter quelqu'un modestement et avecques utilité, non pas le taxer ne picquer oultraigeusement en son honneur avecques gaudisserie : mais cela est principalement trouvé bon et loué, quand il se faict en repliquant et rendant le change à quelqu'un : car de commencer et

le faire de propos .lesliberé et premedité, c'est à faire à un plaisant, qui cherche à faire rire la compaignie, oultre ce que l'on en encourt opinion de malignité, comme il y en avoit ès brocards de Cicero et de Cato le vieil, et d'un Euxitheus qui estoit familier d'Aristote: car ceulx-là ordinairement commencent les premiers à se mocquer. Mais quand on ne faict que repliquer, la soubdaineté de l'occasion donne à celuy qui faict la rencontre, pardon et bonne grace tout ensemble, comme feit Demosthenes à un qui estoit souspeçonné d'estre larron, qui se mocquoit de ce que Demosthenes veilloit toute la nuict pour estudier et escrire, *je sçay bien*, dict-il, *que je te fasche fort de ce que je tiens la lampe allumée toute la nuict*: et aussy quand il respondict à Demades qui crioit à pleine teste, Demosthenes me veult corriger, c'est bien ce que l'on dict en commun proverbe, *la truye veult enseigner Minerve. Ceste Minerve-là*, luy repliqua-il, *feut l'austre jour surprinse en adultere.* Aussy n'eust pas maulvaise grace ce que respondict Xenætus à ses citoyens qui se mocquoyent de luy, de ce que estant leur capitaine il s'en estoit enfuy, *avecques vous mes beaulx amys*, respondict-il.

La replique offensante choque moins que la demande de ce genre, par la promptitude avec laquelle on l'a faite.

Mais il se faust bien donner guarde de passer une certaine mediocrité en matiere de ces rencontres et mot de risée, et d'offenser importunement les escoutants; ou de se ravaller et se monstrer lasche soy-mesme, en le disant: comme feit un Democrates, lequel un jour

Il faut éviter la médiocrité dans les plaisanteries ou réponses vives.

montant en la tribune aux harangues, dict au peuple, qu'il ressembloit à leur ville, par ce qu'il avoit peu de force, et beaucoup de vent: et une austrefois du temps de la deffaicte et bataille perdue à Chæronée, se presentant devant l'assemblée du peuple, *je suis bien desplaisant*, dict-il, *que la chose publicque soit si calamiteuse, que vous preniez la patience d'ouyr et recepvoir mon conseil.* Car l'un est acte d'homme bas et vil, l'austre de fol et insensé, et à l'homme d'estat, ny l'un ny l'austre n'est bien convenable.

Le langage bref est admirable.

On a aussy en admiration la brefveté du ^1anguage de Phocion, tellement que Polyeuctus aisant jugement de luy, disoit que Demosthenes estoit bien un très-grand orateur, mais que Phocion sçavoit mieulx dire, pource que son languaye en peu de paroles contenoit beaucoup de substance, et Demosthenes qui ne faisoit compte de tous les austres orateurs de son temps, quand Phocion se leivoit pour parler après luy, *voylà*, disoit-il, *le coupperet de mes paroles qui se leive.* Mets doncques peine le plus qu'il te sera possible, quand tu auras à parler devant le peuple, de bien propenser ce que tu auras à dire, pendant que tu le pourras faire seurement, et non pas user de paroles vaines et vuides de sens, sçachant que Pericles mesme, ce grand gouverneur, prioit aux dieux avant que de monter en chaire, qu'il ne luy eschappast de la bouche auscune parole, qui ne servist à la matiere dont il debvoit traicter,

Il faut éviter les paroles vaines et vuides de sens.

Un orateur doit être prompt à la replique.

toutesfois encores se faust-il exerciter à sçavoir respondre et repliquer promptement, car les occasions passent en un moment, et apportent beaucoup de cas soubdains en matiere de gouvernement : au moyen dequoy Demosthenes, pour n'y estre pas bien faict, estoit reputé inferieur à plusieurs austres de son temps, pource que quand l'occasion se presentoit, bien souvent il se tiroit en arriere et se cachoit, s'il n'avoit bien premedité ce qu'il avoit à dire.

Et Theophrastus escript qu'Alcibiades voulant non-seulement dire ce qu'il falloit, mais aussy ainsy qu'il le falloit, restivoit bien souvent en parlant, et quelquefois demouroit tout court, pendant qu'il cherchoit en luy-mesme et composoit les termes propres esquels il debvoit dire : mais celuy qui prend occasion de se leiver pour parler des occurrences mesmes et des temps qui se presentent soubdainement, il estonne merveilleusement et meine comme il veult une commune, comme Leon Byzantin, vint un jour à Athenes, envoyé par ceulx de Constantinople pour faire des remonstrances de pacification aux Atheniens, lesquels estoyent tombez en grandes dissentions les uns contre les austres ; or estoit-il fort petit : de maniere, que quand le peuple le veid sur la chaire aux harangues, chascun s'en print à rire, dequoy luy s'appercevant, *et que feriez-vous doncques*, dict-il, *si vous voyiez ma femme, qui à peine me vient jusques au genouil ?* Alors la risée feut encores bien plus grande de toute l'assemblée,

Leon Byzantin, envoyé à Athenes pour traiter de paix.

et

et neantmoins tous petits que nous sommes, dict-il, *quand nous entrons en querelle l'un contre l'austre, la ville de Byzance n'est pas assez grande pour nous contenir tous deux.*

Pytheas, l'orateur contredisoit aux honneurs rendus à Alexandre.

Et Pytheas l'orateur, lorsqu'il contredisoit aux honneurs que l'on decernoit à Alexandre, comme quelqu'un luy dict, *comment, oses-tu bien parler de si grandes choses, toy qui es si jeune? Et quoy*, dict-il, *Alexandre que vous faictes un dieu par vos decrets, est encores plus jeune que moy.* Mais encores oultre ceste parole bien exercitée, il faust apporter une forte voix, un bon et puissant estomach, et une longue haleine à ce combat de gouvernement, qui n'est pas legier, ains où il faust que tout aille, de paour que si d'adventure sa voix se perd, ou se lasse, il ne vienne souvent à estre guaigné et supplanté par quelque

Larron criart, à voix de charlatan.

Ruse de Caton dans son éloquence.

et Cato le second, quand il sentoit que le senat ou le peuple estoit prevenu par faveurs, brigues et meinées, tellement qu'il n'esperoit pas pouvoir persuader ce qu'il pretendoit, il se leivoit et parloit tout un jour, affin d'empescher que pour le moins il ne se feist rien de tout ce jour-là, et faisoit ainsy couler le temps.

Deux moyens pour entrer en crédit de gouvernement.

Mais à tant, quant à la parole du gouverneur, de quelle efficace elle est, et comment il la faust preparer, nous en avons desormais traicté suffisamment, pour ceulx qui y sçauront

bien d'eulx-mesmes adjouster ce qui necessairement y est ensuyvant. Au surplus il y a deux advenues et deux chemins pour entrer en credit de gouvernement, l'un court et honnorable pour bien tost acquerir gloire, mais il n'est pas sans dangier : l'austre plus long et plus obscur, mais où il y a aussy plus de seureté : car les uns partants et faisants voile, comme d'une roche assise en pleine mer, en maniere de dire, commencent à quelque entreprinse grande et illustre, là où il est besoing de hardiesse, et se jectent de prim-sault au beau milieu des affaires de gouvernement, estimants que le poëte Pindare dict verité en ces vers,

A tout œuvre et acte naissant,
Ceulx qui le vont en commençant
Doibvent donner un front illustre,
Qui de loing face veoir son lustre.

Ode 6 des Olympies.

Le peuple aime à changer de gouverneurs.

Car certainement un peuple communement estant ja las et saoul des gouverneurs qu'il a de long-temps accoustumez, reçoipt plus volontiers ceulx qui commencent : ne plus ne moins que les spectateurs reguardent plus affectueusement un nouveau combattant qui vient tout frais sur les rangs : et les faveurs, credits et puissances, qui ont tout soubdain un illustre accroissement estonnent et esblouissent l'envie. *Ne plus ne moins que le feu*, disoit Ariston, *ne faict point de fumée quand il s'enflamme soubdainement ; aussy la gloire n'engendre point d'envie quand elle s'acquiert promptement :* mais ceulx qui croissent à loisir et petit à petit, sont ceulx

La gloire acquise subitement n'excite pas l'envie.

à qui l'on s'attache, l'un d'un costé, l'austre de l'austre ; et pour ceste cause plusieurs avant que florir en matiere de credit au gouvernement, sont demourez tous amortis et fenez à l'entour de la tribune aux harangues ; mais là où il y a, comme dict l'epigramme du coureur Ladas,

Quand on oyoit le son de la barriere,
Il estoit ja au bout de la carriere,
Ayant le chef de laurier couronné.

quelqu'un qui faict une ambassade illustre, ou guaigne un triumphe, ou conduict une armée glorieusement, ny les envieux, ny les mal-veuillants encontre ceulx-là n'ont pas pareille puissance.

Les anciens ministres perdent de leur faveur vis-à-vis des nouveaux.

Ainsy vint Aratus en grand credit dès son commencement, pour avoir deffaict et ruiné le tyran Nicocles : ainsy feit Alcibiades quand il practicqua l'alliance des Mantiniens avecques les Atheniens contre les Lacedæmoniens. Et Pompeius voulut entrer en triumphe dedans la ville de Rome, avant que d'estre reçeu au senat : et comme Sylla l'en voulust empescher, il ne feignit pas de luy dire, *il y a plus d'hommes qui adorent le soleil levant que le soleil couchant*, ce que Sylla ayant ouy, ceda, sans rien repliquer à l'encontre. Et ce que le peuple Romain esleut Cornelius Scipion de prim-sault consul contre la disposition des loyx, lors qu'il ne demandoit que l'office d'ædile, ne feut pas pour un vulgaire commencement et entrée telle-quelle aux affaires, ains pour l'admiration qu'il eut de sa grande vertu, en ce

qu'estant encores en son adolescence, il avoit combattu teste à teste en champ clos en Hespagne, et avoit vaincu son ennemy, et pour austres plusieurs grandes prouësses qu'il avoit faictes estant coulonnel de mille hommes de pied à l'encontre des Carthaginois, pour lesquels beaulx faicts d'armes le vieil Cato retournant du camp exclama,

Luy seul se peust mettre au nombre des sages,
Odiss. liv. 6. Les austres tous sont comme umbres volages.

Mais maintenant que les citez de la Grece sont reduictes à tels termes, qu'elles n'ont plus d'armes à conduire, ny d'alliance à practicquer, ny de tyrannies à ruiner, quelle noble et illustre entrée voulez-vous que face un jeune homme en l'entremise du gouvernement? Il reste encores les causes publicques à plaider, les ambassades devers l'empereur à negocier, où il est ordinairement besoing d'un personnage ardent à l'action, qui ayt cœur et entendement pour en venir à chef: et si y a plusieurs honnestes coustumes anciennes, que l'on a par negligence laissé abastardir, que l'on pourroit remettre suz et renouveller, et plusieurs abus qui par maulvaise accoustumance se sont coulez dedans les villes, et y ont prins pied au grand deshonneur et grand dommage de la chose publicque, qui se peuvent redresser et r'habiller.

Un ministre en tems de paix, doit veiller à la réformation des abus et des mœurs.

Il est plusieurs fois advenu qu'un grand procès jugé droictement, foy et diligence

cogneuë en la cause d'un pauvre homme, deffendu librement et vertueusement contre l'oppression d'un puissant adversaire, une parole forte et roide, dicte hardiment à quelque seigneur maulvais pour le droict et la justice, ont donné entrées honnorables au maniement des affaires publicques : plusieurs mesmes se sont mis en avant par les inimitiez qu'ils ont prinses à l'encontre de quelques personnages, dont l'aucthorité estoit odieuse, suspecte, et formidable au peuple : car tout premierement la puissance et l'aucthorité de celuy qui est ruiné accroist à celuy qui l'a debouté avecques meilleure reputation ; non pas que je veuille dire, qu'il soit bon de s'attacher par envie à un homme de bien et d'honneur, qui par sa vertu tient le premier lieu de credit en son païs, comme Simmias feit à Pericles, Alcmæon à Themistocles, Clodius à Pompeius, et Meneclide l'orateur à Epaminondas ; car cela n'est ny bon, ny honnorable, et encores moins prouffitable : pource que quand le peuple, par une soubdaine cholere a offensé un homme de bien, et que puis soubdainement il s'en repent, comme il se faict ordinairement, il n'estime point avoir de plus aysée ny plus juste deffense et excuse envers luy, que de ruiner celuy qui a commencé le premier à les induire à ce faire ; mais bien de se prendre à un meschant homme, qui par une audace temeraire et par ses ruses et cautelles aura mis soubz luy toute une cité, comme estoyent anciennement

Souvent une parole, ou la haine que l'on porte à un gouverneur, a fait obtenir sa place.

un Cleon et un Clitophon à Athenes, pour le ruiner et renverser : cela est un beau preambule, ne plus ne moins que d'une comœdie, pour entrer au gouvernement d'une chose publicque.

Il est dangereux de parvenir au ministere en s'attribuant trop de souveraineté.

Je n'ignore pas aussy que quelques-uns, pour avoir un peu rongné les aisles à un senat trop imperieux, et s'attribuant trop de soubverainеté, comme feit un Ephialtes à Athenes, et un Phormion en la ville des Eliens, en ont acquis honneur et credit en leur païs ; mais cela est un dangereux commencement pour ceulx qui veulent venir au maniement des affaires : et semble que Solon commença par une meilleure entrée, estant la ville d'Athenes divisée en trois parts : la premiere, des habitants de la montaigne : la seconde, de ceulx de la plaine : la tierce, de ceulx de la marine ; car ne se meslant avecques pas une des trois, ains se maintenant commun à toutes, et disant et faisant toutes choses pour les reunir et reconcilier ensemble, il feut esleu, d'un commun consentement de toutes, reformateur pour faire loyx nouvelles de pacification entre elles, et par ce moyen rasseura l'estat d'Athenes.

Il est agréable de succéder au ministre, en place de celui qui nous a élevé à cette intention.

Voylà donc comment on peust entrer au maniement d'affaires par honnorables et glorieux commencements. Et quant à l'austre entrée qui est plus seure et plus lente aussy, il y a eu plusieurs hommes notables, qui anciennement l'ont mieulx aimée, Aristides, Phocion, Pammenes le Thebain, Lucullus à Rome,

Cato, Agesilaus à Lacedæmone. Car tout ainsy que le lierre s'entortille à l'entour des arbres plus puissants que luy, et se leive à mont quand et eulx : aussy chascun de ces personnages-là estant encores jeune et incogneu, se couplant avecques un austre ancien qui desia estoit en credit, en se leivant petit à petit soubz l'ombre de l'aucthorité de l'austre, et croissant avecques luy, a fondé et enraciné son entremise au maniement des affaires. Ainsy Clisthenes poulsa en avant Aristides, et Chabrias Phocion, et Sylla Lucullus, Valerius Cato, Pammenes Epaminondas, et Lysander Agesilaus : mais ce dernier par une ambition hors de propos, et une importune jalousie, feit tort à sa reputation, en rejectant soubdain arriere de soy celuy qui le guidoit en ses actions ; mais tous les austres sagement et honnestement ont tousiouts reveré, recogneu et aydé de leur pouvoir à amplifier jusques à la fin les autheurs de leur advancement, ne plus ne moins que les corps opposez au soleil, en rebattant et renvoyant la lumiere qui les enlumine, l'augmentent et l'esclarcissent encores davantage ; de maniere que les mesdisants qui portoyent envie à la gloire de Scipion, disoyent qu'il n'estoit que le joueur des beaulx faicts d'armes qu'il executoit, mais que le premier autheur en estoit Lælius son familier : toutesfois Lælius ne s'en esleiva ny altera jamais pour tous ces languages-là, ains continua tousiours à seconder et promouvoir la gloire et la vertu de Scipion.

Lælius aida le plus à la gloire de Scipion.

Ceux qui parviennent a la gloire en gratifiant plusieurs, sont moins hais, s'il leur arrive mal.

Et Afranius, amy de Pompeius, encores qu'il feust de bien petit lieu, estoit neantmoins prest à estre esleu consul, mais sentant que Pompeius favorisoit à d'austres, il se desporta de sa poursuite, disant qu'il ne luy seroit pas tant honnorable d'estre promeu au consulat, comme il luy seroit grief et moleste de l'avoir obtenu contre la volonté, et sans le port et faveur de Pompeius : ainsy en differant et attendant un an seulement, il obtint ce qu'il demandoit, et si se conserva la bonne grace de son amy. Par ce moyen il advient à ceulx qui sont ainsy meinez comme par le poing au chemin de la gloire par d'austres, qu'en gratifiant à un, ils gratifient ensemble à plusieurs, et que s'il leur arrive mal, ils en sont moins hays.

Celui qui prétend à l'autorité doit chercher un puissant et vertueux protecteur.

C'est pourquoy Philippus admonestoit fort son fils Alexandre, qu'il advisast bien à faire force serviteurs et amys pendant qu'il en avoit le loisir, estant un autre que luy en reigne, et qu'il parlast gracieusement à un chascun, et carressast tout le monde ; mais il faust eslire pour son guide et conducteur, non simplement celuy qui est le plus puissant, et qui a plus de credit, ains celuy qui est tel par sa vertu. Car ainsy comme tout arbre ne reçoipt pas, ou ne peust pas porter la vigne entortillée à l'entour de son tronc, et y en a quelques-uns qui la suffocquent, et empeschent de croistre et de prouffiter : aussy ès gouvernements des villes ceulx qui ne sont pas

vrayement

vrayement gents de bien, amateurs de la vertu seulement, ains sont ambitieux et convoiteux de l'honneur et des grandeurs, ils ne laissent point aux jeunes gents de moyens et occasions de faire de belles choses, ains par envie et jalousie les reculent et tiennent loing le plus qu'ils peuvent, en les faisant languir, comme ceulx qui leur ostent la gloire, laquelle ils estiment estre leur nourriture : ainsy que feit Marius en Africque, et depuis en la Gaule, à l'endroict de Sylla, duquel il avoit tiré beaucoup de beaulx et bons services, et puis soubdainement il ne s'en voulut plus servir, pource que à la verité il estoit marry de le veoir venir en avant, et acquerir reputation, prenant pour sa couleur le cachet qu'il avoit faict graver en un anneau, affin d'avoir quelque occasion de le reculer ; car Sylla ayant la charge des finances soubz Marius, qui estoit lieutenant general du peuple Romain, feut envoyé par devers le roy Bocchus, dont il ameina Jugurtha prisonnier : et comme jeune homme qu'il estoit, ne faisant que commencer à gouster la doulceur de la gloire, ne s'estoit pas conduict trop modestement en ceste affaire, parce qu'il portoit en son doigt un anneau, sur lequel il avoit faict engraver ceste histoire, comme Bocchus luy livroit entre ses mains Jugurtha prisonnier : c'est dequoy Marius se plaignoit, et qu'il prenoit pour occasion colorée de le reculer : au moyen dequoy Sylla se retirant devers Catulus et Metellus, gents de bien,

Les ministres ambitieux ne laissent aux jeunes gens ni les moyens, ni les occasions de faire de belles choses.

Marius porta la plus grande jalousie à Sylla pour la victoire qu'il remporta contre Jugurtha.

adversaires de Marius, en peu de temps chassa et ruina Marius par une guerre civile, qui feut bien près de renverser entierement tout l'empire Romain.

Sylla favorisoit beaucoup les jeunes gens.

Sylla ne feit pas ainsy à l'endroict de Pompeius, car il l'advança tousiours dès sa premiere jeunesse, se leivant de sa chaire au-devant de luy, et se descouvrant la teste quand il arrivoit : et semblablement despartant aux austres jeunes gentils-hommes Romains les moyens de faire exploicts de capitaines, et mesme y poulsant auscuns qui n'y vouloyent pas aller ; de maniere qu'il emplit en ce faisant toutes ses armées de zele et d'æmulation à qui feroit le mieulx, et vint par ce moyen au-dessuz de tous, en voulant estre non seul, mais le premier et le plus grand entre plusieurs grands. Ce sont doncques tels hommes ausquels il se faust joindre, et par maniere de dire, attacher et incorporer : non pas comme le petit roytelet des fables d'Æsope, qui s'estant faict porter sur les espaules de l'aigle, quand il feut auprès du beau soleil s'envola soubdainement, et y arriva devant l'aigle, aussy leur desrobber leur honneur, et leur soubstraire leur gloire, ains au contraire la prenant et recepvant d'eulx avecques leur consentement et bonne grace, en leur donnant à cognoistre qu'ils ne sçauroyent pas bien commander s'ils n'avoyent premierement apprins d'eulx à bien obeyr, ainsy comme dict Platon.

Il faut fréquenter les hommes dont l'ambition est de commander à de grands hommes.

Après cela suit l'election que l'on doibt faire d'amys : en quoy il ne faust suivre ny la façon de Themistocles, ny celle de Cleon; car Cleon quand il voulut s'entremettre du maniement des affaires, assemblant tous ses amys ensemble, il leur desclara qu'il renonçoit à l'amitié d'eulx tous, parce qu'il disoit que l'amitié estoit bien souvent cause d'amollir les hommes, et de les desvoyer de leur droicte intention en affaires de gouvernement: mais il eust bien mieulx faict de chasser hors de son ame toute avarice et toute opiniastreté, et de nettoyer son cœur de toute envie et de toute malignité; car les gouvernements des villes n'ont pas besoing d'hommes qui n'ayent ne familiers ny amys, ains seulement qui soyent sages et gents de bien : mais luy ayant chassé ses amys, avoit à l'entour de luy des flatteurs qui le leschoyent ordinairement, ainsy que luy reprochoyent les poëtes comicques, et se monstrant aspre et rude aux gents de bien, il se laissoit puis après aller à flatter et carresser une commune, en faisant et disant toutes choses à leur gré, et prenant argent à toutes mains, en se liguant avecques tous les plus meschants et plus perdus hommes de toute la ville, pour courir suz et faire la guerre aux gents de bien et d'honneur.

Les vrais amis ne contribuent jamais à notre deshonneur.

Au contraire, Themistocles respondict à un qui luy disoit, *tu feras le debvoir de bon Magistrat, si tu te monstres esgual à tous : jà Dieu ne plaise que je seie jamais en siege presidial, où mes*

Un magistrat ne doit pas permettre a ses amis d'abuser de son autorité.

amis n'ayent point plus advantage que ceux qui ne seront point mes amys : ne faisant pas bien, non plus que l'austre, de promettre ainsy l'aucthorité de son gouvernement à ceulx avecques lesquels il avoit amitié, et de soubsmettre les affaires publicques à ses privées et particulieres affections : nonobstant qu'il eust bien mieulx respondu à Simonides, qui le requeroit de quelque chose qui n'estoit pas juste, *ny le musicien*, dict-il, *ne seroit pas bon, qui chanteroit contre mesure : ny le magistrat juste, qui favoriseroit une partie contre les loyx.* Car ce seroit veritablement, grande pitié et chose bien indigne, qu'en une navire le maistre et patron de la navire donnast ordre à recouvrer un bon pilote et timonnier, et que ce timonnier choisist de bons matelots, et compagnons mariniers,

Un magistrat ne doit favoriser personne contre les loix.

> Sçachants très-bien le timon gouverner,
> Dresser la voile, ou soubdain ameiner,
> Lorsque le vent impetueux se leive,

et qu'en un attelier le maistre sçeust bien eslire des ouvriers et manœuvres soubz luy, qui ne luy guastent point son ouvrage, ains luy aydent et luy servent à le parachever, et que l'homme de gouvernement, qui est, comme dict Pindare,

> Le maistre ouvrier de la justice,
> Le directeur de la police.

ne sçeust pas dès le commencement choisir des amys de mesme zele et mesme affection que

luy, qui le secondent en ses entreprinses, et qui soyent comme luy esprins du desir de bien faire, ains se laissast plier injustement, ores à faire un tort à l'appetit de l'un, ores à en faire un austre au gré d'un austre : car celuy-là ressembleroit proprement à un charpentier ou maçon, qui, par erreur ou ignorance, useroit d'esquierre, ou de plomb et de reigle qui luy rendroyent son ouvrage tortu.

Les amis sont les outils agissans d'un homme de gouvernement.

Car certainement les amys sont les outils vivants et sentants des hommes de gouvernement, et ne faust pas glisser avecques eulx quand ils sortent de la droicte ligne, ains avoir l'œil soigneusement à ce que, sans son sçeu mesme, ils ne fourvoyent point : car ce feut cela qui deshonnora et feit calomnier Solon envers ses citoyens, parce qu'ayant intention d'abolir les debtes, et introduire ce que l'on appelloit à Athenes *Sisachthia*, comme qui diroit allegement de charge, qui estoit un nom addoulcy, pour signifier une abolition generale de toutes sortes de debtes, il communiqua sa conception à quelques siens amys, qui luy feirent un lasche et meschant tour : car ils se hasterent d'emprunter çà et là le plus d'argent qu'ils peurent, et peu de temps après l'edict de l'abolition generale des debtes estant venu en lumiere, il se trouva qu'ils avoyent achepté plusieurs belles maisons et grande quantité de terres, de l'argent qu'ils avoyent emprunté ; et feut Solon mescreu et chargé d'avoir faict ce tort-là, qui luy-mesme l'avoit reçeu.

Agesilaus étoit de la plus grande foiblesse pour ses amis.

Et Agesilaus s'est monstré ès affaires et pourſuittes de ses amys, plus foible et plus tailly de cœur qu'en nulle austre chose, comme le cheval Pegasus en Euripides,

Qui se tapist à bas s'humiliant,
Plus qu'on ne veult son eschine pliant:

et portant ses familiers plus affectueusement que la raison ne vouloit, quand ils estoyent appellez en justice pour auscunes forfaictures, il sembloit que luy-mesme s'estoit entendu avecques eulx à les faire: car il saulva Phœbidas, qui estoit accusé d'avoir surprins d'emblée le chasteau de Thebes, appellé la Cadmée, sans commandement du senat, alleguant pour la deffense d'iceluy, que telles entreprinses se debvoyent executer de son motif propre, sans en attendre austre mandement. D'austre costé, il feit tant par son port et faveur, que Sphodrias, qui estoit atteinct d'un meschant et malheureux acte, d'estre entré à main armée dedans le païs d'Atticque lorsque les Atheniens estoyent en paix et amitié avecques les Lacedæmoniens, s'eschappa, et feut absouls en jugement, et ce estant ammolly par les prieres amoureuses d'un sien fils. L'on trouve aussy une sienne missifve qu'il escripvit à quelque seigneur, en ces termes:

Si Nicias n'a point forfaict, deslibvre-le pour la justice; s'il a forfaict, deslibvre-le pour l'amour de moy: mais comment que ce soit, deslibvre-le.

Au contraire, Phocion ne voulut pas assister seulement en jugement à son gendre Charillus, qui estoit accusé d'avoir prins de l'argent de Harpalus, ains s'en alla en luy disant : *je t'ay faict mon allié à toutes choses justes et raisonnables.* Et Timoleon le Corinthien, après avoir faict tout ce qui luy feut possible par prieres envers son frere, pour le cuider divertir de vouloir estre tyran, voyant qu'il n'en pouvoit venir à bout, il se tourna contre luy avecques ceulx qui le tuerent : *car il ne faust pas seulement estre amy jusques aux autels, c'est-à-dire, jusques à ne se vouloir point parjurer pour eulx*, ainsy que respondict un jour Pericles ; *mais aussy jusques à ne vouloir rien faire pour eulx contre les loyx, contre le droict, et contre l'utilité publicque :* car quand on met cela à nonchaloir, il est cause d'ameiner une grande perte et ruine, comme feut ce que Phœbidas et Sphodrias ne feurent pas punis ainsy qu'ils avoyent merité ; car ils feurent cause que les Lacedæmoniens tomberent en la guerre Leuctricque.

Phocion ne voulut pas assister au jugement de son gendre, accusé d'avoir pris de l'argent.

On ne doit rien faire pour ses amis contre les loix et le droit.

Il est vray que le debvoir de bon et vray administrateur du public, ne nous contrainct pas de vouloir severement punir jusques aux petites et legeres faustes de nos amys, ains nous permet, après avoir mis en seureté le public, au surplus de donner secours à nos amys, leur assister, survenir et secourir en leurs affaires ; et y a des faveurs que l'on peust faire sans envie, comme ayder à un amy à

On peut choisir ses amis pour s'en servir dans des occasions honorables.

parvenir à quelque office, ou bien luy faire tomber entre mains quelque honnorable commission, ou quelque aysée leguation, comme d'aller saluer de la part de la ville quelque prince, ou de porter parole d'amitié et de bonne intelligence, à quelque austre ville : ou bien s'il est question de quelque affaire difficile et de grande importance, alors prenant la principale charge sur soy, on peust bien choisir pour adjoinct un sien amy, ainsy que faict Diomedes en Homere,

Iliad. liv. 7.

Si vous voulez que moy-mesme j'eslise
Un compaignon qui soit mieulx à ma guise,
Comme pourrois-je, Ulysses, t'oublier,
Esprit divin, ny d'austre m'allier ?

Ulysses aussy ne fault pas de luy rendre pareille louange,

Les beaulx coursiers desquels tu me demandes,
Sage vieillard, arrivez en ces bandes
Nouvellement de la grand'Thrace sont,
Et leur seigneur au combat perdu ont :
Diomedes le vaillant chef de guerre,
En combattant l'a rué mort par terre,
Et avec luy douze de ses amys,
Tous grands guerriers, à mesme fin a mis.

L'arrogant est abandonné de tout le monde.

Ceste modestie dont on use envers ses amys, n'honnore pas moins ceulx qui louënt que ceulx qui sont louez ; là où, au contraire, l'arroguance, qui n'aime rien que soy-mesme, comme dict Platon, demoure avecques solitude ; c'est-à-dire, elle est abandonnée de tout le monde.

Davantage

Davantage en ces honnestes faveurs et plaisirs que l'on peust faire civilement à ses amys, il y faust associer ses austres amys, et admonester ceulx qui reçoipvent telles graces, qu'ils les en louënt et remercient, et leur en sçachent gré, comme en ayants esté cause en partie, et leur ayants conseillé. Et si d'adventure ils nous font quelque requeste incivile et desraisonnable, il les en faust très-bien esconduire, mais non pas aigrement, ains tout doulcement, en leur remonstrant, pour les consoler, que telles requestes ne sont pas dignes de leur bonne reputation ny de leur vertu : comme feit Epaminondas mieulx que tous les hommes du monde, quand il refusa à Pelopidas de mettre hors de prison un tavernier : et peu d'heures après, à la requeste d'une sienne amie il le laissa aller, en luy disant : *seigneur* Pelopidas, *ce sont de telles graces et faveurs qu'il faust conceder à des concubines, et non pas à de grands capitaines.* Mais Cato au contraire respondict brusquement et fierement à Catulus, qui estoit l'un de ses plus grands et plus familiers amys. Ce Catulus estant censeur, requeroit à Cato, qui pour lors n'estoit que questeur, qui est comme general des finances, que pour l'amour de luy il voulust laisser eschapper un clerc de finances, auquel il faisoit faire le procez. *C'est grand honte*, dict-il, *à toy qui es censeur, c'est-à-dire, correcteur et reformateur des mœurs, et qui nous deusses reformer, nous austres qui sommes plus jeunes, d'estre chassé hors d'icy par nos sergents :* car il pouvoit bien, en luy

Il faut refuser et remontrer à ses amis lorsqu'ils, font des demandes indignes d'eux.

Il faut toujours refuser honnêtement les choses contraires au droit et à la loi.

refusant de faict sa requeste, oster ceste aspreté et ceste aigreur de paroles, luy donnant encores à entendre que la rudesse dont il luy usoit de faict, luy desplaisoit, mais qu'il y estoit contrainct par le droict et la loy.

On peut aider à ses amis à faire leur fortune.

Il y a davantage, que l'on peust bien dignement quelquefois ayder à ses amys, qui sont pauvres, à faire leurs besongnes, comme feit Themistocles après la bataille de Marathon : voyant un corps mort qui avoit des chaisnes et carquants à l'entour du col, il passa oultre quant à luy, mais se retournant devers un sien familier qui le suivoit, luy dict : *amasse cela*, toy, *car tu n'es pas un Themistocles.* Les affaires mesmes presentent bien souvent au sage gouverneur des occasions telles, de pouvoir enrichir ses amys : car tous ne peuvent pas estre riches et opulents comme toy, Menemachus. Donne donc à l'un une cause bonne et juste à deffendre, où il y ayt bien à guaigner ; à l'austre, recommande-luy l'affaire de quelque personnage riche, qui ayt besoing d'homme qui luy sçache dresser et procurer son affaire ; à un austre, sois-luy favorable à avoir quelque marché de quelque œuvre publicque, ou à luy faire estrousser quelque ferme à bon prix, où il y ayt à prouffiter.

Epaminondas fit la fortune d'un ami pauvre, en lui faisant donner une somme.

Epaminondas feit bien plus ; car il envoya un sien amy pauvre devers un austre riche bourgeois de Thebes luy demander six cent escus en don, et luy dire que Epaminondas luy commandoit de les luy bailler. Le bourgeois

esbahy de ceste demande vint devers Epaminondas pour sçavoir à quelle occasion il luy mandoit de bailler ces six cent escus : *c'est pour austant*, dict-il, *que cestuy-cy estant homme de bien est pauvre ; et toy, qui as beaucoup desrobbé à la chose publicque, es riche.* Et Agesilaus, ainsy comme escript Xenophon, se glorifioit de ce qu'il enrichissoit ses amys, et luy ne faisoit compte auscun d'argent.

L'homme d'état doit être instruit que sa place entraîne avec elle les inimitiés et la jalousie.

Mais pour austant que, ce dict Simonides, ainsy comme toutes alouettes ont la creste sur la teste, aussy tout gouvernement de chose publicque apporte des inimitiez, envies et jalousies; c'est un poinct duquel l'homme d'estat et d'affaires doibt estre bien informé et bien instruict. Pour commencer doncques à en traicter, il y a plusieurs qui louënt grandement Themistocles et Aristides, lesquels, comme ils sortoyent du païs d'Atticque pour aller ou en ambassade, ou en guerre ensemble, desposoyent toutes leurs inimitiez et malveuillances sur les confins, et puis quand ils revenoyent, ils les reprenoyent arriere.

Inimitiés sacrifiees au bien général.

Et y en a aussy à qui la façon d'un Cretin Magnesien agrée merveilleusement : il avoit pour concurrent et adversaire au gouvernement, un gentilhomme de sa mesme ville, nommé Hermias, qui n'estoit pas fort riche, mais convoiteux d'honneur, et de cœur magnanime, du temps de la guerre de Mithridates pour la conqueste de l'Asie. Ce Cretin voyant sa ville en dangier, s'addressa à Hermias, et

luy feit offre qu'il prist la charge de capitaine general de leur ville, et luy cependant s'en iroit dehors, et se retireroit ailleurs ; ou bien s'il aimoit mieulx que luy prist la charge des affaires de la guerre, qu'il se retirast cependant hors du païs, de paour que demourants tous deux ensemble, et s'entr'empeschants l'un l'austre, comme ils avoyent accoustumé, ils ne feussent cause de perdre et destruire leur ville.

Ceste semonce feut agreable à Hermias, lequel, confessant que Cretin estoit plus expert au faict de la guerre que luy, sortit de la ville avecques sa femme et ses enfants, et Cretin le convoya en luy donnant de l'argent du sien, qui est plus utile à ceulx qui sont hors de leurs maisons, qu'à ceulx qui sont assiegez dedans ; et ayant très-bien gouverné et deffendu sa ville, qui feut bien près d'estre de tout poinct destruicte, la preserva, contre l'esperance de tout le monde. Car si c'est une parole genereuse et de cœur magnanime de dire à haulte voix,

Les miens enfants j'aime de bon courage,
Mais j'aime encores mon pays davantage :

Le bon gouverneur n'est susceptible d'aucune inimitié quand il est question de l'état.

comment et pourquoy ne sera-il plus aisé à chascun d'eulx de dire, *je hay celuy-là*, et desire luy faire desplaisir ; mais j'aime plus mon païs ? Car ne se vouloir reconcilier à un ennemy pour les causes qui nous doibvent mesme faire abandonner nostre amy, seroit à faire à un cœur

trop barbare et trop sauvage. Toutesfois, à mon advis, Phocion et Cato faisoyent mieulx, qui ne prenoyent inimitié quelconque à l'encontre de leurs citoyens, pour differend auscun qu'ils eussent avecques eulx à raison du gouvernement, ains se rendoyent seulement implacables et irreconciliables où il estoit question d'abandonner ou d'offenser le public. Au demourant, en leurs privez negoces se portoyent humainement, sans auscune haine ny rancune envers ceulx contre qui ils avoyent contesté en public. Car il ne faust estimer ny reputer auscun des citoyens ennemy, si d'adventure il n'estoit tel comme un Ariston, un Nabis ou un Catilina, qui n'estoyent pas tant citoyens que bosses et pestes d'une cité : mais ceulx qui seroyent austrement un peu discordants, il les faust rameiner à une bonne harmonie et accord, en les roidissants ou relaschants, ainsy que feroit un bon musicien, non pas en s'attachant en courroux, avecques oultraigeuses injures, à ceulx qui faillent, ains plus gracieusement, ainsy que faict Homere :

Il faut toujours ramener par la douceur les hommes qui sortent de leur devoir.

O doulx amy, certes j'eusse cuidé,
Que ton sens eust tous austres excédé.

Iliad. liv. 7.

Et en un austre passage,

Si tu voulois y penser sagement,
Tu ferois bien un meilleur jugement :

et quand ils disent ou qu'ils font quelque chose de bon, ne se monstrant point marry de les

veoir honnorer, et n'espargnant point les paroles honnorables à leur louange et advantage : car en ce faisant on guaigne cela, que le blasme qu'on leur donnera quand ils fauldront, en sera plustost creu ; et d'austant que nous exalterons leur vertu, d'austant deprimerons-nous leur vice quand ils viendront à faillir, en faisant comparaison de l'un à l'austre, et monstrant combien l'un est plus digne et mieulx seant que l'austre.

L'homme d'état doit être juste même vis-à-vis ses ennemis.

Quant à moy, je trouverois fort honneste que l'homme de gouvernement portast tesmoignage en choses justes à ses adversaires, voire qu'il les honnorast en jugement, s'il advenoit qu'ils feussent travaillez en justice par des calomniateurs, et mesme qu'il mescreust et se deffiast des imputations qu'on leur mettroit suz, quand il verroit qu'elles seroyent mal accordantes avecques l'intention qu'ils sçauroyent que ceulx-là auroyent : comme Neron, ce cruel tyran, un peu devant qu'il feist mourir Thraseas, qu'il hayssoit et craignoit plus que nul austre, comme quelqu'un le chargeast devant luy d'avoir donné une sentence injuste : *je vouldrois estre asseuré*, dict-il, *que Thraseas m'aimast austant comme je suis asseuré qu'il est bon juge.* Et ne seroit pas maulvais, pour estonner d'austres qui seroyent de nature meschants quand ils auroyent faict de plus lourdes faustes, de faire quelquefois mention d'un sien adversaire qui seroit plus modeste, en disant : *un tel n'auroit en-piece dict ne faict telle chose.*

Aussy faust-il rameiner en memoire à ceulx qui faillent, leurs ancestres qui ont esté gents de bien, ainsy que faict Homere :

Il faut opposer aux personnes qui commettent des fautes l'exemple de leurs ancêtres qui ont été gens de bien.

Certainement Tydeus a en toy
Semé un fils peu ressemblant à soy.

Iliad. liv. 5.

Et Appius Claudius, estant concurrent de Scipion l'Africain en la brigue d'un magistrat, luy dict en le rencontrant par la rue : *ô* Paulus Æmylius ! *combien tu souspirerois d'ennuy et de courroux, si tu estois adverty soubz la terre qu'un Philonicus, bancquier, accompaigne ton fils par la ville, allant en l'assemblée des eslections pour demander l'office de censeur !* Ces manieres de reprehensions-là admonestent celuy qui fault, et honnorent celuy qui l'admoneste. Et Nestor, en la tragœdie de Sophocles, respond aussy civilement à Ajax qui l'injurie :

Je ne me plains de toy Ajax, combien
Que parle mal, pource que tu fais bien.

Ceux qui commettent les plus grandes fautes sont ceux qui peuvent souvent mieux les réparer.

Et Cato, qui avoit contesté vifvement à l'encontre de Pompeius, lors qu'estant en ligue avecques Jules Cesar il forçoit la ville de Rome, quand depuis ils feurent en guerre ouverte l'un contre l'autre, il feut d'advis que l'on donnast la charge des affaires à Pompeius, disant que ceulx mesmes qui font les grands maulx, sont ceulx qui les peuvent mieulx r'habiller : car un blasme meslé avecques une louange contenant non une injure, mais une libre et franche remonstrance, et imprimant non un despit de

Les injures sont toujours déplacées dans la bouche d'un homme de bien et d'honneur.

courroux, mais un remors de conscience et une repentance, semble gracieux et amiable : là où les injures ne sont jamais bien-seantes en la bouche d'un homme de bien et d'honneur.

Demosthenes et Æschines étoient injurieux dans leurs plaidoyers.

Voyez les reproches que faict Demosthenes à Æschines, et Æschines à luy, et semblablement les injures atroces, que Hyperides a escriptes contre Demades, si Solon les eust jamais proferées, ny Pericles, ny Lycurgus le Lacedæmonien, ou Pittacus le Lesbien : encores n'use jamais Demosthenes de ceste maniere de picquer injurieusement, sinon en cause criminelle : car ses oraisons philippicques sont pures et nettes de toutes injures et toutes mocqueries, pource que telles choses diffament plus ceulx qui les disent, que ceulx à qui elles sont dictes, et qui plus est elles apportent confusion aux affaires, et troublent les assemblées de ville et de conseil : au moyen dequoy, Phocion cedant à un qui luy disoit injures, le laissa dire et cessa de parler, et après que l'austre enfin à toute peine se feut teu, remontant derechef en la chaire, il continua son propos entre-rompu, disant, *je vous ay desia parlé des gents de cheval et des gents de pied poisamment armez, oyez maintenant de ceulx qui sont armez à la legere.*

Il faut répondre aux injures en peu de mots et sans colere.

Mais pour austant que c'est chose bien malaysée à plusieurs, de supporter et de se contenir, et que bien souvent on clost la bouche à ces injurieux-là, et les faict-on taire tout court

court par une petite replique, je vouldrois qu'elle feut courte, en peu de paroles, ne monstrant point de courroux ny de cholere, ains une doulceur avecques une grave risée, mordante toutefois un petit, comme sont principalement celles qui se retournent contre celuy qui a dict les premieres. Car tout ainsy que les traicts qui rejallissent contre ceulx qui les ont tirez, semblent estre rebattus et renvoyez par la force et fermeté solide de celuy qui en a esté frappé : aussy semble-il qu'une parole picquante retorquée contre celuy qui l'a dicte, soit renvoyée par la force et vigueur d'entendement de celuy qui l'a receuë ; comme feut la replicque d'Epaminondas à Callistratus, qui reprochoit aux Thebains et aux Argiens le parricide d'Œdipus et celuy d'Orestes, l'un qui tua son pere, et l'austre sa mere, l'un natif de Thebes, et l'austre d'Argos : *nous les avons*, dict-il, *chassez de nos villes, et vous les avez receus en la vostre.*

Il faut repousser une injure en l'appliquant à celui qui l'a dite.

Semblablement aussy la response d'Antalcidas Lacedæmonien, à un Athenien qui luy disoit par maniere de vanterie, *nous vous avons souvent chassez de la riviere de Cephise ; et nous*, dict-il, *ne vous avons jamais rechassez de celle d'Eurotas.* Et de Phocion, quand il repliqua plaisamment à Demades qui luy crioit tout hault, *les Atheniens te feront mourir : ouy bien*, dict-il, *s'ils entrent en leur folie, mais toy s'ils entrent jamais en leur bon sens.* Et Crassus l'orateur, quand Domitius luy demanda, *lors que la lamproye que tu nour-*

L'injure appliquée à celui qui l'a dite est plus sanglante.

rissois en ton vivier mourut, ne ploras-tu pas? Il luy redemanda tout court, et toy, *pour les trois femmes que tu as mises en terre, en as-tu jamais ploré?* Mais ces reigles-là sont utiles non-seulement en matiere d'affaires de gouvernement, mais aussy à toute austre partie de la vie humaine.

Au demourant il y en a qui se jectent et fourrent à toute sorte d'affaires publicques, comme faisoit Cato, voulant que le bon citoyen ne refuye auscune charge ny administration publicque, tant que son pouvoir se pourra estendre, et louent grandement Epaminondas de ce que ses malveuillants de la ville de Thebes, par envie l'ayants faict eslire superintendant des guabelles, pour luy cuider faire injure, il ne mesprisa pas cest office, ains disant que non-seulement le magistrat monstre quel est l'homme, mais aussy l'homme monstre quel est le magistrat, il esleiva en grande dignité et reputation cest office, qui n'estoit rien auparavant, ayant seulement charge de faire nettoyer les ruës, emporter hors la ville les fumiers, et destourner les eaux.

L'homme éleve souvent la place qu'il occupe.

Et ne fais point de doubte, que moy-mesme Plutarque n'appreste à rire à plusieurs de ceulx qui passent par nostre ville, quand ils me voyent souvent en public occupé et vacquant à pareilles choses; à l'encontre dequoy me sert ce que l'on trouve escript d'Anthisthenes : car comme quelques-uns s'esmerveillassent de ce que luy-mesme portoit en sa main à travers

Plutarque occupoit dans sa ville la place de superintendant des gabelles.

la place des saleures, comme des botargues, qu'il venoit d'achepter, *c'est pour moy*, leur dict-il, *que je les porte.* Mais au contraire, je responds à ceulx qui me reprennent, quand ils me trouvent present à veoir mesurer et compter la bricque et la thuyle, ou les pierres, et le sable, et la chaux, que l'on ameine en la ville, *ce n'est pas pour moy que je bastis, c'est pour la chose publicque.* Car il y a plusieurs austres choses, que qui les exerceroit ou manieroit luy-mesme, il pourroit sembler bas de cœur, sale et mechanicque : mais si c'est pour le public, et pour le païs, ce n'est point acte de cœur bas ne petit, de se desmettre jusques à prendre volontiers soing des moindres choses.

Il n'y a aucun deshonneur dans les emplois dont le but est l'utilité publique.

Les austres estiment la maniere de faire, dont usoit Pericles, plus digne et plus grave, comme Critolaus entre austres, lequel veult, que comme les deux gualeres, que l'on nommoit à Athenes la Salaminiene et la Paralos, ne se tiroyent pas de l'arsenal en mer indifferemment pour toutes occasions, ains seulement pour causes grandes et necessaires, ainsy que l'homme de gouvernement s'employe soy-mesme aux principales et plus grandes besongnes, comme faict le roy du monde :

Dieu met la main aux choses seulement
Qui sont de poids et de grand mouvement,
Mais ce qui est de peu de consequence,
A la fortune en laisse la regence :

ainsy que dict le poëte Euripides : car nous ne sçaurions louer la trop grande ambition

Théagenes étoit d'une adresse qui lui valut douze cens couronnes, dans les différens combats où il fut vainqueur.

et opiniastreté de Theagenes, lequel ne se contentant pas d'avoir vaincu le tour des jeux ordinaires, mais aussy en plusieurs austres combats extraordinaires, et non-seulement à l'escrime generale, où l'on faict de pieds et de mains le pis que l'on peust, mais aussy à l'escrime simple des poings, à la course longue; finalement estant un jour au bancquet de l'anniversaire d'un demy-dieu, comme l'on estoit ja servy, et la viande assise sur la table, il se leiva pour aller encores combattre une austre escrime generale, comme s'il n'eust appartenu à homme du monde de vaincre en tels combats, là où il estoit present, de maniere qu'il assembla jusques à douze cent couronnes qu'il avoit guaignées à tels combats, dont la pluspart estoyent de nul ou de bien peu de prix.

Il ne faut pas fatiguer le peuple de sa présence en briguant toutes les places.

A celuy-là ressemblent proprement ceulx qui se mettent en pourpoint, par maniere de dire, à toutes heures, quelque affaire qui se presente, saoulants le peuple d'eulx et se rendants odieux: de maniere qu'on leur porte envie quand ils font bien, et se resjouyt-on quand il leur arrive mal, et ce que l'on admiroit en eulx à leur arrivée au gouvernement, à la fin se tourne en risée et en mocquerie, telle comme cestecy, *Metiochus est capitaine*, *Metiochus dresse les chemins*, *Metiochus cuit le pain*, *Metiochus moult la farine*, *Metiochus faict tout*, *Metiochus aura mal an.* Cestuy estoit un des accoursiers et favoris de Pericles, qui abusoit excessifvement de son aucthorité à se faire employer à toutes

charges et toutes commissions publicques : car il faust que l'homme de gouvernement tienne tousiours le peuple en appetit de soy, et luy laisse tousiours un desir de le reveoir quand il est absent, comme sagement faisoit Scipion *l'Africain*, se tenant la pluspart du temps aux champs, diminuant par ce moyen l'envie qui estoit à l'encontre de luy, et donnant cependant loisir de reprendre haleine à ceulx qui se sentoyent offusquez et opprimez de sa gloire.

Un gouverneur doit s'éloigner de tems en tems afin de se faire desirer.

Timesias Clazomenien estoit au demourant fort homme de bien, mais il ne sçavoit pas qu'il estoit fort envié et fort hay en sa ville, à cause qu'il y vouloit faire tout luy seul, jusques à ce qu'il luy advint un tel accident. Il y avoit au milieu de la rue de jeunes garsons qui jouoyent, ainsy comme il passoit, à faire sortir à coups de baston un osselet dehors d'une fossette; les austres garsons maintenoyent qu'il estoit encores dedans, et celuy qui avoit frappé dict, *qu'eusse-je aussy bien faict sortir la cervelle de la teste de Timesias, comme cest osselet est sorty de la fosse.* Timesias ayant entendu ceste parole, et cognoissant par là l'envie publicque qui estoit imprimée au cœur du peuple, soubdain qu'il feut en sa maison, raconta le faict à sa femme, et luy commandant qu'elle troussast incontinent ses hardes pour le suivre, s'en alla de ce pas hors de la ville de Clazomenes.

Le gouverneur qui veut faire tout lui-même, est exposé à l'envie et à la jalousie.

Et semble que Themistocles, luy estant advenu à peu près un semblable cas, respondict

Un sage gouvern ur ne doit pas trop se communiquer, mais se réserver pour des occasions particulieres.

aux Atheniens, *dea*, beaulx amys, *pourquoy vous lassez-vous de recepvoir souvent du bien de moy?* Mais quant à ce propos, une partie en est bien dicte, et l'austre non : pour ce qu'il faust que le sage entremetteur d'affaires, quant au soing, à l'affection et provoyance, ne se desporte d'auscune charge publicque, ains qu'il les espouse toutes, et mette peine de les veoir, entendre et cognoistre toutes particulierement : non pas qu'il se tienne en reserve à part, comme l'anchre sacrée en quelque coing de la navire, attendant l'extresme besoing et necessité de son païs pour s'employer.

Mais comme les bons patrons de navire font une partie de la besongne eulx-mesmes avecques leurs propres mains, et l'austre partie avecques d'austres outils, et par d'austres hommes, eulx estants assis, de loing ils tirent, tournent ou laschent les chordages, et se servent des austres mariniers, les uns pour prouïers, les austres pour comites, et en appellent quelquefois un en la pouppe, auquel ils mettent le timon en la main : ne plus ne moins faust-il aussy, que le sage gouverneur de la chose publicque cede auscunefois aux austres l'honneur de commander, qu'il les convie gracieusement et amiablement à venir quelquefois haranguer et prescher le peuple; non pas qu'il remuë toutes choses avecques ses propres harangues ny ses propres decrets, comme avecques ses propres mains : mais qu'ayant des gents de bien fideles, qui le secondent et s'entendent avec-

Un sage gouverneur doit céder quelquefois aux autres l'honneur de commander.

ques luy, il les employe par tout, les uns à une charge, les austres à austre, selon qu'il les verra estre plus aptes et plus propres, ainsy comme Pericles usoit de Menippus aux expeditions de guerre, et deprima la cour de Areopage par l'entremise d'Ephialte, et par Charinus il mit en avant et feit passer le decret contre les Megariens; il envoya Lampon pour peupler la ville de Thuries : car en ce faisant non-seulement il diminue l'envie que l'on a contre luy, d'austant qu'il semble que sa puissance et son aucthorité sont divisées et desparties en plusieurs, mais aussy il faict plus commodement et mieulx les affaires de la chose publicque : ne plus ne moins que la division de la main en cinq doigts n'affoiblit pas la force de toute la main, ains la rend plus propre et plus commode à l'usage de tout artifice.

Un gouverneur diminue l'envie qu'on lui porte en s'associant des coopérateurs.

Aussy celuy qui en matiere de gouvernement communicque partie du maniement des affaires à ses amys, rend par ceste communication les choses mieulx et plus ayséement faictes : mais celuy qui par une cupidité insatiable de monstrer son credit, s'attribue tout, et veult tout faire ce qui se presente à faire en une ville, se mettant bien souvent à une charge à laquelle il n'est pas bien né, ny assez exercité, comme Cleon à conduire une armée, et Philopœmen à meiner une flotte de vaisseaux, Hannibal à haranguer, il n'a auscun moyen d'excuser sa fauste s'il vient d'adventure à faillir, et leur reproche-l'on ce que dict Euripides,

On est inexcusable lorsqu'on commet des fautes dans une place qu'on est incapable d'occuper.

Ta te meslois aussy d'austre mestier
Que d'ouvrer bois, n'estant que charpentier.

aussy ne sçachant pas bien haranguer, tu as entreprins une ambassade : estant paresseux, tu as voulu avoir charge de recepte : ne sçachant compter, tu as prins charge de thresorier : estant vieil et maladif, tu as voulu commander à une armée. Pericles feit bien mieulx, car il partagea l'aucthorité du gouvernement avecques Cimon, se retenant la puissance de commander dedans la ville, et laissant à Cimon le pouvoir d'armer les gualeres pour aller cependant faire la guerre aux Barbares, pour ce que luy estoit plus propre à commander dedans la ville, et l'austre plus à propos pour la guerre.

Il faut renoncer aux talens pour lesquels on n'a aucune disposition.

Aussy louë-l'on grandement Eubulus Anaphlystien de ce que le peuple se fiant à luy, et luy donnant austant de credit qu'à nul austre, toutesfois il ne se mesla jamais d'auscune guerre de la Grece, ny ne s'entremit jamais de conduire armée, ains s'estant dès son commencement proposé de vacquer aux finances, il augmenta grandement le revenu de la chose publicque, là où Iphicrates estoit mocqué de ce qu'il s'exercitoit en sa maison, en presence de plusieurs, à faire des harangues : car encores qu'il eust esté excellent et non pas vulgaire harangueur, si valoit-il mieulx qu'il se contentast de la reputation qu'il avoit acquise par les armes d'estre bon guerrier, et qu'il cedast l'eschole de bien dire aux orateurs, rhetoriciens et sophistes.

Mais

Mais pour austant que toute commune de peuple naturellement est maligne, mesmement à l'encontre de ceulx qui gouvernent, prenant plaisir à les blasmer et à les ouyr calomnier, et qu'ils souspeçonnent ordinairement que plusieurs choses prouffitables que l'on leur met en avant, si elles ne sont desbattues, et qu'il n'y ayt de la contradiction, se facent par intelligence et conspiration, et est ce qui descrie principalement les amitiez et societez entre les personnes qui se meslent des affaires; il ne faust pas pour cela se laisser auscune inimitié, ou resistance veritable, comme feit jadis un gouverneur de Chio, appellé Onomademus. Après qu'en une sedition civile il feut venu au-dessuz de ses ennemys, il ne voulut pas chasser de la ville tous ceulx qui luy avoyent esté adversaires, *de paour*, dict-il, *que nous n'entrions desormais en discorde à l'encontre de nos amys, après que nous n'aurons plus d'ennemys, car cela seroit une folie.*

Le peuple aime beaucoup à blâmer et à entendre calomnier ses gouverneurs.

Mais quand le peuple aura quelque proposition, qui luy sera salutaire et de grande consequence, pour suspecte, il ne faudra pas lors que tous comme d'un complot, dient une mesme sentence, ains que deux ou trois s'y opposants contredisent sans violence à leur amy, et puis que comme estants convaincus par raisons ils reviennent à son opinion: car ils attirent par ce moyen le peuple avecques eulx, quand il semble qu'ils soyent tirez par le reguard de l'utilité publicque: vray est

Une opinion débattue entraîne plus de sentimens.

Il est bon de se laisser contredire par ses amis dans les choses les plus légeres.

qu'ès choses legeres il n'est pas maulvais de souffrir que nos amys mesmes discordent à bon esciant d'avecques nous, et qu'ils suyvent chascun son jugement et son opinion, afin que quand il viendra en affaire principale et de grande importance, il ne semble pas que ce soit par un complot proparlé entre eulx, qu'ils soyent tous d'accord.

Le peuple ne supporte pas volontiers les magistrats dont l'autorité est sans fin.

Or faust-il penser que l'homme sage par nature est tousiours en aucthorité de magistrat en sa ville, comme le roy entre les abeilles, et sur ceste persuasion il faust qu'il ayt tousiours le timon des affaires en la main, mais toutesfois qu'il ne poursuive pas tousiours chauldement ne souvent les estats et offices que le peuple eslit par ses voix : car ceste convoitise de vouloir tousiours estre en office, n'est point venerable ny agreable au peuple: aussy ne les faust-il pas rejecter quand le peuple legitimement les donne, et nous y appelle, ains les faust accepter, encores que ce soyent à l'adventure offices de moindre dignité que ne requerroit la reputation que nous aurions desia acquise, et s'y employer de bonne affection : car il est juste que comme nous avons esté honnorez par les estats de plus grande dignité, aussy que reciprocquement nous honnorions ceulx de moindre qualité, et quand nous serons esleus aux magistrats supresmes, comme à l'estat de capitaine en la ville d'Athenes, à l'estat de Prytanes à Rhodes, de Bœotarche en nostre païs de la Bœoce,

Il faut accepter les places les plus médiocres auxquelles nous nome la voix publique.

il sera bien seant que par modestie nous cedions et rabaissions un peu de sa soubveraine grandeur, et au contraire aussy, que aux petits estats nous y adjoustions un petit de dignité et d'apparence davantage, afin que nous ne soyons ny enviez en ceulx-là, ny mesprisez en ceulx-cy.

Le sage gouverneur doit toujours penser qu'il a des gens au-dessus de lui qui le veillent.

Et aux premiers jours que nous entrerons en quelque magistrat que ce soit, il ne nous faust pas seulement rameiner en memoire les discours que faisoit Pericles quand il prenoit sa robbe de magistrat pour sortir en public, *pense à toy* Pericles, *tu commandes à hommes libres, non pas à des esclaves, tu commandes à des citoyens qui sont pareils à toy, tu commandes à des Atheniens;* ains nous faust davantage dire en nous-mesmes, tu commandes estant commandé et subject, tu commandes à une ville qui est soubz un proconsul Romain, ou soubz un procureur et lieutenant de l'empereur.

Un gouverneur ne doit jamais excéder les bornes du pouvoir qui lui est confié.

Ce ne sont plus, comme disoit celuy-là, icy les campaignes de la Lydie où l'on puisse courir la lance, ce n'est plus icy l'ancienne cité de Sardis, ny la puissance qui feut au temps passé des Lydiens : il faust porter sa robbe plus estroicte, et du palais de ville où logent les magistrats, faust tousiours avoir l'œil au siege imperial, et ne prendre pas trop de cœur pour se veoir une couronne sur la teste, reguardants des souliers cornus, marques des seigneurs Romains, qui sont encores au-dessuz : ains faust en cela imiter

les joueurs des Tragœdies, lesquels adjoustent bien du leur au roolle qu'ils jouënt, le geste, l'accent, et la contenance qui luy est convenable, mais toutesfois ils escoutent tousiours leurs protocolles, affin que nous ne passions, ny n'excedions point les mesures ny les bornes de la licence qui nous est baillée par ceulx qui ont la puissance de nous commander; car le sortir hors de ses termes, n'apporte pas quand et soy peril d'estre sifflé ny mocqué seulement, ains y en a desia eu plusieurs,

Dessuz le col desquels est ja monté
Le fil tranchant de la hache acérée,
Qui a du corps la teste separée:

comme il en est prins en nostre païs à Pardalas, pour estre un peu sorty des bornes: et tel austre y a, qui estant confiné en quelque meschante isle deserte, est devenu, comme dict Solon,

Sicinitain ou Phelegandrien,
Fors païsan au lieu d'Athenien.

Il ne faut jamais faire de comparaisons disproportionnées.

Nous nous rions bien quelquefois des petits enfants; quand nous voyons qu'ils taschent à chausser les souliers de leurs peres, ou qu'ils veulent mettre sur leurs testes leurs couronnes en se jouant: les magistrats des villes bien souvent, rameinants en memoire aux peuples follement les beaulx faicts de leurs predecesseurs, la grandeur de leurs courages, et leurs desportements trop disproportionnez aux temps

et aux qualitez de maintenant, les font quelquefois faire des choses dignes de rire ; mais il n'y a pas à rire puis après pour tous, si ce n'est qu'ils soyent si bas et si petits, que pour leur bassesse on ne face compte d'eulx.

Il convient de rappeller aux peuples ce que leurs prédécesseurs ont fait pour le salut de l'état.

Il y a bien d'austres histoires de l'ancienne Græce, que l'on peust ramenteveoir et reciter aux hommes de ce temps icy, pour addoulcir et moderer leurs mœurs : comme à Athenes, faisant soubvenir au peuple, non des prouësses de leurs ancestres, mais pour exemple du decret d'abolition et d'oubliance generale qui feut jadis faict après que la ville feut deslibvrée de la captifvité des trente tyrans, et de ce qu'ils condamnerent à l'amende le poëte Phrynichus pource qu'il avoit faict jouer en une tragœdie la prinse de la ville de Milet, et aussy que par ordonnance publicque ils porterent chappeaux de fleurs sur leurs testes, quand ils sceurent que Cassander faisoit rebastir la ville de Thebes : et comme quand ils entendirent la cruelle occision qui feut faicte en Argos, en laquelle les Argiens feirent mourir quinze cent de leurs citoyens, ils feirent en pleine assemblée de ville apporter les sacrifices d'expiation, affin qu'il pleust aux dieux destourner une si cruelle pensée du cœur des Atheniens.

Et du temps que l'on recherchoit ceulx qui avoyent prins ou argent ou present de Harpalus, en visitant toutes les maisons de la ville, ils ne voulurent pas permettre que l'on fouillast celle d'un nouveau marié, et passe-

Un gouverneur doit toujours avoir un ami auprès de son supérieur, qui lui serve de rempart contre la calomnie.

rent celle-là seule. Car en cela peuvent-ils bien encores aujourd'huy ensuivre leurs majeurs, et se rendre semblables à eulx : mais la bataille de Marathon, et celle de la riviere d'Eurymedon, et celle de Platæes, et austres tels exemples qui ne font qu'enfler et haulser le courage vainement à une commune, il les faust laisser aux escholes des sophistes et des maistres de rhetoricque. Si ne faust pas seulement avoir l'œil à se maintenir si sagement soy et sa ville, que les seigneurs soubverains n'ayent auscune occasion de se plaindre, ains faust donner ordre d'avoir tousiours quelqu'un des seigneurs, qui ont le plus d'aucthorité à Rome, et en la cour de l'empereur, pour special amy, qui serve comme d'un rempart asseuré pour deffendre toutes nos actions au gouvernement de nostre païs ; car tels seigneurs Romains se monstrent ordinairement fort affectionnez aux affaires que poursuivent leurs dependants et leurs amys, et le fruict que l'on peust tirer de l'amitié et bonne grace de tels seigneurs, il n'est pas honneste de le convertir à l'advancement et enrichissement de soy et des siens particulierement, mais l'employer, ainsy comme feirent jadis Polybius et Panætius, qui par le moyen de la bienveuillance que leur portoit Scipion, feirent beaucoup de bien à leur païs : au nombre desquels il faust aussy mettre Arrius, car quand Cæsar Auguste print la ville d'Alexandrie, il entra dedans tenant Arrius par la

Cæsar-Auguste conserva la ville d'Alexandrie à la considération d'Arrius qui étoit son ami.

main, et devisant avecques luy seul de toute sa suitte : puis il respondict aux Alexandrins, qui s'attendoyent bien d'estre saccagez, et le supplioyent de leur pardonner ; qu'il leur pardonnoit, et les recepvoit en sa bonne grace, premierement pour la beaulté et grandeur de leur ville, secondement pour le fondateur Alexandre le grand, et tiercement pour l'amour de cestuy vostre citoyen qui est mon amy.

Il est honnête de gagner la confiance des grands pour la gloire de son pays.

Pourroit-on bien avecques raison comparer ceste grace, avecques les riches commissions de regir et administrer les provinces, que poursuivent auscuns à la cour, avecques servitude et subjection si obstinée, qu'il y en a qui vieillissent aux portes d'austruy à la poursuite de telles charges en delaissant cependant les affaires de leur païs ? ne vauldroit-il pas mieux corriger et changer le dire d'Euripides, en disant et chantant, s'il est honneste de veiller et faire la cour aux portes d'austruy, en se rendant subject à la suite d'un seigneur, il est doncques honneste de le faire pour l'amour et pour le bien de son païs ? au demourant chercher et embrasser amitiez pareilles, à conditions justes et esguales. Mais aussy en rendant sa ville et son païs obeissant aux grands, il se faust bien guarder que nous ne l'assubjections encores davantage qu'il ne l'est, ne qu'estant attaché par la jambe nous ne le lions encores par le col : comme font auscuns, qui rapportant toutes choses, austant petites

Il ne faut pas devenir esclave en flattant trop les grands.

que grandes, à ces seigneurs, rendent leur servitude honteuse, ou pour mieulx dire, ils ostent à leur païs toute forme de gouvernement, en le rendant ainsy timide, et luy ostant tout pouvoir.

Car ainsy comme ceulx qui se sont accoustumez à ne disner, ne soupper, ny s'estuver jamais sans le medecin, n'usent pas de leur santé, austant que la nature leur permet: aussy ceulx qui à tout decret, à toute resolution de conseil, à toute grace, voire à toute administration publicque de leur ville, veulent adjouster le consentement, jugement et gré des seigneurs, ils contraignent lesdicts seigneurs d'estre plus maistres qu'ils ne veulent eulx-mesmes : dequoy sont ordinairement cause l'avarice, la jalousie et l'æmulation des premiers et principaulx citoyens des villes, parce que voulant quelquefois oppresser ceulx qui sont moindres qu'eulx, ils les contraignent d'abandonner leurs villes, ou bien ayants quelques differents avecques leurs esgaulx concitoyens, et ne voulant pas avoir du pire en la ville, ils ont recours aux seigneurs superieurs, par où ils sont cause de faire perdre au Senat, au peuple, aux juges et officiers de leur ville, tout ce peu d'aucthorité et de puissance qui leur estoit demouré : là où il faust en entretenant ceulx des bourgeois qui sont hommes privez par esgualité, et ceulx qui sont puissants par leur ceder reciproquement, contenir les affaires au dedans de la ville,

Il vaut mieux être vaincu parmi ses citoyens que vainqueur en y mêlant une puissance étrangere.

ville, et les y resouldre et determiner, guarissants tels inconvenients, comme maladies secrettes des choses publicques, avecques une medecine civile, aimants mieulx quant à soy estre vaincu entre ses citoyens, que vaincre dehors, en faisant tort à son païs, et estant cause de violer ses droicts et privileges : et quant aux austres les priant, et leur remonstrant particulierement à un chascun, de combien de maulx est cause l'obstination, que maintenant pour n'avoir voulu à leur tour s'accommoder en leurs maisons à leurs concitoyens, qui seront bien souvent d'une mesme lignée, à leurs voisins et compaignons en charges et offices, avecques honneur et bonne grace, ils vont deceler les secrettes dissensions et desbats de leur ville, aux portes des advocats, et ès mains des praticiens de Rome, avecques non moins de honte que de dommage et de perte.

L'obstination est la source de bien des maux.

Les medecins ont bien accoustumé de tourner et tirer au dehors à la superficie du corps les maladies qu'ils ne peuvent pas du tout oster du dedans ; mais au contraire l'homme de gouvernement, s'il ne peust contreguarder sa ville totalement paisible, qu'il n'y survienne tousiours quelques troubles, à tout le moins s'efforcera-il de contenir au dedans d'icelle ce qui s'y remue, et qui y esmeut la sedition, et en le tenant caché, taschera de le guarir et y remedier, à celle fin que s'il est possible, il n'ayt besoing de medecin ny de

Le sage gouverneur doit veiller à ce que les troubles interieurs ne transpirent jamais au dehors.

medecines exterieures; car l'intention de l'homme d'estat et de gouvernement doibt bien estre de proceder en ses affaires seurement, et de fuyr les violents et furieux mouvements de vaine gloire, comme nous avons desia dict, mais neantmoins son intention et sa resolution,

Iliad. liv. 17.

Qu'il ayt au cœur une ferme asseurance,
Sans vaciller, et virile constance,
Comme les preux guerriers, qui hazarder
Leur vies vont pour leur païs guarder:

Il doit employer la franchise du parler quand il est question du salut de son pays.

et non-seulement contre des hommes ennemys, mais aussy contre des affaires perilleux, et des temps dangereux, ausquels il faust resister et faire teste; car il ne faust pas qu'il soit cause de mouvoir les tourmentes, mais aussy ne faust-il pas qu'il abandonne son païs au besoing, quand il les sent venir: ne qu'il pousse sa ville en apparent dangier, mais aussy quand elle y est une fois esbranslée, et qu'elle flotte en dangier, c'est à luy à la secourir, en jectant la derniere anchre sacrée de soy-mesme, qui est la hardiesse de franchement parler, quand il est question de si grande chose que du salut de son pays: comme feurent les affaires qui arriverent aux Pergameniens du temps de Neron, et n'a gueres aux Rhodiens du temps de Domitian, et auparavant aux Thessaliens du temps d'Auguste, pour avoir bruslé tout vif Petræus.

En telles occurrences vous ne verrez point que l'homme de gouvernement, s'il est digne d'un tel nom, face du restif, ne qu'il ne tire

le pied arriere de paour, ou qu'il accuse les austres, et qu'il se tire luy-mesme hors de la meslée du dangier, ains le verrez aller en ambassade, s'embarquer sur mer, parler le premier, disant non seulement,

Nous avons faict, Apollo, l'homicide,
Fay que la peste hors nostre pays vuide :

mais encores qu'il ne soit point coulpable du peché de la commune, si se mettra-il en dangier pour eulx; car c'est chose très-honneste, et oultre l'honnesteté du faict en soy, il est advenu plusieurs fois que la vertu et grandeur de courage d'un tel homme a tant esté estimée, qu'elle a effacé le courroux qui estoit esmeu contre toute une commune, et a dissipé toute l'aigreur et la fureur d'une menace, ainsy qu'il advint à un roy de Perse à l'endroict de Bulis et de Sperchis, gentilshommes Spartiates : et comme feit aussy Pompeius envers Sthenon son hoste; car ayant proposé de punir aigrement les Mamertins de ce qu'ils s'estoyent rebellez contre luy, Sthenon luy dict, qu'il ne feroit pas bien, ne justement, s'il faisoit mourir plusieurs innocents au lieu d'un seul qui estoit coulpable, pour ce que c'estoit luy seul qui avoit faict rebeller toute la ville, y ayant induict ses amys par amour, et ses ennemys par force. Ces paroles toucherent tellement au cœur de Pompeius, qu'il pardonna à la ville, et se porta humainement envers Sthenon.

La vertu d'un seul homme a souvent appaisé le courroux d'un général contre une ville entiere.

Mort généreuse de l'hote de Sylla.

Et l'hoste de Sylla ayant usé de semblable vertu, mais non pas envers un semblable seigneur et capitaine, mourut genereusement; car Sylla ayant prins la ville de Præneste, condemna tous les habitants à mourir, excepté son hoste, auquel il pardonna pour l'ancienne alliance d'hospitalité qu'il avoit avecques luy: mais son hoste luy respondict, qu'il ne vouloit point estre tenu de sa vie au meurtrier de son païs, et se jecta parmy la trouppe de ses citoyens que l'on massacroit, où il feut meurtry quand et eulx. Or faust-il bien prier aux Dieux qu'ils nous guardent de tomber en si calamiteux temps, et en esperer de meilleurs: mais au reste il faust estimer tout magistrat public, et celuy qui l'exerce, chose grande et sacrée: à l'occasion dequoy il le faust sur tout honnorer: et l'honneur qu'on doibt au magistrat, est de s'accorder avecques luy, et aimer ceulx qui sont constituez pour l'exercer: cest honneur-là est beaucoup plus digne que ne sont pas les couronnes qu'ils portent sur leurs testes, ny leurs grands manteaux de pourpre.

On doit estimer un magistrat comme une chose sacrée.

Trois raisons principales qui donnent naissance à l'inimitié.

Mais ceux qui prennent le commencement de leur amitié pour avoir esté ensemble à la guerre, ou avoir passé les ans de leur adolescence ensemble: et au contraire prennent pour commencement de leur inimitié d'estres capitaines ensemble, et avoir quelque charge de la chose publicque ensemble, ils ne sçauroient esviter que ce ne soit pour l'une de ces trois

maulvaises causes, ou que estimants leurs compaignons semblables à eulx, ils commencent les premiers à les embrouiller de dissension ; ou les estimants plus grands, ils leur portent envie ; ou plus petits, ils les mesprisent : là où il faust courtiser les plus grands, honnorer les esgaulx, et advancer les petits, et les aimer et ambrasser tous, comme ayants avecques eulx une amitié engendrée, non pour avoir mangé à une mesme table, ou disné à un mesme festin, ains par une obligation commune et publicque, comme si c'estoit une benevolence paternelle, contractée pour l'affection commune envers la patrie.

Il faut courtiser les grands, honorer ses égaux et avancer les petits.

C'est pourquoy Scipion feut mal-estimé à Rome, de ce qu'en dediant le temple d'Hercules, ayant convié tous ses amys au banquet, il n'y feit point semondre son compaignon au magistrat Mummius ; car encores qu'ils se sentissent d'ailleurs n'estre pas amys, si est-ce qu'en telles occurrences ils se debvoyent honnorer et caresser l'un l'austre, à raison de leur commun magistrat. Si doncques Scipion, personnage au demourant grand et admirable, a encouru reputation d'estre fier et presumptueux, pour avoir oublié et obmis une si petite demonstration d'humanité, comment est-ce que celuy qui s'efforcera de diminuer la dignité de son compaignon, ou qui taschera à luy faire recepvoir une honte, mesmement en chose où il va de l'honneur, ou qui par une arroguance vouldra tout faire, et

Scipion étoit fier et présomptueux.

s'attribuer tout à luy seul, comment le pourra-l'on estimer homme modeste et raisonnable ? Il me soubvient qu'estant encores bien jeune, je feus envoyé avecques un austre en ambassade devers le proconsul, et ce mien compaignon estant ne sçay pourquoy demouré derriere, j'y allay seul, et feis ce que nous avions commission de faire : à mon retour, ainsy que je voulus rendre compte en public, et faire le rapport de ma charge, mon pere se leivant seul, me deffendit de dire, *je suis allé*, mais nous sommes allez : *ny j'ay parlé*, mais nous avons parlé : et faire mon recit en associant tousiours mon compaignon à ce que j'avois faict : cela est non-seulement gracieux et humain, mais qui plus est, il oste de la gloire ce qui offense, l'envie.

Il convient de ne pas s'attribuer la gloire d'une action lorsqu'on l'a partagée en apparence avec quelque autre.

C'est pourquoy les grands capitaines attribuent et adscrivent leurs beaulx faicts à la fortune, et à leur bon ange, comme feit Timoleon, celuy qui ruïna les tyrannies establies en la Sicile, lequel fonda un temple à la bonne Fortune. Et Pithon estant haultement loué et prisé à Athenes, pour avoir occis de sa main le roy Cotys : *c'est Dieu*, dict-il, *qui pour le faire s'est voulu servir de ma main.* Et Theopompus, roy des Lacedæmoniens, à un qui luy disoit que Sparte demouroit sur ses pieds, pour austant que les Roys y sçavoyent bien commander : *mais plustost*, dict-il, *pource que le peuple y sçait bien obeyr.* Ces deux choses là se font par le moyen l'une de l'austre ; mais il

L'obéissance des peuples assure plus la durée des états que le bon commandement.

y en a la pluspart qui disent et estiment, que la meilleure partie de la science civile de gouverner, est, sçavoir rendre les hommes idoines à estre bien commandez : car en chasque ville il y a tousiours trop plus grand nombre de ceulx qui sont commandez, que de ceulx qui commandent, et chascun en chascune commande à son tour, pour un peu de temps, au moins en un gouvernement populaire, et est puis après commandé tout le reste de sa vie ; de maniere que c'est un très-honneste et très-utile apprentissage, que d'apprendre à obeyr à ceulx qui ont aucthorité de commander, encores qu'ils soyent de moindre estoffe, et de moindre credit que nous. Car il n'y auroit point de propos qu'un excellent et premier joueur de tragœdies, comme seroit un Theodorus ou un Polus, marche bien souvent après quelque mercenaire qui n'aura que trois mots à dire, et qu'il parle en toute humilité et reverence à ce mercenaire, pource qu'il a le bandeau royal du diadesme à l'entour de la teste, et le sceptre en la main ; et qu'en action veritable et non feincte, un riche et puissant homme contemne et mesprise celuy qui sera en magistrat, d'austant qu'il sera homme simple et de petit estat, oultraigeant et ravallant la dignité publicque, pour cuider faire paroistre la sienne privée, là où il debvroit plus tost adjouster de son credit et de sa puissance à celle du magistrat.

Il est essentiel de savoir obéir à des inférieurs en qualités, lorsqu'ils ont le commandement.

Il faut toujours ajouter de son propre crédit à la personne du magistrat.

Comme en la ville de Sparte les roys se

Les rois de Sparte se levoient devant les Ephores par respect.

leivoyent de leurs chaires au-devant des Ephores, et de tous les austres citoyens, celuy qui estoit mandé par eulx n'y venoit pas le pas, ains courant à grand'haste pour monstrer à leurs citoyens comme ils estoyent bien obeyssants, se glorifiants de ce qu'ils honnoroyent leurs magistrats : non pas comme quelques sots glorieux, de maulvaise grace et de pervers jugement, qui, pour monstrer qu'ils ont grande aucthorité, feront quelque honte aux juges et directeurs des combats, ou diront injure aux entrepreneurs qui font jouër les tragœdies et comœdies ès festes bacchanales, ou se mocqueront des capitaines ou de ceulx qui president aux jeux et exercices de la jeunesse, n'entendants pas que l'honnorer bien souvent, est plus honnorable que non pas l'estre honnoré : car à un homme d'honneur, qui a grand'suitte et grande aucthorité en une ville, ce luy est un ornement plus grand d'accompaigner et costoyer le magistrat, que si le magistrat le convoyoit et l'accompaignoit ; et pour mieulx dire, cela cause un desplaisir et une envie aux cœurs de ceulx qui le voyent, et cecy apporte une vraye gloire, qui procede de benevolence, quand on le veoit quelquefois à l'huis d'un magistrat, quand il le saluë le premier, et quand il luy donne le lieu du milieu en se promeinant, il adjouste cest ornement à la dignité de la ville, et ne diminue rien de la sienne : aussy est-ce chose qui attraict grandement la grace du peuple, que d'endurer

Il est souvent plus honorable d'honorer, que d'être honoré soi-même.

Le peuple estime beaucoup ceux qui endurent patiemment l'injure d'un commandant.

rer patiemment une injure ou une cholere de celuy qui commande, y repliquant ce que dict Diomedes en Homere,

Il m'en viendra cy-après grande gloire: *Iliad. liv. 4.*

ou le dire de Demosthenes, que maintenant il n'est pas seulement Demosthenes, mais il est legislateur, il est president des jeux sacrez, il a une couronne sur la teste : et pourtant il en faust remettre la vengeance à un austre temps ; car, ou nous luy courrons suz après qu'il sera desposé de son magistrat, ou nous guaignerons cela à differer, que nostre cholere en sera passée.

Il faut faire part aux gouverneurs des villes de tout ce que l'on croira être utile au bien public.

Bien faust-il tousiours faire à l'envy des magistrats en diligence, soing et prevoyance du bien public, s'ils sont personnes de bonne sorte, en leur allant desclarer et exposer ce qui se presentera bon à faire, en leur baillant à executer ce que nous aurons meurement desliberé, et leur donnant moyen de se faire honnorer, en prouffitant par mesme conseil à la chose publicque : mais si ce sont personnes qui, ou par crainte et fauste de cœur, ou par malignité, restivent à entendre à ce que nous leur mettons en avant, alors il faust que nous-mesmes allions le desclarer publicquement au peuple, non pas negliger, dissimuler ou passer soubz connivence auscune chose qui appartienne au bien public, soubz couleur de dire qu'il n'appartient à austre qu'au magistrat d'estre curieux, ny de s'entremettre du maniement des affaires : car la loy generale donne

Le premier lieu du gouvernement est de connoître ce qui est juste, et de faire ce qui est profitable.

tousiours le premier lieu du gouvernement à celuy qui faict ce qui est juste, et qui cognoist ce qui est prouffitable, comme l'on peust comprendre par l'exemple de Xenophon, lequel escript de soy-mesme: *il y avoit en l'armée un appellé Xenophon, qui n'estoit ne capitaine, ny lieutenant; mais qui, pour entendre ce qu'il falloit faire et l'oser entreprendre, se mit à commander si bien, qu'il feut cause de saulver les Grecs.*

Et le plus glorieux faict d'armes que feit jamais Philopœmen, feut que quand il eut nouvelle comme le roy Agis avoit surprins la ville de Messene, et que le capitaine general des Achæiens ne la vouloit pas aller secourir, ains restivoit de paour, luy avecques une trouppe des plus guaillards et plus deslibérez, y alla sans auscun mandement public, et osta la ville d'entre les mains d'Agis: non pas qu'il faille pour choses legeres et vulgaires, attenter rien de nouveau, ains seulement pour choses necessaires, comme feit lors Philopœmen: ou belles et honnestes, comme Epaminondas, lequel estendit et allongea le temps de son magistrat de Bœotarche, quatre mois plus qu'il n'estoit permis par la loy du païs, durant lesquels il entra en armes dedans le païs de la Laconie, et feit rebastir et repeupler Messene, affin que si d'adventure il en advenoit puis après quelque plaincte ou accusation, nous ayons pour response à l'accusation l'excuse de la necessité, ou pour recon-

Ce n'est que dans les occasions perilleuses qu'il faut attenter quelque chose de nouveau.

fort du peril auquel nous nous serons exposez, la grandeur et beaulté de la chose entreprinse.

On recite et remarque une sentence de Jason, celuy qui jadis feut tyran de la Thessalie, laquelle il disoit et repetoit souvent, toutes et quantes fois qu'il forçoit ou oultraigeoit quelques-uns des particuliers habitants du païs, *qu'il est force de faire injustice en petites choses, qui veult venir à chef de faire justice ès grandes; et qu'il est necessaire de faire tort en detail, qui veult faire droict en gros.* Mais quant à ceste sentence-là, il est aysé à veoir de prime face que c'est une instruction propre pour un qui se veult faire seigneur, et usurper la tyrannie.

Maxime tyrannique de Jason, roi de Thessalie.

Ceste reigle est bien plus civile, *qu'il faust laisser aller plusieurs choses legeres, pour gratifier au peuple, affin de pouvoir en choses grandes luy resister et le guarder de faillir:* car celuy qui veult estre en toutes choses reguardant de trop près, et trop vehement, sans jamais rien ceder ny lascher, ains est tousiours aspre et inexorable, il accoustume le peuple à estriver opiniastrement, et se courroucer contre luy:

Il faut céder au peuple des choses légeres pour mieux lui commander dans les plus importantes.

> Mais un peu la scote lente
> Contre l'onde violente
> Sçavoir à propos lascher,

partie en se relaschant un peu soy-mesme, et se jouant gracieusement avecques eulx, comme à faire sacrifices, à veoir les jeux des combats, à assister aux theatres, partie en ne faisant pas semblant de les veoir ny ouyr, comme nous faisons aux faustes des petits enfants en la mai-

son, affin que l'aucthorité de les reprendre et de parler franchement à eulx, comme la force d'une drogue non suz-année ny passée, ains estant en sa vertu et vigueur, ayt plus d'efficace et plus de foy pour les toucher et assener au vif quand il sera question de choses de grande consequence.

Il ne faut pas regarder comme un plaisir ce qui peut contribuer à la ruine d'un état.

Alexandre ayant entendu que sa sœur avoit eu accointance d'un beau jeune gentilhomme, il ne s'en courroucea point austrement, ains dict qu'il luy falloit aussy-bien à elle permettre de se sentir et jouyr un peu de la royaulté : ne faisant pas en cela sagement, de luy conceder cela, qui faisoit honte à sa grandeur : car il ne faust pas estimer jeu ne plaisir ce qui est la ruine ou le deshonneur d'un estat. Et pourtant le sage homme de gouvernement ne permettra point, tant qu'il luy sera possible, que le peuple face une injure aux particuliers habitants, comme seroit en confisquant leur bien, en leur laissant despartir entre eulx les deniers communs, ains y resistera de tout son pouvoir, en les preschant, menaçant et intimidant ; il combattra contre tous tels appetits desordonnez d'une commune. A l'opposite de ce que feit Cleon à Athenes, qui, nourrissant et augmentant tels fols desirs du peuple, feut cause de faire naistre en la ville plusieurs frelons et mouches guespes, comme dict Platon, qui veulent vivre sans rien faire que poindre et picquer tantost cestuy-cy, et tantost cestuy-là. Mais si le peuple d'adventure prend une feste

Il faut éviter dans les sages gouvernemens que des citoyens ne s'enrichissent aux dépens des autres.

solemnelle du païs, ou bien l'honneur de quelque dieu, pour occasion de faire quelques jeux, ou quelque donnée legere, ou quelque gracieuseté honneste, ou magnificence publicque, il est raisonnable que leur permettant telles choses, on les laisse jouyr auscunement et de leur liberté et de leur opulence : car au gouvernement de Pericles et de Demetrius Phalereus, il y a plusieurs exemples de choses semblables.

Il faut respecter l'usage des fêtes et des réjouissances ordinaires de chaque pays.

Cimon mesme embellit la place d'Athenes de plusieurs belles allées de platains, qu'il y feit planter à la ligne : et Cato voyant, au temps de la conjuration de Catilina, que le menu peuple de Rome estoit tout esmeu par les meinées de Jules Cæsar, et qu'il ne falloit gueres de chose pour faire changer tout l'estat, il persuada au senat d'ordonner qu'il se feroit quelque petite donnée et distribution de deniers aux pauvres citoyens ; et cela faict, à propos appaisa tout le tumulte, et reprima la sedition et soubsleivation qui estoit toute preste à se faire. Tout ainsy que le sage et discret medecin, après qu'il a tiré à son patient beaucoup de sang corrompu, luy donne un peu de bonne nourriture ; aussy l'advisé gouverneur d'estat populaire, après avoir osté à la commune quelque grande chose qui estoit pour leur apporter honte et dommage, au contraire, par quelque legere grace et doulceur qu'il leur concede, il les reconforte et enguarde de se fascher et de se plaindre.

Des largesses faites à propos ont étouffé des séditions prêtes à éclater.

On détourne le peuple de commettre des fautes en le ramenant à quelque chose d'utile.

Et n'est pas maulvais quelquefois, pour les destourner d'une folie à quoy ils ont affection sans propos, de les rameiner à austres choses qui sont utiles, ainsy que feit Demades lorsqu'il avoit la superintendance des finances et de tout le revenu de la chose publicque, estant le peuple d'Athenes en volonté d'envoyer des gualeres au secours de ceulx qui s'estoyent rebellez contre Alexandre le grand, et luy commandant de fournir argent pour cest effect, il leur dict : *vous avez bien de l'argent tout prest, car j'en avois faict provision pour vous distribuer à ceste feste des bacchanales, si que chascun de vous eust peu avoir environ demy marc d'argent* (qui eust esté environ cinq escus pour teste) : *si vous aimez mieulx que ces deniers soyent employez à cest usage, je m'en rapporte à vous ; usez ou abusez-en comme de chose vostre.* Par ceste ruse, les ayants destournez de vouloir plus armer la flotte de vaisseaux qu'ils vouloyent envoyer, de paour de perdre la distribution qu'il leur promettoit, il les enguarda d'offenser griefvement Alexandre.

Moyens de détourner des volontés dangereuses.

Il y a beaucoup de telles volontez dommageables et dangereuses, qu'il seroit impossible de rompre de droict fil ; mais il y faust user de destour et de torse, comme feit un jour Phocion, quand les Atheniens vouloyent à toute force qu'il allast, hors de temps et de saison, dedans le païs de la Bœotie : car il feit incontinent crier à son de trompe, que tous citoyens, depuis l'aage de l'adolescence jusques

à soixante ans, eussent à le suivre avecques leurs armes; à raison duquel cry s'estant esleivé un grand bruict des vieillards, qui se mutinoyent de ce que l'on les faisoit aller à la guerre en tel aage. *Quel mal y a-il*, leur dict-il? *J'ay bien quatre-vingt ans, et seray avecques vous comme vostre capitaine.* Par tels moyens on pourra rompre beaucoup d'ambassades importunes, en y commettant ceulx que l'on verra les plus mal-dispos à faire voyages; plusieurs entreprinses de grands bastiments inutiles, en commandant de contribuer doncques argent; et plusieurs procez incivils, en leur disant qu'ils aillent doncques eulx-mesmes à la cour pour les solliciter.

Il faut moins chercher dans un collégue un homme qui nous ressemble, qu'un homme propre à la place.

A quoy faire il y faust attirer et associer les premiers ceulx qui mettent telles choses en avant, et qui incitent le peuple à les vouloir; car s'ils reculent, il semblera qu'ils rompent eulx-mesmes ce qu'ils auront proposé; et s'ils l'acceptent, ils porteront partie de la fascherie et de la peine qu'il y aura. Mais là où il sera question de quelque affaire de grande consequence et de grande utilité pour le public, où il faudra grandement travailler et chauldement s'y employer, alors reguarde à choisir de tes amys ceulx qui auront le plus d'aucthorité, et mesmement entre les austres, ceulx qui seront de plus doulce nature; car ceulx-là te resisteront le moins et te secoureront le plus, ayants le sens bon, et point de jalousie ny d'opiniastreté: toutesfois en cela faust-il encores que

chascun cognoisse bien sa nature, et qu'entendant ce à quoy il est moins apte, il eslise pour adjoincts plustost ceulx qu'il sentira valoir en ce qui est requis pour ce qui se presente, que ceulx qui luy seront plus-semblables : comme Diomedes, estant deputé pour aller recognoistre le camp des ennemys, choisit pour son compaignon le plus advisé, et laissa les plus vaillants. Par ce moyen les actions en seront mieulx contrepoisées, et ne s'engendrera pas si facilement la jalousie et l'æmulation entre ceulx qui desirent faire cognoistre leur valeur en vertus differentes.

L'intelligence entre les hommes de gouvernement, les mettra à même d'exécuter les opérations les plus difficiles.

Si doncques tu as une cause à plaider, ou une ambassade à faire, choisy pour ton adjoinct quelque homme bien eloquent, si tu te sens mal-idoine à bien parler, ainsy comme Pelopidas choisit Epaminondas : si tu te sens mal propre à caresser une commune, et avoir le cœur en trop bon lieu pour t'abbaisser à faire la cour, comme estoit Callicratidas, capitaine Lacedæmonien, choisy-en un qui ayt grace à entretenir les gents, et qui soit bon courtisan : si tu as le corps foible et mal-dispos pour porter beaucoup de peine, eslis-en un qui soit plus robuste, et qui aime à travailler, comme Nicias choisit Lamachus. C'est ainsy que Geryon estoit esmerveillable, que ayant plusieurs jambes, plusieurs bras et plusieurs yeulx, le tout estoit regy et gouverné par une seule ame : mais les sages hommes de gouvernement, s'ils s'entre-entendent, peuvent bien conferer ensemble,

ensemble, non-seulement leurs corps et leurs biens, mais aussy leurs fortunes, leurs credits et leurs vertus en une mesme affaire; de sorte qu'ils viendront tousiours mieulx à bout de quelque execution qu'ils entreprennent à faire, que ne fera un austre, qui qu'il soit.

Non pas comme les Argonautes, qui, après avoir deslaissé Hercules, feurent contraincts d'avoir recours aux sorcelleries et enchantements d'une femme pour se saulver, et desrobber la toison d'or.

Or y a-il des temples ausquels ceulx qui entrent laissent l'or dehors s'ils en ont sur eulx; et quant au fer, on n'en porte presque, par maniere de dire, dedans pas un : et d'austant que la tribune aux harangues et le siege presidial est un temple commun à Jupiter, conseiller et guarde des villes, et à justice et equité, avant que d'y mettre le pied, dès à present despouille ton ame de toute avarice, de toute convoitise d'avoir, comme si c'estoit du fer, ou bien une maladie pleine de rouille, et la rejecte en la halle des marchands, des revendeurs, bancquiers et usuriers, et t'en esloigne le plus arriere que tu pourras, estimant que celuy qui s'enrichit du maniement des affaires publicques, est un sacrilege, qui desrobberoit jusques sur le maistre autel, jusques dedans les sepultures des morts, dedans les coffres de ses amys; s'enrichiroit de trahison et de faulx tesmoignage : qu'il est conseiller infidele, juge parjure, magistrat concus-

Celui qui s'enrichit dans le ministere public doit être regardé comme sacrilege.

sionnaire ; bref, contaminé de toutes les meschancetez que l'homme peust commettre ; et pour ceste cause, n'est-il ja besoing de plus amplement en parler.

L'ambition cause les plus grands maux dans les états.

Au demourant l'ambition, encores qu'elle soit de plus belle apparence que l'avarice, apporte neantmoins des pestes non moins dangereuses ne moins pernicieuses qu'elle au gouvernement de la chose publicque : car elle est ordinairement accompaignée d'audace et de temerité, d'austant qu'elle ne s'engendre point ès natures basses, ny foibles ou paresseuses, mais principalement ès fortes, actifves et vigoureuses ; et la vogue des peuples qui l'enleive et la poulse bien souvent par louange qu'on leur donne, rend son impetuosité bien mal-aysée à retenir, à manier et regir.

Il faut habituer les jeunes gens à rejetter le luxe des habillemens.

Comme doncques Platon escript qu'il faust accoustumer les jeunes garsons dès leur enfance à ouyr dire qu'il ne leur est pas loisible, ny de porter de l'or à l'entour de leur corps pour ornement, ny mesme en avoir et posseder, pource qu'ils en ont un austre propre interieur meslé avecques leur ame, voulant donner à entendre soubz paroles couvertes, à mon advis, la vertu derivée de leurs ancestres, par la descente et continuation de leur race : ainsy pouvons-nous reconforter et addoulcir la cupidité de l'ambition, en remonstrant aux esprits ambitieux qu'ils ont en eulx de l'or qui ne se peust ternir, guaster ne contaminer par l'envie, ne par Momus mesme, le repreneur

des dieux, qui est l'honneur, lequel ira tousiours croissant et augmentant tant plus on discourra, considerera et rememorera les choses par eulx faictes et accomplies au gouvernement de la chose publicque ; et pourtant qu'ils n'auront pas besoing de ces austres honneurs, qui se moulent, qui se taillent ou qui se peignent, ne qui se fondent en bronze, attendu que bien souvent ce que plus on y prinse appartient à austre qu'à eulx.

On admire plus l'artiste que le sujet qu'il a traité.

Car la statue que feit Polycletus, du trompette, et celle du hallebardier, sont loüées, pour le reguard de celuy qui les a faictes, non pour le reguard de ceulx en faveur de qui elles feurent faictes. Et Cato, lorsque la ville de Rome commençoit desia à se remplir toute d'images et de statues, ne voulut pas permettre qu'on en feit auscune pour luy, disant *qu'il aimoit mieulx que l'on demandast pourquoy on ne luy en avoit point faict, que pourquoy on luy en avoit faict :* car ces choses-là apportent envie, et si pensent les peuples estre redevables à ceulx à qui ils n'ont point baillé de telles fumées ; et au contraire, ceulx qui les ont receuës, leur sont ennuyeux et fascheux, comme ayants recherché d'avoir les affaires de la ville en main, affin d'en recepvoir un tel salaire.

L'homme qui s'est bien acquitté de l'emploi qui lui a été confié, ne doit pas briguer l'honneur d'avoir des statues.

Ainsy doncques comme celuy qui auroit navigué sans peril tout le long du gouffre de Syrtis, et puis se seroit venu perdre et noyer à l'entrée du port, n'auroit pas faict rien de grand, ny de fort recommandable : aussy celuy

qui se seroit saulvé du thresor et auroit eschappé les fermes publicques, c'est-à-dire qui n'auroit point souillé ses mains du larrecin des deniers communs, ny de maulvaise intelligence avecques les fermiers des impositions et guabelles publicques, et puis se seroit laissé prendre à la cupidité de vouloir presider au palais, et d'estre le premier au conseil de la ville; celuy-là auroit bien donné contre une plus haulte roche, mais il seroit allé à fond, et se seroit noyé aussy bien que les austres, ainsy seroit-ce de beaucoup le meilleur, n'appeter ny convoiter point ces honneurs-là, ains les fuyr et refuser du tout : toutesfois si d'adventure il est mal-aysé de rebouter de tout poinct une grace et une demonstration d'amitié que le peuple a quelquefois envie de faire à ceulx qui combattent en ce champ de gouvernement, non à un jeu de prix d'argent, ny de riches presents, ains à un jeu veritablement sainct et sacré, et digne d'estre couronné, il suffise de se contenter de quelque honnorable inscription, ou de quelque tableau, ou quelque decret public, quelque rameau de laurier ou d'olive, comme Epimenides en eust un de l'olive sacrée du chasteau d'Athenes, pour avoir nettoyé et purifié la ville : et Anaxagoras, refusant tous austres honneurs qu'on luy vouloit decerner, demanda seulement, que le jour qu'il mourroit, les enfants eussent congé de jouer, et n'allassent point à l'eschole pour ce jour-là: et aux sept gentilshommes Persiens, qui tuerent

Un décret public ou la moindre inscription suffit à l'honnête ministre.

les mages tyrans, on leur donna privilege de porter le chappeau poinctu Persien, penchant sur le devant de la teste, à eulx et à ceulx qui descendroyent d'eulx : car c'estoit le signal qu'ils avoyent prins entre eulx, quand ils allerent pour executer leur entreprinse.

Aussy eut de la civilité et modestie grande, l'honneur que l'on feit à Pittacus : car comme ses citoyens luy eussent permis et commandé de prendre de la terre qu'il avoit conquise sur les ennemys, austant comme il en vouldroit pour luy, il en print seulement austant que contenoit le jet de son javelot qu'il lança : et le Romain Cocles eust austant de terre comme il en peust labourer en un jour, estant boiteux : car il ne faust pas qu'un honneur civil soit salaire d'un acte vertueux faict pour le public, ains marque pour la soubvenance seulement, à fin que la memoire en demoure plus longuement, comme ont faict ceulx que nous avons recitez.

Un acte vertueux ne doit pas être récompensé par le salaire d'un honneur civil.

Là où les trois cent statues de Demetrius le Phalerien n'engendrerent jamais rouille, ny crasse et ordure, ains feurent toutes de son vivant mesmes abbattues, et celles de Demades feurent fondues, et en feit-on des urinaulx, et bassins à selles percées, et plusieurs austres tels honneurs ont esté de mesme effacez, ayants despleu et fasché au monde, non-seulement pour la maulvaistié de ceulx qui les recepvoyent, mais aussy pour la grandeur de ce qu'on leur donnoit, et pourtant la plus hon-

La sobriété et la simplicité sont les plus sûrs gardes de l'honneur.

neste et la plus seure guarde de l'honneur pour le faire longuement durer, c'est la sobrieté et simplicité, pource que les honneurs excessifs et desmesurez en grandeur, sont ne plus ne moins que les statues mal contrepoisées et mal proportionnées, lesquelles se ruinent et tombent par terre d'elles-mesmes; j'appelle maintenant honneurs ces choses exterieures, comme faict le vulgaire en tant qu'il est loisible, comme dict Empedocles, toutesfois j'afferme aussy bien que les austres, que le sage homme d'estat et de gouvernement ne doibt point mespriser le vray honneur, qui gist en la benevolence et bonne affection de ceulx qui ont soubvenance des services et biens qu'ils ont receus, ny ne doibt point contemner la gloire, fuyant le plaire à ses prochains, ains que vouloit Democritus : car ny les escuyers ne doibvent pas rejecter les caresses de leurs chevaulx, ny les veneurs les festes de leurs chiens, ains les doibvent plustost chercher, pource que c'est chose utile et plaisante de pouvoir imprimer à tels animaulx, qui nous sont familiers et vivent avecques nous, une telle affection en nostre endroict, comme le chien de Lysimachus monstra envers son maistre, et que le poëte Homere recite des chevaulx d'Achilles envers Patroclus.

Le sage gouverneur ne doit pas mépriser ni rejetter l'affection que l'on a pour sa bonne conduite.

Et quant à moy, j'estime qu'il en prendroit mieulx aux abeilles, si elles vouloyent caresser et laisser amiablement approcher d'elles ceulx qui les nourrissent, et qui les traictent et ont soing d'elles, plustost que de les picquer, et

de s'aigrir si asprement contre eulx. Mais maintenant les hommes aussy les chastient avecques de la fumée, et domptent les chevaulx farouches avecques des mors de bride, et attachent à des billots de bois les chiens qui ont de coustume de s'enfuyr : là où il n'y a rien qui rende l'homme libre volontairement obeyssant, et se soubmettant à un austre homme, que la fiance qu'il a en luy pour l'amour qu'il luy porte, et l'opinion qu'il a conceuë de sa bonté et de sa justice.

L'homme ne peut être forcé d'obéir qu'à ceux dont il honore la bonté et la justice.

C'est pourquoy Demosthenes dict bien, que les citez libres n'ont point de meilleur moyen pour se guarder et preserver des tyrans, que de se deffier d'eulx : car celle partie de l'ame qui croit et qui se fie, est celle qui est la plus aysée à prendre. Tout ainsy doncques comme le don de prophetie qu'avoit Cassandra, ne servoit de rien à ses citoyens, d'austant qu'ils ne luy croyoyent point.

Dieu n'a voulu que ma voix propheticque
Portast effect à la chose publicque :
Car quand ils ont receu quelque meschef
Tant que le mal leur poise sur le chef,
Je suis par eulx alors sage appellée,
Mais au surplus folle et escervellée.

ainsy la foy et bienveuillance des citoyens d'Architas et de Battus envers eulx, apporterent de grands prouffits aux uns et aux austres qui se voulurent servir d'eulx, et suivre leur conseil, pour la bonne opinion qu'ils en eurent, aussy est-ce le premier et principal bien

La foi et la confiance que l'on a dans un ministre, lui facilite le moyen de faire toutes bonnes actions.

qui soit en la reputation des hommes de gouvernement, la foy et confiance que l'on a en eulx, laquelle leur ouvre la porte à faire toutes bonnes actions : le second bien est l'amitié et bienveuillance du peuple, qui est aux bons un bouclier, et un rempart grand à l'encontre des envieux et des meschants,

Iliad. liv. 4.

Comme la mere empesche que la mousche
Son fils dormant de doulx sommeil ne touche,

destournant l'envie qui peust sourdre à l'encontre d'eulx : et quant au credit esgualant celuy qui sera né de bas et petit lieu aux plus nobles, le pauvre aux riches, et le privé au magistrat ; bref, quand vertu et verité sont conjoinctes à ceste benevolence populaire, c'est comme un vent fort et guaillard en pouppe, qui les poulse à toute entremise de gouvernement.

Les tyrans sont haïs et poursuivis jusques dans ce qui leur appartient.

A l'opposite aussy peust-on veoir quels effects produict la disposition contraire ès cœurs du peuple, par tels exemples : car ceulx d'Italie ayants surprins la femme et les enfants du tyran Dionysius, après les avoir forcez et violez honteusement, les feirent mourir, et puis en ayant bruslé les corps, en jecterent les cendres dedans la mer. Au contraire, un Menander ayant regné doulcement sur les Bactriens, et estant à la fin mort en la guerre, les villes de son obeyssance feirent bien ensemble, et par commun accord, les funerailles et obseques : mais quand ce vint à sçavoir où l'on en logeroit les reliques, elles en vindrent en

Les bons rois sont respectés jusqu'après leur mort.

très-

très-grande contention les unes contre les austres, qu'elles pacifierent à la fin à grande peine, soubz condition que ses cendres seroyent partagées esgualement entre elles, et qu'en chascune y auroit une sepulture de luy.

A l'opposite, ceulx d'Agrigente, après qu'ils feurent deslibvrez du tyran Phalaris, feirent une ordonnance, que de là en avant il ne feust loisible à auscun de porter robbe de couleur bleuë, pource que les satellites de ce tyran avoyent porté des hocquetons bleus. Et les Persiens, pource que Cyrus avoit le nez aquilin, jusques aujourd'huy aiment encores ceulx qui l'ont tel, et les estiment les plus beaulx. C'est l'amour le plus sainct, et le plus puissant de tous, que celuy que les villes et peuples portent à quelqu'un de leurs citoyens pour sa vertu ; les austres honneurs, ainsy nommez à faulses enseignes et demonstrations de bienveuillance, que les peuples donnent à ceulx qui leur font bastir des theatres, jouer des jeux, distribuer de l'argent, ou d'austres presents, ou de leur donner le passe-temps de veoir combattre des gladiateurs et escrimeurs à oultrance, ressemblent proprement aux caresses et flatteries des putains, qui rient tousiours à celuy qui leur donne et qui leur faict plaisir, qui est une reputation qui ne dure gueres, ains se passe en bien peu de temps.

L'amour le plus saint et le plus puissant est celui que les peuples portent à quelque citoyen pour sa vertu.

Celuy qui a dict, que le premier qui donna de l'argent au peuple, enseigna le vray moyen de ruiner l'estat populaire, entendit bien, qu'un

La ruine de l'état populaire vient de la distribution de l'argent.

peuple perd son aucthorité, quand il se rend subject à corruption : mais aussy faust-il bien que ceulx qui le corrompent entendent, qu'ils se ruinent et destruisent eulx-mesmes, acheptants leur reputation à si grands frais et si grands despends, et rendent la commune plus haultaine et plus arroguante, d'austant qu'elle presume qu'il est en sa puissance de donner ou oster une chose grande. Ce n'est pas à dire, que je veuille que l'homme d'estat, ès despenses ordinaires et liberalitez accoustumées, se monstre chiche et mechanicque, quand ses affaires luy en donneront le moyen, par ce qu'un peuple prend en plus grande haine le riche, qui ne luy communicque pas de ses biens en telles occasions, que le pauvre qui desrobbe du public, pour ce qu'ils estiment que l'un procede de mespris et de contemnement, et l'austre de necessité.

Le peuple hait plus le riche avare que le pauvre qui le vole.

Parquoy je vouldrois que telles largesses premierement se feissent gratuittement et pour neant, d'austant que faictes en ceste sorte, elles font admirer et obligent davantage ceulx qui les reçoipvent : et puis je vouldrois que ce feust tousiours pour occasion belle, bonne et honneste, comme pour l'honneur de quelque dieu, ce qui attire tousiours de plus en plus le peuple à devotion, pource que tout ensemble il s'imprime au cœur du peuple une vehemente opinion et apprehension, que la divinité et majesté des dieux, doibt estre grande et venerable chose, quand ils voyent ceulx qu'ils honno-

Un sage gouverneur doit faire à propos, et sans aucune vue d'intérêt, des largesses au peuple.

rent, et qu'ils reputent grands personnages, si affectionnez à despendre liberalement pour les servir et honnorer.

Un sage gouverneur doit nettoyer sa ville de tous les spectacles qui conduisent à la barbarie et à la cruauté.

Tout ainsy doncques comme Platon deffend aux jeunes hommes qui apprennent la musicque, l'harmonie Lydiene et la Phrygiene, d'austant que l'une excite en nostre ame toutes affections plaintifves et lamentables, et l'austre augmente l'inclination à la volupté et lubricité : ainsy quant aux largesses et despenses publicques, chasse hors de ta ville tant que tu pourras celles qui provocquent les affections bestiales, barbares et sanglantes en nostre ame, ou les dissoluës et lubricques : ou si tu ne les peux du tout chasser et oster, pour le moins fais debvoir d'en contester tant que tu pourras contre le peuple qui te demandera de tels spectacles, et fais que le subject de ta despense soit tousiours honneste et pudicque, et la fin et intention bonne et necessaire, ou pour le moins que le plaisir et joyeuseté qui y sera, soit sans insolence ny dommage.

Il ne faut pas emprunter pour faire des largesses, car on se fait moquer de soi.

Mais si d'adventure tes biens sont mediocres, et que le centre et la circonference d'iceulx ne contienne ny n'embrasse pas plus qu'il ne te faust necessairement, sçache que ce n'est ny lascheté, ny vileté et bassesse de cœur, de ceder ces ambitieuses despenses, et laisser faire ces liberalitez-là à ceulx qui ont bien dequoy, en confessant franchement sa pauvreté, non pas en s'endebtant et prenant argent à usure, se faire reguarder en pitié, et mocquer tout

ensemble, en telles commissions, par ce que ceulx qui le font ne peuvent si secrettement faire, que l'on ne pense bien qu'ils entreprennent plus qu'ils ne peuvent, et qu'ils sont contraincts de molester d'emprunts leurs amys, ou de flatter et courtiser des usuriers, tellement qu'ils n'acquierent ny honneur ny credit, ains plustost honte et mespris par telles despenses, pourtant seroit-il bon, que l'on eust tousiours en telles choses Lamachus et Phocion devant les yeulx : car Phocion un jour comme les Atheniens en un sacrifice luy criassent, qu'il leur donnast quelque argent pour faire les frais; *j'aurois honte*, ce leur dict-il, *de vous donner, et cependant ne payer pas cestuy-cy;* en leur monstrant Callicles l'usurier, duquel il avoit emprunté. Et Lamachus ès comptes de sa charge, quand il avoit esté capitaine de l'armée d'Athenes en quelque voyage, il y mettoit tousiours en ligne de compte de la despense, pour une paire de pantoufles, et pour une robbe à son usage. Et les Thessaliens ordonnerent à Hermon qui refusoit d'estre leur capitaine general, par ce qu'il estoit pauvre, un poinçon de vin par chasque mois, et un minot de bled de quatre en quatre jours, ainsy n'est-ce point honte de confesser sa pauvreté, et n'ont pas les pauvres moins de moyen d'acquerir credit et aucthorité au gouvernement des villes, que ceulx qui despendent beaucoup à faire des festins et des jeux publics, pour acquerir la bonne grace de la commune, prouveu que par leur vertu ils

Ce n'est pas une honte d'avouer sa pauvreté.

Le pauvre a des moyens pour acquérir crédit et autorité dans le gouvernement.

ayent acquis foy et liberté de franchement parler au peuple.

Pourtant se faust-il bien sagement maistriser et moderer en telles choses, et ne descendre pas à pied en campaigne rase, pour combattre contre des gents à cheval, ny entrer en carriere pour faire jeux, ou sur un eschaffault, ny en salle de festin, estant pauvre, pour faire à l'envy des riches, à qui se monstrera plus magnifique : ains faust essayer de manier le peuple par vertu, par gentillesse de cœur, et par bon entendement conjoinct avecques une sage parole : en quoy il n'y a pas seulement une honnesteté venerable, mais aussy une grace attrayante et favorable,

La vertu, la grandeur d'ame et l'éloquence conduisent le pauvre au commandement.

Plus que tout l'or de Crœsus desirable :

car pour estre bon il n'est pas necessaire d'estre fascheux ne presumptueux,

Pour estre chaste et bien moriginé,
On n'est pourtant severe et rechigné,
Ne par la ville on ne monstre une trogne
Hydeuse à veoir, tant elle se renfrogne :

au contraire l'homme de bien est premierement de facile accès, affable à tous, tenant sa maison ouverte : comme un port de refuge pour tous ceulx qui se veulent servir de luy. Et puis il ne monstre pas sa debonnaireté soigneuse aux negoces et affaires de ceulx qui l'employent, mais aussy en ce qu'il se va resjouyr avecques ceulx à qui il sera arrivé quelque bonne adventure, et condouloir aussy

L'homme de bien est d'un accès facile, et affable à tout le monde.

avecques ceulx ausquels il sera escheu quelque mesadventure : ne se rendant point moleste ny fascheux à personne par un grand nombre de vallets qu'il meinera quand et soy aux estuves, ny à retenir places aux theatres quand on y jouëra des jeux, ny remarquable par auscuns signes exterieurs de delices et de sumptueuse superfluité : ains estant esgual et semblable au commun des austres en habillement, en despense de table, en la nourriture de ses enfants, suitte, estat et vestement de sa femme, et bref se voulant comporter en toutes choses, comme un simple homme et simple citoyen, n'ayant rien plus d'apparence que l'un des austres, conseillant au reste chascun amiablement en son affaire, deffendant leurs causes, comme un advocat, gratuitement, sans prendre auscun salaire, reconciliant gracieusement le mary avecques sa femme, les amys les uns avecques les austres, n'employant pas une petite partie du jour à la tribune aux harangues, ou au parquet de l'audience pour le public, et puis tout le reste de sa vie tirant à soy toutes affaires et tous moyens de mesnager de tous costez pour son particulier prouffit, ainsy que l'on dict, que le vent de Cæcias attire à soy les nues : ains ayant tousiours l'esprit tendu au soing du public, en faisant par effect apparoir, que la vie d'un sage homme de gouvernement est une continuelle action et function publicque, non pas une oisifveté, comme le vulgaire pense.

L'homme de bien est d'un grand secours à tous ceux qui ont besoin de lui, il veille sans cesse pour le soin des autres.

La vie d'un sage gouverneur est une action perpétuelle sans aucun repos.

Par ces façons et austres semblables, il guaigne et attire à soy la commune, laquelle enfin vient à cognoistre que toutes les flatteries, attraicts et allechements des austres, ne sont que faulx appasts et amorses bastardes, auprès et à comparaison de la prudence, bonté et diligence de luy. Les flatteurs qui estoyent à l'entour de Demetrius, ne vouloyent pas qu'il appellast les austres princes de son temps *roys*, ains disoyent qu'il falloit que l'on nommast *Seleucus* le capitaine des elephants; *Lysimachus*, guarde des thresors; *Ptolomeus*, general de la marine; *Agathocles*, gouverneur des isles: mais le peuple, encores que du commencement à l'adventure ils eussent rejecté le sage et prudent homme de gouvernement, toutesfois à la fin, après qu'ils auront cogneu sa verité, sa preud'hommie et bonté de son naturel, ils le reputeront seul populaire, seul gouverneur et seul magistrat; et quant aux austres, ils en appelleront l'un le defrayeur, l'austre le festoyant, l'austre le president des jeux, et les tiendront pour tels seulement.

Les flatteurs sont la perte de ceux qu'ils entourent.

Et puis, tout ainsy que aux festins dont un Alcibiades ou un Callias faisoyent la despense, il n'y avoit que Socrate qui parlast, et estoyent les yeux de tous les conviez tournez sur luy seul; ainsy ès villes saines et bien ordonnées, Ismenias faict des largesses, Lichas donne à soupper, Niceratus defraye les jeux; mais un Epaminondas, un Aristides, un Lysander, sont ceulx qui tiennent les magistrats, qui gouver-

Le peuple oublie aisément ceux qui lui donnent des repas ou des spectacles.

nent et qui commandent aux armées. Ce considéré, il ne se faust point lascher de courage, ny s'estonner pour la reputation qu'acquierent envers une commune ceulx qui leur bastissent des theatres, qui leur font des festins, et qui tiennent grandes maisons, pource que c'est une gloire qui dure bien peu, et qui se dissoult et s'esvanouyt en fumée quand et la fin de ces combats de gladiateurs, et avecques les jeux de leurs theatres, n'ayants en soy rien de venerable ny de grand. Or, ceulx qui font mestier de nourrir et gouverner des ruches d'abeilles, disent que les exaims qui raisonnent le plus et qui font plus grand bruict, sont les meilleurs, les plus fructueux et les plus sains; mais celuy à qui Dieu a donné la charge et le soing de l'exaim raisonnable et civil des hommes, jugera celuy heureux qui sera le plus doulx et le plus paisible, et approuvera bien les ordonnances et statuts de Solon en plusieurs austres choses, taschant à les ensuyvre et observer à son pouvoir : mais il doubtera et s'esbahira à quoy il pensoit quand il escripvoit que ceulx qui, en une sedition de ville, ne se rangeroyent à l'une ou à l'austre des parties, feussent notez d'infamie : car en un corps naturel malade, le commencement de mutation à recouvrement de santé, ne luy vient pas des membres guastez, ny des parties malades; mais quand la temperature des fortes, saines et entieres, est si puissante qu'elle chasse ce qui est en tout le reste du corps, contre la nature :

Les essaims d'abeilles qui font le plus grand bruit, sont les meilleurs.

Une sédition ne sauroit s'appaiser que lorsque tout le peuple n'est pas encore soulevé.

aussy

aussy en un peuple tumultuant en sedition non dangereuse ny mortelle, ains qui soit pour se terminer et prendre fin, il faust qu'il y ayt beaucoup de sain et entier, et qu'il y demoure et se maintienne ensemble : car il flue et descoule des sages ce qui guarit et penetre à travers de ce qui est malade ; mais les villes qui sont entierement troublées, et toutes sens-dessuz-dessoubz, perissent de fond en comble s'il ne leur survient de dehors quelque contraincte et quelque chastiement qui les face sages par force.

Non pas que je veuille dire qu'il faille, en sedition et dissension civile, demourer insensible et impassible, sans sentir auscune passion du mal public, en chantant son repos et sa tranquillité, et sa vie heureuse et paisible, cependant que les austres se battront, en s'esjouyssant de la folie d'austruy : car c'est-là principalement où il faust chausser le brodequin de Theramenes, qui servoit à l'un et à l'austre pied, et parler à toutes les deux parties sans se joindre ny aux uns ny aux austres ; par ce moyen tu ne sembleras pas estre adversaire, en estant prest à offenser, ains commun à tous, en aydant aux uns et aux austres : et ne t'apportera point d'envie ce que tu ne sentiras point du malheur, si tu te monstre avoir compassion esgualement de tous. Mais le meilleur est de procurer et prouveoir que jamais ils ne viennent à ouverte sedition, et doibt-on estimer que cela est la cyme et le poinct prin-

Dans une émeute, on peut, sans se décider pour aucun parti, les consulter tous.

La vraie science d'un gouverneur est de prévenir tous les troubles.

cipal de toute la science civile de gouverner : car il est du tout esvident que c'est la cause des plus grands biens que les villes sçauroyent desirer de la paix, de la liberté, de la fertilité, de multitude de peuple, et d'union et concorde ; et quant à la paix, pour le temps qui court aujourd'huy, les peuples n'ont pas grand besoing des sages gouverneurs pour la leur maintenir, pource que toutes guerres, et contre les Grecs et contre les Barbares, s'en sont fuyes arriere de nous ; et quant à la liberté, les peuples en ont austant qu'il plaist aux princes et superieurs leur en despartir : et le plus, à l'adventure, ne seroit pas le meilleur pour eulx. Quant à la fertilité de la terre et abondance des fruicts, et la bonne disposition et temperature des saisons de l'année,

Trop de libéralité est nuisible aux peuples.

Hésiode, au livre intitulé les œuvres.

Que des enfants des ventres de leurs meres
Sortent à temps semblables à leurs peres,

l'homme de bien priant pour le salut d'iceulx enfants nouvellement nez, le demandera en ses prieres aux dieux pour tous ses citoyens.

Il reste doncques à l'homme de gouvernement, de tous les ouvrages proposez, celuy qui est un bien non moindre que pas un des austres ; c'est de faire qu'il y ayt tousiours amitié, union et concorde entre ses citoyens, et chasser hors de sa ville toutes dissensions, toutes querelles et toutes malveuillances, comme entre communs amys ; en reconfortant premierement la partie qui semblera estre plus

L'homme de gouvernement doit éloigner toutes les querelles et les dissentions.

offensée, et monstrant de s'en sentir offensé aussy-bien comme eulx, et qu'il luy en faict aussy grand mal comme à eulx ; et puis petit à petit tascher à les addoulcir, et à leur donner à entendre que ceulx qui fleschissent et qui chalent la voile un petit, surmontent ordinairement ceulx qui s'opiniastrent à vouloir guaigner à toute force, et surmontent non-seulement en doulceur et bonté de nature, mais aussy en grandeur de courage et en magnanimité ; et qu'en pliant et cedant en quelques petites choses, ils guaignent en de très-belles et très-grandes : et puis après, en remonstrant en particulier à chascun, et en public à tous, et leur desclarant la petitesse et foiblesse des affaires de la Grece, et qu'il est beaucoup plus expedient aux hommes de bon et sain jugement, jouyr du fruict et du bien qu'il y a en ceste imbecillité, en vivant en paix et en concorde les uns avecques les austres, attendu que la fortune ne leur a laissé au milieu auscun grand et digne prix à guaigner pour tous leurs efforts.

Les séditions prennent souvent leur source dans des affaires particulieres.

Car quelle gloire, quelle aucthorité, ne quelle puissance demourera à ceulx qui guaigneront et qui demoureront les maistres, que le proconsul, avecques un simple mandement, ne renverse et ne transporte en un austre toutes et quantes fois qu'il luy plaira, encores que, quand elle demoureroit, elle ne meritast pas que l'on en feist austrement grand cas. Mais comme le plus souvent les grands embrase-

ments de feu ne commencent pas aux edifices saincts et sacrez ny publics, ains sera par le moyen d'une lampe que l'on aura laissé tomber sans y penser en quelque pauvre et petite maison, ou bien quelque paille que l'on bruslera, qui jectera soubdain une grande flamme, dont il advient après une grande et publicque perte de plusieurs bastiments ; aussy n'est-ce pas tousiours par les contentions et dissensions touchant les affaires publicques, que les seditions des villes s'allument, ains bien souvent les querelles et riottes issues de negoces particuliers, et procedées jusques au public, ont mis sans-dessus-dessoubz toute une ville.

Au moyen de quoy il appartient à l'homme politicque, austant que nulle austre chose, d'y prouveoir et remedier, affin que tels differends ou ne naissent point du tout, ou qu'ils soyent bientost assopis, et qu'ils ne croissent point, ou pour le moins qu'ils ne touchent point au public, ains demourent entre ceulx qui les auront esmeus. En considerant luy-mesme, et le donnant à entendre aux austres, que les privez desbats sont à la fin cause des publics, et les petits des grands quand on les neglige, et que l'on n'y use pas des remedes convenables dès le commencement. Comme l'on tient que le plus grand mouvement de sedition civile qui feut oncques en la ville de Delphes, advint par le moyen de Crates, duquel Orgilaus, fils de Phalis, estant prest à espouser la fille, il arriva par cas d'adventure que la coulpe, de

La rupture d'un mariage entre Orgilaus et la fille de Cratès, causerent les plus grands troubles

laquelle on debvoit premierement faire les effusions de vin en l'honneur des dieux, et boire puis après l'un à l'austre par les ceremonies nuptiales, se rompit en deux pieces d'elle-mesme; ce que le dict Orgilaus prenant à maulvais presage, abandonna l'espousée, et s'en alla sans rien achever avecques son pere : peu de jours après, ainsy comme ils faisoyent un sacrifice aux dieux, Crates leur feit supposer quelque vase d'or de ceulx qui estoyent sacrez et dediez au temple, et ainsy feit precipiter du hault en bas de la roche de Delphes, Orgilaus et son frere, sans austre jugement ny forme de procez, comme sacrileges manifestes ; et depuis encores feit mourir auscuns de leurs parents et amys, bien qu'ils suppliassent qu'on les laissast jouyr de la franchise du temple de Minerve providente, dedans lequel ils s'en estoyent fuys : et s'estants commis plusieurs tels meurtres, les Delphiens à la fin feirent mourir ce Crates et ceulx qui avecques luy avoyent esmeu la sedition, puis de l'argent procedé de la confiscation *des excommuniez*, ainsy qu'on les appelle, ils feirent bastir les temples qui sont au bas de la ville.

dans la ville de Delphes.

Et à Syracuse, de deux jeunes hommes qui avoyent grande familiarité ensemble, l'un s'en allant hors du païs, laissa en guarde à l'austre une sienne concubine jusques à ce qu'il feust de retour : l'austre, en l'absence de son amy, la corrompit ; et son compaignon, à son retour l'ayant sceu, feit tant qu'il desbaucha et adultera la femme de l'austre ; et y eut lors

Sédition générale à Syracuse, élevée par une querelle particuliere.

un des plus anciens senateurs qui meit en avant au conseil, que l'on les bannist de la ville tous deux devant qu'ils feussent cause de la mettre en combustion, et de la perdre en la remplissant de haines et d'inimitiez ; ce qu'il ne peust pas persuader : tellement que le peuple entrant en sedition par grandes calamitez, ruina un très-bon gouvernement.

Tu as aussy des exemples domesticques de Pardalus et de Tyrrhenus, qui cuiderent destruire et ruiner la cité de Sardis pour causes legeres et privées, l'ayant jectée en guerres et rebellion par leurs factions et inimitiez particulieres. Pourtant faust-il que l'homme de gouvernement soit tousiours au guet, et qu'il ne mesprise pas non plus qu'en un corps naturel les commencements des maladies, les petites hargnes, qui courent ayséement de l'un à l'autre, ains qu'il les arreste en y remediant de bonne heure : car en y ayant bien l'œil, ce qui estoit premierement grand, devient petit, et ce qui estoit petit, se reduict à neant. Or, pour les bien induire et persuader à ce faire, il n'y a point de meilleur artifice ny de plus grand moyen, que de se monstrer soy-mesme facile à pardonner, et aysé à reconcilier en semblables differends, demourant en ses premieres causes et raisons sans rancune, et n'adjoustant à pas une ny opiniastreté, ny cholere, ny austre passion qui puisse engendrer une aspreté et une aigreur ès disputes necessaires et que l'on ne sçauroit esviter.

Le gouverneur d'état ne doit pas négliger la moindre chose, il doit être aisé à pardonner.

Car aux combats et escrimes des poings que l'on faict par plaisir, nud à nud, on a accoustumé de munir les mains de moufles rondes, affin que quand les combattants viennent à s'eschauffer, il n'en puisse arriver auscun maling accident, estants les coups mols, et ne pouvants faire grande douleur; aussy ès procez et differends qui surviennent entre les citoyens d'une mesme ville, le meilleur est de combattre, en desduisant ses moyens, raisons et arguments tout simplement et nuëment, sans aigrir ny envenimer les affaires, comme les traicts, en y faisant des incisures, ou en les empoisonnant par injures, par obstinations malignes, et par menasses, pour rendre le mal incurable, et l'augmenter, de sorte qu'il vienne à toucher jusques au public : car celuy qui se portera ainsy en ses propres affaires envers ses parties, viendra facilement à bout aussy des austres; et depuis que l'on a une fois osté les occasions particulieres des malveuillances privées, les picques et discordes que l'on a à cause du public, sont faciles à pacifier, et n'apportent jamais inconvenients irremediables ny malings.

Il faut rejetter toutes les injures des plaidoyers, ils augmentent le mal et le rendent incurable.

Si l'homme d'aage se doibt encores entremettre et mesler des affaires publicques.

Nous sçavons bien, seigneur Euphanes, que tu es assez coustumier de louër haultement le poëte Pindare, et que tu as souvent en la

bouche ces paroles siennes, comme estants, à ton advis, bien assises, et dictes de bonne grace :

> Quand le combat est presenté,
> Qui restive en cherchant excuse,
> Jecte en profonde obscurité
> Le bruict de sa vertu confuse.

On allegue souvent son grand âge pour couvrir sa paresse et sa foiblesse dans le maniement des affaires.

Mais pour austant que l'on allegue ordinairement plusieurs causes et pretextes, pour couvrir la paresse et fauste de cœur de s'entremettre des negoces et affaires de la chose publicque, et entre austres pour la derniere, comme par maniere de dire, celle de la ligne sacrée, on nous ameine en jeu la vieillesse, et pense-l'on avoir bien trouvé un suffisant argument pour reboucher et attiedir le desir de se faire honneur par le moyen d'iceluy, en nous disant qu'il y a un certain but et fin limitée, non-seulement à la revolution du temps que l'on est propre pour les combats et jeux de prix, mais aussy pour les affaires et negoces publics. Il m'a semblé qu'il ne seroit point hors de propos si je t'envoyois et communiquois les discours que je fais quelquefois à par moy sur l'entremise des vieilles gents au gouvernement de la chose publicque, affin que nul de nous deux n'abandonne le long pelerinage que nous avons longuement continué en cheminant tous deux ensemble jusques à present, ny ne rejecte la vie civile au maniement des affaires, non plus qu'il vouldroit faire un vieil compaignon de

son

son aage, ny un ancien familier amy, pour en prendre un austre non accoustumé, et pour à laquelle se familiariser et accoustumer il n'auroit pas du temps assez ; ains que nous demourions fermes et constants en la maniere de vivre que nous avons dès le commencement choisie, tellement que la fin de nostre vivre soit aussy de bien vivre, si nous ne voulons, pour ce peu de tems qui nous reste à vivre, diffamer le beaucoup que nous avons desia vescu, comme ayant esté despendu vainement à nulle bonne et louable intention : car la domination tyrannicque n'est pas un beau monument pour y estre ensepvely, ainsy comme quelqu'un jadis mettoit en avant au tyran Dionysius : et quant à luy, ceste principaulté qu'il avoit acquise et jouye par voye si injuste et si meschante, plus elle duroit sans dangier de faillir, plus elle luy estoit grande et parfaicte calamité : et comme Diogenes, depuis voyant son fils devenu pauvre homme privé, de seigneur et prince qu'il estoit : *ô* (dict-il) Dionysius, *que tu es indigne de l'estat auquel tu es reduict maintenant ! car tu ne meritois pas de vivre icy en liberté sans doubte quelconque avecques nous, ains debvois demourer par de-là, comme ton pere, emmuré et confiné dedans une forteresse pour toute ta vie, jusques à la vieillesse.*

Un ministre d'un âge avancé ne doit pas plus renoncer aux affaires qu'à ses vieux amis.

Un tyran dont le pouvoir subsiste longtems, est menacé de grands dangers.

Mais un gouvernement populaire, juste et legitime, auquel un homme de bien a accoustumé de se monstrer tousiours, non moins en obeyssant qu'en commandant, utile et prouffi-

Le tombeau le plus honorable, est de mourir dans le maniement des affaires dont on a été chargé.

table au public, est, à la verité, un beau sepulchre pour y estre en tel exercice honnorablement inhumé, en adjoustant à sa mort la gloire de sa vie : car c'est le dernier qui descend soubz la terre, comme dict Simonides, sinon à ceulx en qui l'honneur et la bonté meurent premier, et en qui le zele du debvoir se lasse et s'esteinct devant que la convoitise des choses necessaires à ceste vie, comme si les parties divines de nostre ame, et qui dirigent les actions, estoyent plus fresles et s'amortissoyent plustost que les sensuelles et corporelles ; ce qui n'est ny honneste à dire, ni bon à croire, non plus que ceulx qui disent que nous ne nous lassons jamais de guaigner, ains plustost faust redresser en mieulx, et corriger le dire de Thucydides, en ne croyant pas ce qu'il dict, qu'il n'y ayt que l'ambition seule qui ne vieillisse point en l'homme, ains plustost qu'il y ayt aussy la socialité de vouloir verser et vivre en compaignie, et la civilité de vouloir entendre et se mesler des affaires ; ce qui persevere tousiours jusques à la fin aux fourmis et aux abeilles : car jamais homme ne veit qu'une abeille par vieillesse devinst frelon, comme il y a des gents qui veulent que ceulx qui ont esté toute leur vie nourris aux affaires, quand la vigueur de leur aage est passée, demourent assis, et se retirent en leurs maisons à ne rien faire, laissant esteindre et consommer la vertu actifve par paresse, ne plus ne moins que la rouïlle guaste le fer.

L'ambition est une passion qui ne vieillit jamais dans l'homme.

L'homme sage ne doit pas renoncer aux affaires publicques.

Car Cato disoit très-sagement, que la vieillesse d'elle-mesme avoit assez de laideurs, sans que volontairement nous y adjoustissions encores la villanie et laideur du vice : or n'y a-il entre tous les vices un qui plus diffame l'homme vieil, que faict la paresse, la delicatesse et voluptuosité, le faisant sortir d'un palais où s'exerce la justice, ou d'une salle où se tient le conseil, pour s'aller cacher en un coing de maison, ne plus ne moins qu'une femme, ou en quelque terre aux champs, pour avoir l'œil à ce que font les moissonneurs et les glaneuses.

La paresse et la délicatesse sont deux vices qui déshonorent la vieillesse.

Mais où est or'Œdipus, et où sont
Ses tant prisez enigmes ?

ainsy comme il y a en Sophocles.

Car de vouloir commencer en la vieillesse à s'entremettre des affaires, et non pas devant, comme l'on dict que Epimenides s'estant allé coucher jeune se resveilla vieillard, cinquante ans après : ainsy quittant et laissant un repos si long et si fort collé avecques soy par longue accoustumance, s'aller jecter tout d'un coup en des travaulx et des occupations laborieuses, sans y estre duict, dressé ny exercité en façon quelconque, et sans avoir hanté personnes entendues en matiere d'estat, ny practicqué affaires du monde, celuy qui le feroit, donneroit à l'adventure occasion à qui l'en reprendroit, de luy mettre au devant ce que la prophetisse Pythie respondict un

L'homme ne doit pas commencer a entrer dans les affaires lorsqu'il est déja vieux.

jour à quelqu'un qui enqueroit Apollon de semblable chose,

Tu es venu bien tard me demander
Estat qui puisse au peuple commander:
Tu vas à heure indeuë et incivile
Frapper à l'huys de la maison de ville:

comme feroit un mal apprins ou un estrangier qui arriveroit à un festin à heure induë, la nuict toute noire : tu ne changes pas de lieu ni de place, mais de vie, que tu n'as jamais essayée. Car quant à ceste sentence de Simonides,

La ville enseigne et rend habile l'homme;

elle est bien vraye en ceulx qui ont encores du temps assez pour estre enseignez et pour apprendre une science qui ne s'apprend qu'avecques beaucoup de travaulx, longues et laborieuses occupations, à toute peine, prouveu encores qu'elle rencontre à tems une nature patiente de labeur, et qui puisse aiséement supporter un rebut de fortune.

La science des affaires publiques ne s'acquiert que fort difficilement.

Ces raisons là pourroyent sembler bien à propos alleguées contre ceulx qui commanceroyent en leur vieillesse à se vouloir mesler des affaires : et toutesfois nous voyons au contraire des hommes de grand jugement qui divertissent les adolescents et les jeunes gents du gouvernement de la chose publicque : à quoy se rapporte le tesmoignage mesme des loyx, par ordonnance desquelles à Athenes le crieur publicq à haulte voix ap-

pelle à la tribune, pour haranguer aux assemblées de ville devant le peuple, non les jeunes gents de guaillarde cervelle, comme un Alcibiades, ou un Pytheas, les premiers, ains ceulx qui ont passé cinquante ans, les enhortant de venir dire et conseiller au peuple ce qu'ils verront estre bon à faire :

Il manque ici quelques lignes en l'original Grec.

Les jeunes gens écoutent difficilement la justification d'un vieillard.

Et Cato ayant esté accusé après l'aage de quatre-vingt ans, en plaidant luy-mesme sa cause, dict : *il est bien malaysé*, seigneurs, *rendre compte de sa vie, et la justifier devant d'austres hommes, que devant ceulx avecques lesquels on a vescu.*

Le conseil des vieillards est ordinairement suivi.

Et n'y a personne qui ne confesse, que les actes que feit Auguste Cæsar, qui deffeit Antonius un peu avant que de mourir, ne soyent trop plus royaulx, et plus prouffitables à la chose publicque, que nuls austres qu'il ayt oncques faicts. Et luy mesme refrenant severement par bonnes coustumes et ordonnances la dissolution des jeunes gents, comme ils s'en mutinassent, il ne leur feit que dire, *escoutez*, jeunes hommes, *un vieillard, que les vieillards escoutoyent bien quand il estoit jeune.* Et le gouvernement de Pericles eut sa plus grande vogue et vigueur en sa vieillesse, lors qu'il persuada aux Atheniens de hardiment entrer en la guerre Peloponesiacque ; mais comme importunément ils voulussent à toute force sortir de la ville, pour aller combattre soixante mille hommes de pied armez, qui four-

rageoyent et saccageoyent leur plat païs, il s'y opposa et l'empeschá, en arrachant, par maniere de dire, les armes au peuple, et scellant les serrures des portes.

Il y a des vieillards dont le mérite et la force sont bien préférables a ceux des jeunes gens.

Mais il vault mieulx coucher les propres termes que met Xenophon quand il escript du roy Agesilaus : *Quelle jeunesse*, dict-il, *est plus guaillarde que n'estoit sa vieillesse ? Qui feut jamais en sa plus grande fleur et vigueur plus formidable aux ennemys que feut Agesilaus, estant tout au bout de son aage ? De la mort de qui desmeinerent oncques les ennemys plus grande joye, qu'ils feirent de celle d'Agesilaus, encores qu'il feust vieil quand il mourut ? Qui estoit celuy qui asseuroit les alliez et confederez, sinon Agesilaus, combien qu'il feust desia sur le bord de sa fosse, et près de la fin de ses jours ? Quel jeune homme regretterent oncques les siens plus amerement que luy mort, quelque vieil qu'il feust ?* Le long temps que ces grands personnages avoyent vescu ne les empeschoit pas de faire de si belles et si honnorables choses : et maintenant nous austres faisons les delicats au gouvernement des villes, où il n'y a ny tyrannie à combattre, ny guerre à conduire, ny siege à soubstenir, ains seulement des desbats et contentions civiles entre des citoyens, et quelques æmulations, lesquelles se vuident pour la plus-part par la loy, avecques paroles et par la justice : nous tirons le pied arriere de paour, en nous monstrant plus lasches et faillis de cœur, je ne diray pas que ces anciens capitaines là et gouverneurs

Les plaisirs d'une ville dégénerent en même tems que ses mœurs se relâchent.

du peuple, mais aussy que les poëtes, les sophistes et les joueurs de comœdies et tragœdies du temps passé; s'il est vray, comme il est, que Simonides en sa vieillesse emporta le prix d'avoir le mieulx ordonné sa danse, ainsy que tesmoignent ces derniers vers d'une epigramme qui en feut faict,

Quatre-vingt ans avoit Simonides
Athenien, fils de Leoprepes,
Quand il guaigna l'honneur de la carolle.

Sophocles traduit en justice par ses enfans qui vouloient le faire interdire.

Aussy dict-on que Sophocles estant appellé en justice par ses propres enfants, qui luy mettoyent suz qu'il radottoit, et estoit retourné en enfance pour son grand aage, affin que par aucthorité de justice il luy feust baillé curateur, leut devant les juges l'entrée du chorus de sa tragœdie, que l'on surnomme *Œdipus en Colone*, qui se commence ainsy:

Estrangier tu as faict entrée
En ceste fertile contrée
Par le bourg Colone nommé,
Pour ses bons chevaulx renommé,
Là où le gracieux ramage
Du rossignol faict le boccage
Des vaulx verdoyants raisonner,
Plus qu'ailleurs on ne l'oyt sonner.

Sophocles, malgré son grand âge, prouve au peuple assemblé qu'il jouit de toute sa raison.

et pour ce que le canticque en pleut merveilleusement à l'assistance, chascun se leiva, l'accompaigna, et le reconvoya jusques en sa maison, avecques grandes acclamations de joye et battements de mains à son honneur, comme l'on faisoit au sortir du theatre, quand il avoit

faict jouer quelqu'une de ses tragœdies. Il est bien certain que cette petite epigramme est de luy,

Quand Sophocles ce canticque escripvoit
Pour honnorer Herodote, il avoit
Desia vescu cinquante et cinq années.

Philemon et Alexis, poëtes comiques, moururent sur le théâtre pendant la représentation de leurs comédies.

Philemon et Alexis, tous deux poëtes comiques, la mort les print qu'ils faisoyent encores jouer sur la scene leurs comœdies, et en guaignoyent le prix. Et Pôlus, le joueur de tragœdies, Eratosthenes et Philochorus, escripvent qu'il avoit soixante et dix ans qu'il joua encore huict tragœdies, en l'espace de quatre jours, un peu auparavant qu'il mourust. N'est-ce doncques pas une grande honte, que les vieillards qui ont faict profession de haranguer au peuple de dessuz une tribune, de seoir en chaire de judicature pour exercer la justice, se monstrent moins genereux et moins magnanimes que ceulx qui ont faict toute leur vie mestier de jouer des jeux sur un eschaffault, et que quittant les jeux et combats qui sont veritablement sacrez, ils despouillent la personne civile d'homme d'honneur, se meslant du gouvernement de la chose publicque, pour en prendre je ne sçay quelle austre ? car de vouloir quitter la dignité royale pour prendre le personnage d'un laboureur, c'est chose trop basse et trop mechanicque : et veu que Demosthenes dict, que la gualere sacrée de Paralos estoit indignement et ignominieusement traictée, quand on s'en servoit à apporter à Midias du bois, des eschalats

Un vieillard qui quitte les affaires publiques, abandonne la personne civile d'homme d'honneur.

lats et des moutons : si un personnage d'estat venoit à quitter l'honneur de superintendant des festes publicques, de gouverneur de la Bœoce, et de president en l'assemblée des estats des Amphictyons, et puis après qu'on le veist s'amuser à faire mesurer de la farine, du marc de raisin, ou bien à poiser des toisons de laine, ne seroit-ce pas proprement cela qu'on dict en commun proverbe, *la vieillesse d'un cheval, sans que personne l'y contraigne* (*) ? Mais encores de se mesler d'auscune manufacture mechanicque, ny d'auscune trafique de marchandise, après avoir eu office de gouvernement en la chose publicque, ce seroit austant comme despouiller une dame honneste et de bonne maison de ses beaulx vestements, et luy bailler quelques haillons pour couvrir sa vergongne, la faisant tenir en un cabaret; car toute la dignité, toute la grandeur et honnesteté de la vertu politicque se perd quand on la ravalle jusques à des mesnageries, espargnes et traficques si basses et privées.

L'homme occupé des affaires publiques ne doit pas s'occuper de choses indignes de lui.

Mais si (qui est le seul poinct qui reste) ils appellent vivre doulcement, et jouyr de ses biens, que se laisser aller aux delices et aux voluptez, et qu'ils convient l'homme politicque à se laisser aneantir peu à peu, en vieillissant en icelles, je ne sçay auquel des deux tableaux et exemples, tous deux villains et

(*) Il se dit de ceux qui ayant passé leurs premiers ans en honneur, sont méprisés dans leurs derniers.

deshonnestes, ceste sienne vie seroit plus-tost comparable, ou à des mariniers qui vouldroyent tout le reste de leur vie solemniser la feste de Venus, n'estant pas encores leur navire dedans le port, ains l'ayant laissée cinglant en haulte mer, ou bien à Hercules, que d'auscuns peinctres en se jouant, mais mal et irreveremment pourtant, peignent, comme s'il estoit au palais royal de la royne de Lydie, Omphale, vestu d'une cotte de damoiselle, se laissant souffleter et tresser aux filles et femmes de la royne; ainsy nous despouillants l'homme d'estat de sa peau de leon, c'est-à-dire, de son courage magnanime, de vouloir tousiours prouffiter au public, et le mettants bien à son ayse à table, le traicterons magnificquement, et luy remplirons les aureilles du son des fleustes et austres instruments de musicque : n'ayants pas au moins honte de l'honneste reprimende que donna jadis Pompeius le grand à Lucullus, lequel après ses guerres et conduictes d'armées s'estoit adonné à baings, estuves, festins, à entretenir femmes, et faire l'amour sur jour, et plusieurs austres telles dissolutions et superfluitez, à bastir de sumptueux ædifices, reprochant cependant à Pompeius, qu'il estoit ambitieux et convoiteux de dominer, oultre ce que son aage ne le comportoit; car Pompeius luy respondict, *je croy qu'il est plus hors d'aage à un homme vieil d'estre dissolu et superflu en delices, que non pas de vouloir commander.* Et comme

L'homme qui quitte les affaires publiques renonce à sa force.

Il convient plutôt à l'homme d'âge de commander que de s'occuper de plaisirs.

estant un jour tombé malade, le medecin luy eust ordonné de manger d'une grive, n'en estant pas la saison, on n'en pouvoit recouvrer pour argent, quelqu'un dict qu'il y en avoit bon nombre chez Lucullus, que l'on y nourrissoit toute l'année ; il n'y voulut pas envoyer, ny en prendre, disant, *si Lucullus n'eust esté friand et delicat, Pompeius doncques n'eust pas sçeu vivre.*

La nature qui cherche toujours à s'égayer ne permet que le nécessaire aux vieillards.

Car encores que la nature requiere et recherche en toute sorte de s'esguayer et de se delecter et resjouyr, si est-ce que le corps des vieilles personnes ne peust plus prendre fruition des voluptez, excepté bien peu des necessaires. Et n'est pas Venus seule courroucée aux vieillards, ainsy que dict Euripides, mais encores ont-ils les cupiditez du boire et du manger fort mousses, et, par maniere de dire, edentées, de sorte qu'ils ne font que toucher un petit par le dessuz, sans penetrer ny enfondrer au dedans. Et pourtant faust-il qu'ils se preparent des plaisirs et voluptez, non basses ne lasches en l'ame, comme disoit Simonides à ceulx qui luy reprochoyent l'avarice, qu'estant privé de toutes austres voluptés corporelles à cause de sa vieillesse, il y en avoit encores une qui l'entretenoit, c'estoit la volupté qu'il prenoit à guaigner, mais la vie politique de ceulx qui se meslent d'affaires a de très-grandes et très-honnestes voluptez, desquelles seules ou principales il est vraysemblable que les dieux mesmes se delectent : ce sont celles

L'amour ne convient pas aux vieillards.

Le vieillard doit se préparer de nobles voluptés.

La bienfaisance doit être le plus beau don de la vieillesse.

qui procedent de la beneficence de faire bien à beaucoup de gents, et de la gloire des grandes et honnestes actions.

Exemples de grands hommes qui oublioient le manger par l'amour du travail.

Car si le peinctre Nicias se plaisoit si fort en ses ouvrages, et y estoit si affectionné, que bien souvent il demandoit à ses serviteurs s'il s'estoit lavé, et s'il avoit disné : et Archimedes estoit si fort attaché à son tableau, sur lequel il traçoit ses figures geometricques, que ses serviteurs l'en retiroyent et ostoyent par force, et l'huiloyent : et encores ce pendant qu'on l'huiloit il traçoit de nouvelles figures sur son corps : et Canus, le joueur de fleustes, que tu as bien cogneu, disoit que les hommes n'entendoyent pas qu'il se donnoit à luy-mesme plus de plaisir de son jeu, qu'il ne faisoit à ceulx qui l'escoutoyent, et qu'ils vouldroyent plus-tost avoir que bailler salaire pour le venir ouyr : ne voulons-nous pas imaginer en nous mesmes combien les vertus apportent de grandes voluptez, de belles et louables actions, qui cedent au bien public, et tournent au prouffit de tout un peuple ? non qu'elles grattent ne qu'elles flattent, comme font ces doulx et gracieux mouvements de la chair, car celles-là apportent une demangeaison impatiente, et un chattouillement inconstant et meslé d'une inflammation fiebvreuse ; mais celles qui procedent des beaulx et louables faicts, comme sont ceulx dont est ordinaire ouvrier celuy qui se mesle du gouvernement de la chose publicque droictement, ainsy

La vertu apporte de grandes voluptés.

qu'il appartient, esleivent l'ame en une grandeur et haultesse de courage, accompaignée de joye, non avecques les aisles d'or d'Euripides, mais avecques les aisles celestes que dict Platon.

Et qu'il soit vray, rameine-toy en memoire ce que tu as souventesfois entendu d'Epaminondas, qu'estant un jour enquis, quelle plus grande ayse il avoit jamais sentie en toute sa vie : il respondict, *que c'estoit d'avoir guaigné la bataille de Leuctres, son pere et sa mere estants encores vivants.* Et Sylla, comme il arriva la premiere fois à Rome, après avoir nettoyé l'Italie des guerres civiles, il ne dormit point un seul moment de toute la nuict, tant son ame estoit ravie d'ayse et de joye, comme d'un grand et violent vent, ainsy que luy-mesme l'escript en ses commentaires ; car je veulx bien conceder à Xenophon ce qu'il dict, qu'il n'y a audition qui tant resjouysse l'ouye de l'homme, que d'ouyr reciter ses louanges ; mais aussy faust-il que l'on me confesse qu'il n'y a ny spectacle, ny rememoration, ny pensement au monde qui tant apporte de plaisir et de contentement à l'ame, comme faict la contemplation des belles et louables choses que l'on a faictes pendant que l'on a esté en administration d'offices et de charges, comme en lieux veus et publics.

L'oreille de l'homme n'est jamais plus flattée que lorsqu'il entend réciter ses louanges.

Il est bien vray que le gré et la grace amiable que l'on en acquiert, accompaignant tousiours les actes vertueux et la louange du

La louange du peuple ajoute un lustre à la joie de la vertu.

peuple, faisant à l'envy à qui en dira plus de bien, guide qui l'achemine à une juste benevolence, adjouste comme un lustre et une polisseure resplendissante à la joye de la vertu, et ne faust pas par negligence laisser comme fener et secher en vieillesse la gloire de ses faicts, ne plus ne moins qu'une couronne que l'on auroit acquise et guaignée aux jeux sacrez, ains faust en produisant tousiours quelque nouveau et recent merite, resveiller la grace des precedents, et la rendre de tant plus grande et plus asseurée.

La gloire déjà acquise s'entretient aisément.

Car ainsy comme les charpentiers et ouvriers qui avoyent charge d'entretenir entier le gualion Deliacque, mettants tousiours des pieces de bois neufves, et les clouants au lieu de celles qui estoyent guastées, l'ont conservé sain et entier depuis le temps qu'il feut premierement fabriqué : ainsy faust-il faire de la reputation, et n'est pas malaysé d'entretenir une gloire, non plus que une flamme, en y mettant tousiours dessoubz de petits soubstenements, mais depuis qu'elles sont une fois du tout esteinctes et refroidies, alors ce n'est pas peu d'affaire, que de les r'allumer l'une et l'austre. Et comme Lampis ce riche marchand, enquis comment avoit guaigné ses biens, respondict, *les grands, bientost et facilement, et les petits, à grand'peine et en long-temps;* aussy n'est-il pas bien aysé au commencement d'acquerir la reputation, le credit et l'aucthorité civile au maniement des affaires, mais l'augmenter depuis que le fon-

La gloire perdue se r'attrappe difficilement.

Il n'est pas aisé d'acquérir réputation et crédit, mais on peut les entretenir.

dement en est posé, et la conserver et entretenir grande avecques peu de moyen, il n'est pas mal aysé. Ne plus ne moins que un amy, depuis qu'il est une fois acquis, ne requiert pas plusieurs et grands plaisirs et offices d'amitié pour demourer amy, ains par petits signes la continuation conserve tousiours la benevolence, aussy l'amitié d'un peuple, et la foy et creance qu'il a une fois prinse d'un personnage, encores qu'il ne puisse pas tousiours exercer ses largesses envers luy, ne deffendre sa cause, ny tenir un magistrat, s'entretient neantmoins quand le personnage se monstre seulement avoir bonne volonté, et qu'il ne se lasse point de prendre peine et sollicitude pour le bien public : car les expeditions mesmes de guerre n'ont pas tousiours des batailles rangées, ny des combats et escarmouches ordinaires, ny des sieges de villes, ains ont quelquefois aussy parmy des sacrifices, des festins en compaignie, et beaucoup de loisir à vacquer à jeux et passe-temps.

La bonne volonté et le soin du bien public conservent la bienveillance des peuples.

A plus forte raison doncques, pourquoy doibt-on craindre s'entremettre du gouvernement de la chose publicque, comme si c'estoit une charge insupportable, pleine de travaulx innumerables sans auscune consolation, veu qu'il y a parmy des jeux, des theatres, des processions, des monstres, des données et largesses publicques, des danses, de la musicque, des festes, et tousiours l'honneur de quelque dieu, qui resoult et dissipe tout le

L'embarras des affaires publiques est mêlé de beaucoup de plaisirs.

soucy et toute l'austerité d'un palais, et d'un senat et conseil, rendant beaucoup plus de plaisir et de contentement, que l'on n'y reçoipt de travail et de desplaisir, pour le moins, le mal qui est le plus à craindre et le plus fascheux en telles administrations, c'est à sçavoir l'envie, s'attache beaucoup moins à la vieillesse qu'à nul austre aage. Car, comme souloit dire Heraclitus, les chiens mesmes abbayent ceulx qu'ils ne cognoissent point, aussy l'envie combat à l'encontre de celuy qui commence à venir au gouvernement, à l'entrée de la tribune et du siege presidial, et tasche de luy en empescher le passage : mais depuis qu'elle a accoustumé la gloire d'un homme, et qu'elle a esté nourrie avecques elle, elle la porte doulcement, et ne s'en fasche ny ne s'en tourmente plus.

L'envie est le plus grand ennemi de l'homme qui entre aux affaires publiques.

C'est pourquoy quelques-uns comparent l'envie à la fumée, car elle sort grosse et espesse du commencement que le feu commence à prendre, mais après qu'il est tout allumé et clair, elle s'en va. Et en toutes austres precedences les hommes coustumierement en desbattent et querellent, comme de vertu, de noblesse, de diligence, ayants opinion qu'ils s'en ostent austant à eulx-mesmes comme ils en cedent aux austres : mais la precedence du temps qui proprement s'appelle *Presbion*, comme qui diroit l'honneur de vieillesse, il n'y a personne qui en soit jaloux, et qui ne le cede volontiers à son compaignon. Et n'y a sorte d'honneur

L'envie se dissipe comme la fumée quand le feu est allumé.

Personne n'est jaloux du titre de vieillard.

d'honneur à qui convienne mieulx ceste qualité, qui honnore plus celuy qui le defere, que celuy à qui il est deferé, que faict l'honneur qu'on donne aux vieilles gents.

Davantage tous n'esperent pas d'avoir quelquefois le credit des richesses, ou la force de l'eloquence, ou de sapience, là où il n'y a pas un de ceulx qui se meslent des affaires publicques, qui desespere de parvenir un jour à celle gloire et reverence, à laquelle la vieillesse conduict l'homme. Parquoy celuy qui après avoir combattu longuement à l'encontre de l'envie, se retireroit à la fin de l'administration publicque, quand elle seroit appaisée et presque toute amortie et esteincte, feroit ne plus ne moins que un pilote, qui en tourmente ayant vent et marée contraire, auroit cinglé et navigué en grand dangier, et puis quand le beau temps et le doulx vent seroit venu, chercheroit à se mettre à l'abry et à l'anchre, abandonnant avecques les actions publicques, les compaignies, alliances et intelligences qu'il avoit avecques ses amys : car plus il y a esté de temps, et plus il y doibt avoir faict d'amys et de compaignons, lesquels il ne peust pas tous emmeiner quand et luy, comme faict un maistre de carolle tous ses baladins, ny n'est pas aussy raisonnable qu'il les abandonne : ains comme il n'est pas aysé d'arracher un arbre vieil et ancien, aussy n'est-il pas une vie civile en administration publicque, laquelle doibt avoir faict plusieurs grandes

Quitter le ministere quand l'envie est cessée, c'est cesser la navigation quand la mer est calme.

Le ministre âgé doit conserver sa place pour ses amis et ses connoissances.

racines, et s'estre entrelassée en plusieurs grandes affaires, lesquelles donnent plus de troubles et de harassements à ceulx qui s'en retirent, qu'à ceulx qui y demourent, et là où il seroit bien encores demouré quelque reste d'envie ou d'æmulation des combats precedents en l'administration civile, il est bien meilleur de l'esteindre par puissance, que non pas donner le dos, en s'en allant tout nud et tout desarmé : car les envieux et malveuillants n'assaillent pas tant par envie ceulx qui leur font teste, et qui tiennent bon, comme ils font par mespris ceulx qui se retirent : à quoy s'accorde ce que dict jadis le grand Epaminondas aux Thebains : car comme les Arcadiens les conviassent d'entrer dedans leurs villes, durant l'hyver, et se loger à couvert, il ne leur voulut pas permettre : car maintenant, dict-il, qu'ils vous voyent exercer et luicter tous armez, il vous ont en grande admiration, comme vaillants hommes : mais s'ils vous voyoyent au long du feu pilants des febves, ils vous reputeroyent semblables à eulx : aussy veulx-je inferer, que c'est une chose venerable que de voir un vieillard parlant en public, despeschant affaires, honnoré d'un chascun : mais celuy qui ne bouge tout le jour d'un lict, ou bien d'un coing de gualerie à cacqueter, ou à cracher et moucher, celuy-là est facile à estre mesprisé. Homere mesme le nous enseigne, à qui bien considere ce qu'il escript : car le vieillard Nestor estant à la guerre devant Troye, estoit en honneur et reputation,

L'envieux s'attache rarement à ceux qui lui font tête.

La vieillesse occupée est respectable et honorable.

La vieillesse oisive est facilement méprisée.

et au contraire Peleus et Laërtes qui demourerent à la maison, feurent rejectez et mesprisez.

Car l'habitude de prudence ne demoure pas semblable ny pareille en ceulx qui se laschent, ains par nonchalance et oysifveté se diminue et se dissoult petit à petit, ayant tousiours besoing de quelque exercitation de soing qui luy resveille l'esprit, aguise et esclarcisse son discours de raison à desmesler affaires,

La nonchalance et l'oisiveté diminuent la prudence.

Comme le fer est clair et reluisant
Tant que la main de l'homme en va usant:
Et la maison, où ne se tient personne,
Avecques le temps du toict en terre donne.

Et n'est pas la foiblesse et imbecillité du corps un si grand mal pour le gouvernement de ceulx qui hors d'aage montent en la tribune aux harangues, au siege presidial ou au palais des capitaines, comme est le bien que la vieillesse leur apporte, à sçavoir la circonspection retenue et la prudence, et le non s'estre jecté à l'estourdie au maniement des affaires, abusé en partie de fauste d'experience, et en partie de vaine gloire tout ensemble, et puis y tirer la commune, comme une mer troublée et agitée des vents, ains traicter et negocier doulcement avecques ceulx qui ont affaire à eulx.

La vieillesse a l'avantage de traiter tout avec plus de prudence et de douceur.

Voylà pourquoy les villes, quand elles ont receu quelque maulvaise secousse, ou bien qu'elles la craignent, alors elles demandent estre regies et gouvernées par hommes vieulx et experimentez, tellement que bien souvent

Les peuples ont recours aux vieillards dans les plus grands dangers.

elles ont tiré par force de sa maison des champs un bon vieillard, qui ne pensoit ny ne demandoit rien moins, et l'ont contrainct de mettre la main au timon pour remettre les affaires en seureté, rejectants cependant arriere des beaulx harangueurs qui sçavoyent crier bien hault, et prononcer de longues clauses tout d'une halenée sans respirer, voire et des capitaines qui eussent à la verité bien peu aller vaillamment affronter et combattre les ennemys.

La force de corps fait moins dans le commandement des armées que la prudence.

Comme un jour à Athenes les orateurs despouillants devant Timotheus et Iphicrates qui estoyent desia vieulx, un nommé Chares, fils de Theochares, estant en fleur d'aage, et fort et robuste de sa personne, disoyent, qu'ils desireroyent que celuy qui avoit à estre capitaine general des Atheniens, feust tel et d'aage et de corpulence, *non pas*, dict Timotheus, *Dieu nous en guard : mais ouy bien son valet qui auroit à porter son matelas après luy, et quant au capitaine general, qu'il falloit que ce feust un personnage, qui sçeust reguarder et devant et derriere les affaires, et qui ne se laissast emporter, ny troubler les conseils et resolutions qu'il auroit prinses pour le bien public par auscune passion.* Car Sophocles, estant ja devenu vieil, disoit, *qu'il estoit bien aysé d'estre eschappé de l'amour, comme de la subjection d'un maistre furieux et enragé.*

Sophocles comparoit l'amour à un maître furieux et enragé.

Mais en l'administration de la chose publicque, il ne faust pas seulement fuyr une sorte de maistres, comme l'amour de femmes ou

de filles, ains plusieurs austres qui sont encores plus forcenez, comme l'opiniastreté, la convoitise de vaine gloire, la cupidité de vouloir estre tousiours et par tout le premier et le plus grand, vice qui engendre beaucoup d'envies, de jalousies et de conspirations, desquels maistres la vieillesse en esmousse et relasche les uns, et en refroidit et esteinct du tout les austres, ne diminuant pas tant de l'inclination et affection de bien faire, comme elle retranche des passions trop impetueuses et trop ardentes, afin de pouvoir appliquer le discours de la raison sobre, reposé et rassis, au pensement et sollicitude des affaires.

L'envie de dominer par tout, excite la jalousie et fait naître des conspirations.

Toutesfois, soit à la verité et au jugement encores des lecteurs, allegué ce propos de Sophocles,

Demoure coy miserable en ton lict:

pour dissuader et distraire celuy qui vouldroit avecques la barbe grise et les cheveulx chenus, commencer encores à s'esguaillardir, et pour picquer et reprendre un vieillard, qui d'un long repos en sa maison, dont il ne seroit jamais bougé, ne plus ne moins que d'une longue maladie, se vouldroit leiver pour s'en aller tout de primsault prendre un office de capitaine, ou une charge de gouverneur de ville.

Ce seroit une injustice que d'empêcher un vieillard de continuer l'administration dont il est chargé.

Mais celuy qui vouldroit distraire un qui auroit usé toute sa vie, et seroit rompu aux administrations politicques et maniement d'affaires, ne luy voulant pas permettre de tirer

oultre jusques au bout de la vie, et jusques à se saisir du flambeau de victoire, ains le r'appelleroit d'une longue course, pour luy faire prendre un austre chemin : celuy-là, dis-je, seroit totalement desraisonnable, et ne ressembleroit son discours de rien au precedent : car ainsy comme celuy, qui pour divertir un vieillard ja couronné de chappeau de fleurs, et parfumé pour s'aller marier, luy diroit et allegueroit ce qui en une tragœdie est dict à Philoctetes,

Qui est la femme, et qui est la pucelle,
Qui pour mary te voulust auprès d'elle?
Vrayement tu es, malheureux, bien de l'aage,
Pour maintenant entrer en mariage:

Les vieillards plaisentent souvant d'eux-mêmes.

il ne seroit pas hors de propos ny impertinent, car les vieillards mesmes par jeu disent beaucoup de telles railleries d'eulx-mesmes,

Austant vieillard, à la barbe fleurie,
Pour ses voisins que pour luy se marie.

Ce seroit une sottise que d'engager un mari à quitter sa femme avec laquelle il a vieilli.

Mais qui vouldroit persuader à un mary de laisser sa femme, avecques laquelle il auroit vescu en mariage, et habité longuement sans plaincte ny reproche, pour ce que luy seroit devenu vieil avecques elle, et luy conseilleroit de vivre à part, ou bien de prendre quelque guarce au lieu de sa legitime femme, il me semble que celuy-là seroit un sot en toute perfection : aussy y auroit-il bien quelque raison d'admonester un vieillard qui sur le bord de sa fosse commenceroit à se vouloir approcher

du peuple, ou un Chlidon qui auroit esté laboureur toute sa vie, ou un Lampon, qui n'auroit faict austre chose qu'exercer marchandise, ou quelqu'un des philosophes du verger d'Epicurus, qui veulent vivre sans rien faire, et luy conseiller de demourer en son accoustumé exercice, loing de toutes affaires publicques : mais qui prendroit un Phocion, ou un Cato, ou un Pericles par la main, et luy diroit, *amy estrangier*, Athenien ou Romain, *qui que tu sois estant ja arrivé à ta seche vieillesse, fais divorce et quitte doresnavant toute administration publicque, toutes occupations et tous soucis, tant du conseil que de la guerre et de l'estat de capitaine, et te retire habilement en ta maison des champs pour y vivre le reste de tes jours, avecques ta chambriere l'agriculture, ou ton valet, mesnage, et avecques des comptes que tu examineras de tes recepveurs*, il luy suaderoit choses inicques, et exigeroit d'un homme d'estat choses indignes de luy.

Engager un vieillard à quitter le ministere, c'est l'exposer au mépris.

Comment, me dira quelqu'un, n'oyons-nous pas en une comœdie un vieil souldard qui dict:

> Les cheveulx blancs m'excusent de m'aller
> Desormais faire à la guerre enrooler.

Il est bien vray, respondray-je, mon amy, car il est requis que les serviteurs de Mars soyent en la fleur et la vigueur de leur aage, comme ceulx qui font profession des laborieux ouvrages de Mars, esquels encores que la salade cache les cheveulx chenus, toutesfois au dedans les

Le ministere intérieur des villes exige le conseil et non la force.

membres sont aggravez des ans passez, et la force deffault à la bonne volonté : mais aux ministres de Jupiter conseiller, harangueur et conservateur des villes, nous ne demandons point l'œuvre des pieds ny des mains, mais de conseil, de prudence et d'eloquence, et encores non pas de celle qui soit pour exciter un bruict, ny un cry de joye parmy le peuple, mais qui soit pleine de sens, meur de conseil, soigneusement propensé et seurement digeré, en laquelle apparoissent la barbe blanche dont l'on se mocque, et les rides du front tesmoings de longue experience, qui luy adjoustent reputation servant beaucoup à persuader et à tourner les cœurs des auditeurs à sa volonté : *car la jeunesse est faicte pour suivre et obeyr, et la vieillesse pour guider et commander, et est ce qui maintient et conserve les villes et estats en leur entier, quand les conseils des vieulx, et les prouesses des jeunes y ont les premiers lieux.* C'est pourquoy on louë grandement ces vers d'Homere,

Les rides du front décélent l'expérience.

La jeunesse doit suivre et obéir.

La vieillesse doit guider et commander.

> En premier lieu joignant la haulte nave
> Du bon Nestor, il assembla le grave
> Conseil des vieulx capitaines vaillants.

Iliad. liv. 17.

Pour la mesme raison aussy l'oracle d'Apollon Pythicque, appelle le conseil qui feut adjoinct aux roys en l'institution du gouvernement de Lacedæmone, *les anciens*, et Lycurgus mesme tout ouvertement les appella, *les vieillards*, et jusques aujourd'huy le conseil de Rome s'appelle *le senat*, comme qui diroit, l'assemblée des vieillards. Et comme la coustume et la loy donne

aux

aux princes *le diadesme*, c'est-à-dire, le bandeau ou frontal, et la couronne sur la teste, pour la marque honnorable de dignité et aucthorité royale : aussy faict la nature, les cheveulx et la barbe blanche, pour marque du droict de presider et de commander.

La nature donne la barbe et les cheveux blancs en signe du droit de commander.

Et pense quant à moy, que ce mot γέρας qui signifie prix d'honneur, et γεραίρειν qui vault austant comme remunerer d'honneur, ont esté ainsy visitez, à cause de l'honneur, qui est proprement deu aux vieilles gents, non pource qu'ils se lavent d'eau chaulde, ne pource qu'ils couchent mollement : mais pource qu'ès villes bien ordonnées ils tiennent le rang des roys à cause de leur prudence, de laquelle la nature ne nous laisse veoir le propre et parfaict bien, comme d'un arbre dont le fruict n'est meur jusques en l'arriere saison, sinon à peine en la vieillesse. Et pourtant n'y eut-il pas un des martiaulx et plus fiers capitaines Acheïens, qui reprist le grand roy des roys Agamemnon, d'avoir faict une telle priere aux dieux.

Dans les villes bien ordonnées les vieillards tiennent le rang des rois.

> Que pleust aux dieux que de toute la Grece
> Dix conseillers j'eusse esgaulx en sagesse
> Au vieil Nestor. *Iliad. liv. 3.*

Ains confessoyent tous par leur silence, que non-seulement en police et gouvernement, mais encores en la guerre, la vieillesse estoit de très-grande efficace : car comme tesmoigne l'ancien proverbe,

La vieillesse est de grand secours en paix et en guerre.

> Un bon conseil vault mieulx que plusieurs mains.

et une sentence fondée en raison, et prononcée avecques grace persuasifve, vient à bout de toutes les plus grandes et plus belles actions publicques ; et s'il y a quelque peine, il ne s'en faust pas rebuter pour cela.

La royauté est suivie de soucis et de travaux sans nombre.

Car la royaulté, qui est la plus grande et plus parfaicte espece de gouvernement qui soit au monde, a de très-grands soucis, travaulx et rompements de teste, et en grande quantité ; tellement que l'on escript que Seleucus disoit souvent : *si les hommes sçavoyent combien il est laborieux seulement de recepvoir et escrire tant de lettres, comme il en faust recepvoir et escrire aux roys, ils ne daigneroyent pas seulement amasser un diadesme, quand ils le trouveroyent en leur chemin.* Et Philippus estant prest de se camper en un beau lieu, comme il feut adverty que là n'y avoit point de fourrage pour les bestes : *ô* Hercules, dict-il, *quelle doncques est nostre vie, puisqu'il nous la faust accommoder jusques à avoir soing des asnes !* Il faudra doncques maintenant persuader à un roy, quand il sera devenu vieil, qu'il quitte le diadesme, et qu'il pose la robbe de pourpre ; et se vestant d'un simple habillement, et prenant une baguette tortue en sa main, qu'il s'en aille demourer aux champs, de paour qu'il ne semble estre trop curieux hors d'aage et de saison, de vouloir regner avecques des cheveulx blancs : et si cela seroit impertinent et indigne d'estre dict à un Agesilaus, à un Numa et à un Darius, roys : pourquoy tirerons-nous non plus un Solon hors du

La vieillesse est plus capable de régir que la jeunesse.

conseil d'Areopage, ny un Cato hors du senat à cause de sa vieillesse ? Ne conseillons doncques point aussy à un Pericles d'abandonner le gouvernement populaire ; car austrement encores n'y auroit-il point de propos, qu'ayant monté en ses jeunes ans dedans la chaire et tribune aux harangues, après avoir de là versé en public sur le peuple toutes les furieuses ambitions et esmotions impetueuses de la jeunesse, quand l'aage meur, qui a accoustumé d'apporter le bon sens et la prudence par experience, est arrivé, quitter et repudier, comme une femme legitime, le gouvernement après en avoir abusé longuement.

Il ne faut pas déplacer les ministres dont l'ambition est satisfaite.

Le renard d'Æsope ne vouloit pas que le herisson luy chassast ses mouches, ne luy ostast ses ticques qui le mangeoyent : *car si tu ostes*, dict-il, *ceulx qui sont desia saouls, il en viendra d'austres qui seront affamez*. Ainsy qui chasseroit tousiours de l'administration publicque les vieillards, il seroit force qu'elle se remplist de jeunes gents qui auroyent une soif très-ardente de gloire et d'aucthorité, et point de sens politicque : car d'où l'auroyent-ils, s'ils n'ont esté ny disciples ny spectateurs d'auscun vieillard maniant les affaires ? Les cartes qui monstrent l'artifice de naviguer et de gouverner les vaisseaux en mer, ne peuvent rendre un marinier bon pilote, s'il n'a souvent esté en la pouppe luy-mesme, combattant à l'encontre des vagues, des vents, et de la tenebreuse tourmente :

Lorsque le marinier tremblant
Desire veoir estincellant
Le feu des jumeaulx Tyndarides.

Un jeune homme est incapable de gouverner une cité.

Et comment doncques pourra un jeune homme bien gouverner une cité, donner bon conseil à un peuple, et dire une bonne sentence en un senat, pour avoir leu un libvre traictant du gouvernement politicque, ou en avoir escript une desclamation en l'eschole de Lyæum, si, pour avoir souvent tenu luy-mesme les resnes en la main, et manié le timon plusieurs fois auparavant, en oyant estriver les orateurs et les capitaines les uns contre les austres, et inclinant selon les experiences et les accidents, tantost en une part, et tantost en l'austre, en dangiers et grandes affaires, il n'en a de longue main acquis la suffisance ? Il n'y auroit point de propos de le dire.

Le vieillard, par ses conseils, moule, pour ainsi dire, le jeune homme aux affaires.

Mais quand il n'y auroit austre esguard, à tout le moins faudroit-il que le vieillard se meslast des affaires, pour instruire et enseigner les jeunes : car ainsy comme ceulx qui enseignent aux enfants les lettres ou la musicque, eulx-mesmes entonnent premierement les chants, et lisent les lettres pour leur monstrer comment il faust faire ; aussy l'homme d'aage politicque addresse et enseigne le jeune, non-seulement en parlant, protecollant et advertissant de dehors, mais aussy en maniant mesme et administrant les affaires, et le formant et moulant vifvement ; non-seulement de paroles et de preceptes, mais aussy d'exemples et

d'œuvres : car celuy qui est nourry et exercité en ceste maniere, non point aux escholes des sophistes bien disants, comme en des salles de luicte, où l'on oinct les corps d'une composition d'huile et de cire ensemble, sans aucun dangier, mais bien aux vrays jeux publics, Olympiacques ou Pythicques, en la veuë de tout le monde ; celuy-là, dis-je, suit la trace de son maistre,

Comme un poulain suit la jument qu'il tette,

ce dict Simonides. Ainsy feut Aristides soubz Clisthenes, et Cimon soubz Aristides, Phocion soubz Chabrias, et Cato soubz Fabius Maximus, Pompeius soubz Sylla, et Polybius soubz Philopœmen : car tous ces personnages estants jeunes se sont approchez des austres vieulx ; et ayants prins racine, par maniere de dire, auprès d'eulx, sont creus et montez quand et eulx en leurs actions et administrations, dont ils ont acquis experience et accoustumance à se mesler d'affaires avecques honneur et reputation.

Les plus grands hommes d'état ont été formés par d'habiles ministres.

Voylà pourquoy Æschines, le philosophe academicque, comme quelques sophistes envieux, de son temps, luy imposassent qu'il se vantoit d'avoir esté disciple et auditeur de Carneades, mais qu'il ne l'avoit jamais esté : *je vous dis*, respondict-il, *que je l'ouys alors que son parler abandonnant le bruict et le tumulte du peuple, à cause de sa vieillesse, se resserra à prouffiter en privée communication.* Aussy au

Le vieillard persuade d'autant plus aisément, que sa parole est éloignée de toute affectation.

gouvernement d'un homme d'aage, non-seulement la parole, mais encores les faicts estants esloignez de toute pompe affectée et de toute vaine gloire, ne plus ne moins que l'on dict que la cicongne noire Ibis, quand elle est devenue vieille, a exhalé tout ce qu'elle avoit de forte et puante haleine, et commence à l'avoir doulce et aromaticque; aussy n'y a-il plus rien de leger ny d'esventé ès conseils et opinions d'un homme vieil, ains y est tout grave, constant et reposé. Et pourtant faust-il en toute maniere, quand ce ne seroit que pour le reguard des jeunes gents, que les vieulx se meslent des affaires de la chose publicque, affin que, comme Platon dict, parlant du vin que l'on mesle avecques de l'eau, *que c'est faire sage un dieu furieux, en le chastiant par un austre sobre.* La prudence retenue de la vieillesse meslée avecques la jeunesse bouillante devant un peuple, et transportée de convoitise d'honneur et d'ambition, luy oste et retranche ce qu'il y a de trop furieux, trop vehement et trop impetueux.

La modération de la vieillesse tempere chez les jeunes gens la fureur et l'impétuosité.

Mais oultre toutes ces raisons-là, ceulx qui pensent que verser au maniement des affaires publicques, soit austant comme naviguer pour son trafficque, ou aller à quelque voyage de guerre, s'abusent grandement: car le naviguer et le guerroyer se font à certaine fin, et cessent aussy-tost que l'on a atteinct la fin où l'on pretend; mais le verser aux affaires, n'est point une commission ou office qui ayt l'utilité pour

son but et pour sa fin, ains est une vie d'animal doulx, paisible et compaignable, né pour vivre tant qu'il plaist à la nature civilement, honnestement, et au bien public de la societé humaine. Et pour ceste cause faust-il que l'homme verse tousiours aux affaires, et non pas y ayt versé, comme il faust qu'il soit veritable et qu'il soit juste, non pas qu'il l'ayt esté, et qu'il aime son païs et ses citoyens, non pas qu'il les ayt aimez : car la nature mesme nous guide à cela, et nous chante ceste leçon-là ; je dis à ceulx qui ne sont pas du tout corrompus de lascheté et de paresse :

L'homme d'état doit vivre pour le bien public de la société.

L'homme d'état doit songer qu'il faut qu'il soit utile à tout le monde.

Ton pere t'a en ce monde faict naistre
Pour grandement utile aux hommes estre.

Et cest austre :

Ne nous lassons jamais de faire bien
Au genre humain.

Au demourant, quant à ceulx qui alleguent pour excuse la foiblesse et l'impuissance, ceulx-là accuse la maladie et l'indisposition, non pas la vieillesse : car il y a beaucoup de jeunes hommes maladifs, et beaucoup de vieulx guaillards ; tellement qu'il ne faust pas donc divertir les vieulx de l'administration publicque, mais les impuissants ; ny aussy y appeller et convier les jeunes, mais ceulx qui en peuvent porter la peine. Car Aridæus estoit bien jeune, et Antigonus vieil ; mais cestuy-cy ne laissa pas, tout vieil qu'il estoit, de conquerir toute l'Asie, et celuy-là n'eut jamais que le nom

Ce n'est pas la vieillesse, mais l'impuissance qu'il faut éloigner des affaires.

de roy seulement, comme s'il en eust joué le roolle sur un eschaffault, de mine, sans parler, estant tousiours vilipendé et mocqué par ceulx qui estoyent les plus forts.

Les jeunes gens dont la santé est foible ne doivent pas être chargés d'affaires.

Comme doncques celuy qui vouldroit suader à Prodicus le sophiste, ou à Philetas le poëte, qui estoyent tous deux jeunes, mais gresles et foibles, et maladifs, et la pluspart du temps attachez au lict pour leur maladie, qu'ils s'entremeissent des affaires publicques, seroit une beste sans jugement; aussy seroit celuy qui deffendroit à tels vieillards comme estoyent un Phocion, un Massinissa Africain, et un Cato Romain, d'exercer office public, ou de prendre charge de capitaine general: car Phocion, un jour que les Atheniens importunéement vouloyent à toute force aller à la guerre, il commanda que ceulx qui auroyent jusques à soixante ans, prinssent les armes, et le suivissent; de quoy eulx se courrouçants, il leur respondict: *vous n'avez de quoy vous plaindre, car moy, qui ay quatre-vingt ans passez, seray avecques vous vostre capitaine.*

Massinissa mourut à quatre-vingt dix ans, et laissa un fils de quatre ans.

Et de Massinissa, Polybius escript qu'il mourut en l'aage de quatre-vingt et dix ans, et qu'il laissa mourant un fils qui n'avoit que quatre ans, et que un peu avant que mourir, après avoir deffaict les Carthaginois en une grosse bataille, le lendemain on le veit devant sa tente mangeant du gros pain bis, et respondict à quelques-uns qui s'esmerveilloyent, pourquoy il faisoit cela:

comme

Comme le fer est clair et reluysant
Tant que la main de l'homme en va usant:
Et la maison où ne se tient personne,
Avecques le tems du toict en terre donne,

ainsy que dict le poëte Sophocles : austant en est-il de ce lustre, de celle splendeur et lumiere de l'ame, de laquelle nous discourons, nous entendons et rememorons.

Les rois guerriers sont meilleurs que ceux qui passent leur vie mollement.

C'est pourquoy l'on tient aussy que les roys, ès guerres et expeditions militaires deviennent bien meilleurs que quand ils demourent oyseux en leurs maisons : tellement qu'on dict, que Attalus le frere d'Eumenes, enervé d'une longue paix et lasche paresse, se laissoit meiner par le nez à l'un de ses favoris Philopœmen, qui le meinoit à l'engrais proprement, ne plus ne moins qu'une beste; de maniere que les Romains demandoyent par mocquerie à chasque coup à ceulx qui retournoyent de l'Asie, si le roy Attalus avoit bon credit envers Philopœmen.

L'oisiveté perd les plus grands hommes.

L'on ne trouveroit pas facilement beaucoup de capitaines Romains plus suffisants en toute sorte de guerre, que feut Lucullus cependant que par l'action il maintenoit son bon sens en son entier : mais depuis qu'il se laissa une fois aller à la vie oyseuse, et à demourer casanier en sa maison, sans se plus mesler d'affaires, il devint tout hesbeté et amorty, ne plus ne moins que les esponges par un long calme, et puis il bailla sa vieillesse à paistre et à penser à un sien affranchy nommé

Callisthenes, par lequel on tient qu'il feut ensorcelé d'un breuvage amatoire, et austres charmes, jusques à ce que son frere Marcus, chassant ce serviteur, le voulut gouverner et conduire luy-mesme le reste de sa vie, qui ne feut pas longue.

Les affaires dangereuses rendent l'homme plus sage.

Mais Darius, le pere de Xerxes, au contraire disoit, qu'aux temps perilleux et affaires dangereux il devenoit de plus en plus sage. Æleas, un roy de Scythie, disoit, *luy sembler qu'il ne differoit de rien de son palefrenier quand il estoit oisif.* Dionysius l'ancien, enquis un jour, s'il estoit jamais oisif, respondict, *Dieu me guarde que cela jamais m'advienne, par ce que l'arc*, comme dict le commun proverbe, *pour estre trop tendu se guaste et se rompt, et l'ame pour estre trop laschée.*

Il y en a qui l'appellent **Ateas.**

L'oreille d'un musicien se gâte s'il discontinue d'entendre les accords.

Car les musiciens mesmes s'ils discontinuent trop longuement à ouyr des accords, et les geometres à prouver des propositions, et les arithmeticiens à s'exercer aux comptes, ordinairement avecques les actions, ils viennent à diminuer aussy par l'aage les habitudes qu'ils avoyent acquises en leurs arts, encores qu'elles ne soyent pas actifves, ains speculatifves : mais

Politique, ce que c'est.

l'habitude politicque qui est une prudence, un sens rassis, une justice, et oultre cela, une experience qui sçait bien en toutes occurrences choisir et prendre le poinct de l'occasion, une suffisance de pouvoir par bonnes paroles persuader ce qu'il faust : ceste habitude et science-là, dis-je, ne se peust entretenir qu'en parlant souvent en public, en faisant affaires, en discourant

et en jugeant, et seroit bien estrange, si en quittant tous ces beaulx exercices-là, elle laissoit escouler de son ame tant de belles et de si grandes vertus : car il est vray-semblable, qu'en ce faisant, l'humanité, la sociale courtoisie et la gratitude, avecques le temps, par desaccoustumance s'aneantissent et s'esvanouissent.

L'humanité et l'urbanité se perdent par le défaut d'usage.

Si doncques tu avois pour ton pere Tithonus, qui feut bien immortel, mais qui pour sa grande vieillesse eust besoing d'estre tousiours bien soigneusement pensé et traicté, vouldrois tu bien fuyr les moyens et te lasser de luy faire service, de l'entretenir, de le secourir, soubz couleur de dire que tu luy aurois servy bien longuement? Et nostre patrie, ou nostre matrie, ainsy que les Candiots la nomment, qui est encores plus vieille, qui a sur nous de plus grands droicts et de plus estroictes obligations, que n'ont ny le pere ny la mere, bien qu'elle soit de longue durée, si n'est-elle pas neantmoins sans vieillir, ny ayant en soy tout ce qu'il luy faust, ains a tousiours besoing d'un grand œil sur elle, de grand secours et de grande vigilance, elle tire à soy et retient l'homme d'honneur politicque,

La patrie exige des services et des soins continuels.

> En le tirant par la robbe derriere,
> Et le guardant qu'il ne s'en aille arriere. *Iliad. liv. 16.*

Tu sais qu'il y a ja plusieurs *Pythiades*, c'est-à-dire, plusieurs termes de cinq années, que j'exerce la prebstrise d'Apollon Pythien, toutesfois je croy que tu ne me vouldrois pas

Plutarque étoit prêtre d'Apollon.

dire ; Plutarque, *tu as assez sacrifié, tu as assez faict de processions, tu as assez meiné de danses ; maintenant tu es vieil et ancien, il est temps que tu quittes la couronne que tu as sur la teste, et que tu abandonnes l'oracle, à cause de ta vieillesse ;* aussy ne faust-il pas que tu penses, qu'il te soit loisible maintenant, à cause de ton grand aage, abandonner le sainct service de Jupiter : guarde des villes et president aux assemblées de conseil de ville, toy qui est soubverain prebstre et grand prophete des sainctes ceremonies de la religion politicque, en laquelle tu as de si longue main faict profession. Mais laissant à part, si tu me croy, tous ces arguments qui pourroyent distraire et retirer l'homme vieil de l'administration publicque, considerons et discourons un petit sur cecy, que nous ne façions entreprendre à la vieillesse auscun travail qui luy soit trop grief ou indigne d'elle, attendu qu'au gouvernement universel de la chose publicque, il y a beaucoup de parties bien seantes et convenables à l'aage, auquel toy et moy de present sommes arrivez : car ainsy comme si le debvoir nous commandoit de continuer de chanter toute nostre vie, il ne faudroit pas qu'estants devenus vieulx nous suyvisssions les tons les plus aigus et les plus efforcez, attendu qu'il y a plusieurs diverses tensions et differentes sortes de voix, que les musiciens appellent harmonies : ains vouldroit la raison que nous prinssions celuy des tons qui seroit le plus facile à nostre aage, et plus

Euphanes étoit prêtre de Jupiter.

Il faut donner à la vieillesse des occupations qui ne soient pas indignes d'elle.

sortable à nos mœurs : aussy puis que le parler et le manier affaires est aux hommes plus selon nature, toute leur vie, que non pas aux cygnes le chanter jusques à la fin, il ne nous faust pas abandonner l'action comme une lyre qui seroit trop haultainement montée, mais il la faust un peu relascher, en prenant les charges moins laborieuses, plus moderées et mieulx accordantes aux forces et mœurs des vieilles gents : car nous ne laissons pas les corps mesmes sans exercice et sans mouvement quelconque, pour ce que desormais nous ne pouvons plus manier ny la marre à labourer la terre, ny les plombées à saulter, ny lancer la barre, ou jecter la pierre au loing, ou escrimer avecques l'espée et rondelle, comme nous avons faict austrefois, mais les uns s'exercitants à des bransloires, ou à se promeiner en devisant doulcement, resveillent les esprits et soufflent pour allumer la chaleur naturelle : parquoy ne nous laissons pas refroidir ny glacer du tout par paresse ; ny aussy par nous trop charger de tous offices, ny vouloir mettre la main à toute administration, ne contraignons pas la vieillesse convaincue d'impuissance de venir jusques à ces paroles,

Le vieillard doit proportionner ses occupations à ses forces.

O droicte main combien tu aurois cher
Prendre la lance et en escarmoucher,
Mais la foiblesse empêche ceste envie.

car on ne trouve pas bon que celuy mesme qui le peust faire, et qui est en la fleur de son aage, mette sur ses espaules toutes les affaires de la

Le vieillard doit renoncer à l'insatiable cupidité de gloire.

chose publicque, sans en vouloir laisser aller rien qui soit aux austres, ainsy comme les Stoïcques disent que faict Jupiter, se fourrant par tout et se meslant de tout par une insatiable cupidité de gloire, ou par envie qu'il porte à ceulx qui, en quelque sorte que ce soit, veulent avoir leur part de l'honneur et de l'aucthorité en la chose publicque.

Le vieillard ambitieux s'attire la haine des jeunes gens.

Mais à un homme vieil encores que vous ostiez le decriement qu'il y a, ce seroit une ambition fort penible et fort laborieuse de se vouloir trouver à toute eslection et sortition d'office ; et une curiosité miserable d'espier l'heure de tout jugement et de toute assemblée de conseil : et une convoitise d'honneur insupportable, de ravir toute occasion d'ambassade, et de porter la parole en deffension publicque ; car encores qu'on le peust faire avecques la grace et bienveuillance d'un chascun ; si est-il grief et oultre la puissance de l'aage ; mais il leur en advient tout le contraire, car ils sont hays des jeunes, pource qu'ils ne leur laissent eschapper auscune occasion ne moyen de rien faire, ny de se poulser en avant ; et envers leurs esgaulx, ceste convoitise de vouloir tenir le premier lieu par tout, et d'avoir l'aucthorité de toutes choses, n'est pas moins diffamée et haye que l'avarice ou la dissolution en voluptez des austres vieillards.

Le vieillard doit se régenter luimême.

Parquoy ainsy, comme l'on dict, qu'Alexandre le grand ne voulant pas charger son cheval Bucephale, quand il feut un peu vieil,

montoit sur d'austres chevaulx devant le combat, pour aller revisiter son armée en bataille, et après qu'il l'avoit toute rangée en ordonnance de combattre, et qu'il avoit donné le mot, il remontoit sur luy, et tout aussy-tost faisoit marcher droict contre les ennemys, et hazardoit la bataille : aussy l'homme politicque, s'il a bon jugement, se regentera soy-mesme quand il se sentira vieil, tenant les resnes en la main, et s'abstiendra des charges qui ne seront point necessaires, et laissera manier aux jeunes gents la chose publicque en affaire de petite importance ; mais en celles de grand poids et de grande consequence, luy-mesme y mettra la main à bon escient : au contraire de ce que font les champions des jeux de prix publics, qui contreguardent leurs corps sans toucher auscunement ny travailler aux labeurs necessaires, pour les employer aux superflus et inutiles ; mais nous au contraire, laissants passer les petites et legeres charges nous reserverons aux serieuses et grandes ; car à un jeune homme, comme dict Homere, esgualement tout luy advient bien, tout le monde luy rit, tout le monde l'aime : s'il entreprend de petites affaires et beaucoup, on dict qu'il est populaire et laborieux : s'il en entreprend de grandes et honnorables, on l'appelle genereux et magnanime ; et y a des occurrences, où la temerité mesme et l'opiniastreté ont grace et bienseance en ceulx qui sont frais et jeunes.

Le vieillard ne doit se reserver que les plus grandes affaires.

La jeunesse fait souvent passer des défauts pour des vertus.

Le vieillard doit cesser d'être courtisan.

Mais un homme d'aage, qui en l'administration publicque a bien le cœur de prendre des commissions basses et viles, comme seroit de bailler à ferme des peages, ou de faire curer un port, ou d'accoustrer une place publicque, et oultre d'aller en poste en des ambassades et voyages devers des seigneurs et des princes, où il ny a rien de necessaire ny de grave à traicter, ains seulement pour les aller saluer et leur faire la cour : quant à moy, à te dire la verité, mon bon amy, je trouve cela plus-tost digne de compassion que d'imitation ; mais aux austres à l'adventure semblera-il fascheux, odieux et importun : car ce n'est pas l'aage auquel l'homme se doibve empescher d'offices, sinon de ceulx où il y a dignité et grandeur, comme est celuy que tu exerces maintenant à Athenes, la presidence du senat d'Areopage : et certes aussy la dignité de conseiller en l'assemblée des estats generaulx de toute la Grece, qui s'appellent *Amphictyons*, que ton païs t'a deferée pour ta vie, où il y a un doulx labeur et un travail fort aysé à supporter : encores ne faust-il pas poursuivre tels honneurs, mais bien en les fuyant les exercer : ny comme les demandants, ains comme refusants les accepter, ny recepvoir telles charges comme pour s'en honnorer, ains plus-tost comme se donnant soy-mesme pour honnorer les charges.

Le vieillard doit se regarder comme honorant les charges qu'il exerce.

Car ce n'est pas honte, ainsy que disoit Tiberius Cæsar, à homme qui a passé soixante ans,

ans, de tendre son poulx à taster au medecin, mais plus grande honte est-ce, de tendre sa main au peuple en le priant de donner sa voix et son suffrage à l'eslection d'offices, car cela est trop vil et trop bas. Comme au contraire il y a de la grandeur venerable, et de la dignité honnorable, quand le peuple a esleu un personnage, qu'il l'appelle et qu'il l'attend sur la place, de descendre alors et sortir de sa maison, en faisant honneur et caresse à l'assistance du peuple, ambrasser et recepvoir son present, digne veritablement d'une honnorable vieillesse.

Le vieillard ne doit pas chercher les suffrages pour obtenir des emplois, il doit les attendre.

Ainsy faust-il semblablement que l'homme vieil use de sa parole en assemblée de ville, ne saultant pas à tout propos sur la tribune aux harangues, ny ne contredisant pas ordinairement comme un cocq qui contre-chante quand il en oyt chanter d'austres, à tous ceulx qui harangueront, ny ne desbridant pas la reverence que les jeunes gents ont envers luy, en estrivant et s'attachant souvent de paroles à eulx, et leur donnant luy-mesme matiere de s'exerciter et accoustumer à luy desobeyr, et à ne le vouloir plus ouyr, ains faust qu'il passe oultre quelquefois, ne faisant pas semblant de rien veoir, ny ouyr, leur permettant un petit de braver et de secouër le mords, sans s'y trouver present, ny trop curieusement rechercher tout ce qui s'est ou faict ou dict, quand le dangier n'y est pas grand, et qu'il n'est question ny du salut, ny

Le vieillard doit fermer l'œil sur une partie de la conduite des jeunes gens.

Le vieillard doit réunir ses forces dans les malheurs de sa patrie, et s'opposer à son abaissement.

de l'honneur et de la reputation du païs ; car là il ne faust pas attendre qu'on l'appelle, ains y faust de soy-mesme aller courant oultre la puissance de l'aage, en se faisant plus-tost soubstenir soubz les bras, ou bien porter dedans une chaire, ainsy comme on list que feit anciennement le vieil Appius Claudius, lequel entendant que le senat romain, après une grosse battaille que le roy Pyrrhus avoit guaignée sur eulx, se laissoit aller à recepvoir propos de paix, ne le peust supporter, combien qu'il eust perdu la veuë des deux yeulx, ains se feit porter à travers la place jusques dedans la salle du senat, et entré qu'il y feut, se dressa sur ses pieds au milieu des senateurs, en leur disant, que paravant il avoit eu regret d'estre privé des yeulx, mais que lors il soubhaitteroit mesme de ne rien ouyr, affin qu'il n'entendist point les villains conseils qu'ils prenoyent, et les lasches exploicts qu'ils faisoyent : et après, partie en les reprenant aigrement, partie en leur remonstrant et les excitant, il feit en sorte, qu'il leur persuada de remettre promptement la main aux armes pour combattre à l'encontre de Pyrrhus pour l'empire et seigneurie de l'Italie.

Solon s'oppose au dessein de Pisistratus, qui tendoit à usurper la tyrannie.

Et Solon, comme les flatteries de Pisistratus, dont il abusoit le peuple d'Athenes, feussent appertement descouvertes, ne pretendre à austre fin qu'à usurper la tyrannie, et que personne n'osast entreprendre de luy faire teste, et de l'en empescher, luy seul tirant ses armes

dehors, et les mettant en la ruë devant la porte de sa maison, crioit à ses citoyens qu'ils luy voulussent ayder : ce qu'entendant Pisistratus, envoya devers luy, demander sur quoy il fondoit son asseurance de faire telles choses : il respondict, *sur sa vieillesse*. Les occurrences si necessaires et si belles, comme celles là, rallument et ressuscitent les vieillards ja tous esteincts, prouveu qu'ils respirent encores ; mais en austres moindres l'homme vieil fera sagement de s'excuser auscunefois, et refuser les charges petites et basses, où il y a plus d'occupation pour ceulx qui les font, que de necessité ny utilité pour ceulx qui les font faire.

Le vieillard doit renoncer aux emplois plus onéreux pour lui qu'utiles à ses concitoyens.

Et quelquefois attendant qu'on l'appelle, qu'on le desire, et qu'on l'envoye querir jusques en sa maison, il en aura plus de foy et plus d'aucthorité envers ses citoyens, quand il descendra à leur requeste. Et quand bien il sera present, il laissera dire la plus part aux jeunes gents, comme estant juge d'une contention et æmulation civile entre eulx, prouveu qu'elle ne passe point un certain moyen ; car alors il les reprendra doulcement, leur ostant, avecques une façon amiable, toutes opiniastres contentions, toutes injures et tous courroux. Et s'il est question de dire et receuillir les advis et opinions, reconfortant celuy qui fauldra, sans le vituperer ny blasmer, enseignant et louant hardiment celuy qui aura bien rencontré, et se laissant vaincre volontairement,

Le vieillard qui attend les honneurs est plus respecté que celui qui va les chercher.

en leur quittant le guaigner et surmonter souventesfois, affin que le cœur leur croisse et qu'ils s'asseurent, et suppleant à quelques-uns en les louant, ce qui sera deffectueux en leur opinion : ainsy comme faict le bon vieillard Nestor en Homere,

Il n'y aura de tous les Grejois ame
Qui ton parler contredie ny blasme;
Certainement : mais cela n'est pas tout;
Car tu n'es pas allé jusques au bout:
Aussy es tu jeune à veoir ton visage,
Estre mon fils tu pourrois quant à l'aage.

Iliad. liv. 9.

Il ne faut pas reprendre les jeunes gens avec trop d'aigreur ni en public.

Mais encores sera-ce plus civilement faict de ne les reprendre point ouvertement ny publicquement, avecques une aigre picqueure, qui abbat et ravalle fort le cœur aux jeunes gents, mais plus-tost à part en privé, mesmement ceulx que l'on cognoistra bien nez pour le maniement des affaires, en les instruisant et les mettant amiablement sur les erres de quelques bons propos et quelques bonnes opinions et inventions qu'ils pourroyent mettre en avant, en les incitant tousiours à toutes entreprinses honnestes, en leur eslevant le courage, et leur rendant le peuple du commencement doulx et maniable : comme ceulx qui monstrent aux jeunes gents à picquer les chevaulx, leur en baillent un qui soit facile au montouer; et si d'adventure quelqu'un estoit tombé à à l'entrée, ne le laissant pas desesperer ny perdre le courage, ains le releivant et reconfortant, comme jadis Aristides feit Cimon,

et Mnesiphilus Themistocles, que le peuple du commencement ne pouvoit gouster, et qui avoyent maulvais nom en la ville pour estre desbauchez et dissolus : et ces gents de bien là les releiverent et les encouragerent.

La persévérance force enfin le goût du public.

Aussy dict-on que Demosthenes à son entrée feut rebuté par le peuple, dont il estoit desesperé, jusques à ce que l'un des anciens de la ville, qui avoit austrefois ouy Pericles haranguant au peuple, le print et luy dict qu'il ressembloit du tout en sa façon de faire et de dire à ce personnage là, et que pour ceste occasion il avoit grand tort de se desesperer et de perdre courage. Semblablement aussy Euripides tout de mesme reconforta Timotheus le musicien, qui à sa premiere arrivée feut sifflé par le peuple, comme violant et corrompant la musicque par la nouvelleté qu'il y introduisoit, luy disant qu'il ne se descourageast point pour cela, et qu'il ne passeroit pas gueres de temps, qu'il auroit tous les theatres à sa devotion.

L'homme apprend d'abord, exerce ensuite, et finit par enseigner aux autres.

Bref tout ainsy que le temps prefix aux vierges vestales à Rome est divisé en trois parties, la premiere pour apprendre ce qu'il faust faire en leur religion, la seconde pour le faire, et la tierce pour le monstrer aux jeunes : et semblablement en la ville d'Ephese chascune de celles qui sont vouées au service de Diane, s'appellent premierement *Mellieren*, comme qui diroit novice qui doibt devenir prebstresse ; et puis après *Ieren*, c'est-à-dire prebstresse ; et

pour le troisiesme, *Parieren*, comme qui diroit oultre-prebstresse. Aussy celuy qui est parfaictement politicque du commencement, apprend à manier affaires, et se rend profés, par maniere de dire, en celle religion; et puis à la fin il enseigne les austres, regente les novices, et leur monstre les secrets. Car presider, et estre comme parrein à ceulx qui combattent, n'est pas combattre; mais celuy qui enseigne et dresse un jeune homme aux affaires publicques, luy monstrant, comme dict Homere,

Iliad. liv. 9. A bien parler, et aussy à bien faire,

est utile et prouffite à la chose publicque, non en petit service, mais en ministere de consequence grande, et auquel premierement et principalement visa et tendit Lycurgus, c'est à sçavoir, à accoustumer les jeunes gents dès leur enfance à porter honneur et obeyr à tout vieillard, ne plus ne moins qu'à leur maistre et legislateur.

Les vieillards étoient en grande vénération à Lacédémone.

Car à quelle intention auroit dict Lysander, *qu'il n'y a lieu au monde, auquel il feist si bon vieillir, qu'en Lacedæmone?* est-ce pource qu'il soit là permis aux vieillards plus qu'aux austres de labourer la terre, de prester à usure, de joüer aux dez, assis en un berlan, et de boire en jouant? Je croy que personne ne le dira: mais pource qu'ils n'ont pas l'œil sur ce qui est du public seulement, ains particulierement aussy sur les jeunes gents, prenant guarde soigneusement, et non point par acquit en

passant, comment ils exercent leurs personnes, comment ils se jouënt, comment ils vivent ensemble, en se monstrant terribles à ceulx qui faillent, venerables et desirables aux bons ; car les jeunes les vont chercher par tout et leur font la cour, pource que les vieulx les rendent tousiours de plus en plus honnestes, et leur accroissent la generosité de leur courage sans envie quelconque.

L'envie chez les jeunes gens prend le nom d'émulation, et chez les vieillards de bassesse.

Car ceste passion n'estant convenable à nulle partie de l'aage de l'homme, encores a elle des noms beaulx et honnestes ès jeunes gents, parce qu'on l'appelle æmulation, jalousie et desir d'honneur, là où ès vieilles gents elle seroit de tout poinct importune, sauvage et signe de cœur lasche : pourtant faust-il que l'homme vieil politicque soit fort esloigné de toute passion d'envie, et ne face pas comme les vieulx troncs d'arbres, qui manifestement ostent et empeschent la naissance et croissance des petits arbrisseaux qui germent et pullulent à l'entour et dessoubz : ains au contraire, faust qu'il reçoipve amiablement, et qu'il s'offre et s'exhibe à ceulx qui se prennent, et qui s'entrelassent par frequentation avecques luy, en les addressant et conduisant comme par la main, et les nourrissant, non-seulement de bonnes instructions et sages conseils et advertissements, mais aussy en leur laissant et cedant les moyens de faire quelques actes de gouvernement, dont il leur vienne de l'honneur et de la gloire,

Les jeunes gens ne doivent pas être pourvus de charges d'une difficulté dangereuse.

et des commissions qui ne soyent point dommageables au public, et soyent bien agreables et plaisantes au commun peuple ; mais celles où il y a d'entrée de la dureté rebourse et de la difficulté dangereuse (comme ès medecines qui donnent des trenchées sur le poinct qu'on les prend) et l'honneur et prouffit en vient après, il ne faust pas mettre les jeunes gents d'arrivée à ces charges là, ny les exposer aux troubles et crieries d'une commune mutine et mal-aysée à contenter, avant qu'ils y soyent accoustumez, ains plustost doibt l'homme de bien prendre sur soy les malveuillances du peuple pour le bien public ; car cela luy rendra les jeunes gents plus affectionnez et plus prompts à entreprendre tous austres services.

La philosophie doit être le partage d'un magistrat de la chose publique.

Mais oultre tout cela il se faust soubvenir, que administrer la chose publicque n'est pas seulement exercer un magistrat, aller en ambassade, et crier bien hault en une assemblée de conseil, ny se tourmenter le cœur et le corps en une tribune aux harangues, à force de prescher le peuple, mettre en avant force decrets et edicts, en quoy le commun estime que consiste toute l'entremise du gouvernement : comme ils pensent que philosopher soit seulement discourir et disputer de la philosophie dessuz une chaire en une eschole, ou bien en escrire et composer des livres ; et cependant ils ne cognoissent point l'administration civile ny la philosophie continuelle qui

qui se voit ès œuvres et actions quotidianes : c'est comme disoit Dicæarchus, que l'on estime communement, que faire des tours et retours, allées et venues dedans une gualerie, soit se promeiner, non pas aller aux champs, ny veoir un sien amy. Or faust-il croire que gouverner la chose publicque et philosopher, c'est tout un : de sorte que Socrates ne philophoit pas seulement quand il avoit faict apprester des bancs, et qu'il se mettoit en sa chaire, ou qu'il observoit l'heure de la lecture et de la conference, ou du promeinouer, qu'il avoit assignée à ses familiers : mais aussy quand il se jouoit auscunefois, quand il beuvoit et mangeoit, quand il estoit au camp, ou quand il marchandoit avecques eulx, et finalement alors qu'il estoit en prison et qu'il beuvoit le poison de la ciguë, ayant le premier monstré et faict veoir que la vie de l'homme en tout temps, en toute partie, en toutes passions et toutes affaires universellement, reçoipt l'usage de la philosophie.

La philosophie est une ressource dans chaque instant de la vie et des affaires.

Austant en faust-il semblablement penser de l'administration civile, que les fols et meschants n'administrent point la chose publicque, ne quand ils sont capitaines generaulx d'armées, ne quand ils sont chancelliers, ny quand ils haranguent au peuple, mais qu'ils flattent la commune pour s'insinuer en sa bonne grace, qu'ils declament par ostentation, qu'ils brassent quelque sedition, ou qu'ils font quelque charge à laquelle ils sont contraincts

Un bon policien vaut autant qu'un bon général.

Le magistrat qui aime son administration, ne doit pas moins veiller au bien du public.

par force. Mais au contraire, le bon et vray policien qui aime ses citoyens, qui aime sa patrie, qui a soing et amour du bien public, encores que jamais il ne veste le manteau et habit de capitaine et gouverneur, si est-ce que tousiours il faict office de gouverneur et d'administrateur public, en exhortant et incitant ceulx qui le peuvent faire, en instruisant ceulx qui ne le sçavent pas, en assistant à ceulx qui luy demandent conseil, en destournant ceulx qui ont maulvaise volonté, confirmant et encourageant ceulx qui l'ont bonne, et en monstrant clairement par effect en toutes ses actions, que ce n'est point par forme d'acquit qu'il s'entremet des affaires publicques, ny là où il y a quelque interest pour luy ou pour les siens, ou qu'il y est nommément appellé, qu'il va le premier au theatre, et qu'il se trouve le premier en la salle de conseil, ny que ce n'est point par maniere d'esbattement, comme s'il y alloit pour y veoir jouër des jeux, ou pour ouyr quelque plaisante musicque quand il est là, ains au contraire quand il n'y peust estre present de corps, qu'il y soit de l'esprit, et par soigneusement s'en enquerir, en approuvant auscunes des choses qui s'y seront faictes, et se malcontentant des austres : car ny Aristides à Athenes, ny Cato à Rome, ne feurent par plusieurs fois en magistrat, et toutesfois ils ne laisserent pas d'estre toute leur vie en action pour le bien et service de leur païs.

Et Epaminondas feit bien de grands actes et plusieurs durant qu'il feut capitaine general de la Bœoce, mais on en recite un de luy n'estant ny general, ny ayant charge quelconque, qu'il feit en la Thessalie, lequel n'est pas moindre que pas un des autres, quand les capitaines de Thebes ayants jecté l'armée en des lieux aspres et mal-aysez se trouverent chargez par les ennemys qui les pressoyent fort, tellement qu'ils estoyent en grand trouble et en grand effroy : luy, qui estoit devant entre les gents de pied, feut r'appellé, là où à son arrivée premierement il appaisa tout le trouble et l'effroy, en les asseurant de sa presence, puis il remeit en ordre et rangea en bataille l'armée qui estoit toute confuse et esbranslée, et la tirant facilement hors de ce maulvais passage, la presenta en teste aux ennemys, qui en feurent si esmerveillez qu'ils changerent d'advis, et se retirerent.

Epaminondas n'étant encore qu'homme privé, sauve une armée.

Et Agis, le roy de Lacedæmone, comme il meinoit desia son armée toute rengée en bataille pour combattre les ennemys au païs d'Arcadie, il y eut quelqu'un des anciens de Sparte qui luy cria, sire roy, *tu penses remedier à un mal par un austre* : voulant entendre la trop facile retraicte et despartement de la ville d'Argos, laquelle il cuidoit couvrir par la presente importune promptitude de combattre, ainsy comme dict Thucydides : ce qu'ayant Agis entendu, le creut, et se retira lors, mais depuis il guaigna. Il faisoit tous les jours mettre sa chaire près la porte du

Agis passoit pour un homme sage et de bon conseil.

palais : et bien souvent les Ephores se leivants de leur parquet s'en alloyent devers luy pour avoir son advis et prendre son conseil sur les plus importantes affaires : car il estoit tenu pour homme de fort bon sens, et le renomme-l'on pour un grand sage homme. Et pourtant un jour que la force de son corps estoit desia toute aneantie, tellement qu'il ne bougeoit presque plus du lict, les Ephores luy manderent qu'il s'en vinst en la place. Il se leiva du lict, et se meit bien en debvoir d'y aller : mais ayant marché un petit à grand peine et grande difficulté, il rencontra des petits garsons en son chemin, auxquels il demanda, *s'ils sçavoient rien plus fort que la necessité d'obeyr à son maistre :* ils luy respondirent, *le non pouvoir :* ainsy faisant compte que son impuissance debvoit estre la fin et borne de son obeyssance, il s'en retourna en sa maison.

Y a-t-il quelque chose de plus fort que la nécessité d'obéir.

Car il ne faust pas que la bonne volonté faille devant la puissance : mais quand elle est faillie, aussy ne la doibt-on pas forcer.

Scipion se servoit toujours des conseils de Lælius.

Aussy dict-on que Scipion se servoit tousiours à la guerre, et en la ville, du conseil de Caius Lælius : de maniere qu'il y en avoit de ce temps-là qui disoyent, des haults faicts d'armes qu'il executoit, que Lælius en estoit l'autheur, comme d'une comœdie, et Scipion le joueur qui les jouoit. Et Cicero luy-mesme confesse, que les plus grands et plus honnorables conseils qu'il exploicta en son consulat, moyennant lesquels il preserva son païs, il les consulta avecques le philosophe Publius Nigi-

Ciceron avance qu'il a de grandes obligations aux conseils de Nigidius.

dius. Ainsy n'y a-il rien qui empesche les vieilles gents de pouvoir servir et prouffiter au public en plusieurs sortes de gouvernement, soit de bonne parole, de bon conseil, de liberté et aucthorité de franchement parler, et de sage soing, comme disent les poëtes : car ce ne sont pas les pieds, ny les mains, ny toute la force du corps seulement qui sont parties et biens de la chose publicque, ains sont premierement et principalement l'ame et les beaultés d'icelle, comme la justice, la temperance, et la prudence, lesquelles venants tard à leur perfection, il n'y auroit point de propos, qu'elle jouyst d'une maison, d'une terre, et de tous austres biens et heritages de ses citoyens, et que d'eulx-mesmes elle n'en peust plus tirer auscun prouffit en commun pour le bien public du païs, à cause de leur long-temps, lequel ne leur oste pas tant des forces de pouvoir servir, comme il leur adjouste de suffisance aux facultez requises pour commander et regir.

Ce n'est pas la force de l'homme, mais son ame, qui fait le bien de la chose publique.

Voylà pourquoy l'on figure les *Hermes*, c'est-à-dire les statues de Mercure, en vieil aage, n'ayants ne pieds ny mains, mais les parties naturelles tendues : donnants par là couvertement à entendre, que l'on n'a pas beaucoup affaire du labeur corporel des hommes vieulx, prouveu qu'ils ayent la parole actifve et feconde ainsy comme il appartient.

Maniere dont on figure les statues de Mercure, et à quel dessein.

Fin du Tome neuvieme.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa

Échéance

Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de cinq cents, plus deux cents pour chaque jour de retard.

The Library
University of Ottawa

Date due

For failure to return a book on or before the last date stamped below there will be a fine of five cents, and an extra charge of two cents for each additional day.

GretagMacbeth™ ColorChecker Color Rendition Chart